

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

C.-F. DE NELIS

UN HOMME D'ÉGLISE LIBÉRAL

au *SIÈCLE DES LUMIÈRES*

(1736-1784)



THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

présentée à la Faculté des Lettres de Paris

PAR

WILLY-J.-H. PRICK

1942

IMPRIMERIE

BAILLY & WETTSTEIN

6, rue Courbet, Nancy



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

C.-F. DE NELIS

UN HOMME D'ÉGLISE LIBÉRAL

au *SIÈCLE DES LUMIÈRES*

(1736-1784)



THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

présentée à la Faculté des Lettres de Paris

PAR

WILLY-J.-H. PRICK

1942

IMPRIMERIE

BAILLY & WETTSTEIN

6, rue Courbet, Nancy



INTRODUCTION

Le xviii^e siècle belge est fort peu étudié. Il ne comprend pas de personnalités de tout premier plan; mais beaucoup de figures, jouant un rôle prépondérant dans la vie politique et culturelle du pays, n'en sont pas moins dignes d'être étudiées de près. Parmi elles il y a lieu de donner une place de choix à Corneille-François de Nelis (1736-1798).

Ce personnage n'était connu que par quelques notices biographiques assez sommaires. A M. l'abbé Carlo de Clercq professeur à l'Institut Catholique de Paris, revient l'honneur d'avoir attiré l'attention sur cette personnalité ignorée; il le fit au moyen d'articles et de conférences destinées au grand public, et surtout par la publication de sources inédites fort importantes (correspondances, journal de son activité épiscopale). C'est lui qui nous a indiqué ce sujet de thèse; il a bien voulu nous céder de précieux documents en sa possession.

Par le présent volume, nous achevons la première partie de la biographie de Nelis, qui va jusqu'à 1784. Cette division de la vie de Nelis s'impose tout naturellement. 1784 est l'année de sa nomination au siège d'Anvers dont il sera le dernier évêque, et cette date marque un profond changement dans l'attitude et la mentalité de l'homme qui, quoique prêtre, avait consacré plusieurs décades de sa vie

à la science et à la politique. Au lieu de porter l'empreinte du sacerdoce et du patriotisme, la première partie de sa vie s'inspire de cet absolutisme éclairé que prônaient les puissants du jour et qui menaçait à la fois le patrimoine religieux et national des provinces belges.

Le but de ce premier travail est de faire mieux connaître l'intéressante personnalité de celui qui sera un jour le dernier évêque d'Anvers, de le faire mieux comprendre, de le réintégrer dans l'histoire de son pays qui a trop oublié « un des Belges les plus instruits et les plus spirituels du dix-huitième siècle ».

En retraçant la vie de Nelis, nous nous sommes attachés de préférence aux faits et aux événements moins connus, ou même erronément relatés. Nelis se plaçant à un carrefour de l'Histoire, il nous a paru intéressant d'étudier, dans plusieurs chapitres de ce travail, les différentes influences qu'ont subies sa personne et sa pensée.

Pour ce faire, nous avons trouvé en la personne du regretté Henri Tronchon, professeur de littératures modernes comparées à Strasbourg, un maître sans égal. C'est lui qui voulut bien approuver le choix du sujet et nous encourager au cours des nombreuses années pendant lesquelles nous avons eu l'avantage de travailler sous sa direction. Ses anciens élèves, dispersés dans le monde entier, savent comme nous ce qu'un tel encouragement comportait d'affection paternelle et de dévouement inlassable. Le manuscrit du présent volume parvint à notre vénéré et inoubliable maître à la veille de sa mort prématurée. Aussi est-ce à sa pieuse mémoire que nous dédions cet ouvrage.

Déjà à Strasbourg, M. Gabriel Le Bras, alors notre professeur à l'Institut de Droit Canonique de cette ville en même temps qu'à la Faculté de Droit de Paris, voulut bien s'intéresser à Cornille-François Nelis. A la mort de M. Tronchon, ce fut par son intermédiaire que M. Jean-

Marie Carré, professeur de littératures modernes comparées à la Sorbonne, accepta la direction de notre thèse. Il le fit avec cette compétence et cette bonté qui le caractérisent. Que nos maîtres de Paris reçoivent le témoignage de notre profonde gratitude.

Après eux, nous tenons à témoigner notre reconnaissance à ceux qui nous ont donné accès avec tant de bienveillance aux sources dont ils étaient les gardiens. Nous mentionnerons spécialement M. A. Kessen, archiviste et bibliothécaire de Maestricht (Hollande), toute sa vaillante équipe de collaborateurs, et les archivistes de La Haye, Leyde, Bruxelles, Malines, Anvers, Mons, Tournay, Strasbourg, Paris, Göttingen, Fribourg, etc., qui ne nous ont pas ménagé leur aide sympathique.

En France, pays que Nelis avait en si haute estime, notre travail a mûri durant notre séjour à Strasbourg (Ste-Barbe), à Nancy et à Guérande. C'est aux Facultés de Théologie et de Lettres de l'Université de Strasbourg que nous devons notre formation universitaire. A la Malgrange, maison d'éducation si hautement appréciée, M. le chanoine E. Renard, le distingué directeur, qui nous a accueilli comme professeur, n'a rien négligé pour nous permettre d'approfondir davantage nos études. Il connaît toute la mesure de l'attachement qui nous lie à sa chère maison et aux excellents éducateurs qui l'honorent.

C'est grâce à la délicate bonté de M. le chanoine Boisselier, chancelier général de l'évêché de Nantes, et de M. le chanoine Bauget, Supérieur du Séminaire de Guérande, qu'il nous a été permis de mener nos travaux à bonne fin, en des circonstances qui rappellent les moments les plus troublés qu'ait connus Nelis.

Mmes J. Guillaumat et Lefort, MM. les abbés J. Belliot, J. Barraïs, E. Echappé, P. Mislin, J. Slangen, ont pris sur eux l'ingrate tâche de la révision de ce travail au fur et à

mesure de son élaboration. Le dernier coup d'œil critique d'ensemble a été donné par mon confrère, M. l'abbé L. Averty. Qu'ils trouvent ici l'expression de notre profonde reconnaissance.

Puisse notre siècle, plus heureux que celui de Nelis, attendre moins longtemps le retour de la paix.

GUÉRANDE, Petit Séminaire,
Automne 1941.

LISTES DES ABRÉVIATIONS

UTILISÉES DANS CET OUVRAGE

I. SOURCES D'ARCHIVES.

Archives Générales du Royaume de Belgique, à Bruxelles	A. G. R.
Nous désignons par un sigle spécial les fonds suivants surtout consultés :	
Chancellerie Autrichienne des Pays-Bas	Chanc. A. P. B.
Conseil Privé	C. P.
Commission royale des Etudes	C. R. E.
Manuscrits divers	Mss. dvs.
Secrétariat d'Etat et de Guerre	S. E. G.
Université de Louvain	Un. de Louv.
Bibliothèque royale de Bruxelles, Section des Manuscrits	B. R. B. Mss.
Archives de l'Etat à Mons, fonds : Etats du Tournaisis	Mons, Arch. d'Etat Et. T.

II. DOCUMENTS PUBLIÉS.

Bulletin de la Commission royale d'histoire, Bruxelles, depuis 1834, in-8°	C. R. H.
Bulletin de l'Institut historique belge de Rome	B. I. H. B.



CORNEILLE-FRANÇOIS DE NELIS
CHANOINE DE TOURNAI

Il porte la croix accordée par l'impératrice Marie-Thérèse aux
membres de ce chapitre cathédral.

Portrait se trouvant à la Fondation Terninck, à Anvers.

I

La Jeunesse cléricale

(1736-1764)

CHAPITRE PREMIER

Jeunesse et études

1. AUTOUR DU FOYER PATERNEL.

Le 5 juin 1736, l'une des années les moins troublées d'un siècle fertile en événements, naquit à Malines Corneille-François Nelis. Son père, Corneille, originaire de Wiekevorst (1), était avocat au Grand Conseil (2), dont le palais somptueux, comme nombre d'autres bâtiments d'alentour, évoque naturellement le passé glorieux de la ville. Si le second quart du XVIII^e siècle ne donnait pas lieu aux

(1) A 7 kilomètres N.-E. de Heyst op den Berg (prov. d'Anvers), 1,300 habitants.

(2) Philippe le Bon couronne son œuvre de concentration gouvernementale et territoriale par l'érection d'une Cour de suprême justice, dite le Grand Conseil. Charles le Téméraire, son fils, bien que restreignant la compétence de cet organisme ambulante par l'édit de Thionville (1473) le maintient et le fixe en 1474 à Malines. Dissous après sa mort, le Grand Conseil fut rétabli par l'archiduc Philippe le Beau en 1593. Il siégea à Malines jusqu'en 1794, d'abord dans l'ancienne maison échevinale, depuis 1609 dans l'hôtel de Savoie, actuellement le Palais de Justice. Cf. L. GODENNE, *Malines jadis et aujourd'hui*, p. 19.

Malinois de se plaindre de leur misère, il ne leur procurait cependant pas de luxe. Néanmoins, on y vivait heureux.

Après une ère de grande prospérité, définitivement close à la fin du xvi^e siècle avec le sac de la ville par les Gueux, on avait, au siècle suivant, appris à apprécier la paix comme la condition la plus indispensable à l'existence. Et cette paix ne devait guère manquer au cours du xvii^e siècle.

Par malheur, le Jansénisme comptait à Malines des adhérents convaincus et des adversaires acharnés. La présence des Oratoriens (3), qui y tenaient l'Ecole publique (4), et leur solidarité manifeste avec Quesnel (5), leur confrère, a dû contribuer beaucoup à son développement.

(3) Congrégation religieuse fondée en France à l'exemple des Oratoires italiens par Pierre de Bérulle en 1612, et confirmée par le pape Paul V le 10 mai 1613. Les Oratoriens ne sont pas des religieux dans le sens strict du mot. Le 8 mars 1630, ils furent incorporés dans le clergé de Malines. Ils y desservaient depuis 1654 la paroisse de Saint-Jean, et s'occupaient de l'enseignement. Leurs écoles avaient partout une excellente réputation et rivalisaient avec les institutions des Jésuites. Voici un jugement impartial sur leur valeur comme éducateurs, datant de 1774 : « Les Ecoles et Pensions commises à leurs soins jouissent d'une grande réputation dans ce pays-ci; ils acquerront bientôt l'élite de bons sujets. » A. G. R., S. E. G., 2129. Mémoire du 24 mai 1774, adressé à la Commission établie pour les affaires des ci-devant Jésuites.

(4) Le droit d'enseigner appartenait au chapitre collégial (plus tard cathédral) de Malines, qui le céda en 1448 à la Ville. Celle-ci créa une école publique, connue sous le nom de « Groote Schoole ». A son tour le magistrat céda le droit de l'écolâtrie à l'archevêque, qui accorda les bâtiments aux Oratoriens, sous condition qu'ils y enseignent gratuitement le latin à la jeunesse malinoise. Cf. L. Gotenne, *Malines jadis et aujourd'hui*, p. 346.

(5) Pacquier Quesnel entra à l'âge de 23 ans dans la Congrégation de l'Oratoire. Comme directeur de « l'Institution de Paris », qui était le noviciat de l'Oratoire, il publia ses « Réflexions morales », livre qui prendra une énorme importance dans les controverses religieuses entre les Jansénistes et leurs adversaires. Accueilli d'abord favorablement, le livre fut ensuite condamné, et son auteur fut obligé de quitter Paris en 1681. Séjournant d'abord en Belgique, il devint le chef du parti janséniste après la mort d'Arnaud. Déclaré hérétique en 1708, il s'établit après la promulgation de la fameuse bulle « Unigenitus » (1713), en Hollande. Il y fonda une petite église janséniste. Il mourut à Amsterdam en 1819.

Car les Oratoriens qui, comme les Jésuites, dirigeaient à Malines un collège florissant, ne tardèrent pas à trouver des sympathies parmi les bourgeois. Ils eurent accès surtout auprès de ceux qu'inspirait le rigorisme des propagateurs de l'*Augustinus* (6) et qu'on rencontrait parmi les citoyens aisés tout comme dans les rangs des magistrats et des fonctionnaires. La partie fut gagnée par eux dès que l'établissement de leur Ecole publique leur assura une influence stable sur les enfants de leurs partisans.

Le clergé séculier ne demanda pas mieux que d'appuyer l'institut qui devait fournir des recrues au diocèse, comme le collège des Jésuites au noviciat de la Compagnie. En outre, les Oratoriens n'avaient rien à craindre, ni des autorités civiles, ni du gouvernement autrichien, moins prompt à seconder les vues de Rome que ne l'avaient été les Espagnols. Ici comme en tant d'autres choses, la présence de l'aimable personnalité que fut le cardinal d'Alsace, arrivait à faire oublier cette querelle d'idées et d'intérêts. Pendant ses 43 ans de résidence à Malines (1716-1759), il fit son possible, au spirituel comme au temporel, pour être utile aux habitants. Alors Malines sembla respirer une atmosphère de bien-être, qui, au moins de loin, rappelle le souvenir de son plus glorieux passé. Le petit commerce profitait de la situation meilleure des classes moyennes qui, à leur tour, pouvaient venir en aide aux gens d'humble condition. Le travail de la dentelle, bien qu'au déclin définitif de sa glorieuse histoire, occupait avec la fabrication des chapeaux nombre de mains ouvrières.

(6) Titre que Jansénius, évêque d'Ypres donna à son livre dans lequel il développa ce qui lui paraissait être l'enseignement de l'illustre Père de l'Eglise latine sur la question des rapports entre la grace divine et le libre arbitre de l'homme. Le livre même, imprimé à Louvain en 1640, fut désapprouvé par le pape Urbain VIII. Une condamnation solennelle de son contenu résumé en 5 propositions suivit par la bulle *Cum occasione* du pape Innocent X.

C'est à cette époque de bien-être relatif, un peu troublé peut-être par les petites querelles locales, que le jeune licencié en droit civil et ecclésiastique Corneille Nelis vint de Louvain, s'établir à Malines comme avocat au Grand Conseil.

Il fit bientôt la connaissance d'une jeune fille de la bonne bourgeoisie malinoise, Marie-Thérèse Walschaerts. Leur mariage eut lieu le 25 mai 1734 dans la vénérable église de Notre-Dame au delà de la Dyle (7).

La fonction du père, l'origine et la fortune de la mère rangent les jeunes époux parmi les gens de condition de leur ville. Rien cependant ne prouve que l'avocat Nelis ait jamais fait valoir des prétentions nobiliaires, bien qu'on l'affirme généralement. De même, il est inexact de prétendre, comme les biographes de Nelis le font presque tous, qu'il fut anobli à cause de ses mérites par l'impératrice Marie-Thérèse (8). Ce n'est pas le père de notre Corneille-François, mais son demi-frère Jean-Charles, qui obtint le 27 août 1786 « des lettres patentes de confirmation de noblesse et d'anoblissement de nouveau, pour autant que de besoin, et de chevalier héréditaire, avec décoration d'armoiries » (9). Si donc nous voyons plus tard Corneille-François adopter devant son nom de famille la particule aristocratique, c'est une prétention à l'origine nobiliaire qui le poussait à imiter un usage de l'aristocratie.

Corneille-François naquit à Malines et reçut le baptême

(7) Archives de la ville de Malines N.-D. au delà de la Dyle. Mariages, vol. 7, fol. 12. Die 25 Maii 1734 : « Juncti sunt cum dispensatione in tribus proclamationibus : Dominus Cornelius Nelis J. U. L. et Maria-Teresia-Adriana Walschaerts coram Francisco Walschaerts et Huberto, Antonia Hennau Testibus, »

(8) DE STASSART, (*Notice biographique de C.-F. de Nelis dans l'Annuaire de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, 1853, p. 91), révoque cette erreur qu'il dit avoir partagée auparavant lui aussi.

(9) DE STASSART, *ibidem*.

le 5 juin 1736, dans la célèbre cathédrale de St-Rombaut. Comme témoins figurèrent François Walschaerts et Elisabeth Nelis, béguine à Lierre (10). Ces mêmes noms se rencontrent aussi dans l'acte de baptême de François-Joseph-Corneille Nelis, le premier né (11 avril 1735) des époux Nelis-Wa'schaerts (11), mort déjà le 27 août de la même année (12). Quatre enfants survécurent seulement du premier lit (13). (*Voir tableau généalogique.*)

En ce qui concerne la fortune de la famille, nous avons des raisons de croire qu'elle ne fut pas insignifiante. Deux années après leur mariage, les époux Nelis-Walschaerts acquirent par achat (le 29 septembre 1736), le riche immeuble « de Meerminne », situé dans la rue des Bateaux, 21 (14), qu'ils payèrent comptant 2.650 florins, monnaie d'échange (15). Une lettre du 20 novembre 1788, de la main de Corneille-François, alors évêque d'Anvers, envoyée à l'un de ses amis, confirme l'hypothèse que ses parents, morts de bonne heure, n'ont pas laissé leurs enfants sans ressources. « Quant à ma fortune, déclare celui-ci, j'en ai porté une dans l'état ecclésiastique, qui pouvait me faire vivre sans bénéfice » (16).

(10) Archives de la ville de Malines. St-Rombaut, Naissances 1724-1736, vol. 14, fol. 362. — Die 5 Junii 1736 : « Baptisatus est Cornelius, filius legitimus Consultissimi Domini Cornelius Nelis et Mariæ-Teresiæ-Adrianæ Walschaerts, conjugis quem susceperunt Franciscus Walschaerts et Elisabeth Nelis. »

(11) Archives de la ville de Malines. St-Rombaut. Naissances, vol. 14, fol. 317.

(12) Archives de la ville de Malines. Notre Dame au delà de la Dyle. Décès vol. 9, fol. 292.

(13) Voir le tableau généalogique.

(14) Archives de la ville de Malines. Wykboeken, N° 10, fol. 60. « Op den vierden Augustus 1730 is joffer Barbara Casseurs in dit huis gegoidt. Op den 29 september, 1736 is den Heere Cornelius Nelis, Advocaat van Synne Maj. Gr. Raede en joffer Maria Teresia Walschaerts syne huisvrouw in dit huis gegoid. »

(15) Archives de la ville de Malines. Actes Scabinaux de 1736, fol. 109.

(16) Archives de Rolduc (Limbourg-Hollande). Lettre inédite de C.-F. Nelis au chanoine S.-P. Ernst du 21-11-1788.

Tableau généalogique de la Famille NELIS

CORNEILLE-FRANÇOIS NELIS

avocat au Grand Conseil et greffier du pays de Grimberghen
(† 7 juillet 1749)

MARIAGES

ENFANTS

1. Marie-Thérèse-Adrienne Walschaerts
† 11 mai 1747.

1. François-Joseph-Corneille.
11 avril 1735.
† 3 septembre 1736.
2. *Corneille-François.*
5 juin 1736.
† 21 août 1798, près de Florence.
3. Dominique-Joseph-Hyacinthe. (1)
3 janvier 1738.
† 5 février 1828, à Louvain.
4. Marie-Thérèse-Elisabeth.
4 décembre 1739.
† 11 décembre 1739.
5. Joseph-Antoine-François.
14 octobre 1741.
† 22 octobre 1741.
6. Marie-Jeanne-Thérèse.
22 octobre 1742. (2)
† 1^{er} mars 1795.
7. Isabella-Coleta-Josepha.
6 mars 1744.
† 13 mars 1744.
8. Joanna-Maria-Francisca.
11 août 1746.
† 25 août 1746.

2. Barbara Van Slabbeeck (3)
† 1^{er} décembre 1783.

Jean-Charles de Nelis, seigneur de
Swyveghem et de Terbeek du
chef de sa femme. (4)
27 octobre 1748.
† 7 février 1834.
Enterré à Muysen. (5)

(1) Dominique-Joseph semble avoir été le frère chéri de Corneille-François. Nous le trouvons comme étudiant de philosophie à Louvain au moment où son frère, plus âgé de deux ans, y est promu « primus ». C'est à l'influence de celui-ci qu'il doit sa nomination comme professeur du Digeste en 1759, puis comme professeur primaire du droit civil en remplacement de feu van Billoen, le 26 mai 1774.

(2) Des quatre filles des époux Nelis-Walschaerts, la seule Marie-Jeanne-Thérèse survécut. Marie Nelis se maria, plus tard, avec l'échevin Joseph-Horace-Marie van den Bossche. Leur fils, Maître van den Bossche, qui fut, en 1837, établi comme avocat à Malines, procura à ses contemporains de précieux renseignements biographiques sur feu son oncle Corneille-François.

(3) Après la mort de son époux, la veuve Nelis-van Slabbeeck commença un commerce qui, très probablement, fut celui de la dentelle. Dans les protocoles du notaire J.-J. Wyndrickx aux Archives de la ville de Malines, il y est à différentes reprises question d'échanges de sommes considérables entre : « la veuve Nelis, née van Slabbeeck, commerçante à Malines » et ses débitrices ou créditrices. Ce fait explique d'ailleurs le renseignement d'un biographe digne de foi, J. W. TE WATER, qui écrit que l'Evêque d'Anvers sortait d'une famille de commerçants. (Cf. *Verhandeligen van de maatschappij der Nederlandsche Letterkunde te Leyden*, 6^e année, 1806, p. VI). Barbara van Slabbeeck épousa en secondes nocces Emmanuel-Joseph de Perceval le 23 mai 1765.

(4) Jean-Charles semble avoir eu le même amour pour tout ce qui fut sciences et arts que ses demi-frères. Une preuve nous en est le catalogue de sa bibliothèque, imprimé en 1835, à Malines, lorsque son héritage fut vendu publiquement. Ce catalogue contient un grand nombre de livres de physique, notamment ceux du célèbre physicien hollandais J.-H. van Swinden. Aussi croyons-nous pouvoir attribuer à Jean-Charles une lettre envoyée le 29 avril 1801 de Malines au dit savant hollandais. Elle figure au n° 735 parmi les manuscrits des archives de l'université de Leyde, et est signée simplement « Nelis ». Elle s'occupe de physique, et se termine de la façon suivante : « Je suis fâché que, lorsque je fus, il y a trois à quatre ans, en Hollande, vous n'étiez pas chez vous, lorsque je me suis présenté; mais le départ de mon malheureux frère, l'évêque d'Anvers pour Emerick, où je le suivis pour l'y trouver avant qu'il partit pour l'Italie, m'a privé de l'avantage de faire votre connaissance. Je dois à ce frère l'amour des sciences, et je bénis tous les jours la Providence de l'avoir eu pour instituteur. »

(5) Nous nous faisons un devoir de rendre un hommage profondément reconnaissant à la grande bienveillance avec laquelle M. Raymond van Aerde, archiviste et bibliothécaire de Malines, nous a reçu, et aidé d'une manière des plus efficaces à compléter nos données sur la famille Nelis.

Une éducation de haute qualité développa de bonne heure chez les enfants Ne'lis de riches dons naturels.

Mais ni le père, ni la mère n'eurent le bonheur d'assister au plein épanouissement de ces qualités familiales.

Le jeune Corneille-François n'avait pas encore onze ans, lorsqu'il perdit sa mère (11 mai 1747) (17). Son père se remaria le 10 octobre 1747 avec Barbe van Slabbeeck (18). Il mourut le 7 juillet 1749 (19) pleuré de quatre enfants, dont un du second lit (20).

François-Corneille fut élève de l'Ecole publique de sa ville natale, dirigée par les prêtres de l'Oratoire. C'est pendant ces années que fut achevé le nouveau bâtiment, destiné à loger le collège florissant, événement rappelé par un chronogramme de l'illustre cavalcade, que l'Ecole publique organisa en l'honneur de son ancien élève, lors de sa première victoire scientifique à Louvain.

« Dat NeLIs priMas fabriCae Coronas. »

« Nelis donne la première couronne au nouveau bâtiment du collège. »

Cette proclamation comme « primus » justifie l'opinion que déjà dans sa ville natale le jeune Malinois s'était distingué des autres élèves par ses talents et son zèle.

(17) Archives de la ville de Malines, St-Rombaut. Décès, vol. 11, fol. 152.

(18) Archives de la ville de Malines, St-Rombaut. Mariages, vol. 6, fol. 341.

(19) Archives de la ville de Malines, St-Rombaut. Décès, vol. 11, fol. 202.

(20) Les trois enfants du premier lit procédèrent en 1763 à la liquidation de la succession du père, à savoir « het groot huys in de lange Schipstraat, bewoont by Weduwe Nelis... een huis daar naast met nogeen huysken verder ». Archives de la ville de Malines. Protocoles du notaire J.-J. Wyndrickx, 26 mai 1763. Le premier immeuble mentionné est la maison « de Meerminne » dont nous avons parlé plus haut. Il était habité par Barbara van Slabbeeck, seconde femme de feu Nelis père.

A l'âge de quinze ans les portes de l'Université s'ouvrirent à lui. C'est là que, pendant deux ans, il s'exerça dans l'étude de la philosophie et des disciplines connexes.

2. ETUDES PHILOSOPHIQUES.

Au moment où Nelis commençait ses études à l'Université de Louvain, celle-ci pouvait se vanter avec plus de raison d'un passé célèbre que d'un présent brillant : il y régnait une décadence complète (21).

Une formation philosophique de deux ans devait fournir la base de toute autre étude. C'était la faculté des Arts qui avait la charge de cette éducation fondamentale, compre-

(21) L'Université de Louvain fut érigée le 9 décembre 1425 par le Pape Martin V, sur les instances de Jean IV, duc de Brabant. Elle se vit dotée, en vertu des Bulles d'érection et des actes confirmatifs de l'autorité civile, de privilèges des plus étendus. Nous en citons ici seulement quelques-uns. Ainsi, en 1469, le Pape Paul II accordait aux membres de l'Université le privilège de ne pouvoir être traduits en justice hors de la ville de Louvain, de même que celui de pouvoir citer leurs adversaires à comparaître devant un des conservateurs des privilèges de l'Université. L'attribution au Recteur et à l'Université de la pleine juridiction sur ses maîtres, ses élèves et ses suppôts fut considérée comme le plus important de tous. Le Pape Sixte IV autorisa l'Université à nommer ses membres à certains bénéfices vacants. De la part de la ville de Louvain l'Université avait le droit d'affranchir les impôts sur le vin, la bière, le houblon, etc. Le duc Philippe-le-Bon exempta l'Université du droit de fonlieu et d'autres péages, privilège que, plus tard encore, il étendit considérablement. En raison de ces nombreux privilèges, l'Université occupait une situation fort favorisée. Cette colossale institution formait, a-t-on pu dire d'elle, une sorte de « république dans la république ». Sur l'ancienne Université, voir L. VAN DER ESSEN, *Une institution d'enseignement supérieur sous l'ancien régime, l'Université de Louvain, 1427-1797* (coll. « Lovanium »), Bruxelles, 1921.

nant des disciplines philosophiques proprement dites, ainsi que lettres, sciences et physique.

Chaque professeur eut primitivement la liberté de faire ses cours de philosophie au temps et au lieu qui lui semblaient bons, ce qui doit avoir amené la formation des « Pédagogies ». Ce sont ces maisons qui, au cours du xv^e siècle, furent choisies parmi les écoles privées existantes, pour y donner des leçons publiques. Leur nombre atteignit jusqu'à sept en 1437, mais fut réduit à quatre en 1479 et se maintint depuis : pédagogies du Lis, du Château, du Faucon et du Porc. Contrairement aux nombreux collèges qui se firent tôt ou tard incorporer solennellement à l'Université, elles jouirent dès le début de certains privilèges communs à tous les suppôts de l'Université. Aux collèges on ne faisait que nourrir et loger les étudiants. Aux « pédagogies » incombait la charge de leur assurer en plus une solide formation philosophique.

C'est à la « pédagogie » du Château que Nelis séjournait et étudia (22). Dans le registre d'immatriculation, que nous avons consulté, nous trouvons son nom parmi les 68 philosophes qui fréquentaient entre la fin d'août 1751 et la fin de février 1752 cette « pédagogie » (23). Étant donné que chaque étudiant devait se faire inscrire : « intitulari » pendant la première quinzaine de son séjour à Louvain et prêter le serment usuel devant le recteur, on peut affirmer avec

(22) A. G. R., Un. de Louv. n° 27. Immatriculations, fol. 132. Il y avait en 1751, parmi les philosophes du Château 7 pauvres et 11 nobles.

(23) Elle empruntait son nom à la rue du Château (aujourd'hui de Malines), où elle était située. Elle fut fondée par Godefroid de Gompele, à charge d'entretenir trois boursiers dans sa maison. Le nombre de ceux-ci s'accrut en peu de temps jusqu'à quarante. La « pédagogie » fut florissante jusqu'en 1578. Alors menacée de ruine, elle se rétablit peu à peu pour connaître une nouvelle ère de prospérité sous le sage gouvernement de son régent Jean-Théodore van Gastel (1738-1767).

certitude que Nelis dut y commencer ses études philosophiques en automne 1751.

Les cours duraient deux ans; ils débutaient le 1^{er} octobre pour finir dans la dernière quinzaine de septembre. On étudiait pendant neuf mois la logique, puis dans les huit mois suivants la physique, pour pénétrer pendant quatre mois dans les sphères élevées de la métaphysique.

C'est Aristote qui y était, en matière de philosophie, l'autorité par excellence. Ses traités de logique et de physique étaient considérés comme dignes de la plus haute confiance par les jeunes philosophes. Ceux-ci étaient obligés d'adhérer à la doctrine d'Aristote, excepté dans le cas où elle était estimée contraire à la foi. Par contre, personne n'avait le droit de rejeter comme hérétique une sentence aristotélicienne, du moment qu'elle avait été défendue par des catholiques, à moins que la Faculté de théologie n'en eût démontré le caractère suspect.

Le but de ces prescriptions se laisse facilement voir. Elles avaient l'intention d'indiquer à Louvain, comme d'ailleurs dans toute autre Université catholique où elles furent en vigueur, quelle attitude philosophique elle avait à représenter, et de quelles opinions philosophiques elle avait à se montrer le défenseur. Mais ceci ne devait pas empêcher d'entraver le développement régulier de la science en général, et de l'enseignement universitaire en particulier. Celui-ci devait propager la science, tout en étant pour l'Eglise un solide boulevard de la Foi.

Or, au cours du XVIII^e siècle, on est parfois tenté de penser que l'Université cherchait son salut dans un attachement exagéré à toutes sortes de prescriptions, dans un conservatisme traditionnel, plutôt que dans une activité propre et originale comme le demandait impérieusement sa noble mission. C'est cette attitude critiquable de l'Université qui a

donné naissance aux violentes attaques auxquelles elle fut exposée pendant la seconde partie du XVIII^e siècle. Ses adversaires en prirent prétexte pour exiger une réforme totale de **cette vénérable institution**, plusieurs fois centenaire. Et **celui qui la réclamait avec le plus d'insistance était Nelis**. Mais avant d'accorder **notre** attention à la singulière conduite du jeune étudiant, suivons celui-ci pendant ses années de philosophie et de théologie.

Une fois tous les traités parcourus, les trois derniers mois d'études philosophiques étaient consacrés à une répétition générale qui préparait à l'examen final. Celui-ci s'ouvrait par une réunion solennelle de la Faculté des Arts, et était précédé du concours pour les « lignes », appelé « calamus ». Neuf étudiants, les premiers de chaque « pédagogie », qui se distinguaient par leurs connaissances, étaient appelés à former quatre groupes. Les trois premiers de chaque groupe formaient une première, les six autres, par groupes de trois, une seconde et une troisième « ligne » (24). Au jour de l'examen final, les premières « lignes » (une de chaque « pédagogie ») se réunissaient en concours. Les concurrents s'appelaient alors les « rigorosi ». En effet, un double examen très rigoureux mettait hors pair le célèbre « primus », qui passait, au moins selon le jugement des arbitres, **comme le plus brillant philosophe de Louvain**. « Cette palme donnait à celui qui l'obtenait une considération qui durait toute sa vie, et lui ouvrait l'entrée aux places et aux dignités de l'Eglise et de la Magistrature », dit Raingo parlant du Primus (25). Est-il étonnant que l'Université, mais surtout la « pédagogie » à laquelle il appartenait, s'appli-

(24) Ces « lignes » jouissaient pendant leurs études et même plus tard de faveurs spéciales.

(25) *Mémoires sur les changements opérés dans l'Instruction publique, depuis le règne de l'Impératrice Marie-Thérèse jusqu'à ce jour*, Mons, 1827. *Mémoires Couronnés de l'Académie royale de Belgique*, T. VI.

quât à célébrer le plus dignement possible le meilleur des meilleurs. En 1753, l'année où Nelis remporta cette victoire enviée, c'était donc la « pédagogie » du Château qui pouvait se vanter de ce succès. Nous n'avons qu'à écouter le lauréat pour juger des souvenirs que lui a laissés son premier succès. « Suivant l'avis de bien des personnes, une des plus belles institutions de l'Université de Louvain, c'est l'espèce de triomphe dont elle accompagne tous les ans la déclaration de ce qu'elle appelle son Premier. Ce Premier, qu'on entraîne, ces courses, cette affluence de monde, et cette petite cloche qui sonne sans discontinuer, les trois jours de la fête, tout cela a déjà échauffé heureusement bien des jeunes esprits, et a été la cause des succès qu'ils ont eus dans la suite » (26).

Au début on ne pratiquait ce triomphe du Primus qu'à Louvain même. Plus tard, la ville natale du lauréat organisa une promenade triomphale du Primus entre la ville universitaire et la maison paternelle.

La vieille ville de Malines tint à grand honneur de montrer en 1753 sa fierté et sa juste joie à son jeune lauréat, et cela avec d'autant plus de raison qu'elle n'avait plus eu ce privilège depuis presque un demi-siècle.

3. UNE « JOYEUSE ENTRÉE ».

A la date du 21 octobre 1753, le chroniqueur de Malines nous donne, en son langage naïf, mais circonstancié, un bref rapport du grand événement du jour. En voici l'essentiel.

Après avoir mentionné comment, depuis 1706, la ville de Malines fut privée du bonheur d'avoir un « Primus » à

(26) Cité par A. VERHAEGEN, *Les cinquante dernières années de l'ancienne Université de Louvain*, Liège, 1884, p. 96.

Louvain (27), et en ajoutant que maintenant Corneille-François Nelis, à peine âgé de 17 ans, avait su conquérir ce titre glorieux, depuis quelques jours, le chroniqueur continue : « Et le 28 du même mois, ce seigneur savant est reçu à Malines par une cavalcade extraordinaire, après avoir été complimenté d'abord par le secrétaire Van der Meeren, à la première barrière de la Chaussée de Louvain. Il est d'abord conduit à l'église de Saint-Rombaut, félicité à la porte d'entrée située sous la tour, par le doyen du Chapitre, qui lui présente l'eau bénite. Ensuite, il est conduit juste en face de la porte du grand chœur, où un crucifix se trouvait placé sur une table. Après quoi, le Doyen chante le « Te Deum » devant l'autel de Sainte Catherine (appelée couramment « Notre Dame de la Pierre bleue »). De là on mène le lauréat à l'Hôtel de Ville, où le soir a lieu un souper pour les philosophes. Là il est complimenté par le pensionnaire Wouters, qui lui remet en don 40 pistoles françaises et une aiguière d'argent avec un bassin sur lequel sont gravées les armoiries de la ville. Ensuite, il est conduit chez les prêtres de l'Oratoire, où il y a harangue latine, et où on lui fait présent d'un certain livre. Le lendemain, il est fêté à la Commanderie de Pitzenbourg : les frais sont à la charge de N. Walschaerts, son grand-père du côté maternel, âgé de 82 ans (28). »

(27) Un nommé Bessemers avait fait le 14 novembre de cette année sa « Joyeuse Entrée » à Malines.

(28) Archives de la ville de Malines, Chroniques XXII, n° 5, 21 oct. 1753. Voici le texte du manuscrit : « Het was nu van het jaar 1706 dat de stad Mechelen beroofd was van het geluk te genieten van te hebben voor primus van Loven eenen boorling van Mechelen waneer Cornelius-Franciscus Nelis, nauwelyks 17 jaren oud, sone van den advocaat en Griffier van het land van Grimbergen in de Universiteit van Loven in de generale promotie van de philosophie uyt de pedagogie van het castrum voor primus geproclameerd word, soo dat dit cronicon hier dient decor mecheliniensis.

En den 28 dito is deezen geleerden heer tot Mechelen met eene extraordinaire cavalcade inghaelt naar eerst op den Lovenscen steenweg aan

La bibliothèque municipale de Malines possède un exemplaire de ce vaste programme de fêtes, qui nous renseigne jusque dans les moindres détails sur les honneurs que Nelis reçut le jour de sa « Joyeuse Entrée » dans sa ville natale, grâce surtout aux talents d'organisateurs des prêtres de l'Oratoire, dont l'étudiant fêté était l'ancien élève.

La description des chars, ainsi que des groupes formés par le collège qui, en un spectacle grandiose de lignes et de couleurs, traversèrent cet après-midi d'automne les rues de la vieille ville, au rythme lourd du célèbre bourdon et aux sons joyeux que le carillon égrenait sur les toits, ne prend pas moins de quatorze pages imprimées (29).

Cette partie du long cortège, sous forme de nombreuses allégories représentant le triomphe scientifique de Nelis, comporte 8 divisions ou « tochten ». La première exprime au moyen de 9 groupes la joie de Malines, de son Ecole publique et des sciences qui y sont enseignées. Une seconde glorifie la personnalité du lauréat et trouve son achèvement

den eersten barreel door den secretaris van der Meeren gecomplimenteerd en geleyt recht naar St-Rombouts alwaer hy van den plebaan aen de achterste kerkdeure onder den toren gecomplimenteerd is, en geweyd water gepresenteert is, en voorts recht over de deure van den groote choor geleyt waar dat een crucifix op eene tafel stond, en den plebaan heef aen den autaar van St.-Catharina (gemyntlyk genoemd O. L. Vr. op den blauwen steen genaemt) den Te Deum gesongen van daer is hy geleyt naer het stadhuis (alwaer s'avonds eenen soupe was voor de filosofhen) en aldaar gecomplimenteert door den pensionnaris Wauters, en zyne gift becomen heeft, te weten 40 fransche pistolen met een silvere lampet en schotel, waer dat de wapens van de stad opgegraveert stonden, En voorts is hy naer de Oratoren geleydt, waer eene latynsche Oratie gedaen is, en hy vereert is, met een zeker werk,

Den dag daernaer is hy getraecteert in de commandery van Pitzenborg en becostigt door zyn grootvaeder N. Walschaerts van zyne moeders zyde, oud 82 jaren, ».

(29) *Cavalcade en de Triumph-waegens met de welcke den Seer geleerden Heer Myn Heer Cornelius Franciscus Nelis, Geboortig van Mechelen, Eersten van Loven verklaert den 21 october 1735 sal ingehaelt worden den 28 der selve Maans door de Leerzuchtige jonckheid der Publieke Schole van Mechelen onder de bestieringe der Priesters van't Oratorie, tot Mechelen, by Laurentius van der Elst, Boekdrucker.*

sur un char où ne siègent pas moins de 28 différentes représentations des vertus et autres « dons de la nature par lesquels notre très savant seigneur se distingue ». La troisième section nous rappelle « comment cet invincible héros Corneille-François Nelis, joignant le travail aux dits dons de la nature, a remporté à Louvain la victoire qu'il attribue à la sagesse éternelle ». Le travail est représenté par Hercule, entouré de deux cavaliers. La victoire le suit à pied, précédée de chevaliers vêtus d'habits de couleurs. C'est une figure de haute élégance portant deux larges ailes au dos. A son bras droit est suspendue une couronne de lauriers, sa main droite tendue tient une branche de même espèce. On pouvait lire sur l'enseigne qui est à l'avant :

« NeLIIs tIbI CeDo CoronaM. »

« Nelis, cette couronne t'appartient. »

Suivent quantité de chronogrammes magnifiques. Alors un chevalier apparaît qui apporte les armoiries de la « pédagogie ». La souscription en indique le sens :

« MaLIInas spLenDor et gLorIa CastrI. »

« Ce Malinois est l'honneur du Château. »

Il n'y a pas moins de six chevaux attelés au char où siège la Science éternelle, entourée de six anges et de multiples esprits célestes.

« Ante CeDebat Me sapIentIa CoeLI. »

« La Sagesse éternelle fut mon éducatrice. »

Puis l'allégorie cède le pas à la réalité. Au milieu de ses condisciples, précédé de son frère Dominique, étudiant de philosophie aussi, et portant le laurier pour lui, s'avance le héros du jour monté à cheval. De nombreux professeurs, des parents, des autorités et des amis l'escortent ou ont pris

place dans la file de voitures qui est suivie par la partie traditionnelle de chaque cortège, une série de figures grotesques, l' « Ommeganck ». Le défilé progresse le long de la route triomphale habituelle. Après plusieurs arrêts, d'abord à Saint-Rombaut, puis à l'Hôtel de Ville et devant l'Ecole publique des Oratoriens, on arrive devant la maison de Nelis, tout ornée. La foule se disperse pour permettre au jeune lauréat de continuer les jours de fête dans l'intimité.

Le lendemain, le collège des Doyens de la corporation des Bateliers prie le Magistrat de la ville de faire circuler ce jour-là, le vaisseau de « l'Ommeganck », « comme conséquence de la joie pour le « Primus », et au divertissement des bourgeois et des étrangers » (30).

4. ANNÉES DE THÉOLOGIE.

A l'automne 1753, peu de jours après les fêtes célébrées en son honneur, nous retrouvons notre philosophe couronné à l'Université et cette fois à la faculté de théologie.

Goethals, ainsi que le baron de Stassart, biographes dignes de foi de Nelis, prétendent, qu'âgé de 17 ans et devant choisir entre le barreau ou l'état ecclésiastique, il donna la préférence à ce dernier parce qu'il « devait le conduire plus rapidement à tous les honneurs ».

Evidemment, il nous est aussi difficile de juger la valeur de cette affirmation que d'en découvrir la première origine. Nous admettons qu'à cette époque il existait, comme dans le passé cela fut trop souvent le cas, des gens qui, dans le

(30) Arch. de la ville de Malines. Magistrat. Résolutions. n° 18, fol. 61.

choix d'une carrière, se laissaient encore conduire par de pareils calculs. Est-il étonnant que le ministère ecclésiastique, embrassé sans les indispensables aspirations surnaturelles, nuisît autant à l'Eglise qu'au candidat qui l'avait ambitionné ? Cependant, quant à Nelis, nous croyons pouvoir prétendre que, malgré les sérieux reproches de ses adversaires, le jeune homme a obéi dans son choix à des motifs bien plus élevés. Il est vrai que la haute idée que Nelis a, et montre qu'il a de sa dignité, surtout à partir de son élection à l'épiscopat, ne suffit pas pour effacer l'impression opposée que suggère la première partie d'une vie sacerdotale consacrée plutôt à une activité publique qu'au ministère. Quoi qu'il en soit, Nelis, avec ses dons de la fortune et de la nature, aurait pu se faire une aussi brillante carrière dans n'importe quelle autre voie. Mais une fois décidé à la cléricature, il ne vit aucun mal à profiter, si possible, des avantages qu'elle fournissait. En tout cas bientôt après sa « Joyeuse Entrée », nous le retrouvons à Louvain à la faculté de théologie. Cette faculté avait connu, comme d'ailleurs toute l'Université, des périodes de plus grande prospérité ; et cela aussi bien par sa réputation scientifique et l'éclat de sa doctrine, que par le nombre de ses étudiants, nationaux ou étrangers. Dès sa fondation, la faculté de théologie y joua, comme en toute université catholique, un rôle prépondérant dans la vie intellectuelle. C'est elle qui surveillait au point de vue doctrinal l'enseignement des quatre autres facultés. Sa fermeté de principe, son orthodoxie persistante jamais en défaut, et son attachement inébranlable à l'ancienne doctrine de Rome lui valurent, surtout au XVIII^e siècle, les persécutions les plus violentes de la part des philosophes et des esprits éclairés.

Le duc de Brabant, Jean IV, qui avait demandé au pape Martin V l'érection de l'Université, n'avait cependant pas réussi à obtenir la création d'une faculté de théolo-

gie (31). Mais sur les prières répétées de l'Université et du Magistrat de Louvain, le pape Eugène IV leur accorda enfin, le 7 mars 1432, la faveur si ardemment désirée.

Il est assez difficile de dire tout ce qu'elle fit pour la conservation du catholicisme, dès le début de son existence. Grâce aux méthodes de critique qu'ils tenaient du célèbre Collège des Trois Langues (*collegium trilingue*), méthodes qui ne manquèrent pas dès le xvi^e siècle d'exercer une influence bienfaisante sur le travail des autres facultés, les théologiens de Louvain furent, mieux que tous autres, capables de soumettre à un examen critique les doctrines suspectes et l'enseignement des réformateurs (32). Ainsi, après la condamnation d'une série de propositions, tirées des ouvrages de Luther (1519), on fit imprimer à Louvain, dans les premiers mois de 1520, les censures réunies des facultés de Louvain et de Cologne contre la doctrine de l'augustin en révolte (33). La condamnation solennelle, dont Léon X le menaça par la bulle *Exsurge Domine*, ne se fit pas attendre longtemps (34). La même année, Charles V

(31) Il semble que le pape se réservait ce privilège pour ne pas nuire à l'Université de Paris.

(32) Le Collège des Trois-Langues, appelé aussi Collège de Busleyden, du nom de son fondateur, fut destiné à l'étude approfondie du latin, du grec et de l'hébreu. Juste-Lipse y occupait entre autres la chaire d'histoire de la langue latine. Ce collège, qui fut pendant longtemps l'honneur de l'Université, connut aussi des périodes d'une profonde décadence. La cause principale en fut que, les rentes de la fondation ne suffisant pas à assurer aux professeurs un traitement convenable, ceux-ci se virent bien obligés de cumuler plusieurs places, au plus grand détriment de leur science et de leur enseignement.

(33) Après la condamnation par la Faculté de Cologne (10 août 1519), celle de Louvain suivit trois mois plus tard (7 novembre). En 1520, les censures réunies furent imprimées chez Thiéry-Martens, à Louvain.

(34) Dans cette Bulle, que le pape signa, le 15 juin 1520, et qui lui fut inspirée par deux théologiens de grande renommée, Cajetan et le docteur Eck, le pape menaça Luther d'excommunication s'il refusait plus longtemps de se soumettre. Luther y répondit en brûlant publiquement, à Wittenberg, la susdite bulle et les volumes du droit canon (10 octobre 1520).

fit ordonner par placard (35) de confisquer tous les ouvrages de Luther, et de les brûler publiquement, ce qui eut lieu le 8 octobre suivant, sur le grand marché de la ville.

Peu de temps après, le célèbre humaniste et contemporain de Luther, Erasme, de Rotterdam, quitta Louvain devant l'hostilité croissante des théologiens, qu'il s'était attirée par son attitude aussi hésitante que peu louable vis-à-vis des nouvelles doctrines (36).

Malgré cela, Erasme ne cessa jamais de louer cette faculté de théologie aussi bien d'ailleurs que l'Université tout entière. Pour toutes les deux, ce sont des témoignages d'une valeur réelle, émanant de l'esprit le plus critique de son temps.

En effet, Louvain pouvait se vanter alors d'une réputation scientifique et d'une clientèle qui lui permettaient de rivaliser avec toutes les universités célèbres de l'Europe. Elle dut l'une et l'autre, au xvi^e siècle, à sa faculté de théologie, comme un siècle plus tard à celle de droit.

La faculté de théologie sauva les Pays-Bas méridionaux de la Réforme; mais hélas, deux siècles plus tard, elle est le foyer d'incubation des théories d'un Bajus et d'un Jansenius, lesquelles bientôt vont se répandre dans tout le pays. Il est hors de doute que le jansénisme trouve de fervents

(35) Placard ou *Plakaat*, ordonnance écrite ou imprimée à afficher dans les lieux publics. Les gouverneurs se servaient de cette forme de publication pour porter leurs décisions à la connaissance de leurs administrés.

(36) Né à Rotterdam, 1467, mort à Bâle, 1536. Auteur de nombreux écrits célèbres (*Colloques*, *Eloge de la Folie*). Ce savant hollandais est le plus grand des humanistes de la Renaissance, tant par sa latinité exquise que par la pureté de son goût. Sans être attaché à l'Université, il séjourna souvent à Louvain, où il mit sur pied le collège des Trois-Langues, réalisant ainsi le désir de son ami défunt Busleyden. Fuyant devant l'hostilité croissante des théologiens de Louvain, qu'il s'était attirée par une conduite peu franche, Erasme se retira à Anderlecht. Habitant Fribourg en Brisgau vers la fin de sa vie, il mourut à Bâle où, dans son désir de tranquillité, il s'était fixé pour faire imprimer ses œuvres.

adeptes à Louvain parmi les professeurs de théologie, parmi ceux des autres facultés et parmi un grand nombre d'étudiants. Quoique l'Université fasse officiellement soumission au St-Siège et accepte les bulles *Unigenitus* et *Vineam Domini* (37), elle n'en garde pas moins une ambiance janséniste, à laquelle Nelis, comme nous le verrons plus tard, n'échappera pas.

Par suite des exigences romaines, la faculté de théologie s'abandonne au XVIII^e siècle, à une certaine passivité et, pas plus que celles des autres pays, elle ne tâche de renouveler ses méthodes, mais elle s'enferme dans une routine toute orthodoxe.

Au temps de Nelis rien ne fait soupçonner le niveau élevé qu'y atteignirent autrefois les études de théologie sacrée, et surtout l'éclat dont cette faculté rayonna sur l'ensemble de l'Université.

On ne peut donc guère louer alors la valeur scientifique de sa pensée. Encore moins le prestige de sa doctrine et la qualité de ses méthodes. D'ailleurs, dans toute l'Université, les unes comme les autres ont vieilli. Mais en théologie surtout les méthodes sont devenues une véritable casuistique, un enseignement de pure routine sans grand attrait, tant pour ceux qui l'exposent depuis des années d'après des cahiers immuables, que pour ceux qui reçoivent cet enseignement. Rien d'étonnant donc qu'à Louvain comme dans toutes les universités et facultés d'Europe occidentale, on voie diminuer régulièrement le nombre des étudiants. Aux premières décades du XVIII^e siècle, ce n'est plus l'affluence d'autrefois, venue de presque tous les pays de l'Europe, ce n'est plus cette variété même d'éléments qui donnait à

(37). Cf. P. CLAESSENS. — *Histoire des Archevêques de Malines*, Louvain, 1881, 2 vol., in-8°, t. I, p. 35.

chaque centre universitaire un caractère typique de rendez-vous intellectuel (38).

En parcourant les listes d'inscriptions au temps de Nelis on constate que la plus grande partie de ses condisciples sont comme lui originaires des Pays-Bas méridionaux. Un certain nombre de Luxembourgeois y figurent aussi; les Français, les sujets des Pays-Bas septentrionaux et du pays de Liège n'y manquent pas non plus. On trouve quelques étudiants britanniques et de nombreux Savoyards, quoique ceux-ci projettent d'aller étudier à Turin, ville universitaire comme Louvain (39). Le fait que le pays même fournit la majeure partie du recrutement a, pour la faculté de théologie surtout, une conséquence fâcheuse. On conçoit aisément pourquoi. Les étrangers qui recherchent pour leur formation un centre universitaire désirent le quitter munis des grades académiques. Aux étudiants du pays, il suffit de trouver à Louvain un milieu où, sans autre ambition que de se préparer à leur futur ministère, ils peuvent, grâce aux subventions d'une bourse, faire les études nécessaires. C'est ce qui explique ce nombre restreint de diplômés sur lequel Nelis nous offre de précieux renseignements. Parmi les débutants dans les sciences sacrées, la plupart, au dire de Nelis, se contentent simplement du grade de « Bachelier courant », et non de celui de « Formé » (40). C'est ce qui fait que le

(38) ARTHUR VERHAEGEN, dans son ouvrage, *Les cinquante dernières années de l'ancienne Université*, etc. Liège, 1884, estime que, selon des calculs approximatifs, on peut taxer le nombre total d'élèves, vers 1750, à environ 3.000.

(39) Les Italiens et les Espagnols qui fréquentaient, à l'époque de Juste-Lipse, en nombre considérable l'Université de Louvain, y avaient presque complètement disparu au milieu du XVIII^e siècle.

(40) A. G. R. Un. de Louv., n° 514. Nous reproduisons ici le nombre de candidats en théologie, qui, entre 1764 et 1774, ont été admis au grade de bachelier formé : En 1764, 26; en 1765, 30; en 1766, 34; en 1767, 31; en 1768, 37; en 1769, 29; en 1770, 32; en 1771, 33; en 1772, 22; en 1773, 36; en 1774, 59. Malgré les patientes recherches que nous avons entreprises, nous n'avons pas réussi à trouver d'autres chiffres que ceux-ci.

nombre des licenciés, comme Nelis nous l'explique, est des plus restreints.

« Il n'y a pas la centième partie de théologiens qui prennent les degrés de licence », écrit-il en 1759 à son ami et protecteur F.-P. de Neny. Quant aux quatre disputes qui la précèdent, il prétend qu'elles ne sont soutenues que par un petit nombre, en sorte qu'il faudrait estimer tout au plus le chiffre total de licenciés en théologie à une dizaine par an (42).

Evidemment, l'Université souffrait de cette situation. Néanmoins, elle est contente de pouvoir recruter une clientèle dans la jeunesse du pays et dans le clergé des provinces voisines. Plus que jamais le maintien de son recrutement lui est d'une nécessité vitale. De là son attitude énergique contre quelques évêques qui exigent des étudiants de Louvain un séjour dans leurs séminaires avant de les admettre aux ordinations (43).

Plus haut, nous avons fait allusion aux différents grades en théologie. Voyons ici comment devait procéder un étudiant désireux, comme Nelis, de les acquérir. C'est d'ailleurs parce que c'est sur ce régime que le gouvernement, en 1759 veut établir son système d'augmentation des taxes, qu'il nous faut tâcher de le connaître.

Après deux années de philosophie, il fallait attendre quatre ou cinq ans avant d'être « bachelier formé ».

(41) A. G. R., Un. de Louv. n° 218. Lettre non datée, (mais avant le 3 février 1759), de Nelis à de Neny.

(42) A. G. R., Un. de Louvain, n° 218, Cf. lettre du 14 avril 1759, de Nelis à de Neny.

(43) En 1750, l'évêque de Gand, en 1757 celui de Tournai, et en 1667 celui de Cambrai voulurent imposer cette mesure à leurs sujets. Sûre de l'appui du Gouvernement, l'Université fit appel à Charles de Lorraine. Celui-ci trancha la question en faveur de l'Université, décrétant « qu'il ne pouvait être permis... de refuser la tonsure cléricale ou les ordres sacrés aux élèves de ladite Université pour la raison qu'ils n'auraient pas demeuré dans un séminaire ». A. G. R., Un. de Louvain, n° 129, Cf. décret du 23 février 1750.

Pendant ce temps, on était « curseur » et l'on devait suivre au moins trois ans les cours ordinaires de théologie, ensuite participer aux disputes publiques et aux exercices pratiques; en outre, s'enrichir l'esprit par des lectures fréquentes et sérieuses de la Bible et de la Somme de St Thomas.

Dans le courant de la seconde année, le « curseur » pouvait se présenter à une première épreuve. Elle se faisait le samedi. De là son nom « Sabbatine ». Elle était privée, un docteur la présidait, et des élèves argumentaient.

C'était seulement durant la troisième année, et après un examen approfondi, qu'avait lieu la première dispute publique. Cette fois le candidat pouvait être attaqué par des bacheliers en théologie, et même par les docteurs. En cas de succès, le « curseur » devenait « Sententiarius », ce qui lui permettait d'étudier les deux premiers livres de sentences. Il pouvait être admis aussi à la tonsure, s'il ne l'avait pas encore reçue.

Un des vastes recueils de thèses qui se trouvent à la bibliothèque universitaire de Louvain, contient le schéma de la « sabbatine » de Nelis, « sententiarius » (15 juillet 1757). Le 16 août suivant, celui-ci reçut la tonsure des mains du cardinal d'Alsace. Les autres ordres lui furent conférés par le cardinal de Frankenberg; les ordres mineurs le 22 décembre 1759. Les 30 et 31 mai 1760, il reçut le sous-diaconat et le diaconat; le 20 septembre suivant Nelis fut ordonné prêtre (44). En ce qui concerne les grades universitaires, selon les registres de la Faculté que nous avons consultés, Nelis passa sa licence de théologie le 28 avril 1760, et non le 6 mai comme le prétendent ses biographes les plus sérieux.

(44) Archevêché de Malines. M. Reg. ordin. 1739-1764, n° 68.

« Die 16 Augusti 1557 ab Exmo Dno Card, Archiep. Mech. in sua sacco. domestico promotus est ad tonsuram clericalem, C.-F. Nelis dioc. Mechlin. scholaris. »

Cette dernière date ne serait-elle pas plutôt celle de l'acte de licence, cérémonie solennelle, qui suivait de quelques jours l'examen, et pendant laquelle le grade de licencié en théologie était conféré par le chancelier au lauréat ? (45).

Bien qu'il fût un étudiant brillant, Nelis n'arriva jamais au doctorat en théologie. Ce qui ne prouve pas qu'il ne l'avait pas ambitionné. Au contraire sans être le moins du monde théologien, mais doué d'une rare aptitude pour les études, Nelis, désireux de se faire agréger comme professeur à l'Université, savait que pour parvenir à ce but le titre de docteur lui était indispensable.

Cependant, il avait en horreur les méthodes routinières de Louvain. De là le conflit entre son dégoût et son ambition dont témoigne le fragment d'une lettre qu'il adresse, le 20 décembre 1760, à son protecteur, le puissant commissaire royal auprès de l'Université, P.-F. de Neny.

« Pour nous (46) fixer tout à fait à Louvain, il faut que nous prenions l'un et l'autre le titre de docteur, et nous ne saurions le faire trop tôt. Mais on est souvent si difficile sur cet article qu'il semble que, pour ne pas s'exposer à un refus trop humiliant, il faut s'appesantir des années et des années sur des choses dont il suffirait sans cela d'avoir bien près l'esprit et en posséder, pour ainsi dire, la clé. C'est réellement un inconvénient que, dans les universités, on accorde tant aux exercices, qui dépendent presque uniquement de la mémoire, et si peu aux talents. » (47).

Aussi rien ne peut moins nous étonner que de voir Nelis renoncer au doctorat, dès qu'il a conscience que les bonnes grâces du tout-puissant de Neny lui fraieront une

(45) A. G. R., Un. de Louv., n° 590, *Liber act. fac^{is}. theol.* 1726-1770, fol. 321. Dies 28 Aprilis... examinatus est pro lica et admissus R. D. Nelis, praeses collegii Mechlinensis.

(46) Allusion à son frère Dominique, licencié en droit et plus tard professeur à Louvain.

(47) A. G. R. Mss, divers. n° 2022.

voie certaine vers une belle carrière universitaire, et cela sans le titre de docteur.

Ce titre aurait pu lui servir à se faire un avenir dans la faculté de théologie; dès qu'il voit s'ouvrir devant lui la possibilité d'une autre carrière universitaire, il va s'assurer les moyens qui lui semblent le plus indiqués pour y parvenir.

C'est à cet opportunisme juvénile qu'un des adversaires de Corneille-François, alors évêque d'Anvers, fait allusion dans un violent pamphlet anonyme qu'il lance en 1792 contre lui. Accusant Nelis de s'être fait, pendant ses années de théologie, partisan des opinions ultra-montaines, concernant l'infaillibilité du pape et sa supériorité sur les conciles généraux, l'auteur du pamphlet explique, comme suit, la raison de cette attitude : « Vous aviez alors des vues pour vous fixer à Louvain et avancer dans la faculté de théologie.....; mais ayant su depuis vous assurer, par vos souplesses et adulations, de la protection, tant du ministre, M. le comte de Cobentzl, que du chef président, M. le comte de Neny, vous changiez bientôt de langage » (48).

L'accusation est bien formelle. Pour atteindre ses buts, Nelis, loin de manifester une intransigeance digne d'un théologien, aurait sacrifié son projet et même ses principes.

Dans les chapitres qui vont suivre, nous serons obligé de revenir aux accusations dont il est question et d'en mesurer la valeur. Quant aux relations de Nelis avec les puissants du jour, elles datent de 1755, moment où, longtemps avant la fin de sa formation académique, ses brillantes qualités avaient commencé à attirer l'attention sur lui. Alors, une double élection honorable le fit entrer dans la vie publique, où il ne tardera pas à jouer un rôle de premier plan. Il

(48) Lettre du vicaire M. Swifthaus, curé du diocèse de Trèves, à sa Rév. C.-F. Nelis, évêque d'Anvers, 1792.

est élu en 1757 à la charge de président du Collège de Malines, et en 1758 l'Université le nomma son bibliothécaire.

5. PRÉSIDENT DU COLLÈGE DE MALINES.

Ce collège est une des nombreuses institutions qui, dues à la générosité d'un fondateur, ont joué un si grand rôle dans la vie de l'Université. Elles avaient pour but essentiel de garantir un asile à un certain nombre d'étudiants, pourvus ou non d'une bourse d'études.

Les jeunes gens, résidant dans les collèges, y sont confiés aux soins d'un président. Il est responsable de leur éducation, surveillance et dirige leurs études.

A quoi Nelis doit-il son élection comme président du collège de Malines, à un âge si précoce ? A n'en pas douter, ses remarquables dons ont attiré l'attention sur cet étudiant de vingt et un ans à peine. Mais sa qualité de Malinois a dû, elle aussi, contribuer au choix qu'on fit de lui. Ce sont les édiles de sa ville natale qui le nomment par décision du 5 août 1757 (49).

Le collège de Malines date de 1614. Il n'a nullement la prétention de faire remonter son origine jusque 1500, ni de voir dans le prêtre malinois Arnold Trott son fondateur, comme cela est assez généralement prétendu. Voici la cause de cette erreur commune.

Peu de jours avant sa mort (23 septembre 1500), Arnold

(49) Archives de la ville de Malines. Magistrat. Résolutions, s. 1. n° 30. fol. 206. « Is naer voorgaende vocatie tot Predisent gekosen, den Eerw. Heere Cornelius-Franciscus Nelis, Baccelier formeel in de H. Godtheyt in de Universiteit van Loven ».

Le 22 suivant, l'université promulgua la résolution du magistrat.

Trott fit devant le notaire Nicolas de Cluyse son testament, actuellement déposé aux Archives générales du Royaume, à Bruxelles. Possesseur d'une fortune peu proportionnée à sa modeste charge de bedeau de la faculté de théologie, il fonda un nombre de bourses à la faculté des Arts pour sept membres de sa famille, ou, à leur défaut, pour des étudiants nécessiteux de Malines ou de Muisen (50). Contrairement à la volonté du défunt, on n'établit pas les bourses au collège de Saint-Jérôme, situé « op de Leye » et érigé par Godefridus Godefridi, alias « Hakedevel », comme le testament de Trott le désigne (51).

Mais les boursiers de la fondation Trott furent réunis dans une maison située au Vieux Marché (apud magnum forum) qu'il ne faut pas confondre avec la Grande-Place. Ses habitants furent astreints à suivre les cours de la Pédagogie du Porc. La nouvelle fondation, loin de fleurir, végéta et s'éteignit complètement en 1558. Les modestes revenus qu'on réussit à sauver furent convertis en une seule bourse, qui fut attribuée en 1615 à une nouvelle fondation d'un autre Malinois, Claude Verreyt.

Sur l'initiative de celui-ci, la ville de Malines acheta en 1614 à Louvain la maison « Saint-André », située dans la rue de Diest, vis-à-vis de la rue des Vaches, à l'endroit où fut percée plus tard la rue Neuve. Elle avoisinait un des plus célèbres collèges, celui de Trois Langues ou de Busleyden, œuvre de l'humaniste de ce nom, mort à Bordeaux le 27 août 1517. Lui aussi avait fondé par testament plusieurs bourses en faveur d'étudiants en langue latine, grec-

(50) Village aux environs de Malines.

(51) A. G. R., Un. de Louv., n° 16. Voici l'essentiel du testament : « Humiliter rogavit (dominus testator) ut hujus modo suis Cursariis locum annuere dignetur in domo collegiali per quondam magistrum Godefridum Godefridi alias Hakedevel, sita op de Leye, erecta visa quod ibi sint paucissimi Cursales et debiliter fundati. » Cf. *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, 1883, t. III, p. 334.

que et hébraïque. Mais les dites fondations n'assuraient que de médiocres ressources aux maîtres et aux élèves, et leur groupement en collège ne se réalisa que péniblement, grâce à l'intervention du célèbre Erasme. Lié par l'admiration et l'amitié à Busleyden, séjournant à Louvain, ayant des loisirs « parce qu'il n'avait pas autre chose à faire ni avec l'enseignement, ni avec la récolte », le célèbre humaniste fit du bon travail en réalisant les derniers vœux de son ami défunt. Nous savons quelle énorme influence exerça dans la suite, sur toute l'Université, le collège des Trois Langues, où la critique littéraire elle aussi fut enseignée. Contentons-nous de rappeler les noms d'un Juste-Lipse, d'un Erycius Puteanus, d'un Rutger Rescius, d'un André Gennepe et de tant d'autres, qui y ont occupé une chaire (52). C'est à leur lumière que Louvain doit son titre d'honneur de « Devenir belge » (53).

Si le xvi^e siècle fut ainsi son âge d'or, le collège connut pourtant, au début du xvii^e, une période de complète décadence. Celui de Malines fut au contraire florissant, grâce à la générosité de Claude Verreyt, « Magni et primi hujus collegii benefactoris », comme en disent les statuts (54).

Cela amena à un événement qu'on n'avait certainement

(52) L'Institution de Busleyden ne manqua pas d'exciter la susceptibilité de quelques membres de l'Université, tenant, par traditionalisme, au latin barbare du moyen-âge. Cet antagonisme nous explique le sens d'une expression satyrique courant parmi les Louvanistes : « Nos non loquimur latinum de foro Piscium (le collège se trouvait près du marché aux poissons), sed loquimur latinum matris nostrae artium. »

(53) Ville des Pays-Bas septentrionaux où les Frères de la vie Commune (de Broeders van het gemeene Leven), célèbres humanistes, possédaient une de leurs nombreuses écoles latines, véritables foyers de la culture classique.

(54) Par acte du 19 oct. 1623, passé à Audenaerde, il augmenta de 30 florins chacune des dix bourses (60 fl.) de la donation « inter vivos », institué au collège de Malines. Une clause prescrivit que huit d'entre elles devaient toujours revenir à des Malinois. En outre, il légua au collège sa bibliothèque, un calice et quelques ornements sacerdotaux.

Cf. A. G. R., Un. de Louvain, n° 85, Acta Universitatis 1767-1768, f. 41.

pas prévu ni voulu. Nous savons comment les ressources provenant de feu Jérôme Busleyden, et destinées à entretenir le collège qui portait son nom ne furent que médiocres. Ce fait, joint aux désastres du temps, amena une désorganisation complète de cette célèbre institution. Elle resta, après la mort de son huitième président, Joannes Verhagen (1585), sans chef jusqu'en 1606.

Ce fut alors Adrien Baecx qui, entre 1606 et 1625, en entreprit la réorganisation.

Le célèbre Juste Lipse, appelé à Louvain par les Etats de Brabant pour occuper une chaire d'histoire ancienne, stimulait par l'éclat de son enseignement brillant le zèle de l'Université qui voulait faire revivre le collège des Trois Langues. Nous savons déjà comment celui-ci, ainsi que la fondation Verreyt, furent établis dans les immeubles qui, semble-t-il, s'avoisinaient. Et c'est ainsi qu'elles finirent par être soumises à un même président.

Le chef commun des établissements touchait 100 fl. par an, payables par moitié par les deux instituts. L'arrangement fut néfaste pour celui de Busleyden, qui finit par être complètement absorbé par la fondation de Verreyt, à tel point que même l'inscription qui était gravée au-dessus de l'entrée commune, ne mentionnait que le nom du dernier. Cette situation dura jusqu'en 1638, année où un procès entre les patrons de la fondation de Busleyden et la Ville de Malines créa un nouvel ordre de choses.

La fondation Verreyt fut transférée et, en 1676, incorporée à l'Université, c'est-à-dire « solennellement érigée en collège ». Ressuscité ainsi, elle retrouve son ancienne prospérité, bien que pour peu de temps. A la fin du ^{xvii}^e siècle, les dettes avaient augmenté au point que le Magistrat de Malines, décidé de se défaire de son collège, sous prétexte qu'il n'avait ni les moyens de combler le déficit, ni sujet apte au poste de président. L'université fit échouer le projet

et exigea que Malines devait le plus tôt possible prévoir à la vacance d'un principal. Ceci coïncide avec le début du nouveau siècle. Il semble que des temps plus prospères soient revenus pour le collège. Petit à petit, les difficultés financières disparaissent, grâce au sens d'économie des prédécesseurs de Nelis, dont surtout le dernier, François Schepers, mérite un éloge spécial.

En 1763, l'année au cours de laquelle Nelis quitte la présidence, la maison possédait comme fortune douze mille florins de boni et était habitée par une quinzaine de jeunes gens. Elle profita bien vite de l'estime dont jouissait de la part des dirigeants du Gouvernement son président. De tous les collèges de Louvain (au nombre de quarante environ), celui de Malines fut le seul qui eut l'honneur de se voir visité par le duc Charles de Lorraine (55). Beaucoup de ce que les biographes de Nelis ont écrit plus tard confirmait une tradition orale courante à Louvain, du temps de sa présidence. Et vraiment, à différents titres il dut être un supérieur modèle et un incomparable éducateur.

Quoique bien jeune encore, ses qualités physiques et morales devaient à elles seules lui assurer un succès certain. Nul doute que sa physionomie n'avait pas encore l'air imposant des différents portraits que nous possédons de lui, mais elle devait déjà lui assurer partout le respect de ses égaux et un bon accueil auprès de ceux qui lui étaient supérieurs. De taille moyenne, mais bien proportionnée, très élégant, il n'avait pas encore la tendance qu'il eut plus tard à quelque corpulence. Son visage surtout attirait l'attention. Assez ovale, avec un front large et élevé, il avait un air d'intelli-

(55) Toutes les données historiques que nous citons ici sont empruntées à un document qui contient une esquisse historique du Collège de Malines. Il fut adressé le 16 mars 1768 par l'Université de Louvain au Magistrat de Malines qui, étant résolu de se défaire de son collège, voulut vendre la maison. Cf. A. G. R., Un. de Louv., n° 85, Acta Universitatis 1767-1768, fol. 41.

gence accentué encore par la vivacité d'un regard à la fois d'observateur, perçant et doux, sous des sourcils réguliers. Le nez à la bourbon donnait à cette figure une expression hautement aristocratique, rehaussé encore par une bouche aux lèvres fines et serrées. L'ensemble suggérait un homme d'une autorité naturelle, résolue, presque impérative, adoucie par une amabilité qui rayonnait de tout ce visage ouvert et calme. La perruque blonde à deux rangées de boucles, encadrant le visage, augmentait davantage le charme naturel du jeune homme, dont les qualités d'esprit correspondaient si parfaitement à des dons extérieurs exceptionnels.

L'intelligence supérieure dont il fit preuve dès sa première jeunesse, Nelis sut la développer encore par un travail assidu. De là sa précoce maturité d'esprit. Mais ce ne fut pas uniquement la science qui le distingua si tôt de ses compagnons d'étude. Nelis possédait surtout à un degré supérieur le talent de communiquer son savoir et ses opinions avec une amabilité si naturelle que tous en étaient charmés. S'il eut conscience de ce talent, il en usa avec tant de sagesse, que tout jeune qu'il fût, sa présence ne faisait jamais de dissonance dans la société des gens plus âgés, qui au contraire aimaient l'écouter.

Pédagogue né, doué d'un goût sûr et de beaucoup de bon sens, il aimait discuter avec la jeunesse qui l'entourait. A son contact, il apprendrait vite ce dont elle avait le plus besoin à tous égards. Ce n'est point par hasard que dans le prochain avenir une bonne partie de ses préoccupations directes ou indirectes allèrent aux questions d'éducation. Ces diverses œuvres, opuscules, mémoires, lettres, bref, toute sa pensée, prouvent que sa charge de président lui a donné la conscience de l'œuvre à fournir en ce domaine.

Nelis, avec d'autres esprits éclairés de l'époque, semble avoir été convaincu que bien des méthodes en vogue alors ne pouvaient plus suffire. En esprit avancé qu'il était, il

eut le courage de tenter des voies nouvelles. Et dès qu'il eut la certitude qu'elles existaient, il s'en fit même l'apôtre convaincu. L'évolution que nous venons de signaler hantait l'esprit de Nelis pendant ses premières années de « Président ». Elle fut accélérée par un événement qui le porta subitement en pleine vie publique et en contact le plus intime avec les nouveaux courants d'idées. Cela arrive avec sa nomination, en février 1758, comme bibliothécaire de l'Université.

CHAPITRE II

Le bibliothécaire de Louvain

1. LE MILIEU POLITIQUE BELGE AU TEMPS DE NELIS.

La nomination de Nelis comme bibliothécaire de l'Université de Louvain fut un événement d'une très grande importance dans sa vie. Sa nouvelle charge le mit sous l'influence immédiate d'un des grands hommes d'Etat du pays, le comte Patrice-François Neny ou de Neny, qui poussa son protégé dans la politique, dont Nelis sera l'esclave jusqu'à son épiscopat.

Le xviii^e siècle voyait se propager alors, en Belgique comme dans les autres pays, des tendances qui mettaient en conflit l'Eglise et l'Etat en augmentant l'influence de ce dernier au détriment de la première, et de son chef suprême, le Pape.

En désertant le camp de l'Alma Mater, Nelis se rangera du côté de ceux qui, se disant « Philosophes éclairés », prétendaient combattre « au nom de la toute-puissance de la raison, l'usurpation du pouvoir ecclésiastique, reste d'une superstition religieuse et d'une foi fanatique ».

A cette foi, les esprits éclairés désiraient que l'on substituât la raison qui leur servait de norme en tout. Aveuglés par l'essor que les sciences positives prenaient de leur temps, ces « Philosophes » prétendaient faire disparaître l'obscurité dans laquelle les peuples gémissaient, pour la remplacer par la vérité rationnelle, dont la lumière ferait le bonheur et la félicité de toute la société, étant donné qu'il n'y a rien à quoi la raison ne puisse aboutir.

Seulement, il faudrait laisser les philosophes libres dans leurs efforts pour « éclairer l'humanité ». Et parce que l'Eglise, avec sa prétention de défendre la vérité, s'opposait aux exigences des « lumières », elle incarnait pour la philosophie, l'infâme (c'est-à-dire la condamnée publique), à écraser. C'est là la raison pour laquelle l'« Aufklärung » (1)

(1) Du verbe « Aufklären », renseigner, éclairer. L'« Aufklärung » correspond à l'époque des « lumières » dans l'histoire française. Voici la liste des principaux ouvrages que nous avons consultés à son sujet : MEYERS *Lexikon* (8^e Aufl. 1936), t. I, col. 694. — *Encyclopaedia Britannica*, Edinbourg, 1886, t. 20, col. 288, art. Rationalisme. — AUER (K.). *Die Theologie der Lessingzeit*, 1929. — BASCH (V.). *Les doctrines politiques des philosophes classiques de l'Allemagne. Leibnitz, Kant, Fichte, Hegel*. Paris. — BEYER-FRÉLICH. *Die deutsche Aufkl. Philosophie*, 1926. — Id. *Die Englische Aufkl. Philosophie*, 1924. — BLÖSS. *Die religiösen Grundlagen der Aufkl.* 1933. — BRÉHIER (E.). *Histoire de la philosophie allem.*, Paris. — BROCKDORFF (VON E.). *Die deutsche Aufkl. Philosophie*, 1926. — Id. *Die englische Aufkl. Philosophie*, 1924. — BRUGGEMAN. *Das Weltbild der deutschen Aufkl.*, 1930. — CASSIRER. *Die philosophie der Aufkl.* Tübingen. — COHN (T.). *Die Aufklärungsperiode*, 1893. — ERMATINGER. *Deutsche Kultur im Zeitalter der Aufkl.*, 1934. — EWALD (O.). *Französische Aufkl.*, 1924. — HAGENBACH (K.-R.). *German rationalisme, in its Rise, Progress and Decline*. Edinbourg, 1865. — HEIMPEL-MICHEL (E.). *Die Aufklärung*, 1928. — HETTNER (H.). *Das Zeitalter Frieddrichs des Grossen*, Braunschweig, 1893, 4^e Aufl. — Id. *Literaturgeschichte des 18. Jahr.*, 5^e Aufl., 1894. — HOFFMANN (H.). *Die Aufklärung*. 1912. — KALF (G.). *Geschiedenis der Nederlandsche Letterk.*, Groningen 1910. 6^e deel. p. 26 sqq. — KANT (Imm.) *Was ist Aufklärung ?* « Berlinische Monatschrift, 1784 ». Postdam, 1784. KORFF (H.-A.). *Voltaire im literarischen Deutschland des 18 Jahrh. Ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Geistes lebens von Gottsched bis Gœthe*. I. Halbband, Heidelberg, 1918. — Id. *Geist der Gœthezeit*, t. I, 1923. — KÖSTER (Alb.). *Die deutsche Literatur der Aufkl. Zeit*, Heidelberg, 1925. — LECKY. *Gesch. des Ursprungs und Einflusses der Aufkl. in Europa*. 2^e Aufl., 1873, Berlin, 1873. 2 vol.).

s'en prenait avec une haine irréductible aux représentants du pouvoir spirituel et à ses institutions. Les philosophes deviennent ainsi les fidèles partisans des hommes d'Etat absolutistes qui, eux aussi, n'ont qu'un rêve, soumettre le spirituel au temporel, l'Eglise catholique à tout gouvernement séculier.

C'est à juste titre qu'on a donné le nom d' « absolutisme éclairé » à ce secours mutuel que se donnaient, au XVIII^e siècle, l'intellectualisme et l'action de l'Etat.

Où faut-il chercher les germes et les causes de l'absolutisme éclairé en Belgique, si bien accueilli, au moins dans certaines classes supérieures ? Dans le jansénisme d'abord et ensuite dans les théories gallicanes de Van Espen ; ce sont les deux facteurs préliminaires qui ont influé sur la mentalité des classes dirigeantes et les ont rendues ensuite fort réceptives pour d'autres influences venant de la France (rationalisme libertin) et des pays germaniques (febronianisme).

Bien que le jansénisme ait sa racine dans une question purement dogmatique, les discussions autour de la bulle *Unigenitus* (8 septembre 1713) portèrent la lutte sur le terrain disciplinaire. Par ladite bulle, le pape Clément X condamnait comme hérétiques 101 propositions extraites des

— REINKENS (J.-H.). *Lessing über Toleranz*, Leipzig, 1883. — SCHMIDT (Julien). *Gesch. des geistigen Lebens in Deutschland von Leibniz bis Lessings Tod, 1681-1781*, Leipzig, 1862, 2 vol. — SCHMIDT (Erich). *Lessing, Gesch. seines Lebens und seiner Schriften*, 2^e Ausg., Berlin, 1899, 2 vol. — SCHMITZ (H.). *Die Kultur des 18 Jahrh. in Deutschland*, 1922. — SCHNEIDER (F.-T.). *Die deutsche Dichtung zwischen Barok und Klassizismus*, 1924. — SPENLÉ (J.-E.). *La pensée allem. de Luther à Nietzsche*, 2^e éd., n° 171 de la coll. Armand Collin, Paris, 1939. — UBERWEG (F.). *Grundriss der Phil. der Neuzeit*, Berlin, 1893. — WALZEL (Oskar). *Die europäische Aufkl. Propyläen Weltgesch.*, éd. W. Götze, t. VI. — WILTHEY. *Gesch. Schriften*. Bd. 3., 1927. — WOLFSTEIG (A.). *Engl. und franz. Deismus und deutsche Aufkl.*, Monatsheft der Comeniusgesellschaft XVIII, 3, 1908, p. 137-147. — ZART (C.). *Der Einfluss der engl. Phil. seit Bacon auf die deutsche Phil. des 18. Jahrh.*, Berlin, 1881. — ZIEGLER (Léopold). *Der abendländ. Rationalismus und der Eros*, Leipzig, 1905.

« Réflexions morales » de l'oratorien Quesnel. Au Pays-Bas, les adhérents de Quesnel trouvèrent dans la doctrine de Zeger Bernard Van Espen, lancée contre les revendications de la papauté, une échappatoire à l'impasse où la bulle les poussait. Ce savant professeur de droit canon de l'Université de Louvain consacra d'abord son indiscutable talent à la défense des erreurs jansénistes, puis, il attaqua les lois fondamentales du droit ecclésiastique, égalant les évêques au pape et se faisant le champion du pouvoir temporel des souverains contre le pouvoir spirituel du Saint-Siège. Les doctrines de Van Espen peuvent se résumer dans une sorte d'appel contre la prépondérance romaine, dont les Jésuites. « propagateurs d'une morale relâchée », seraient les inventeurs. Le catholicisme aurait le devoir de s'y soustraire, de revenir à la pureté de ses origines, troublées par l'arrogance ultramontaine. A l'Etat incomberait la tâche de soutenir la religion et de résister aux empiètements de Rome, en revendiquant ses propres droits menacés par les prétendues prérogatives de l'Eglise et l'arrogance romaine qui se fondait sur elles. Parlant des théories de Van Espen, causes d'une lutte ininterrompue entre l'Eglise et le Gouvernement belge, Henri Pirenne (2) note que ce sont elles qui ont donné au jansénisme belge ses principes anti-ultramontains (3).

(2) *Histoire de Belgique*, t. V, Bruxelles, 1920, p. 209.

(3) Par suite des agitations de VAN ESPEN dans son *Tractatus de promulgatione legum ecclesiasticarum*, Louvain 1712, le Gouvernement des Pays-Bas refusa à l'internonce de Bruxelles la publication de la bulle « Unigenitus », ce qui faisait que les Jansénistes belges continuaient avec insistance à contester au siège de Rome son pouvoir dogmatique. A l'exemple des Gallicans, ils en appelaient au Concile et au Gouvernement, prétextant que l'infaillibilité pontificale menaçait le pouvoir séculier dans les prérogatives qu'il revendiquait sur le clergé. Tandis que les adversaires de la Bulle se rangèrent autour de Van Espen, qui obtint ainsi le concours presque unanime des Juristes, Thomas-Philippe d'Alsace, depuis 1718 archevêque de Malines, groupait autour de lui ses suffragants et la majorité du clergé. La faculté de Théologie de Louvain, qui se pronon-

Les tendances de ces théories correspondaient toutefois trop bien à la mentalité indépendante de l'époque pour qu'elles n'y fussent pas assurées d'un accueil favorable. De la faculté de droit de Louvain sortaient chaque année par dizaines les jeunes licenciés pour occuper dans les hautes fonctions juridiques et administratives les places auxquelles le double diplôme, fort estimé, de droit civil et de droit canon leur donnait facilement accès. Pendant toute la durée de leur formation juridique jusqu'au jour où Van Espen fut déposé de ses fonctions académiques, ils subirent son influence magique. Et l'influence de ce maître qu'on ne peut nommer qu'avec certaines réserves « la plus grande figure de la faculté de droit » ne se limitait pas au territoire belge. Un de ses plus célèbres disciples allemands, Hontheim, mieux connu sous le pseudonyme de Febronius, allait répandre en pays germaniques les théories de son ancien professeur de Louvain.

En 1763, il fit paraître son célèbre ouvrage, *De Statu Ecclesiae* (4), qui devint le code des conspirateurs contre l'autorité du Saint-Siège et la liberté de l'Eglise. En plus des théories jansénistes et anti-ultramontaines de son ancien maître de Louvain, on retrouve dans cet ouvrage, non seulement la doctrine des quatre articles de l'Assemblée du

gaît pour la Bulle, rendait facile de l'imposer à tous les fidèles comme règle de foi et de conduite. Cependant, les partisans de Van Espen s'obstinaient, prétendant que la promulgation avait été illicite; l'Empereur dut intervenir pour déclarer que la bulle avait été légalement publiée, et que les évêques avaient le droit à poursuivre « canoniquement, mais avec la modération convenable à la conservation de la tranquillité publique ceux qui résistaient avec scandale ». Sous le Gouvernement de Marie-Elisabeth, l'Université de Louvain exigea, par décision du 28 novembre 1730, de tous les candidats aux grades académiques l'adhésion pure et simple à la bulle.

(4) *De Statu Ecclesiae et legitima potestate Romani Pontificis liber singularis, ad reuniendos dissidentes in religione christianos compositus*. Hontheim adopta le nom de Febronius par vénération pour sa nièce Justine, chanoinesse, qui, en religion, s'appelaît Febronia.

Clergé de France de 1682, mais encore des idées empruntées à Richer, à Dupin, à Pufendorf et autres. En somme, voici en quoi se résume le fébronianisme. D'après son auteur, la primauté pontificale de juridiction est une usurpation accréditée en partie par des concessions faites par les évêques, par des fausses décrétales et par l'ambition. Il ne doit s'agir que d'une primauté d'honneur, le pape étant en réalité un « *primus inter pares* ». S'il demeure supérieur aux évêques, ceux-ci possèdent dans leur diocèse un pouvoir illimité. C'est le corps épiscopal dans son ensemble qui est le véritable souverain de l'Eglise. Les conciles, le pape, le roi, les appels comme d'abus aux pouvoirs séculiers et le refus d'obéissance, l'intervention du bras séculier sur la demande des évêques, voilà autant d'armes contre les abus possibles du Saint-Siège.

L'accueil fait partout à l'ouvrage de Febronius fut extraordinaire; et cela se comprend quand on pense que les principes qu'il systématisait n'étaient qu'un ensemble d'erreurs ardemment propagées par les jansénistes et les parlementaires. Si elles furent bien accréditées dans bon nombre de cours européennes, nulle part leur succès ne fut plus grand qu'à Vienne. C'est à l'université de cette ville que Valentin Eybel (5), professeur de droit canonique, enseigna les doctrines de Hontheim sous le règne de Marie-Thérèse, qui s'inspira de ces théories pour ses nombreuses réformes politico-ecclésiastiques.

Grâce à quelques hommes influents, comme le ministre Kaunitz, le hollandais Van Swieten et autres, les doctrines parlementaires et anti-romaines auxquelles se mêle le rationalisme libertin du siècle, l'« *Aufklärung* », passe en Belgique, qui dépend de la maison de Habsbourg. Là, les représentants de la cour viennoise s'acharneront à la réalisation

(5) Auteur d'un célèbre pamphlet contre la confession auriculaire, et d'un autre contre le Saint-Siège. Cf. Picot, *Mémoires*, t. V, p. 268.

d'une double tâche, à savoir : assujettir l'Eglise belge à la volonté du gouvernement autrichien. selon les principes gallicans et jansénistes, tout en propageant ces principes et en recrutant dans le pays même des adhérents à l' « Aufklärung ».

Louvain qui, de tout temps, avait été le boulevard de l'orthodoxie romaine et de la vérité, ne pouvait pas ne pas être pleine de méfiance à l'égard des doctrines proposées par les esprits éclairés en matière de théologie, de philosophie, de droit, etc. Elle sentait comment la majorité de leurs soi-disant réformes portaient de près ou de loin atteinte aux principes qu'elle se faisait gloire de défendre. En les repoussant et en les combattant, elle s'engageait dans une lutte dont le récit remplit les pages les plus tragiques de sa longue histoire.

Dans cette lutte, nous trouverons Nelis du côté des adversaires de l'Université. Aussi nous tâcherons d'expliquer son attitude : influence du milieu familial, scolaire, audace juvénile et esprit de contradiction, conviction aussi dans les prétendues lumières de son époque, une forte dose d'opportunisme enfin.

Son œuvre, tant politique qu'intellectuelle, accomplie au service de Vienne, formera le sujet principal de cette étude.

Mais présentons d'abord ceux qui tiennent en main les destinées politiques de la Belgique durant la période que nous allons étudier. Nous ferons connaître leur mentalité en ce qui concerne le problème qui nous occupe des relations entre l'Eglise et l'Etat.

C'est d'abord à Marie-Thérèse qu'il faut consacrer quelques mots. Sans vouloir méconnaître en rien les éminentes qualités — intelligence supérieure, énergie peu commune — de cette princesse, on ne peut s'empêcher de constater que les intérêts religieux et politiques des Belges n'ont pas

trouvé auprès d'elle la compréhension que faisait espérer son génie. Depuis un temps immémorial, les droits du souverain dans les Pays-Bas méridionaux étaient limités par des chartes fondamentales, propres à chaque province. Les Belges, a dit un de leurs gouverneurs, poussaient l'attachement à leurs privilèges jusqu'à la folie.

« La bonne Marie-Thérèse, note le baron de Gerlache dans son *Histoire du Royaume des Pays-Bas* (6), supportait assez impatiemment quelques-uns de ces vieux privilèges... qu'elle regardait comme de véritables atteintes à sa prérogative. » En ce qui concerne les prérogatives de l'Eglise, son attitude n'était guère différente. Elle considérait celle-ci d'ailleurs comme une puissance rivale de la sienne et cela malgré sa foi vive et son attachement bien connu à la religion. On comprend dès lors pourquoi elle laisse la main libre à des hommes profondément hostiles aux privilèges séculaires de l'Eglise dans les Pays-Bas, comme Kaunitz et Van Swieten.

D'eux, comme de la plupart des conseillers et hommes d'Etat de Marie-Thérèse, tels que Cobentzl, Starhemberg, de Neny et tant d'autres, on peut dire sans exagération qu'ils avaient « une propension au césarisme, peu de sincérité et de bonne foi, beaucoup de scepticisme et d'indifférence en matière de religion, une certaine hostilité contre l'Eglise et des projets très nets de centralisation » (7). Il sera du reste facile de s'en rendre compte quand nous les verrons à l'œuvre plus loin.

Un janséniste hollandais, Van Swieten, parce que médecin de grand mérite, fut envoyé par Boerhave, son maître, à la cour impériale à Vienne. Il y devint, en même temps

(6) T. I, p. 435.

(7) C. PIOT, *Le règne de Marie-Thérèse dans les Pays-Bas autrichiens*, p. 15.

que professeur d'université et bibliothécaire de la cour, le conseiller le plus intime de l'Impératrice-Reine.

Chef de l'école janséniste de Vienne, il se fait le propagateur à outrance du fébronianisme en Autriche et dans les pays dépendant de la maison de Habsbourg. Admiré, écouté et appuyé par le chancelier de l'Empire, le prince de Kaunitz, il réorganise la censure des livres et l'instruction publique, enlevant ainsi à l'autorité ecclésiastique quelque chose de ce qu'elle considère de tout temps comme du domaine de son action (8).

La figure de Kaunitz est trop connue pour que nous insistions. La confiance sans borne dont il jouissait auprès de Marie-Thérèse lui rendait facile d'entraîner celle-ci, malgré elle, dans les rangs des novateurs. Une fois que la faveur de l'Impératrice l'eut élevé au premier poste de l'empire, celui de chancelier de Cour et d'Etat, son influence sur la souveraine devint si grande qu'il finit par la dominer, elle et tout son conseil.

Hostile aux prérogatives de l'Eglise et de la papauté, le grand diplomate et homme d'Etat fut des plus favorables aux idées philosophiques françaises. Commencant sa carrière politique dans la diplomatie, Kaunitz séjourne en 1751 comme ambassadeur à Paris, où il se lie d'amitié avec le duc de Choiseul, Voltaire et le parti philosophique. Pendant un certain temps, Jean-Jacques Rousseau aurait été son secrétaire. C'est ce séjour, pendant lequel il jette les bases d'une alliance entre l'Autriche et la France, qui laissera

(8 Van Swieten n'avait pu obtenir de chaire à Leide, parce qu'il était catholique. Lui et son collègue de Haen, exerçant au palais de Marie-Thérèse une influence décisive, y donnaient la main au prince de Kaunitz, dont il sera encore souvent question. « Ce triumvirat, écrit CLAESSENS dans son *Histoire des Archevêques de Malines* (T. II p. 144), était secondé par les professeurs autrichiens Stock, Martini, Rautenstrauch, Eibel, ennemis jurés des Jésuites, ne rêvant que réformes et développant dans leurs chaires et leurs livres un droit politico-ecclésiastique conforme aux traditions absolutistes du Gouvernement. »

pour toujours dans l'esprit de Kaunitz une forte inclination vers les idées philosophiques françaises (9). Celles-ci ne font d'ailleurs qu'augmenter son indifférence et son scepticisme en matière de religion et l'amèneront à maints actes hostiles contre l'Eglise.

La pieuse impératrice, note Pirenne à propos de Kaunitz, laisse son chancelier, voltairien dans son for intérieur, et imitateur de Frédéric II en politique, imposer à l'Eglise la tutelle et les prétentions de l'Etat. Et il était naturellement impossible que, du centre de la monarchie, le mouvement ne se transmitt pas sans retard à Bruxelles (10).

Aussi c'est Kaunitz qui, par sa politique anti-ultramontaine, sera le responsable de la perte que fit l'Autriche d'une de ses plus belles provinces. Séjournant en Belgique comme ministre plénipotentiaire du 2 janvier 1745 au 6 juin 1746, il a l'occasion de constater l'influence dont l'Eglise bénéficie et en est mal impressionné. Si son successeur, le marquis de Botta (1746-1753) se révéla comme un financier habile et un homme affable, plein de compréhension, on ne peut en dire autant du comte de Cobentzl qui, malgré son rôle subordonné de ministre plénipotentiaire (1753-1770), eut plus d'influence directe que le duc Charles de Lorraine.

Ce dernier, depuis la fin du gouvernement de l'archiduchesse Marie-Elisabeth († 26 août 1741), administrait comme gouverneur général les Pays-Bas autrichiens. Médiocre d'érudition comme d'intelligence, il compensait ces lacunes par son admirable énergie, son initiative et son esprit pratique. Il est soutenu par les sympathies du peuple belge qui avait bientôt appris à l'aimer et à le respecter. Charles se mit de bon cœur à la besogne : expansion du commerce, aussi bien que de l'industrie; progrès de l'agriculture qu'il

(9) VON ARNETH, *Allgemeine Deutsche Biographie*, Leipzig, 1882, t. XV, p. 502.

(10) *Histoire de Belgique*, t. V, p. 308.

stimulait de son mieux (11). Les villes comme le pays étaient l'objet de son attention : Bruxelles surtout profitait de la bienveillance princière. Il la faisait embellir de beaux monuments, tâchait d'y ranimer la vie publique et intellectuelle en la dotant d'institutions utiles, comme l'Académie Royale des Sciences et des Belles Lettres, pour ne citer que la plus importante.

C'est de la capitale que devait partir pour tout le reste du pays la centralisation administrative, le redressement économique et une renaissance scientifique qui intéressait si vivement le Gouvernement autrichien.

Sans être lui-même le moins du monde un intellectuel, et bien qu'il connût la préférence de son peuple pour tout ce qui est d'ordre pratique, Charles sentait la pressante nécessité d'un pareil redressement, étant donné l'état de la vie scientifique d'alors. Seulement il le comprenait d'une manière autre que les hommes d'Etat de son entourage, qui, dans leur goût de tout « éclairer », allaient plus loin que les intentions de l'Impératrice Marie-Thérèse. Si Charles de Lorraine se fit adhérent des tendances absolutistes, il ne le fut pourtant pas plus qu'il ne le devait à sa position et à son entourage, imbu de libertinisme éclairé. Pas assez hardi, d'une part, pour couper court à la politique absolutiste peu habile, que les hommes d'Etat professaient ouvertement à partir de 1754, animé, d'autre part, d'un esprit de conciliation, il adoucissait la teneur de mainte mesure gouvernementale. On prétend qu'il s'abstint même de prendre une part directe aux actes de violence qui depuis 1753 se succédaient sans interruption contre l'Université de Lou-

(11) Un des premiers soins du Prince fut de fournir au pays un réseau de bons chemins et de canaux. Le 29 janvier 1750, il inaugura en personne les travaux du canal de Louvain au Rupel. Ce fut, sans doute, l'entreprise la plus brillante de ce genre, mais non pas la seule par laquelle Charles voulait stimuler le commerce et l'industrie, en mettant les provinces, jusque là trop isolées, en contact avec les grands centres.

vain. C'est par une série de mesures dictées sous forme de décrets contre l'Université que la lutte entre les deux pouvoirs entra dans une nouvelle phase. Il est aisé de voir que les raisons trompeuses par lesquelles le Gouvernement justifie cette attitude hostile ne sont au fond que des prétextes. Ce n'est pas l'amour de la science ni du progrès qui le stimulent dans cette voie, mais une folle ambition de centraliser et d'« éclairer ». Abstraction faite des motifs, son action contre l'Université fut illégale autant que peu habile. Et cela est encore vrai, même si l'on convient que le niveau scientifique de Louvain avait fort baissé. Nous admettons que l'Université elle-même portait une part de la responsabilité. Toutes les accusations lancées contre les professeurs et élèves ne sont certainement pas inventées. C'est ainsi qu'il y avait chez les uns de graves abus, tandis que chez les autres, l'absence de discipline (les facultés de théologie et de médecine faisaient une exception louable) prouvait éloquentement leur peu d'ardeur aux études (12). Que le Gouvernement ait surveillé le bien commun du pays, donné son attention aux questions d'éducation et n'ait pas négligé l'enseignement universitaire, personne ne peut lui en faire grief. Il y avait même d'autant plus de droit, que l'Université de Louvain était la seule du pays. Réalisée par une collaboration harmonieuse de l'Eglise et du pouvoir séculier, cette création commune restait dans l'avenir l'objet de leur souci commun. Le passé le prouvait : il en avait été toujours ainsi (13). Mais que dire des mesures unilatérales

(12) Un enseignement secondaire défectueux fournissait à Louvain un recrutement insuffisamment préparé aux hautes études. L'Université même souffrait des conséquences des guerres religieuses sous Philippe II et des longues campagnes de Louis XIV et de Louis XV, dans les provinces belges. Cela, joint à un certain conservatisme, qui finit par devenir un traditionalisme routinier, furent autant de causes de la décadence qui y régnait au xviii^e siècle.

(13) Il y a quelques vastes tentatives de réformes à signaler dans l'histoire de l'Université. Une première fut entreprise par Charles-le-Témé-

du Gouvernement contre l'Université qui, au fond, sont autant d'actes de violence arbitraires de l'Etat? On pourrait objecter que si tel avait été le cas, Louvain ne se serait pas laissée traiter avec tant de docilité. Mais une autre explication paraît plus plausible. Le fait que les protestations de l'Université contre les violences dont elle fut l'objet datent d'une époque bien postérieure prouve qu'elle n'a su distinguer que fort tard les véritables mobiles du zèle des hommes d'Etat. Pour Nelis et d'autres qui travaillaient pour le Gouvernement, voilà ce qui les rend peut-être excusables. Le zèle avec lequel il a tâché de réparer plus tard les fautes de sa jeunesse ne laisse pas de doute qu'il a été vraiment victime d'une séduction de la ruse des « Coryphées d'impiété ». Nous avons parlé de von Kaunitz. La même année que Marie-Thérèse le nommait chancelier, le comte Charles de Cobentzl fut nommé ministre plénipotentiaire à Bruxelles. Mais son influence s'éclipse devant celle de l'homme qui dans la lutte entre les deux pouvoirs va occuper un rôle de tout premier ordre, Patrice-François-Mac de Neny.

En le nommant en 1754 commissaire royal auprès de l'Université, le Gouvernement inaugura ouvertement sa

raire sans la collaboration du Saint-Siège. On appliqua, jusqu'à la mort du Prince (1477), quelques-unes des prescriptions provenant de cette « visite ». Mais le fait que le préambule de celle de 1607 certifie formellement que « l'Université n'a jamais été visitée avant, d'une manière régulière », prouve avec quels sentiments celle-ci s'était inclinée devant les actes arbitraires de ce despote. Tout autre fut le caractère de la visite des Archiducs Albert et Isabelle en 1617. Elle se distingue par l'unité de sentiments dans lesquels les deux pouvoirs l'entreprenaient. Comme Commissaires royaux figuraient l'abbé de Parc, Jean Brusius, et Etienne van Crasbeck, conseiller de Brabant et ancien professeur à l'Université. Le nonce apostolique Déce Caraf représentait le Souverain pontife. Interrompue par la guerre et reprise en 1609, la Visite se termina en 1617 par la publication d'un acte solennel, que le pape Paul V promulgua, ordonnant par un bref du 21 octobre d'observer en tout les règlements de la Visite. L'ordonnance d'Albert et Isabelle devint pour l'avenir « la grande charte académique ». Cf. J. MOLANUS, *Les XIV livres sur l'histoire de la ville de Louvain*, publ. par DE RAM. Louvain, 1854, t. II, p. 945.

politique de violence, qui, petit à petit, mit Louvain sous la domination complète du pouvoir civil.

L'ordonnance de Charles de Lorraine du 18 juillet 1754 « aux Recteurs et Autres de l'Université » ne laisse d'ailleurs pas le moindre doute sur ce point. En communiquant à celle-ci la nomination du nouveau commissaire, S. A. R. déclare qu'il l'a « chargé de veiller exactement à tout ce qui peut intéresser la direction, la discipline, la police et les études dans l'Université » (14). Pour mieux apprécier le rôle que désormais de Neny va jouer, il est utile de dire un mot sur la vie et la pensée de ce personnage influent.

Né à Bruxelles en 1716, il fit de brillantes études en droit à Louvain et fut inscrit comme avocat du Conseil de Brabant dès sa vingtième année. Le fait ne change rien à son attitude peu amicale envers l'Université; il en détestait franchement les méthodes et la discipline. Sa nomination comme secrétaire du Conseil privé (1738) l'orienta vers des vues administratives. Dès 1744 il siège comme membre dans le même corps. Six ans plus tard il est membre du Conseil Suprême des Pays-Bas à Vienne. C'est là qu'il s'éprend définitivement du système de l'« Aufklärung », auquel les doctrines de Van Espen avaient frayé la route en Belgique, et qu'inspirait la politique absolutiste de la cour de Vienne, politique dont de Neny est devenu l'incarnation. De retour à Bruxelles en 1753, il y occupa la place de trésorier général et de président du Conseil de finances. En 1754, le prince Charles de Lorraine créa pour lui la fonction de Commissaire Royal près de l'Université.

Parfait connaisseur de l'histoire et de la mentalité de son pays aussi bien que du peuple, de Neny se montre hostile à tout particularisme, auquel il va substituer la centralisation si chère à Vienne. Et s'il réussit c'est grâce à une grande souplesse et une sage prudence qu'il manifeste

(14) A. G. R., Un. de Louv., n° 123.

chaque fois que son rôle l'oblige de s'en prendre aux nombreux privilèges existants. Cependant cette sage réserve se perd quand il s'agit de l'Eglise, force qui s'oppose à la conception d'un Etat autoritaire et d'un Gouvernement absolu dans le sens des philosophes éclairés. Pour les fervents de l'« Aufklärung » comme Kaunitz, Cobentzl, de Neny, l'Eglise, telle qu'elle existe en Belgique avec son autorité illimitée sur la vie du pays, forme un obstacle auquel se heurte leur conception de la primauté du pouvoir civil. Ce n'est pas à la religion que l'« Aufklärung » en veut. Neny et ses partisans la soutiennent même dans la mesure où cela leur semble utile à la conservation de la morale et le maintien du pouvoir civil. Tout ce qu'ils désirent c'est la voir renoncer à son ultramontanisme en se montrant favorable à l'Etat et au pouvoir temporel des princes, à la façon de l'Eglise gallicane. Aussi les biographes de Neny, en le qualifiant d'anti-religieux, ont-ils peut-être exagéré. Plus juste nous semble le jugement de Goethals qui voit en De Neny plutôt qu'un ennemi de la religion ou du catholicisme (15), le partisan des idées philosophiques et l'ennemi du clergé dont il désapprouve l'indépendance.

A partir de 1759, Nelis appartient au nombre de ceux qui s'apprêtent à réaliser les vues éclairées du commissaire royal. Goethals dit que c'est « par des formes agréables et une grande activité », que le jeune ecclésiastique sut se gagner l'estime de son futur protecteur. Nous ajoutons que ce fut sa brillante intelligence qui avait en 1755 attiré l'attention de de Neny sur lui. Que faut-il penser des motifs qui firent embrasser par le jeune homme la cause de l'« Aufklärung » ? Si l'intérêt, l'audace juvénile n'y manquent pas, il y a aussi une certaine confiance dans les mesures de réorganisation proposés, la conviction même de

(15) Cf. Cte Henry Carton DE WIART, *Patrice-François de Neny*, dans la *Revue générale*, Bruxelles, 72^e année, 15 mai 1939, p. 606.

leur opportunité chez un jeune esprit, fort intelligent et précoce, et enfin une tendance au libéralisme de son temps, héritage familial chez Nelis.

Celui-ci, nous le savons, était le fils d'un avocat du Grand Conseil. Au XVIII^e siècle, un grand nombre de juristes, attachés à cette Cour de suprême justice agissant à l'instar des parlementaires gallicans, recouraient aux divergences doctrinales pour battre en brèche la primauté du pape, et inaugurer avant la lettre une politique césaro-papiste et josphiste.

L'avocat Nelis, licencié en droit civil et droit canon, fut-il moins sympathique que ses collègues malinois aux tendances jansénistes et anti-ultramontaines, dont la très grande majorité d'entre eux était infectée ? Le fait qu'il confia ses enfants aux Oratoriens, éducateurs de grande renommée, mais liés autant par le fait que par leur réputation à leur confrère Quesnel, semble indiquer que la mentalité de Nelis père ne différait en rien de celle de ses collègues, dont la majorité professait un culte extravagant pour les idées de Van Espen. Ainsi l'inclination aux idées éclairées que nous constatons dès sa jeunesse chez son fils s'explique facilement par l'atmosphère familiale et scolaire. Elle se traduit d'abord par une vive antipathie pour la conception philosophique prônée par Louvain, « les *Vestigia ruris* de l'Alma Mater », et finit par devenir une véritable animosité à l'égard de l'ancienne Ecole. Cette évolution se fait pendant les années que Nelis est bibliothécaire et pendant lesquelles conflits et malentendus entre lui et l'Université ne font qu'augmenter.

2. LES DÉBUTS DU BIBLIOTHÉCAIRE.

Corneille Jansenius, à qui son « Augustinus » a valu la célébrité, a le mérite d'être le premier organisateur de la bibliothèque de Louvain. Il n'exista pas de bibliothèque académique avant le premier quart du xvii^e siècle; deux anciens étudiants de l'Alma Mater lui donnèrent le jour. Laurent Beyerlinck, chanoine et archiprêtre d'Anvers, ville qui possédait une bibliothèque publique depuis 1609, légua en 1627 à l'Université une belle collection de volumes de théologie et d'histoire. Huit ans plus tard, l'exemple fut suivi par un professeur de médecine, Jacques Romanus, qui joignit à sa propre bibliothèque, déjà très importante, celle de son père, célèbre par sa richesse en ouvrages de mathématiques. Jansenius, alors recteur, assura en personne l'organisation de cette double acquisition et créa ainsi la bibliothèque universitaire, qui devait être un jour l'une des plus importantes du monde. Son premier bibliothécaire, Valère André, s'occupa du classement des livres. L'inauguration de la bibliothèque dans l'ancienne salle de médecine située au premier étage des Halles se fit le 22 août 1636. Peu de temps après parut le premier catalogue établi par André, et contenant déjà 1.762 numéros. L'administration de la nouvelle bibliothèque était entre les mains d'une commission d'intendants, un par faculté. Ils avaient des pouvoirs très étendus, à tour de rôle ils assuraient la marche des affaires pendant trois mois. Malheureusement, tout comme les bibliothécaires qui succédèrent à André, ils n'eurent pas le souci de leur devoir, et s'acquittèrent peu consciencieusement de leur tâche. C'est pourquoi l'accrois-

sement de la nouvelle bibliothèque, durant l'espace de presque cent ans, ne se fit que très lentement. Mais ce qui était encore pire, c'est qu'une ruine complète menaçait ce qui existait déjà. Qu'une situation du genre de celle que nous venons de signaler soit devenue possible dans une bibliothèque universitaire, n'est pas un titre de gloire pour la vie intellectuelle du Louvain d'alors.

En 1719 pourtant, un heureux événement semblait devoir relever la bibliothèque de cette décadence. A la demande de l'ancien bibliothécaire Gaspar Magermans, le chanoine gantois Dominique Snellaerts, possesseur d'une riche collection de livres dont l'Université espérait hériter, répondit qu'il ne voulait pas que ses trésors pussent passer aux mains des fripiers de Louvain après sa mort. On lui promit d'installer un abri convenable pour sa bibliothèque. A cette condition Snellaerts accepta de léguer son bien, et Louvain s'enrichit de 3.600 volumes. Ce bon exemple trouva des imitateurs. Magermans lui aussi finit par léguer comme Snellaerts toute sa bibliothèque à l'Université. Van Loon, l'historien des Pays-Bas, la dota des magnifiques ouvrages dont il fut l'auteur. Rega, docteur en médecine, lui donna une somme de 2.000 fr.

Devenu recteur il hâta l'avancement des constructions nouvelles au Grand Marché, qui s'élevèrent sensiblement perpendiculaires aux Halles, et furent terminées en 1730. A ce moment, la bibliothèque ne comptait guère plus que 8.000 volumes environ (16).

En 1758, la fonction de bibliothécaire était devenue vacante par la démission de l'abbé Zegers. Dans sa réunion du 1^{er} février 1758, l'Université conféra cette charge à Nelis, président du collège de Malines, « sous les conditions ordi-

(16) A. G. R., Un. de Louv., n° 220. Cf. *Liber Actorum bibliothecae academicae Lovani*. Monumentum VIII, f. 10.

naires » (17). Ces conditions, au nombre de 22, étaient énumérées dans un règlement de 1752. Namur en dit que « la raison seule suffisait pour les dicter » (18). Nelis fut à peine en fonction qu'il se rendit compte qu'un désordre complet régnait dans la bibliothèque. L'indispensable catalogue manque. Nelis promet d'en dresser un.

« J'ai entrepris depuis peu le pénible et ennuyant travail de dresser un catalogue de nos livres, dont nous n'avions qu'une ébauche très imparfaite. Tout le monde en vante l'utilité, mais il y a peu de zèle pour aider. Les théologiens copient assez au long les titres et si l'exécution répond au plan, on donnera un catalogue exact et raisonné, qui indique le mérite de quelques pièces rares; qui donne le contenu des recueils, et qui renvoie aux principaux journaux, toutes les fois qu'ils en parlent. » (19).

Les ressources ne suffisent pas pour acheter de nouveaux livres. Nelis s'efforcera d'en trouver. D'après un rescrit en date du 18 septembre 1754, certaines « rédemptions » pourraient être affectées au profit de la bibliothèque de l'Université, à savoir « pour l'augmentation de livres ou de sa décoration » (20). Il s'agit du rachat d'une série de dépenses frivoles et excessives, faites à l'occasion des promotions aux grades académiques, comme, par exemple, les gants, le présent qu'on faisait à la pucelle de Louvain

(17) A. G. R., Un. de Louv., n° 89. Acta Un. Lovanis. Congregatio Un. 1 Februarii 1758. In qua proposuit M. D., Art. 2, praecedentis Deputationis (qui s'était décidée dans sa séance de la veille à procéder au remplacement du bibliothécaire démissionnaire); ex facultatum resolutionibus concludet M. D. in bibliothecarium Universitatis elegi, R. dum. D. Nelis, presidem Collegii Mechliniensis, sub. conditionibus ordinariis.

(18) P. NAMUR, *Histoire de la bibliothèque publique de Louvain*, Bruxelles, 1840, p. 33.

(19) A. G. F. Un. de Louv. (N° 218). Lettre à de Neny (non datée, mais avant le 2 février 1759).

(20) A. G. R., Un. de Louv., n° 126. Rescrit de la faculté de Théologie au Commissaire royal de l'Université.

à l'occasion de l'acte de licence, le plat de succade (21) à emporter par les convives, etc.

Le Gouvernement les avait considérablement diminuées, et l'Université avait permis de remplacer celles qui existaient encore par une taxe plus légère dont la Bibliothèque pouvait être une des bénéficiaires.

C'est ce qui donna à Nelis l'idée du règlement du 3 février 1759, promulgué sur son inspiration par le Commissaire royal (22). Le nouveau Règlement établissait que désormais tous les étudiants qui prendraient les grades de licencié en théologie, droit canon ou civil, ou en médecine verseraient à partir du 15 février 1759 12 fl. en argent courant. Une somme de 6 fl. serait payée par tout candidat prenant le degré de bachelier formé en théologie. Il n'est donc pas question jusqu'ici des bacheliers « courants ». Ensuite le règlement fixe que toutes ces sommes devront être payées au bibliothécaire en personne, qui devient en sorte le receveur de la bibliothèque. Le bibliothécaire est tenu à remettre en guise de quittance une note que l'étudiant devra produire lors de ses différents actes de scolarité, et doit porter ses recettes sur un registre spécial. Entre le 1^{er} et le 20 janvier, il rendra compte de l'administration de ses revenus au recteur de l'Université qui passera à son tour ses comptes au commissaire royal. Cette modification dans les usages existants créait au bibliothécaire une situation fort indépendante.

Mais le règlement ajoute encore une innovation heureuse d'un autre ordre. « Pour faciliter d'autant plus l'augmentation de la Bibliothèque, il ne sera plus accordé d'octroi pour l'impression des livres sans y charger expressément l'impétrant d'en remettre un exemplaire à la dite

(21) Epice d'un goût, aromatique, fabriquée de pelures de citrons qu'on a sucrées et séchées ensuite.

(22) A. G. R., Un. de Louv., n° 218. Décret du 3 février 1759.

Bibliothèque sur le même pied qu'il se pratique pour la Bibliothèque Royale (23). » Nous ne sommes qu'aux premiers des changements qui marqueront le début de l'activité de Nelis comme bibliothécaire.

Pour s'assurer d'un collaborateur dès lors indispensable, une lettre de Nelis du 25 février 1759 propose la nomination d'un substitut (24). Celui-ci, il devra pouvoir le choisir lui-même. Par conséquent, il prie son protecteur, le commissaire royal, de donner en ce sens des ordres stricts aux surintendants de la bibliothèque. Ceux-ci ont déjà commencé à s'inquiéter. Le 22 avril, le « Recteur et les autres de l'Université » s'adresseront au commissaire royal en une « Remonstration » pour se plaindre « de la direction générale et indépendante attribuée au bibliothécaire, tandis que il n'est que le gardien ». Celui-ci aurait vendu et échangé un nombre de doubles, sans demander leur consentement. Selon l'avis du recteur, le nouveau règlement ne manquerait pas d'avoir pour l'Université des conséquences fâcheuses : les frais à payer feraient renoncer dans l'avenir les jeunes bacheliers en théologie aux grades supérieurs (25).

Ces griefs ne semblent guère avoir impressionné outre mesure Nelis. Pour rétablir la paix, il propose pourtant un changement en ce sens que désormais les bacheliers en théologie « courants et formés » devront apporter leur contribution à la bibliothèque dont ils jouissent plus longtemps que les élèves des autres facultés. D'où le changement apporté par le décret du 11 août 1759 où S. M. déclare :

(23) A. G. R., Un. de Louv., n° 218. Note ajoutée au même décret.

(24) A. G. R. Un. Louv., n° 218. « Il s'agit donc de donner au Bibliothécaire un Substitut, qui puisse ouvrir la bibliothèque les jours qu'on lui marquera, l'aider dans l'arrangement des livres et du catalogue; enfin, qui partagera mille autres soins auxquels un homme ne peut pas suffire tout seul. »

(25) A. G. R., Un. de Louv., n° 218. Remonstration du Recteur et autres de l'Université de Louvain à S. A. le P. R. Charles de Lorraine.

« que les taxes de six Florins pour les Bacheliers formés cessent : mais qu'en échange chaque candidat qui prendra le degré de Bachelier, formé ou courant, en théologie payera au profit de la bibliothèque la somme de 2 fl. 10 sols sur le pied et la manière du Règlement du 3 février ». Quant aux heures d'ouverture, le même décret spécifie que désormais la bibliothèque sera ouverte les mardi, jeudi et samedi de 8 à 10 heures, et les lundi, mercredi et vendredi depuis 3 heures jusqu'à 5 heures de l'après-midi pendant les mois de mars au premier novembre. Pour ce qui concerne la direction de la bibliothèque le décret déclare : « que l'achat, la vente et l'échange des livres continueront à se faire par provision par le bibliothécaire, au su et avec le consentement des intendants de la bibliothèque » (26).

Conformément au règlement du 3 février, Nelis remit son premier compte de bibliothécaire en janvier 1760. Il y figure des revenus réguliers et extraordinaires, des dépenses, puis des acquisitions, des échanges, ainsi que des achats successifs (27). Ici surtout, Nelis se montre biblio-

(26) A. G. R., Un. de Louv., n° 218.

(27) Dans ses comptes annuels, Nelis fait à deux reprises mention des acquisitions que faisait la Bibliothèque universitaire en vertu de l'application du droit de dépôt. Bien que la léthargie intellectuelle du pays les rendissent fort insignifiantes, nous ne voyons pas pour quelles raisons GOETHALS, dans son *Histoire des Lettres* blâme Nelis d'avoir fait étendre le droit de dépôt à la bibliothèque de Louvain.

Pour nous rendre compte de ce qui sortait à cette époque des presses nationales, nous reproduisons ici deux notes que Nelis publiait à ce sujet en 1760 et 1761 en tête de ses comptes annuels. (Cf. A. G. R., Un. de Louv., n° 227).

1760 :

Bruxellis a typographo Boucherie. L'Ange conducteur, etc..., in-12.

Heures nouvelles dédiées à Madame Royale, in-12.

Tomulus 1. us. Mercure historique et politique des Pays-Bas. Antverpiae.

Woordenschat of letterkonst door S. D. Verpoorten.

Het open Paradijs des Hemels.

Het dobbel Cabinet der devotie.

Portrait d'un honnête homme.

phile passionné, qui ne craint ni déplacement, ni peines pour toutes acquisitions utiles ou désirables. Faut-il s'étonner que son zèle de novice et son amour pour les livres, dont il écrit qu'ils ont pour lui, comme les voyages, un attrait spécial, le conduisent à des dépenses peu proportionnées avec ses moyens ? Ses adversaires lui reprochent de mettre son activité au service d'une folle ambition qu'il a de posséder, au lieu de pratiquer une sage économie. Aussi il arrive que Nelis, comptes clos, se trouve devant un déficit de 751 fl. 22 sols, d'où plus tard des difficultés dont il se plaint amèrement dans ses lettres. Mais ces difficultés financières ne sont pas les seules qui font souffrir Nelis. Il y a bien d'autres préoccupations qui l'occupent et dont nous voulons parler maintenant ; d'une part la réorganisation de l'enseignement de la physique, et d'autre part la création d'une imprimerie universitaire (28).

1761 :

Stockmans, opera omnia. Bruxellis in-4°.

La jurisprudence des P. B. Autrichiens, par M. Rémi. Albert du Laury, 2 volumes, in-8°. Bruxelles chez J. Morin.

Het recht Dominiael van S. M. in desen Hertogdommen van Brabant. door D. T.

Martinez, 2 vol., Brussel by Simon t'Serstevens, in-8°.

Vijftien Dynsdaegsche Communie ter Eeren van den H. Dominicus, idem in-8°.

Précis des institutions du droit Belgique à Bruxelles, S. t'Serstevens.

Antoni Perezii J. C. Lic. et S. Maj. Conciliarii. Lovanii, Typ. Théod. de Langré.

Uitlegging van de H. Vruchten der Aflaten, door den Eerws. Heer Math. Geldorph van der Beucken, in-8°, tot Loven, by Théod. de Langré.

(28) Ces pages étaient déjà imprimées quand nous avons appris qu'une seconde destruction venait de frapper la bibliothèque ressuscitée quelques années avant, grâce à une générosité universelle. Nous sommes d'autant plus sensible à la nouvelle de cette récente catastrophe que nous avons reçu de la part de l'Université l'aide la plus efficace pour nos travaux ; c'est pourquoi nous tenons à exprimer ici nos chaudes sympathies ainsi que notre profonde gratitude, à laquelle surtout M. l'Abbé L. Leclercq (pour la partie archives) et M. Armand Moris (pour la partie bibliothèque) ont droit pour le précieux secours qu'ils nous ont témoigné.

3. A LA RECHERCHE DE L'AVANCEMENT.

En même temps que Nelis s'occupait de réorganiser la bibliothèque, son protecteur de Neny songeait à une réforme, ou plutôt à une centralisation de l'enseignement de la physique expérimentale. A cette œuvre, Nelis ne resterait pas étranger (29).

Voici ce que nous en apprend un mémoire que de Neny adressait à ce sujet à l'Impératrice-Reine.

Faisant allusion à l'insuffisance des leçons de physique expérimentale qui se donnaient séparément dans chacune des pédagogies, Neny explique comment l'exemple du Roi de France, qui venait de conférer ces mêmes leçons à un prêtre physicien, l'abbé Nollet, lui avait inspiré de tenter à réaliser la même chose à Louvain. Et cela avec d'autant plus de raison que Louvain, à ce moment, pouvait disposer d'un savant anglais, mais de réputation internationale, l'abbé Needham, appartenant aux missions anglaises (30).

(29) Après avoir été sujet de plusieurs échanges de vues entre le Gouvernement et l'Université, l'enseignement de la physique expérimentale fut organisé à la faculté des Arts par décret du Prince Charles de Lorraine du 17 mars 1755. Il se donnerait dans les quatre pédagogies vers la moitié de la seconde année, par les quatre professeurs secondaires des physiciens (les philosophes de la seconde année). Ces professeurs donneraient ensemble (le matin), entre 30 et 40 leçons de physique expérimentale par an. Le mémoire dont il est question ici, envisage une réorganisation et la centralisation dudit enseignement; centralisation des cours d'abord et des titulaires à désigner par le Gouvernement. A. G. R., G., C. P., n° 1067.

(30) Depuis la Réforme, l'Angleterre avait cessé d'avoir une hiérarchie épiscopale. Par ce fait, elle se trouvait placée au même rang qu'un pays de missions, qui dépend directement de Rome, d'où le terme de « Missions anglaises ». Needham avait obtenu la permission de se sacrifier à l'étranger à ses travaux scientifiques, aussi longtemps que ses supérieurs le lui permettraient.

Jean Tuberville Needham, né à Londres en 1713 d'une famille noble appauvrie, embrassa l'état ecclésiastique. Elève d'abord, ensuite professeur au Collège anglais de Douai, il enseigna successivement en Angleterre et à Lisbonne. Il séjourne régulièrement à Louvain au couvent des Dames anglaises. Les relations qu'il se crée dans cette ville font que l'attention du Gouvernement tombe sur l'auteur des « Nouvelles observations microscopiques », œuvre publiée en 1745. L'auteur soutint que des animalcules, comparables à des petites aiguilles, peuvent être formés spontanément dans du jus de citron et de la farine, mise en fermentation. Ces travaux microscopiques et physiques firent que, dès 1749, la Société royale de Londres choisit Needham comme un de ses membres. Ainsi il fut le premier prêtre catholique qui entra dans cette savante compagnie (31).

Signalant par quels travaux scientifiques Needham avait réussi à établir sa grande renommée de savant, Neny raconte dans son mémoire comment il fut chargé par le ministre plénipotentiaire de sonder Needham au sujet de l'offre du Gouvernement d'installer à Louvain un cabinet d'histoire naturelle et d'organiser les expériences de physique. Needham avait en principe accepté cette double proposition. Cependant, étant donné que son séjour à Louvain n'était que provisoire, il avait proposé au Gouvernement de former quelqu'un apte à le remplacer à son départ. Ce futur remplaçant serait le président du collège de Malines qui, selon les termes propres du mémoire, était « fort du goût de Mr. Needham ». Non content de prêter sa personne au projet des dirigeants du Gouvernement, Nelis avait offert une des salles de son collège au savant anglais pour lui permettre d'y faire des expériences concernant la lumière. Les détails que nous venons de citer prouvent qu'au cours

(31) Fait tout à fait important dans un pays protestant.

de son séjour à Louvain d'intimes relations s'étaient établies entre le savant anglais et le président du collège de Malines. Neny ne l'ignore pas. C'est pourquoi il s'était adressé à son protégé pour avoir de lui quelques renseignements sur Needham.

Nelis laisse pourtant à d'autres le soin de faire devant Neny l'éloge de son nouvel ami.

« J'ai l'honneur, écrit-il dans sa lettre du 30 mars 1759 au Commissaire royal, de vous envoyer la note que vous avez bien voulu me demander au sujet de Monsieur Needham. Je me suis astreint à copier ce que j'ai cru trouver d'essentiel pour faire connaître l'idée qu'on a dans la République des Lettres du caractère et de l'étendue de son savoir, surtout ce que l'on pense à Londres et à Paris, villes d'où les savants, me semble, donnent ordinairement le ton aux autres. » (32)

Ses sentiments personnels à l'égard de Needham n'apparaissent clairement qu'au moment où l'Université jugea devoir combattre la création projetée. Alors Nelis s'en déclare un défenseur acharné. Etais-ce parce qu'il savait quel rôle important le Commissaire royal lui réservait dans la création de la chaire ? En effet, Neny, dans son mémoire, n'avait pas oublié de veiller sur les intérêts de son protégé. Jugeant insuffisant les 200 fl. qu'on pouvait assurer sur le budget de l'Université au démonstrateur de Needham, le Commissaire royal proposait de conférer un canonicat, autant au professeur qu'à son aide. « Il importe peu que ces bénéfices soient forains ou pas, écrit-il; car on pourra leur donner un brevet de chapelain de la Cour, et leur seconder des lettres *significamus* au moyen desquels ils jouiront des fruits pendant l'absence. »

Pour justifier cette proposition, Neny la faisait précéder d'une appréciation élogieuse sur de Nelis, que nous ne pou-

(32) A. G. R., Un. de Louv., n° 218.

vons pas nous empêcher de citer ici : « Il n'est point encore âgé de vingt-cinq ans, mais il a été le premier de l'Université il y a six ou sept ans, au concours général de la philosophie. Son application aux sciences de toutes espèces est infatigable, et tout le monde reconnaît en lui le goût le plus éclairé et le plus délicat (33). »

Il est possible que le goût de la science justifie les efforts de Nelis en faveur de la nouvelle chaire, mais il est probable aussi que ne sont point absents les motifs d'intérêt personnels. Quoi qu'il en soit, les vues de Nelis sur l'institution furent contraire à celles de l'Université, fort peu enchantée de la dernière innovation projetée par son Commissaire royal. Pour lui manifester son opposition, elle délègue, en mai 1759, trois de ses professeurs, et semble même méditer une démarche à la cour de Vienne. Nelis, de son côté, faisait à toute occasion, dans ses lettres, l'éloge de Needham et de sa valeur (34). Malgré le puissant appui de Neny, l'institution de la chaire échoue. L'hostilité du chancelier viennois Kaunitz, qui prétexte un défaut absolu de fonds, en est la principale cause. Selon lui, il s'agit d'une pure mise en scène

(33) A. G. R., C. P., n° 1067.

(34) « ...Un président de Collège a dit à ses juristes que l'établissement pour la physique venait d'échouer, qu'il en étoit charmé pour la religion; que toute cette nouvelle philosophie ne conduisoit qu'au matérialisme. L'on a dû donc tenir ces informations de source, et du parti même qui s'est employé au noble dessein de détruire ce projet. Il ne faut certainement guère connoître M. Needham, pour croire qu'il puisse être capable des écarts en fait de religion. Pour moi, sa piété tendre et éclairée, sa modestie, son humilité, fondées sur ses profondes connaissances, me sont toujours un éguillon et un reproche.

« J'ai félicité bien des fois notre Université de ce qu'elle alloit posséder un homme qui inspireroit ces sentiments à ses élèves avec de la grandeur et de l'efficacité, et qui seroit capable de terrasser dans l'occasion tous ces Esprits corrompus et frivoles, qui veulent faire parade d'une fausse philosophie contre notre Sainte Religion. »

A. G. R. Mss. Divers. N° 2022. Lettre du 5 mai 1759. Cf. C. DE CLERCQ, *Cinq lettres de Corneille-François Nelis à Patrice-François de Neny*, dans le *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, 1935. Fasc. XV, p. 133-144.

« pour trouver un nid pour Needham ». Sans s'y arrêter davantage, il ordonne au Commissaire royal, par dépêche du 14 avril 1759, de trouver, le plus tôt possible, et les ressources nécessaires, et un titulaire capable pour la chaire de droit public, vacant depuis un certain temps (35). En donnant ainsi satisfaction à l'Université sur un point, en ne créant pas l'enseignement de la physique expérimentale, il la blessait sur un autre en envisageant le rétablissement du droit public.

Cette chaire, qui comportait l'étude des rapports entre l'Eglise et l'Etat fut occupée par des tenants des idées gouvernementales, qui entrèrent à leur sujet en conflit avec avec les autorités universitaires.

Le premier qui avait enseigné cette science fut un disciple du jurisconsulte Stockmans, connu comme partisan acharné de van Espen. C'était grâce à une même orientation d'esprit qu'Armand Bauwens fut nommé à la chaire royale instituée en 1736 par le marquis de Prié. En instituant les leçons de droit public allemand, ce gouverneur voulait attirer des jeunes gens de la noblesse allemande à Louvain. L'enseignement de Bauwens, auquel les étudiants manquaient, faisait scandale. Sa mort, survenue peu de temps après rendait superflues les réprimandes que l'Université avait exigées contre lui de la part du Gouvernement. C'était seulement par décret du 11 mai 1753 que celui-ci organisait de nouveau une leçon royale de droit public, pour laquelle elle désignait le 14 septembre suivant le docteur Christophe Robert (36).

(35) A. G. R., Chanc. A. P. B., n° 442, D. 69, 2. B à T, 1759.

(36) Après la mort de Bauwens, le Gouvernement de Vienne avait entamé des négociations en vue de la continuation de l'enseignement, mais elles traînèrent en longueur jusqu'en 1753. Alors une commission spéciale composée de Neny, les professeurs Streithagen et Decock fut installée. « C'est la science du droit public, juge-t-elle, qui est la plus nécessaire pour le maintien de l'Etat, qui conserve les prérogatives du Souverain et en même temps le devoir des sujets... ». Conséquemment, elle avise le rétablissement immédiat des cours du droit public. Cf. *L'Annuaire de l'Université de Louvain*, 1852, p. 209 et suiv.

Avec son expérience ultérieure et la connaissance qu'elle avait du personnage, ancien professeur primaire de Digeste à la Faculté de Droit et adhérent convaincu de principes du despotisme viennois, l'opposition contre le nouveau cours fut, sinon parfaitement excusable, au moins compréhensible. Depuis la mort de Robert (17 juillet 1756), la chaire restait désormais inoccupée. Le prétexte en fut le manque de candidat apte, originaire du pays pour l'occuper, et l'absence des ressources de la part de l'Université pour nommer un étranger. Dans cette circonstance, c'est Nelis qui suggéra au Commissaire royal de proposer à Vienne l'affectation des honoraires, destinés à la chaire du Droit public, à celle de la physique expérimentale. Nous connaissons la réponse négative de Kaunitz, et sa suggestion faite au Commissaire royal de trouver des ressources ainsi qu'un titulaire pour occuper la chaire. Dès ce moment, il semble que de Neny rêvait de confier un jour cet enseignement au frère de son protégé. En effet, de nombreuses allusions dans les lettres de Corneille-François justifient cette hypothèse (37). Nous ignorons les raisons pour lesquelles le projet ne se réalisa jamais. En revanche, Dominique Nelis fut chargé, peu après, d'un cours de droit romain. Il s'affirma vite un maître excellent, qui a même procuré une gloire indéniable à la faculté où il enseigna. Son nom figure avec honneur parmi le petit nombre de ceux qui sont les coryphées de la science en Belgique à la seconde moitié du XVIII^e siècle. Pour Corneille-François, l'échec ne manqua pas d'avoir des suites des plus heureuses.

Dans le désir de lier d'une manière définitive le savant

(37) « Son Excellence a eu la bonté de me dire... très expressément que je n'avais qu'à faire la proposition à mon frère et s'il vouloit tourner sérieusement ses études de ce côté, qu'Elle pourroit lui faire voir des académies étrangères où l'on cultive cette science, en le recommandant à des savans de cette profession. » A. G. R., Un. de Louv., n° 218, Lettre à de Neny du 4 décembre 1759.

étudiant à lui, le Gouvernement le met, dès la mort du pléban Van der Beuken, au rang des candidats pour le canoniat, qui était devenu vacant à l'église de Saint-Pierre à Louvain. Nonobstant qu'il ne fut pas prêtre, Nelis devint chanoine en octobre 1759 (38).

Le 20 septembre 1760, le chanoine-étudiant reçut la prêtrise. Ainsi, l'heure était venue pour lui « de vaquer avec plus de liberté d'esprit et d'ardeur aux fonctions de la société », comme il écrit peu de temps avant à son protecteur de Neny (39).

4. UNE IMPRIMERIE UNIVERSITAIRE.

Les bases de cet établissement furent jetées également par le décret du 11 août 1759, dont nous avons parlé plus haut.

Avant d'esquisser ses débuts, qui ont fort préoccupé Nelis entre 1759-1764, fixons d'abord le rôle qu'il joua dans sa fondation. Nelis fut le véritable fondateur de l'imprimerie universitaire et avec lui, au second plan, de Neny. Cependant, d'autres avant lui avaient médité de réaliser la même entreprise à Louvain. Dès le ^{xv}^e siècle, les célèbres

(38) Par dépêche du 21 octobre 1759, le Sme Duc Gouverneur prie S. M. l'Imp. R. de lui permettre de sortir, en faveur de Nelis, de la règle qu'il s'est prescrite de ne conférer des canonicats qu'à des Ecclésiastiques prêtres. Comme raison de cette exception, S. A. R. cite le jugement du commissaire royal et de tout le Conseil privé qui juge « que ce seroit une perte pour la faculté de Théologie, s'il alloit se transporter ailleurs. Qu'étant natif de Malines, il était à craindre qu'il n'acceptât les offres qui lui avaient été faites, et qu'il étoit donc indispensable de le fixer à Louvain, et que le vrai moyen en effet était de l'attacher à l'Eglise Collégiale de Saint-Pierre ». A. G. R., Chanc. A. P. B., n° 443 D. 71, L. n.

(39) A. G. R., Un. de Louv., n° 219, lettre du 20 décembre 1759.

Frères de la Vie Commune en avaient conçu le dessein dans ce centre d'humanisme. Mais l'entreprise échoua, et c'est seulement en 1473 ou 1474 que Jean de Veldenaer offrit ses services à l'Université. A partir de ce moment, les imprimeurs de talent n'ont pas manqué à Louvain. Des noms comme Conrad Braems, Gilles van Heerestraeten, Herman de Nassau le prouvent suffisamment, tous éclipsés pourtant par Thierry Martens. Cependant, avec le déclin des études, causé surtout par les guerres successives et la situation politique qui en résulta, l'imprimerie périclita de plus en plus. Elle finit par être réduite aux livres scolaires, à des ouvrages de discussion religieuse, reste du jansénisme, à quelques livres de dévotion et aux thèses de l'Université. Celles-ci furent imprimées par des suppôts, qui avaient obtenu le droit d'imprimer les thèses de chacune des facultés. Plus que jamais l'Université sentait le besoin d'avoir une imprimerie à elle. Initiative et moyens faisaient pourtant défaut. Non content de lancer alors le projet de la création d'une imprimerie, Nelis indiqua au Commissaire royal que cette entreprise, loin d'être une charge, serait pour l'Université une source de bénéfice appréciable. Le Commissaire royal ne pouvait pas ne pas être sensible à cette proposition de Nelis, d'autant plus qu'il entrevoyait ainsi la possibilité de financer la réorganisation projetée de l'enseignement secondaire, et la fondation d'une société littéraire, tout cela au plus grand profit de la vie intellectuelle du pays. C'est dans sa première lettre à de Neny que Nelis avait exposé son projet avec les raisons qui devaient justifier une exécution rapide. Ayant parlé de la bibliothèque universitaire, Nelis passe au projet de la fondation d'une académie et continue : « L'on pourroit facilement trouver tous les fonds à cet effet ; comme nous avons une cave de l'Université, qu'empêche-t-il d'avoir de même une imprimerie ? Le titre du moins en seroit aussi respectable, ne fût-ce que pour y imprimer d'abord les thèses de théologie, de médecine et de philo-

sophie. Le profit ne laisseroit pas d'être fort considérable, et pourroit suffir aisément aux frais et aux récompenses dans la nouvelle compagnie. Il en reviendrait encore des biens infinis... »

Cependant il fallait se garder de révéler ces projets à l'autorité académique, toujours un peu méfiante au sujet des réformes que l'Etat préconisait. Nelis n'est pas sans en avoir conscience : « Autant que le projet est beau, écrit-il, autant souffrira-t-il peut-être des difficultés de la part de ceux qui n'ont guère de zèle pour le bien public... C'est ce qui fait que j'en dois faire un secret impénétrable. Mais Monseigneur, si cela vient de votre part ces difficultés ne sont plus » (40).

La première chose à faire pour l'Université c'est de réclamer le droit d'imprimer ses thèses. Le moment en semble bien choisi. Parmi les bedeaux, celui qui imprime les thèses de droit est vieux, un autre vieillit.

« Si l'un des deux venoient de manquer, il faudroit aussitôt mettre une barrière pour qu'on ne procédât pas à conférer en même temps que sa charge de Bedel, celle d'imprimeur de thèses » (41).

Une petite note à la fin du fameux règlement du 3 février 1759, et dans son entier inspiré par le bibliothécaire de l'Université, montre avec quel empressement le Commissaire royal reçut les propositions de son protégé.

« Nous vous faisons la présente pour vous dire, que c'est notre intention, qu'en cas que l'un ou l'autre des imprimeurs, qui imprime les thèses... vienne à mourir, il ne soit pas disposé de ses places sans avoir reçu nos ordres... (42). »

L'intention du gouvernement est trop évidente pour ne pas laisser deviner aux intéressés quelles seraient par la

(40) A. G. R., Univ. de Louv., n° 218, lettre non datée (avant le 3 février 1759).

(41), *Ibid.*

(42) *Ibid.*

suite les conséquences de ces mesures. Sans doute un peu trop optimiste, faute d'une résistance spontanée qu'il attendait des membres de l'Université, et qui se montrerait plus tard, Nelis écrit le 25 février 1759 à de Neny : « On devine le projet de l'imprimerie, et on l'approuve universellement ; c'est que l'utilité en est frappante... (43) ». Il se flatte même de l'espoir que l'exécution en sera moins pénible qu'il ne l'aurait attendue. Plein de zèle pour la réalisation de son projet, Nelis toujours en parfait accord avec son chef, fait le nécessaire pour préparer la fondation de la typographie. Il s'agit d'abord de trouver un directeur compétent, un technicien pouvant provisoirement servir de suppléant à la bibliothèque jusqu'à ce que l'imprimerie fondée, il puisse se consacrer uniquement à la développer. Survint la mort de Van der Haerdt, imprimeur des thèses de droit. Nelis en informe de Neny et le prie de lui laisser pourvoir au moins provisoirement à la succession afin d'empêcher ainsi les parents du défunt de disposer de la place à leur gré. En effet, un certain de Langré, que nous retrouverons encore par la suite, fait valoir ses prétentions. Pour le moment Nelis propose au Commissaire royal de laisser à la veuve Van der Haerdt le droit de continuer l'impression des thèses : « en la chargeant expressément de rendre compte des frais et du profit, qu'on considérerait ensuite pour payer en proportion son salaire » (44).

Et tout en s'occupant des différents problèmes à résoudre, Nelis ne manque aucune occasion d'insister auprès du puissant de Neny pour arriver à une exécution prompte de leur projet commun. Un événement imprévu force le Gouvernement à presser les démarches administratives en cours, et hâte la publication officielle du projet, qui jusqu'ici n'était connu que de quelques intéressés. En voici

(43) A. G. R., Un. de Louv., N° 218, lettre non datée.

(44) A. G. R., Mss. divers n° 2022. Lettre du 2 mai 1759.

l'essentiel, résumé par Nelis dans une lettre du 8 août 1759 à de Neny : « J'avois écrit, il y a quelque tems, à Amsterdam ainsi qu'à Harlem, à Paris et à Londres, pour y avoir les essais des plus beaux caractères des Fonderies qu'il y a dans ces endroits, afin d'en pouvoir faire à loisir la comparaison. Le bonhomme d'Amsterdam, , à qui je m'étois adressé, non content d'avoir envoyé ses essais, s'est avisé de venir en personne me parler et se recommander. Comme il a parlé à nos libraires avant que je lui eusse donné les instructions convenables, qu'il s'est informé même auprès d'un d'entre eux de ma demeure, j'ai lieu de craindre que le projet ne soit éventé avec des circonstances que j'aurois voulu cacher (45). »

Le décret du 11 août 1759 est la réponse de Neny à la proposition de Nelis de lancer leur projet commun dans le public. Ce décret n'est à vrai dire qu'un mémoire de ce dernier transformé sagement par le Gouvernement en pièce officielle (46). Comme il devait servir dans l'avenir de ligne de conduite pour l'exécution de la fondation de l'imprimerie, le document mérite notre attention spéciale. A peu près tout y est prévu et c'est grâce au décret en question que l'établissement et les arrangements à y exécuter ont pu se faire selon les directives tracées par Nelis.

La maison qui contenait l'amphithéâtre d'anatomie et qui appartenait à l'Université, moyennant quelques petits changements qu'on y ferait, servirait pour y installer provisoirement la typographie. C'est le substitut bibliothécaire Van den Bogardt qui en prendra la direction en main une fois que l'établissement fonctionnera. Son salaire est fixé à 350 fl.; 150 à payer par la bibliothèque, le restant de la somme sera à la charge de l'imprimerie.

(45) A. G. R., Un. de Louv., n° 219.

(46) A. G. R., Un. de Louv., n° 229. Mémoire non daté sur la typographie universitaire.

En ce qui concerne les travaux à exécuter, la nouvelle imprimerie ne s'en tiendra pas seulement à imprimer des thèses. Elle exécutera encore tout ce qui sera publié pour une des facultés ou pour l'usage de l'Université. Ensuite Nelis développe des idées curieuses sur ce dernier point. Sa pensée favorite est de faire sortir de la nouvelle imprimerie une quantité de travaux typographiques de toutes sortes. Leur exécution aussi bien que leur contenu doivent exercer une influence bienfaisante et nécessaire sur le goût, la vie intellectuelle et scientifique du pays, qui languissent trop jusqu'ici (47).

Selon Nelis, et son idée est celle du Gouvernement autrichien, cette réforme projetée doit se faire d'une manière autre que ne le voit l'Université, infiniment trop conservatrice selon l'opinion des esprits éclairés. De là le soin scrupuleux qu'a le Gouvernement de donner à ses confidents la direction des entreprises projetées, et dans laquelle l'amitié de Nelis avec le fameux de Neny assure à ce premier un rôle de tout premier ordre.

La préférence que témoigne pour les méthodes éclairées le jeune bibliothécaire n'est d'ailleurs plus un secret, ni pour le Gouvernement ni pour l'entourage de Nelis. Elle éclate aux yeux de tous dans le mémoire sur l'imprimerie. Dans ce mémoire il s'étend complaisamment sur les livres qui mériteraient d'être imprimés au plus grand profit de la vie intellectuelle, mais dont certains ont le tort de déplaire souverainement à l'Université. Pour celle-ci les publications de Needham ne sont pas moins suspectes que le personnage même. Et que dire de « l'Histoire Universelle » d'un Paquot, esprit des plus éclairés parmi ce docte corps, mais à qui ses tendances étatistes et suspectes valurent une telle animosité qu'il dut renoncer à sa chaire, et passer les dix derniers mois de sa charge de bibliothécaire en prison. Mais

(47) A. G. R., Un. de Louv., n° 229.

Nelis dans son mémoire ne se borne pas à des propositions générales. Il fait appel à l'exemple des pays allemands, dont il s'inspire, et où l'autorité s'est fait un devoir de prescrire dans les collèges d'humanités l'usage de certains livres pour améliorer les études. Cependant pour pouvoir réaliser tout cela à son gré, il faut l'appui de ceux qui représenteront l'Université auprès de la typographie, et surveilleront en qualité d'intendant la marche des affaires. Pour ne pas s'exposer à des déceptions, Nelis, convaincu de l'importance du choix des candidats, propose lui-même les noms de ceux qu'il juge les plus aptes, c'est-à-dire qui ont très nettement, comme lui, des sympathies bien marquées pour les idées éclairées (48).

Avant que l'ouverture de l'imprimerie fût devenue un fait, Nelis rencontrait une opposition étrangère à l'Université. Cette dernière lui apporta en effet au début une collaboration, tant qu'il est vrai qu'elle ne s'opposait pas aux réformes dès qu'elle en voyait l'utilité. La fondation de la typographie est l'œuvre commune de l'Alma Mater et du Gouvernement. L'Université changera seulement d'attitude dès qu'elle verra clair dans les vraies intentions de Nelis, et s'y opposera alors. C'est ainsi que le comte de Cobentzl peut écrire le 4 juillet 1762 au fondateur de l'imprimerie, qui trouvait des adversaires dans le corps académique : « Ils ne doivent pas nous lasser, nous les convaincront successivement » (49).

(48) « ...Il faut nommer quelques personnes de l'Université, pour veiller et présider à l'exécution de ces projets. Cependant, il ne faut pas que le choix de ces personnes soit à l'Université...; on pourrait nommer un de chaque faculté pour éviter des plus grands murmures, par exemple M. Guyaux (théologie), M. van Billoen (droit), van Rossum (médecine), van Poucke (président du collège de Malderus pour celle des arts), et me mettre du nombre... ». A. G. R., Un. de Louv., n° 229. Mémoire non daté sur la typographie universitaire.

(49) Cf. procès-verbaux des séances de la Commission Royale d'histoire, T. I, p. 9.

Mais l'opposition vint notamment d'un certain Langré. C'est lui qui fut la cause d'un retard dans l'ouverture, ce dont Nelis s'impacienta fréquemment dans ses lettres. Langré aspirait avec la charge de bedeau à celle d'imprimeur de thèses. Etant le neveu du Recteur de l'Université, et appuyé énergiquement par celui-ci, il ne veut pas renoncer à ses prétentions, et porte même l'affaire jusque devant le Gouverneur général. Ce fut seulement après de longues négociations qu'un accord se fit entre l'Université et Langré qui lui céda son imprimerie (50).

Pendant ce délai forcé, l'Université avait discuté la question des fonds nécessaires pour payer les dettes contractées. A son tour, les 5 et 6 mai 1760, le Magistrat de Louvain en session extraordinaire donnait son consentement pour autoriser l'Université à lever une somme de 10.000 fl. sur les moyens communs : « qui ont servi de tous les temps pour les besoins de ces deux corps » (51). Le 19 juin enfin, S. A. R. accorda l'octroi requis chargeant le chancelier de Brabant, H. Van Crumpipen, de faire part aux états de toutes les provinces « qu'elle approuve l'établissement de l'imprimerie privilégiée » (52).

En mars 1760, la typographie universitaire ouvre ses portes. En ce qui concerne le matériel, l'outillage se composait de deux imprimeries; celle de feu le bedeau Van Rossum, et celle de Langré, acquises par l'Université respectivement au prix de 1.509 fl. 9. 10. et de 2.530 fl. 4. 6. En plus, une somme de 4.018 fl. 3. 0. fut affectée à l'achat de caractères typographiques à Bruxelles, à Paris et en Hol-

(50) C'est seulement après la nomination officielle de van den Bogardt (le 11 août 1759), que Langré fit valoir des prétentions en forme, ce qui semble affirmer qu'il briguaît la place de directeur, et qu'il fut par conséquent le concurrent de van den Bogardt.

(51) A. G. R., Un. de Louv. n° 218. Extract uit den buyten Raedt... gehouden op. den 5 den et 6 den Meert 1760.

(52) A. G. R., Un. de Louv., n° 228. Lettre du chancelier de Brabant à M. le chef président de Neny, en date du 28 juin 1760.

lande. D'autres outils exigèrent une somme de 1.516 fl. 7. 0. Comme ces chiffres l'indiquent, Nelis, en qualité de créateur de l'imprimerie, n'a pas ménagé l'argent pour s'assurer des moyens techniques parfaits (53).

La typographie tarda cependant à prendre de l'essor. Il est vrai que quantité d'ouvrages de toutes sortes sortaient de ses presses, mais, par un manque complet de débouchés, les bénéfices attendus ne se réalisaient guère. En 1762 cela se sentait à un tel point que Nelis écrit que, si ce défaut devait être de durée, il tendrait à renverser cet établissement. « Ce que nous avons imprimé reste entassé dans nos magasins, à l'exception du peu que se débite dans Louvain. » « Le directeur, ajoute-t-il, se refuse absolument de se charger du soin du débit » (54). Nelis fait entrevoir qu'il fallait donc s'y mettre à réorganiser le commerce des livres. Dans le but de pouvoir établir des dépôts et une boutique, l'Université tâchait d'acquérir quelques vieilles maisons situées au Vieux Marché. Après de longues négociations avec la municipalité de Louvain qui en était propriétaire, l'Université en prit possession. On y installa en 1768 la librairie, et une boutique à l'intérieur des Halles, où, en plus des livres de l'imprimerie, on vendait des éditions d'assortiment.

Ainsi à l'exception des thèses qu'on imprimait pour le compte de la faculté des Arts et de quelques traités de philosophie qu'on avait commencé à mettre sous presse en 1764 pour le compte de la même faculté, tout le reste était objet de commerce et entraînait dans la librairie aussitôt sorti de l'imprimerie.

Nelis qui s'intéressa jusqu'à son départ de Louvain à l'entreprise dont il fut l'âme, s'est prononcé en 1785 sur

(53) Nous avons pu emprunter ces détails à un document « Note sur un certain mémoire, coté n° 17 ». Il est daté de Bruxelles, 25 janvier 1765, et se trouve aux A. G. R., Un., de Louv., n° 218.

(54) A. G. R., Un. de Louv., n° 219. Lettre à de Neny, du 25 avril 1762.

la raison de son insuccès : « On a établi, il y a vingt ans, une imprimerie académique et privilégiée à Louvain, mais elle n'a pas prospéré par un vice, attaché à tout ce qui est gouverné par un corps, où l'intérêt particulier et la propriété qui sont l'âme de toutes les grandes entreprises, manquent de ressort. Aussi l'imprimerie de Louvain n'a-t-elle pas fait parler un seul instant d'elle pendant... qu'elle subsistait... » (55).

5. LES REVERS D'UNE CARRIÈRE.

Le zèle que Nelis déployait en faveur de la nouvelle imprimerie ne l'empêchait pas de donner son attention à la bibliothèque universitaire. Sa fiévreuse activité de bibliothécaire se reflète de la manière la plus éloquente dans ses comptes annuels; le premier date de janvier 1760 (56). Mais d'autres indications aussi montrent Nelis fort occupé par cette charge. Telle sa correspondance, partie essentielle de sa besogne journalière; dans une lettre du 4 décembre 1759 à de Neny (57), Nelis s'excuse d'avoir gardé si longtemps le silence, prétextant que ses travaux de bibliothécaire l'absorbent complètement. Il demande à son protecteur un délai de deux mois pour la remise de son premier compte rendu de la bibliothèque : « Le premier à exhiber, écrit-il, renferme un travail détaillé extrême sur-

(55) Cf. compte rendu des séances de la Commission Royale d'Hist., Bruxelles, 1851, p. 104, sq.

(56) Quelques-uns de ces comptes fort détaillés se trouvent au fonds n° 227, A. G. R., Un. de Louv.

(57) A. G. R., Un. de Louv., n° 218. « Les livres et les voyages ont pour moi un attrait spécial : je ne saurois m'empêcher d'envier constamment cet éloge : qui mares hominum, multorum vidit et urbes... ». A. G. R., Un. de Louv., 219; lettre à de Neny, du 20 décembre 1759.

tout par rapport aux achats que j'ai faits en tant de différents occasions, et dont la somme monte, je crois, beaucoup au delà de 5.000 fl. »

Cette activité de Nelis est la source des démêlés de plus en plus graves qu'il eut avec l'Université, et dont nous voulons parler ici.

Le conflit commença bien avant janvier 1760 et provenait tant des arrangements pris à l'égard de la bibliothèque, que de ceux qui ont rapport à la fondation de la nouvelle typographie. A propos des premiers, on se rappelle les plaintes de l'Université contre l'excessive indépendance du bibliothécaire. Ils ont reçu pleine satisfaction par le décret du 11 août 1759. Au début de 1760 les frottements recommencent et s'aggravent pour aboutir à un réel désaccord entre Nelis et le Recteur. Le compte rendu de 1761 donne enfin lieu à une plainte ouverte du Recteur auprès du Commissaire royal de l'Université. Nelis, qui en est informé par celui-ci, ne manque pas de réfuter les reproches qu'on lui a fait. Il passe sous silence certains détails, alors qu'il ne manque pas de faire allusion à la manière peu aimable dont le Recteur a l'habitude de le traiter. Mais écoutons Nelis lui-même. « Pour en venir à la lettre de Monsieur le Recteur, voici le fait, Monseigneur, qui a donné lieu, je pense, aux expressions dont il se sert et qui aidera à en deviner le sens. Après avoir fait tirer une copie de mes comptes et y avoir ajouté une note du produit des rétributions, qu'ont été perçues d'ancienneté au profit de la bibliothèque, aiant satisfait au Règlement du 3 février 1759 que j'avais consulté expressément, et où je ne voyais nulle mention du revenu du bibliothécaire, je crois avoir satisfait à Monsieur le Recteur. Je lui fis remarquer qu'on ne demandait pas cette dernière note et que l'ajouter pourrait paraître une représentation tacite de ma part sur la médiocrité de ce revenu, dont cependant je ne me plaignais pas. Après tout, il me fit répondre qu'il toucherait lui-même cet article

dans sa lettre et ne me demanda plus rien. C'est là, Monseigneur, tout le mystère... »

Après l'énumération détaillée de ses revenus comme bibliothécaire, Nelis finit ainsi : « Ce sont ces notions, je crois, que Monsieur le Recteur dit que je lui ai refusées ». Ensuite, faisant allusion à des reproches qu'on faisait à sa mauvaise gestion financière, Nelis conclut : « Ce qui me fâche, c'est que cette affaire a percé dans le public, et qu'il importe un peu pour ma justification qu'on ne la laisse pas subsister (58). »

Comment faut-il juger le cas ? Nelis fut-il vraiment l'objet de la mauvaise humeur de son chef ? Les quelques indications dont nous disposons ne permettent guère de décider. Toujours est-il que les relations entre le Recteur Streithaegen et Nelis furent peu courtoises. Nelis n'en fait pas mystère. Faisant allusion à un transfert de comptes, il écrit à de Neny : « La façon honnête dont cela s'est passé m'a été d'autant plus agréable que je ne croyais pas n'en devoir attendre beaucoup... (59) ».

Quant aux raisons du dissentiment, il est sûr que des motifs personnels n'y ont pas été étrangers. Mais il y avait plus. Les milieux universitaires n'ignoraient pas que le Commissaire royal témoignait à Nelis sa plus grande faveur. On avait fini par soupçonner le rôle que le jeune ecclésiastique devait avoir dans les réformes successives en cours. Et cela le rendait suspect. Etant le confident du Commissaire royal, Nelis savait gagner la faveur du Gouverneur général Charles de Lorraine, qui ne dédaignait pas de le recevoir et de l'écouter. Par l'intermédiaire du Commissaire royal, Nelis entra, à partir de 1760, en relations (d'abord épistolaires, ensuite personnelles) avec le ministre plénipotentiaire le comte de Cobentzl.

(58) A. G. R., Un. de Louv., 218.

(59) A. G. R., Un. de Louv., 218.

Ce diplomate remarquable devient, à l'âge de 41 ans, ministre plénipotentiaire à Bruxelles. Doué de talents extraordinaires, homme du monde parfait, il possédait, comme Kaunitz, une profonde rancune contre l'Eglise, détestant les « abus ecclésiastiques », favorisant de son mieux les idées nouvelles, philosophiques et économiques. Bien que ses conceptions générales différassent peu de celles de Neny, que sa situation oblige d'ailleurs à une collaboration de chaque instant avec lui, Cobentzl ne savait pas modérer ses passions. Aussi les malentendus entre les deux hommes d'Etat étaient-ils fréquents. Néanmoins, ils s'entendaient parfaitement sur l'ensemble des réformes qu'ils voulaient exécuter à tout prix dans les provinces belges (60). Et étant donné que Nelis occupait une première place parmi les rénovateurs, il ne pouvait ne pas entrer en contact avec le ministre plénipotentiaire. Celui-ci savait d'ailleurs merveilleusement diriger les talents du jeune clerc, sur qui il n'a pas manqué d'exercer une certaine influence, qui n'égalait cependant celle de Neny.

Ses relations très intimes avec les puissants du jour expliquent l'attitude de l'Université, qui soupçonne son bibliothécaire d'appartenir au parti royaliste. Ce groupe de Césaro-papistes, sorti du sein de l'Université, et siégeant au milieu d'elle, opérait, selon les directives du Gouvernement de Vienne, un bouleversement systématique dans l'antique institution. Contre l'introduction de ces éléments corrompteurs dans son sein, l'Université fut impuissante, d'autant plus que le Gouvernement, pour les introduire, se servit d'un procédé légal. Il existait à Louvain 14 chaires, dites de Collation royale. C'est autour de la collation de ces chaires que se groupait ce parti des royalistes qui, comme Nelis et Paquot, furent les adhérents et les défenseurs les plus convaincus de la politique éclairée. « Très faible au

(60) Biographie Univ., t. IX, p. 148.

commencement de l'administration de Neny, dit Verhaegen, ce parti grandira insensiblement, se composera d'abord de quelques professeurs ambitieux, flattés d'être en correspondance secrète avec le Commissaire royal, pressés d'ailleurs de parvenir, et comptant, non sans raison, sur la protection du Gouvernement. Les chaires de collation royale seront la récompense de ces traitres; ils les obtiendront malgré l'opposition des facultés, et ainsi se formera un parti gouvernemental (61). »

Il n'y a pas de doute qu'au moment où nous sommes, Nelis est partisan convaincu de la politique du Gouvernement. Nous aurons l'occasion d'en donner la preuve quand nous examinerons quelques-uns de ses opuscules. Pour ce qui concerne les chaires, Corneille-François lui-même n'a jamais postulé pareille récompense. En revanche, de Neny avait l'intention de conférer une chaire de droit de collation royale à Dominique Nelis. Ce qui ne prouve pas nécessairement que Corneille-François se désintéressait de la collation. Au contraire, il indiquait volontiers au Commissaire royal comment occuper au plus grand profit de l'« Aufklärung » les chaires vacantes.

Ainsi son rôle le rendait-il de plus en plus suspect à l'Université, qui ne cherchait plus qu'un prétexte pour se débarrasser de son bibliothécaire. Elle l'accusa, devant le Commissaire royal, de mal gérer ses finances et de manquer de jugement en matière d'achats.

Selon les intendants de la bibliothèque, Nelis aurait négligé d'augmenter la classe des livres de médecine qui était pourtant, à son avis, la mieux fournie, à son entrée en fonction. Dans sa riposte aux accusations lancées contre lui, Nelis ne manque pas de faire entrevoir au Commissaire royal qu'il connaît fort bien les véritables motifs du mécontentement de ses chefs.

(61) A. VERHAEGEN. *Les 50 dernières années de l'ancienne Université de Louvain*, Liège, 1884, p. 187.

« Je ne consulte pas Messieurs les intendants sur les achats. C'est une pure affaire de cérémonie, à laquelle on veut m'astreindre, et si je n'ai pas été aussi exact de ce côté-là qu'on eut désiré, ça a été pour ne pas perdre mon temps à des formalités inutiles. Au reste, je l'ai fait toutes les fois que j'ai cru qu'il en valoit la peine (62). »

Et demandant à son protecteur de lui tracer la ligne de conduite à suivre en cette affaire épineuse, Nelis ajoute : « ...J'espère que vous voudriez bien avoir égard à la prière que j'ose vous faire : quelque augmentation fixe dans mon honoraire seroit pour moi une justification indirecte, mais sûre et naturelle... (63) »

Il semble que le Commissaire royal fut sensible aux plaintes de son protégé. C'est pourquoi, sous le fallacieux prétexte d'un travail de classement, il ordonne, par lettre du 23 septembre 1762 à l'Université, l'augmentation de salaire que Nelis désirait : « Comme il importe qu'il soit un catalogue raisonné des livres de la bibliothèque de l'Université, nous avons résolu de charger de cette commission le bibliothécaire Nelis ; et étant d'ailleurs bien satisfait du zèle, de l'intelligence et de l'activité avec lesquels il fait usage des fonds que nous avons assignés à la bibliothèque, de même que des soins particuliers qu'il se donne pour soutenir l'établissement naissant de la typographie académique, c'est notre intention qu'à compter du premier mai prochain, il jouisse en qualité de bibliothécaire d'une augmentation de pension de 100 fl. par an... (64) »

Faut-il en conclure que les plaintes de ses chefs n'étaient pas raisonnables, et que leur attitude hostile était due seulement à des motifs personnels ? Il est indiscutable que Nelis fut plein de zèle pour la bibliothèque, ainsi que pour

(62) A. G. R., Un. de Louv., n° 219, lettre à de Neny, du 31 août 1762.

(63) *Ibid.*

(64) A. G. R., Un. de Louv., n° 229.

la typographie académique. Mais ses chefs avaient raison de lui reprocher un zèle parfois peu sage. D'ailleurs, le Commissaire royal même ne le blâme-t-il pas à cet égard ?

« Je ne puis me dispenser, écrit-il le 30 mars 1762, de vous recommander aussi cette économie, Monsieur, par rapport à la Bibliothèque, en prodiguant les fondations mal à propos. Je vous donne ce conseil à l'occasion d'un manuscrit, que j'avais requis..., le manuscrit ne valait certainement pas 30 fl., vous avez poussé les enchères jusqu'à plus de 160 fl. Il est donc nécessaire d'être plus réservé dans les achats, et de n'acheter cher qu'avec connaissance de causes (64). »

Pour le bibliophile passionné qu'était Nelis, ces sages conseils étaient à leur place. De son côté, il n'exagère point lorsque, dans une lettre du 25 avril 1762, il déclare à de Neny : « On verra sans peine que j'en ai ménagé utilement les intérêts de la bibliothèque, si l'on envisage la multitude et la bonté des ouvrages dont elle se trouve augmentée. Ce n'a pas été sans me donner des mouvemens auxquels personne assurément ne me croira obligé » (65).

Nelis, en effet, ne perd aucune occasion de procurer à sa bibliothèque ce qui lui semble utile. Il est en correspondance assidue avec les principaux libraires et bibliophiles du pays et de l'étranger. Ses lettres montrent en lui un arbitre compétent et doué d'une vaste érudition. Ainsi on comprend que certains jugemens sur Nelis bibliothécaire lui aient été fort favorables. Mgr Joseph Garampi, en mission pour le Saint-Siège, et visitant Louvain, pendant l'hiver de 1762, note dans son journal de route : « Nous connaissons le bibliothécaire qui se nomme François Nelis; il est jeune, environ trente ans, mais de grande diligence, pénétration et vivacité d'esprit. Il médite de donner à l'impression une collection de journaux de voyages et autres mémoires iné-

(65) A. G. R., Un. de Louv., n° 229.

aits des Pères du Concile de Trente, et a déjà quelque chose de prêt. Il promet avec plein zèle les progrès de la bibliothèque qui abonde en vieilles éditions mais où il y a pénurie d'ouvrages modernes. Il va faire un catalogue des doubles pour s'en défaire et acquérir des volumes manquants... » (66).

Mais, d'autre part, les raisons sérieuses que font valoir les adversaires de Nelis méritent d'être écoutées. Il y a là son indépendance, tant en matière de livres que de comptes, qui, incontestablement, constitue une infraction au règlement. Cette attitude que lui permet la protection du Commissaire royal finit par le soustraire à un contrôle, cependant salubre, de la part des intendants. Car Nelis fut peut-être un excellent esprit, riche d'initiatives, mais une fois qu'une entreprise avait été par lui mise en marche, les dispositions et la patience lui manquaient pour en guider le développement ultérieur. La direction passait alors à des gens de son entourage, souvent plus habiles à le flatter qu'à lui donner l'aide qu'il attendait d'eux. La conséquence ne fut guère douteuse. Ce fut l'échec de Nelis comme bibliothécaire, créateur de l'imprimerie et de la librairie. Si l'on ajoute à cela le grand nombre d'adversaires qu'il comptait, surtout à Louvain, voilà bien des raisons pour faire prévoir une fin peu glorieuse de sa première période d'action. La rupture avec l'Université n'est plus qu'une question de temps.

(66) C. DE CLERCQ, dans le *Bulletin de l'institut historique belge de Rome*, fasc. XIII, 1933, *Cinq lettres de C.-F. Nelis à Mgr. Garampi*, p. 193-204.

CHAPITRE III

Dernières années à Louvain

1. UNE BAGARRE PHILOSOPHIQUE.

Les différentes entreprises dont Nelis s'était occupé n'avaient pu éteindre son goût inné des études. La lecture assidue de Platon, d'Aristote, de Plutarque, de Cicéron et de Pline occupait ses loisirs. Lectures très approfondies; il écrivit sur chacun d'eux une série d'observations critiques, qui, selon les jugements de ses contemporains et de ses biographes, étaient d'une valeur incontestable. Soit sous l'influence de ses philosophes préférés, soit peut-être parce qu'il était alors de bon ton de le faire ainsi, en marge de ses lectures, Nelis ne négligeait pas la philosophie. En 1763, il avait composé un petit traité où la pensée des premiers siècles chrétiens et celle du XVIII^e, laissèrent à la fois des traces indéniables. « Fragment sur les Principes du vrai bonheur, discours à Lysimaque », c'est là le titre fort innocent de ce petit opuscule, dont nous étudierons plus loin le contenu.

La doctrine que Nelis y développait concordait mal avec ce qu'on enseignait depuis des siècles à Louvain (1). L'université ne tarda pas à déclarer ouvertement son mécontentement.

Au cours de l'année 1763, Nelis avait renoncé à la présidence du collège de Malines, et s'était installé chez son frère Dominique, qui était professeur de Droit (2). Là, il se procura une petite presse à main à l'aide de laquelle il tira son petit traité à six exemplaires (3). Ce fait seul prouve assez qu'il le destinait à un tout petit cercle d'amis. On ne sait comment, mais un des volumes vint aux mains de quelqu'un qui, certainement, n'était pas de ce nombre. Aux premiers jours de janvier 1764, parut tout à coup et cela à l'insu de l'auteur, une réédition du « Discours » (4), à une cinquantaine d'exemplaires (5). Elle eut un si grand succès qu'on chargea l'imprimeur Maswiens d'en tirer une seconde. L'accueil qu'on lui fit ne fut pas moins brillant. Quantité d'exemplaires se vendirent et passèrent de mains en mains. Déjà l'imprimeur méditait une autre réédition, et cela malgré les

(1) Comme nous avons dit au paragraphe 2 du premier chapitre, c'était Aristote qui était à Louvain, en matière de philosophie, l'unique autorité. Les théories du « Discours » sont au contraire une série de raisonnements s'approchant de la philosophie des stoïciens et de Platon.

(2) Dominique Nelis habitait une maison rue de Paris, qui avait été l'ancienne résidence du célèbre Rega et celle de van den Schrieck, et autrefois, propriété de l'abbaye de Parc. C'est de là que provient très probablement l'erreur des biographes de Nelis qui prétendent que celui-ci s'était retiré à l'abbaye de Parc.

(3) Ceux-ci portent comme indication : « de la typographie acad. à Louvain ».

(4) Certains biographes de Nelis prétendent qu'il aurait composé son « Discours » ou « Fragment » en 1761, et qu'il aurait seulement édité en 1764. Il nous a été impossible de trouver des renseignements là-dessus. Toutefois est-il exact que le « Fragment » est un produit de jeunesse et même prématuré, comme nous le dirons plus loin.

(5) Les différents exemplaires que nous avons eu en main portaient comme nom d'imprimerie « de la typogr. ac. à Louvain » ou « A Louvain, chez J.-F. Maswiens, MDCCLXIV ».

protestations de l'auteur. Heureusement pour celui-ci, qu'à ce moment psychologique la censure intervint et confisqua dans le bureau de l'imprimeur 70 exemplaires imprimés. De son côté, Paquot, grand ami de Nelis, et, comme lui, protégé du Commissaire royal, adressa à ce dernier une lettre, afin d'obtenir son intervention en faveur de l'auteur du « Discours » (6).

« On a d'abord crié beaucoup, écrit-il, sur ce qu'il avait fait imprimer chez lui, et, par conséquence, sur ce qu'il avait une presse domestique. Mais le bruit qu'on fit à cette occasion n'est rien au prix du vacarme que ses ennemis ont excité depuis, et qui est devenu universel depuis que l'ouvrage est public. »

Touchant ensuite à la possibilité d'une réédition, qui lui semble d'autant plus probable que les planches existent toujours, Paquot continue : « Il n'est pas possible d'exprimer avec quelle impression on a lu cette brochure, et l'on ne s'est pas caché sur le dessein qu'on avait d'attaquer bien plutôt l'auteur que l'ouvrage...

« On eût cru qu'il ne s'était pas proposé moins que de pendre l'Etat. On commença presque à trouver des propositions censurables et on les publiait sur les toits. On se réduisit à attaquer la pièce du côté du plan, du style, de la marche, etc., etc.; l'auteur n'est jamais oublié. »

Et la relation finit en priant de Neny de vouloir intervenir au sujet de l'opuscule et « des deux ou trois critiques prêtes pour l'impression » (7).

Quant à la première partie de la demande, la réponse

(6) Nous parlons ici du « Discours » pour éviter les confusions avec un autre opuscule que Nelis éditait en 1765 à l'imprimerie universitaire de Louvain, et qui s'intitulait *Alexis, fragment sur l'éducation d'un Prince*.

(7) A. G. R. Mss. dvs. n° 2022. Lettres de l'abbé Paquot à P.-F. de Neny, du 8 janvier 1764.

fut prompt. Par dépêche, du 9 janvier 1764, « au Recteur et autres de l'Université de Louvain », Sa Majesté fait connaître : « Qu'on a imprimé... une petite production du bibliothécaire de l'Université, Nelis, et ça contre son gré, nonobstant ses oppositions. Et comme il importe de ne pas tolérer un procédé si contraire aux lois, caractérisé d'ailleurs par la passion et la méchanceté la plus outrée, nous vous faisons la présente pour vous dire... »

Suivent les ordonnances que Sa Majesté donne à l'Université :

1° La destruction de toutes les planches de l'impression de l'ouvrage.

2° La levée et la confiscation de tous les exemplaires chez l'imprimeur même et chez les suppôts de l'université sans exception quelconque.

3° L'ordre de prendre les mesures les plus efficaces « pour empêcher que personne ne s'avise d'écrire ou de publier quelqu'écrit à ce sujet, ce que nous ne verrions pas sans indignation, attendu la protection particulière que nous accordons au bibliothécaire Nelis, à cause de ses talents, de son application, et de sa conduite ». Le gouvernement fait appel à la bienveillance du Mayeur de Louvain pour seconder ses ordres, et exige dans les deux jours un compte rendu de l'Université relatif à leur exécution (8).

La saisie du libelle n'entraîna pas les suites fâcheuses dont l'éditeur avait été menacé par l'ordonnance impériale. Quant à Nelis, le crédit dont il jouissait à la cour le mit à l'abri des ennuis qu'aurait pu lui valoir son infraction

(8) Cf. *Note sur une critique publiée en 1765 contre Mgr. DE NELIS lorsqu'il fut bibliothécaire de l'Université*, dans l'*Annuaire de l'Université de Louvain* de 1842, p. 125 et suiv.; A. PUTTEMANS, *La Censure dans les Pays-Bas Autrichiens*, Bruxelles, 1935, p. 117.

aux règlements de la police des livres. De son côté, il ne manqua pas de s'interposer en faveur de ses adversaires : le résultat n'en fut pas moins satisfaisant pour eux.

Aussi on pouvait considérer comme clos l'incident, quand, à peine deux mois plus tard, un évènement imprévu rendit de nouveau actuelle l'affaire du « Discours ».

Que s'était-il passé ? Un anonyme avait lancé comme réplique au « Discours » une critique intitulée « Les deux Chrysippes ou le stoïcien démasqué, roman comique pour servir d'introduction à l'essai de paraphrase de la nouvelle apocalypse du nouvel apôtre de l'amour, connu sous le nom de *Fragment* ». A la main était collé un papillon portant ces mots : « Si vous souhaitez quelqu'exemplaire, il ne faut pas différer de les faire venir sans bruit » (9).

Qui fut l'auteur de cette parodie, et que voulait-il ? Voilà des questions auxquelles nous répondrons après avoir analysé et commenté le « Discours ».

2. LE « DISCOURS A LYSIMAQUE ».

Le « Discours » débute en excitant Lysimaque à l'amour. « Aimons, cher Lysimaque, aimons. S'il est doux, s'il est permis d'aimer, faisons-nous de l'amour (il ne s'agit pas de l'amour profane, comme l'auteur l'indique en note) l'occupation de toute notre vie. Mais aimons avec discernement et avec noblesse. » L'amour sentimental et grossier qui tarit tant la source des délices purs et paisibles, ne mé-

(9) A. G. R., C. P. n° 1061.

rite pas le nom d'amour. Quand faut-il aimer ? Toujours, puisqu'il ne faut jamais cesser d'être heureux (10).

Le siège de l'amour est le cœur humain, son auteur, c'est Dieu lui-même. *Le rôle de l'amour* est de *diriger tous les sentiments du cœur* (11), sinon l'amour ne correspond pas à son but. Car *l'homme doit vivre pour son plaisir* (12), ce qui est possible s'il vit pour l'amour. De là, l'invitation à l'amour de venir s'installer au cœur de Lysimaque.

S'il est inutile de prouver qu'il est doux d'aimer, il faut cependant prouver qu'il est *nécessaire d'aimer toujours* : « Il faut avoir, tous les instants de la vie, marqués par des amours, puisqu'il ne faut jamais cesser d'être heureux (13). » Cependant, il faut d'abord *déprendre les âmes de leurs amours ordinaires* (anéantissement), pour leur

(10) L'auteur de la paraphrase lancée sous le titre « Les deux Chrysippes » contre l'auteur du « Discours », accuse Nelis d'être stoïcien, c'est-à-dire adhérent de la philosophie de Zénon. Celui-ci, avec ses disciples Cléanthe et Chrysippe, sont les fondateurs de l'école stoïcienne. Une de leurs idées fondamentales fut la connaissance de soi-même d'où ils puisaient l'amour, principe du bonheur. C'est cette idée que Nelis semble suggérer dans l'exorde de son « Discours » et qui fait que l'auteur de la paraphrase le met en contradiction avec lui-même. Ou l'amour puisé de la connaissance de soi est le principe du bonheur, et alors Nelis est stoïcien; ou l'homme ne puise pas dans son « soi » cet amour, mais il a besoin d'un aide pour y parvenir, et alors l'Amour n'est plus le principe, mais seulement le moyen du bonheur. Nelis veut que l'amour et le bonheur soient stables (idéal des stoïciens).

(11) L'auteur lui confie une fonction rationnelle, ce qui semble être une idée due au platonisme.

(12) Principe prôné par les épicuriens. Selon la morale d'Épicure, les plaisirs stables et illimités sont les choses les *seules* dignes d'être recherchées par une intelligence. C'est ainsi que les épicuriens, comme les stoïciens, glorifient l'amour, et que le culte de l'amitié est une chose sacrée dans la morale épicurienne.

(13) Le but (continu) de l'amour qui doit être la perfection est ici le plaisir illimité (épicurisme). L'épicurisme se propose d'assurer à l'homme un bonheur qui ne dépend ni des autres hommes, ni du hasard; un souverain bien donc fixe, parfait et immuable.

rendre le véritable amour, le seul qui fait vraiment heureux, parce que c'est *le seul* qui est *stable* (14).

Ces affections sont ordonnées à la loi invariable, qui règle les distances et les rapports entre les différentes créatures. Cela, c'est l'ordre. *La source de l'amour, c'est l'ordre*. La nature intelligente qui s'écarte de l'ordre, donc de l'amour, trouve du tourment et son supplice, car l'ordre est indispensable, donc nécessaire (15). Voici quelles sont les qualités que l'amour doit posséder et que possède aussi la source dont il découle. Il doit être pur, immuable, immortel. En remontant à l'ordre, on remonte à l'amour, l'amour de l'ordre, voilà l'origine, la source du véritable amour. L'amour de l'ordre fait oublier les liens qui attachent l'homme à l'ici-bas. Il porte ses regards au delà des sphères multiples qui nagent comme des atomes dans l'immensité des cieux, et nous fait découvrir à côté du Trône de l'Auteur de tout, l'ordre plus ancien que l'Univers et à la structure duquel il a procédé (16). *Le cœur n'a qu'à prendre son essor pour monter et se mettre à la place que le Maître lui a marquée sur l'Echelle des Etres, pour n'avoir désormais d'autre soin que le soin délicieux d'aimer son Auteur. Près de Lui, et en Lui, nous trouvons un repos certain : « Courons-y, Lysimaque, et que rien ne nous sépare de l'objet qui, seul peut remplacer le vide de nos cœurs ». Ainsi on peut oublier la terre pour, en s'associant aux intelligences céles-*

(14) Le dépouillement d'une chose instable pour rendre en échange quelque chose de stable est une idée stoïcienne. C'est à un bonheur pareil que visaient les disciples de Zénon.

(15) L'ordre de l'auteur du « Discours » est la « Lex aeterna » de saint Paul (Rom. II, 14-15), la loi éternelle qui est dans chaque cœur humain et à laquelle tout doit être subordonné : « ils (les païens) montrent que ce que la loi ordonne est écrit dans leurs cœurs... » Remarquez que dans le « Discours » le moment intellectuel est très accentué : « La nature intelligente ». La norme de la loi reste la loi, mais la loi doit être subordonnée à la loi éternelle (Platon).

(16) Allusion au monde des idées de Platon, qui procède à l'organisation de l'Univers; le demiurge de Platon, le Logos de saint Jean.

tes, aimer Dieu et d'autres intelligences capables du même bonheur (17).

Cependant, il pourrait se faire qu'on juge cet amour trop métaphysique pour ce globe, trop peu humain, étant donné que l'homme ne peut jamais quitter la terre pour toujours aimer de cette manière. C'est pourquoi *l'Auteur de notre être nous a voulu donner un cœur où habiteraient la joie et les tranquilles plaisirs*. Cela fait que chaque homme peut aimer dans l'ordre. Celui qui le fait a l'esprit tranquille et paisible, pareil à la cime de ces montagnes qui voient au-dessous d'elle les vents et les tempêtes. Les autres, avec tous leurs amours se rendent malheureux. Car il y a plus de bonheur à aimer dans l'ordre ne fut-ce qu'un instant, qu'à goûter tous les autres amours. *Dans la philosophie de l'ordre, il faut donc chercher le repos, la joie du cœur, et on... l'y trouve.*

Où faut-il chercher cette philosophie de l'amour ? Pas dans les lieux où on l'attendrait. Athènes. Lacédémone. les

(17) Ici, l'auteur des « Deux Chrysippes » accuse Nelis de quiétisme, mysticisme prêché au xiv^e siècle par les Beggards. Sous prétexte de tenir l'âme unie étroitement à Dieu, leur doctrine la détourne de l'accomplissement des devoirs extérieurs, pour l'établir dans un état de quiétude coupable et même dangereuse. En 1675, un prêtre espagnol, Molinos, lui donna une forme systématique en soutenant dans son « *Guide spirituel* » que l'amour parvenu à l'état de perfection demeure uni à Dieu, sans produire aucun acte. Son « état de perfection » tient lieu de tous autres actes et s'appelle « acte continu ». L'âme devient indifférente à son propre salut, reçoit des impressions sensibles, même les plus opposées à la loi divine, sans commettre aucun péché. Innocent XI condamnait en 1687 cette doctrine immorale que Molinos d'ailleurs rétracta. La célèbre Mme de Guyon soutient la première partie du système de Molinos, le propage et trouve en France de nombreux adhérents. A son tour, Fénelon se met à exposer dans ses « *Maximes des Savants* » un quiétisme mitigé. Il condamne expressément l'acte continu des faux mystiques et déclare chimérique cet état permanent et irrévocable. Mais il paraît admettre un état habituel de pur amour où le désir des récompenses et la crainte des châtimens n'ont plus de part, et dans lequel le sacrifice résolu de la récompense éternelle et du salut peut devenir un acte de perfection. Le molinisme et le quiétisme de Fénelon trouvèrent jusqu'au xviii^e siècle de nombreuses sympathies.

villes des philosophes de la Grèce qu'on connaît par le Lycée et le Portique (18). Ces lieux, non barbares, ont bien le nom, mais pas la pratique de l'amour. Celle-ci, une nation la possède que nous appelons barbare. Sa philosophie est un présent du Ciel. C'est pour cela qu'il faut connaître ses maximes et ne pas demander d'autres garants (19). En voici les principaux : Dieu est le Créateur du ciel et de la terre. Il créa pour l'homme la terre et l'homme pour Lui. C'est là la foi fondamentale de la Création. L'homme, comme les autres intelligences, peut se tourner vers son Auteur. Il lui doit un culte raisonnable et intérieur, c'est-à-dire la conformité de sa volonté avec celle de Dieu le Seul à aimer. Remercions-le sans cesse pour ses bienfaits incessibles. Demandez ce qui manque. Appuyons-nous sur Lui pour ce qui regarde le futur. Que le Culte public extérieur qu'on Lui rend, témoigne à nos semblables les sentiments de cette reconnaissance et de cette dépendance. Si on aime, tout est bien. Faisons-le et nous pourrons nous reposer sur la Providence. *Sous l'empire de la Providence, point d'aveugle hasard*, point de désastre, superflues les plaintes, inutiles les chagrins. *Il faut se trouver à sa place sans crainte* comme sans besoin, et *maintenir son esprit tranquille et paisible dans les situations les plus ordinaires de la vie*.

« Je vis autrefois, continue le philosophe en s'expliquant sur l'origine des maximes, cette nation fortunée et amie du Ciel (20). Un respectueux vieillard me donna les premières

(18) Allusion à la philosophie des Grecs. Le Lycée (du grec Lukeion : bois des loups) est le nom d'une ancienne promenade d'Athènes, sur les bords de l'Ilissus. Aristote y instruisait ses disciples; l'Ecole philosophique dont il fut le fondateur ainsi que ses doctrines furent désignées par le même nom. Le *Portique*, nom d'une secte philosophique des stoïciens, parce que leur chef Zénon de Citium enseignait sous un portique d'Athènes.

(19) Allusion à la Judée.

(20) Détails qui montrent que l'auteur fait allusion à la religion juive.

notions des choses que vous venez d'entendre; je n'oublierai jamais ses bienfaits. » Et l'auteur continue par la description des lieux où il vécut pendant ses années d'exil, et raconte des expériences qu'il a faites. C'est en Egypte, où la vie fut soulagée par ces maximes, tandis qu'elle fut insupportable en Grèce où elles ne furent pas connues. On n'a, d'ailleurs, qu'à comparer les assemblées religieuses (Culte) de ces deux peuples à celles de la Judée pour juger comment ils pensent de Dieu (21). Leur culte est l'expression de leurs croyances. En faisant la comparaison entre les prêtres grecs, ceux de Memphis, et ceux des juifs, l'auteur conclut que la vie des premiers est *sans amour* et, par conséquent, *inutile comme les pyramides, qui sont des vanités sans sens* (22), comme la vie sans amour. Parlons donc plutôt du secret de la facilité qui est l'art important d'aimer. Partout où il manque, il manque la sagesse. Mais l'homme qui est une intelligence, a besoin d'un appui, que les maximes des héros du Portique enlèvent au cœur humain loin de lui donner. A eux, le moi humain suffit (23). Mais cela ne suffit pas à Ly-simaque, il lui faut une nourriture plus forte qu'à l'esprit

(21) Pour les renseignements sur l'Orient dans le premier opuscule philosophique, nous renvoyons notre lecteur au paragraphe qui nous consacrerons plus loin à l'orientalisme (voir p. 114).

(22) Nelis exprime ici la conception de son temps au sujet des pyramides. ROLLIN, dans son *Histoire Ancienne* (Paris, 1711, t. 1^{er}, chap. I, 2^e partie, p. 57, note que les princes qui les avaient fait bâtir n'avaient d'autre vue que d'éterniser leur nom et de se préparer un superbe et magnifique tombeau. Tandis que VOLTAIRE, dans son article sur l'Egypte (*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, t. 15, p. 110 sq., de l'édition Werdet et Lequien, Paris, 1826), dit que les pyramides furent élevées par le « despotisme et la vanité, la servitude et la superstition, mais que c'était surtout la vanité qui en avait part ». BOSSUET reconnaît leur vraie destination : « Ces pyramides, écrit-il, étaient des tombeaux; encore, les rois qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, et ils n'ont pas joui de leur sépulture ». (Voir *Discours sur l'Histoire Universelle*, p. 309, t. IX de l'édition Outhenin-Chalandre, Besançon-Paris, 1840.

(23) Voir note 10 de ce paragraphe.

vulgaire. Voici un résumé de la doctrine dont il se nourrit. Tout ce que nous voyons et ne voyons pas, est l'ouvrage d'un être, infini en bonté, en sagesse et en puissance (24). Près de Lui et en Lui, nous trouvons un repos calme, durable. Nous trouvons le calme qu'en vain nous cherchons dans les créatures (25). Courons-y, Lysimaque, sa présence est tout près de nous. Il n'y a que des égarements, si l'on s'écarte de Dieu. Il est naturel qu'un être s'égare, qui n'use pas d'un pouvoir qui renferme tous les titres de sa noblesse et de son bonheur. L'homme est fait pour vivre dans une totale dépendance de son Auteur, dans une perpétuelle communication avec Lui (26). La vie des intelligences est en Dieu et avec Dieu (27). Mille choses pénétrant par les sens dans l'âme, y dégradent les traits qui y avaient gravé son image, et d'ordinaire, il nous est difficile de les réparer. Il nous est difficile de concevoir des pensées dignes de notre origine. L'homme lutte presque toujours contre les fantômes qu'enfante la matière. Ces fantômes se « réalisent » dans notre esprit, et l'Être des êtres est pour nous comme s'Il n'était pas. Ce n'est pas par l'imagination (28), mais *par le cœur qu'il faut cher-*

(24) Nelis fait sentir qu'il parle de l'amour dans le sens chrétien. Le Dieu dont il parle est le Dieu Créateur de Plotin (École d'Alexandrine).

(25) Plus loin (voir note 27), l'auteur complète sa pensée en disant que la grâce est indispensable pour monter à Lui.

(26) *Inquietum est cor meum donec requiescat in te* (saint Augustin).

(27) Voir notre 25. Nelis complète ici sa pensée.

(28) L'auteur semble vouloir se rattacher à la philosophie idéaliste de Malebranche. Au chapitre II de la *recherche de la Vérité*, MALEBRANCHE explique comment l'imagination devient souvent la cause de certaines erreurs. C'est contre ces erreurs que Nelis veut prémunir. Voici l'explication qu'il faut donner, semble-t-il, à ce passage très obscur du « Discours ». Suivant ici Platon, Nelis accepte que le Créateur nous a fait de telle sorte qu'il a inscrit en nous ses traits. Que se passe-t-il chez la majorité des hommes ? Les « Phantasmata » (l'ensemble des représentations qui sont en nous venant des sens et auxquelles nous donnons le nom de monde extérieur), sont réalisées d'emblée pour la plu-

cher Dieu. (29). Le cœur doit garder en dépôt les vérités que nous n'avons pas reconnues et les suggérer lorsque ses preuves cessent de nous être présentes (30). L'homme ne peut pas toujours se conduire par la vue claire des principes. *L'esprit voit un moment la vérité, l'instant d'après, elle échappe, l'habitude nous la rappelle. La philosophie recourt aux coutumes,* non quand elle cherche la vérité, mais *lorsqu'ayant reconnu où la vérité fait sa demeure, il s'agit de nous rendre cette découverte utile* (31).

« J'indiquais, ainsi finit le philosophe, la route du bonheur à Lysimaque, non par les faibles principes du Portique ou du jardin d'Académie (32), mais par d'autres. » L'expérience apprend que, s'il est évident que le bonheur consiste à aimer toujours, si l'on peut trouver ici-bas ce bonheur, ou ce qui en approche de fort près, ce ne sera jamais que dans ce commerce de bienfaits que Dieu a établi entre Lui et sa créature. Ce commerce doit devenir toujours plus intime jusque là où Dieu veut que nous soyons uniquement occupés du soin d'aimer selon les règles imprescriptibles de l'ordre.

part des hommes. Mais la plupart des hommes ne les dépasse jamais. Notre âme et les traits divins restent ignorés et méconnus, ce qui fait dire à Nelis qu'ils sont dégradés. Le vrai bonheur consisterait à retrouver les traits divins primitifs; dans ces traits divins Dieu, et dans la communication avec Dieu le vrai bonheur.

(29) Nelis parle la langue de son temps, pour qui « cœur » égale sentiment, mais un sentiment doué de la faculté de connaître.

(30) Le cœur (ici l'âme, semble-t-il) doit garder le dépôt de toutes les richesses que le Créateur y avait déposées; alors même qu'elles n'ont pas été découvertes. Car nous possédons des richesses insoupçonnées, que le cœur peut suggérer lorsque nous n'en avons pas le sentiment.

(31) Une pure analyse psychologique. Quand nous avons contemplé la vérité, nous avons contracté l'habitude de cette contemplation. Des influences contraires intervenant, la vérité nous peut échapper, mais les habitudes contractées nous la rendent.

(32) Allusion à la philosophie hellénique (voir plus haut la note 17). L'Académie, bois à l'O. d'Athènes, appelé d'un de ses anciens possesseurs le héros Akademos. Plus tard, nom donné à l'école philosophique de Platon, qui possédait à cet endroit une maison de campagne.

Une lecture attentive du « Discours » fait deviner qu'on se trouve devant une œuvre de jeunesse de Nelis dans laquelle il ne faut pas rechercher une profonde métaphysique. La philosophie que Nelis y développe n'est ni très solide, ni très poussée. C'est plutôt une mise en œuvre de réminiscences de lectures, (autant philosophiques qu'historiques et théologiques), de l'auteur, et il aurait pu donner à son Discours philosophico-littéraire aussi bien le nom de traité moral que philosophique.

Nous n'avons plus à revenir sur les traces que l'influence des Stoïciens, des Platoniciens, aussi bien que celle des Epicuriens et des philosophes modernes (Malebranche) y ont laissées. Plus grande que toutes ces influences, est celle de la propre époque, que Nelis a subie profondément.

La philosophie du « Discours » est une espèce de déisme rationaliste. Elle peut se résumer dans la thèse que tout ce qui existe est fait pour l'homme et l'homme pour Dieu. Si chacun voulait la reconnaître, y croire et l'appliquer, le monde cesserait d'être malheureux. Il comprendrait, sans difficulté, son devoir d'aimer son Créateur. Cet amour de Dieu, Nelis le considère comme la conciliation harmonieuse entre le dieu créateur qui existe, et l'homme, qui a le devoir de le servir.

En parlant de l' « amour du Créateur », Nelis a en vue Dieu. La philosophie à laquelle il fait allusion et qui est « un présent du Ciel », indique qu'il s'agit du Dieu des Chrétiens, et non pas du Dieu avec les attributs que mettent en relief les philosophes de son temps, ce « Dieu Créateur du monde », « l'ordonnateur de l'Univers », « l'horloge et l'horloger » de Voltaire, l'Auteur de tout.

Il est évident que la philosophie que Nelis développe dans son « Discours », n'est pas une métaphysique destinée aux masses. Au contraire, comme beaucoup d'écrivains du XVIII^e siècle, Nelis ne songe qu'à une élite. On ne voit pas

comment avec ses arguments, l'homme ordinaire se donnerait au « soin délicieux d'aimer son Auteur ».

Nelis est d'ailleurs tout le premier à le dire. Ses opuscules philosophiques sont des : « brochures qui ne se vendent pas »; elles n'ont été imprimées « qu'en petit nombre », et ce nombre est pour « quelques esprits éclairés », et pour ceux pour qui « des amis demanderont des exemplaires » (33). Cela n'empêche pas que sa philosophie, dont nous connaissons maintenant l'ébauche, et qu'il continue à développer, a connu un certain succès.

La raison n'en n'est pas difficile à trouver. Nelis, dont la métaphysique n'est guère profonde, sait adapter sa philosophie à l'esprit et aux besoins de ses contemporains, jugeant qu'il « faut parler de ces choses-là, humainement et clairement comme de toutes les autres ».

C'est là la raison pour laquelle Nelis s'est acquis le titre de « plus grand philosophe belge du XVIII^e siècle ».

3. LA RÉPLIQUE : LES DEUX CHRYSIPPES.

Les deux Chrysippes, ou le stoïcien démasqué, roman comique pour servir d'introduction à l'essai de paraphrase de la nouvelle apocalypse du nouvel Apôtre de l'Amour, connu sous le nom de « Fragment ». A Leyden, pour H. Coster, à la Montagne de Sion. Indication fausse d'éditeur, qui a pour but de cacher le véritable imprimeur, sans doute de Louvain.

Cette brochure in-12, de plus de 100 pages, contient en même temps que la reproduction intégrale et amplement commentée du « Discours », une série de documents ayant

(33) Expressions empruntées aux différentes lettres, adressées au philosophe suisse J.-G. LAVATER.

rapport ou aux personnages dudit opuscule, ou à son auteur. En voici l'index, qui sera suivi d'une brève analyse des principaux morceaux.

1. La vie de Chrysippe-le-Vieux, p. 3-6.

2. La vie de Lysimaque, p. 6-7.

3. Une série de parallèles entre Chrysippe-le-Vieux et sa copie Nelis, Chrysippe-le-Jeune, qui se sert de la doctrine du premier pour masquer la sienne, p. 7.

4. Préface à la paraphrase, p. 8-14.

5. Essai de paraphrase (une reproduction intégrale du « Fragment » amplement commentée), p. 14-112.

6. Une série de 94 Maximes tirées du « Fragment », p. 113-118.

7 et 8. Ode pour servir d'antioide à Monsieur l'Auteur du « Fragment », suivie d'un madrigal, p. 119-120.

9. Sonnet, p. 121.

10. Vers pour servir à Monsieur l'Auteur du « Fragment », avec le repentir de l'auteur de la paraphrase.

Chrysippe-le-Vieux (p. 3-6), philosophe stoïcien, natif de Soli (Cilicie), fut élève de Zénon et Cléanthe. Esprit fort subtil, mais très hautain, il contrecarrait ses maîtres sans avoir, toutefois, l'audace de se prononcer durement sur eux. Se contentant de leurs principes, il se réservait de trouver lui-même les démonstrations. Nature laborieuse, il écrit jusqu'à 750 volumes. On prétend que c'était l'envie qu'il porte à Epicure qui le poussa dans cette voie. De sérieux défauts, comme un manque de soin, quantité de répétitions ennuyeuses et souvent même des contradictions, diminuaient singulièrement la valeur de ses travaux. Il s'associa pendant quelque temps aux Académiciens, mais à cause des doctrines parmi

lesquelles il y en avait d'obscènes, il ne faisait guère honneur aux stoïciens. Selon lui, les dieux étaient périssables, il admettait la communauté des femmes parmi les sages et enseignait qu'on devait fricasser les cadavres et les manger. Selon des témoignages, comme celui d'Appolidore d'Athènes, il n'était qu'un compilateur. Sa préférence pour les sophismes fut généralement connue. Voici en quoi se résume l'essentiel de sa morale : « La vertu est le souverain bien, toutes les autres choses sont indifférentes » ; ce qui l'amenait à cette conclusion qu'il ne fallait jamais se déplaire dans sa situation présente, ni à la vue de celle de nos frères. Chrysippe mourut l'an 563 (34), de la fondation de Rome, âgé de 75 ans. L'auteur de la paraphrase démontre que le personnage de l'ancien philosophe qui adresse son discours à Lysimaque, sous lequel se cache l'auteur du « Fragment », mais dont il ne donne jamais le nom, n'est pas autre que ce Chrysippe-le-Vieux. C'est son système de philosophie stoïcienne qui sert comme masque au « Fragmenteur ».

Lysimaque (p. 6-7). C'est quelqu'un qui a suivi Alexandre-le-Grand en Asie et qui fut avec lui en Egypte. Il fut philosophe et c'est ce Lysimaque qui, après la mort d'Alexandre, a obtenu le gouvernement de la Thrace, dont il se fait roi à la suite.

Lysimaque aurait été tué dans une bataille, en 472 de la fondation de Rome. Chrysippe, comme l'auteur des « Deux Chrysippes » le croit, serait mort en 563. D'où sa conclusion que Chrysippe et Lysimaque furent loin d'être contemporains (34).

Se basant sur des analogies que l'auteur du pamphlet a

(34) Nous laissons ces données au compte de l'auteur des « Deux Chrysippes ». Selon d'autres, Lysimaque serait tombé dans une bataille, en 280 avant J.-C., environ. Chrysippe serait, suivant la plupart des témoignages, né vers la même époque. Il est mort à Athènes, en 307 avant J.-C.

constatées entre la personne, les doctrines et l'œuvre de Chrysippe et celles de Nelis, il considère l'un comme la copie de l'autre. L'original est Chrysippe-le-Vieux, rien de plus évident qu'il désigne sa copie du nom de Chrysippe-le-Jeune. Une série d'attributs négatifs entre les deux, doivent montrer en quoi la copie diffère de son original (p. 7).

L'Original : Chrysippe-le-Vieux

La copie: Chrysippe-le-Jeune

1. Etait de Soli, ville de Cilicie.

Est de Lunebourg (35), ville des Pays-Bas.

2. A eu Zénon et Cléanthe pour maîtres.

A eu des autres maîtres.

3. A été chef du Portique.

A été le premier de Louvain.

4. A écrit 705 volumes.

N'a écrit que quatre brochures.

5. A enseigné des obscénités.

N'oserait y songer sans horreur.

6. A enseigné que l'on doit manger les cadavres.

N'oserait tuer un poulet.

7. Croyait les dieux périssables.

Ne croit qu'un seul Dieu, au moins sommes-nous dans cette persuasion. Le « Fragment » en fait foi.

8. Regardait la vertu pour le Souverain Bien.

Fait consister le Souverain Bien dans l'heureuse éternité.

9. Est mort.

Vit encore, s'il n'est pas mort depuis quinze jours. Oui, nous prions Dieu qu'Il lui plaise par sa Miséricorde, de le conserver encore longtemps pour sa gloire et pour l'honneur de l'Université de Louvain. Amen.

(35) Allusion au sobriquet donné aux Malinois, « Maneblusschers », éteigneurs de la lune, qu'ils avaient reçu par suite d'un incident local.

Après avoir « démasqué le stoïcien », l'auteur des « deux Chrysippes » continue à donner d'autres détails sur l'auteur du « Fragment », qu'il appelle le « nouvel apôtre de l'amour ». Celui-ci est un être supérieur, étant donné qu'il entend écrire sur des principes que personne n'a connu avant lui. Cependant, le titre annonce par malheur « Les principes du vrai bonheur », mais, ajoute le libelliste, méchamment : « Jusqu'à présent, personne n'a réussi à découvrir dans tout le « Fragment » la moindre trace du principe, bien moins des principes du vrai bonheur ». Et cela n'est pas la seule inexactitude dans le titre. Celui-ci prétend que le « Fragment » a été imprimé « à l'imprimerie de l'Université », tandis que tout le monde sait qu'il est tiré d'une presse qui se trouve à la maison du préfet de la bibliothèque universitaire. Grande inconséquence pour un homme qui proclame hautement « de parler le langage de la vérité... »

Quant au contenu du « Fragment », auprès de ce chef-d'œuvre, les Almanachs de Nostradamus ou de Cullianis à Pinto, le Talmud des juifs, l'Alcoran de Mahomet, les Hommes illustres des Pays-Bas, la Bibliothèque raisonnée, la Chronique de Malines, ne sont que des riens pompeux. « Dans le « Fragment », on trouve tout, même ce que l'on ne cherche pas, mais ce qu'on cherche, on ne trouve jamais ».

Aussi son auteur a beau souhaiter que le lecteur du « Fragment », à la fin de ses lectures, ait découvert « les vrais principes du vrai bonheur », on a le droit d'en douter fort ; tout ce que le « Discours » lui a inspiré, ce sont un nombre de principes tout à fait opposés sur l'amour. Pourtant, parce que c'est sur l'amour, « cet amour héros et dompteur », sur « l'amour de l'ordre » que roule le « Discours », le libelliste supposant que le lecteur aura vraisemblablement plus de peine à comprendre son auteur que quelqu'un qui se plonge dans les lectures de l'Apocalypse

de « l'apôtre de l'amour » (36) ; il indique l'auteur du « Fragment » sous le nom de « nouvel apôtre de l'amour » et son « Discours » est une « nouvelle Apocalypse ».

A la page 14 de l'édition in-12°, à laquelle nous avons emprunté ces malicieuses remarques, commence enfin la paraphrase qui va jusqu'à la page 112. Voilà en quoi elle consiste. C'est une analyse minutieuse du texte intégral du « Discours ». L'analyse se trouve du côté droit des pages, et est accompagnée d'un commentaire, remplissant le côté gauche. Ce commentaire, sous l'apparence d'un éclaircissement du texte, est au fond, une critique aigre s'attaquant à tour de rôle à la pensée et à la personne de l'auteur. Celui-ci est ridiculisé d'une manière ignoble et le sarcasme mordant de l'auteur de la paraphrase n'a guère plus d'égard pour l'œuvre que pour les idées et les talents de Nelis. Nous reproduisons ici, comme spécimen, le commencement de la paraphrase, qui attaque le début du « Discours » que nous avons cité.

« Aimons, cher Lysimaque. — Digne début d'un apôtre de l'amour, aussi votre patron ne cessait-il de dire : *Filioli diligite alterutrum*.

Mais aimons avec discernement. — Fort bien, car l'amour est aveugle.

Et avec noblesse. — Oui, comme l'Espagnol qui, ayant été surpris, la nuit, descendant par une échelle de cordes de la chambre de sa Maîtresse, estima mieux de se faire prendre comme Voleur que de découvrir ses intrigues amoureuses et de compromettre ainsi la réputation de sa belle Pièce. Du sérieux ! C'est donc l'amour le principe du vrai bonheur. »

Et le sarcasme continue : « Mais cet Amour, est-il entre les mains de l'homme ?

(36) Saint Jean.

Peut-on le puiser dans le Moi, le fameux Moi des Stoïciens. Si cela est vrai, le voilà Stoïcien, malgré vous. Ci cela n'est pas, si l'homme ne peut pas puiser dans son Moi cet Amour, il a absolument besoin d'un aide pour parvenir à cet Amour, et, par conséquent, l'Amour n'est plus le principe du vrai bonheur, mais le moien seulement. Pourquoi ne pas parler le langage des Théologiens, des Saints Pères et de l'Eglise ? Dites avec eux que les principes du vrai bonheur sont la miséricorde de Dieu et la grâce de J.-C... »

Après avoir parcouru et commenté de cette manière le « Discours », l'auteur de la paraphrase présente à la manière de Sénèque à Lucile, un bouquet de 94 « Maximes » à ses lecteurs (p. 113-118). Faut-il dire expressément que le but des maximes est le même que celui des commentaires, c'est-à-dire ridiculiser l'auteur et sa doctrine ?

Page 119, contient enfin une « Ode pour servir d'antiole à M. l'auteur du Discours ». Nous renvoyons notre lecteur à l'appendice de ce volume, où nous l'avons reproduit, ainsi qu'un sonnet et un madrigal qui forment la fin du pamphlet. Avec la satire mordante des pages 121 et suivantes se termine le petit volume.

De nouveau, le Gouvernement fut obligé d'intervenir en faveur de son protégé. Le 10 mars 1764, Charles de Lorraine infligeait à l'Université, qui était chargée de la police des livres, « l'obligation de faire les recherches nécessaires, pour découvrir l'auteur, l'imprimeur et les distributeurs du libelle, publié récemment dans la ville » (37).

Le Recteur de l'Université, qui avait déjà émis un décret en date du 11 janvier ordonnant, sous des peines les plus sévères, de « remettre dans les vingt-quatre heures entre ses mains, tous les exemplaires du Discours », promulgua le 15 mai de la même année, un nouveau décret.

Après y avoir condamné « Les deux Chrysippes », il

(37) A. G. R., C. P., n° 1061.

ordonnait des poursuites contre tous ceux qui ne livreraient pas incessamment tous les exemplaires qu'ils détiendraient (38).

Nous avons pu constater que le libelle incriminé représente à l'heure actuelle une véritable rareté bibliophilique (39). D'autant plus sommes-nous reconnaissant à M. le bibliothécaire Dermul de la Bibliothèque Municipale d'Anvers qui, de la façon la plus aimable, nous a rendu possible la consultation de l'exemplaire qui se trouve à ladite bibliothèque sous le n° 15.299.

Reste à savoir qui a été l'auteur de tant d'insolence ?

Un certain Jean-François Verberght, originaire de Malines, et prêtre comme Nelis, semble s'être laissé entraîner dans cette mauvaise aventure par antipathie pour son heureux confrère. Professeur de philosophie à la « Pédagogie » du Porc en 1754, ensuite titulaire de la chaire de Droit Canon, chanoine à l'Eglise collégiale de Saint-Pierre, à Louvain, sa vie était assombrie par les souffrances d'une affection de foie. La maladie influençait son caractère, devenu aigre, triste et mélancolique.

Comment Nelis a-t-il supporté l'accès de rancune de ses nombreux adversaires ? De la façon que faisait prévoir sa nature molle et son caractère, ami des conciliations. « Les événements l'ont tellement écrasé, qu'il était devenu incapable de se défendre. Je l'ai trouvé hier, assure Paquot, au point que je ne répondais pas qu'il fallut plus de deux coups semblables pour l'envoyer à l'autre vie » (40).

Après plus de vingt ans, la pensée de ce qui s'était passé en 1764 et l'injustice qu'on lui avait faite alors, inspirait à Nelis la note aigre de la page 56 (8^e Entretien) de son

(38) A. G. R., C. P. n° 1061.

(39) En voici la raison : Nelis sut mettre la main sur les exemplaires qui n'étaient pas encore en circulation.

(40) A. G. R. Mss. dvs. N° 2022, Lettre à P.-F. de Neny.

« Aveugle » (41), et qu'il finit ainsi : « Un jaloux, qui, peut-être, n'était pas en état de lire et d'entendre l'Almanach de Gotha, s'avisa de faire une critique de cet opuscule, sous le titre des « Deux Chrysippes », critique que personne n'a comprise et peut-être pas lue, critique d'autant plus injuste que le « Fragment » n'était que pour quelques amis instruits comme on vient de le dire ». Le philosophe aveugle conclut qu'on devoit et qu'on pouvoit se plaire partout, et qu'avec « ce sens droit qu'il demandoit et la paix de l'âme, la grotte de Philoclès et le désert d'Oasis devoit encore avoir pour nous des charmes ».

C'est sans doute en obéissant à de pareils sentiments que Nelis éditait à peu près à la même époque un autre opuscule, intitulé *Alexis*.

4. ALEXIS. FRAGMENT SUR L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

Dans cet ouvrage, composé probablement en 1762, mais édité seulement à Louvain en 1764, Nelis se fait connaître comme partisan des principes de l'« Aufklärung », qui voulait enlever l'enseignement à la surveillance de l'Eglise pour le placer sous le contrôle de l'Etat.

Les chefs de l'école janséniste viennoise réussirent sans peine à persuader Marie-Thérèse qu'il appartenait en droit aux souverains de prendre en mains la haute direction dans l'enseignement. D'abord une commission de réforme fut instituée à Vienne. Ensuite on retira l'enseignement philosophique et théologique aux Jésuites pour le confier à

(41) *L'Aveugle de la Montagne*, opuscule édité en 1789 et contenant 18 entretiens philosophiques.

des professeurs d'une orthodoxie suspecte. Parmi la jeunesse, on propagea les livres des Jansénistes français. Une fois réalisée la réforme de l'enseignement universitaire, on songe à celui des collèges. Tout l'enseignement passe désormais entre les mains du Gouvernement, qui ne se contente pas de surveiller, mais qui le dirige aussi. Vers 1753, cette réforme est achevée en Allemagne et en Autriche. On n'attend que le bon moment pour l'étendre aux provinces belges. Ce moment vint avec la suppression de la Compagnie de Jésus (1773). Alors le Gouvernement put, sans peine, séculariser l'enseignement secondaire, qui, cependant, pendant un siècle et demi, avait été soumis à l'autorité incontestée de l'Eglise. Ne se doutant pas de ce qu'elle cédait, l'Eglise belge abandonnait, sans grande résistance, un de ses privilèges séculaires dans les mains du souverain. Dix ans avant, Nelis s'était prononcé en faveur de cette thèse dans son « Fragment ».

Voici une brève analyse de cet opuscule.

L'auteur débute par un éloge des *bons Souverains*, dont il esquisse le portrait. Ils *sont un véritable présent que le Ciel donne à une nation qu'il veut favoriser*. Leur devoir le plus pressant et le commencement de leurs joies a toujours été de tout rapporter à l'Être suprême, et d'affermir dans le cœur des sujets un amour tendre et éclairé de la religion.

« *Alexis* » répondit à cet idéal du Prince, légué par ses ancêtres. *Il eut des qualités éminentes; beaucoup de bon sens, un zèle éclairé et un amour sincère des hommes, qui dictaient tous ses actes. Bien que jeune encore, et gouvernant depuis peu le royaume de son père, il s'était attiré l'estime et l'admiration de son entourage. Il fut pour ses conseillers et ses sujets un exemple édifiant en ce qu'il puisait toutes ses lumières à la source de la Lumière éternelle.*

Un jour que l'on devait traiter devant lui une affaire

importante, il s'enfonce dans un bois. Là, il soupire vers le Ciel et demande à l'Être qui a tout créé, la lumière et la sagesse nécessaires pour bien conduire son peuple. Un courtisan, homme dur auparavant, est attendri jusqu'aux larmes, en voyant s'agenouiller le prince. Désormais, il en parle avec transport et, touché par l'exemple, il devient, comme le prince, un modèle de vertu.

Cette vertu, Alexis n'hésite pas à reconnaître qu'il la doit à l'excellent maître qui l'a formé. S'il se nourrit des sages paroles d'un inconnu, c'est qu'il lui rappelle son précepteur vénéré. D'ailleurs, la leçon qu'Alexis apprend de ses lèvres ne s'écarte en rien de l'enseignement que le Prince a reçu, et il rend grâce à la Providence qui lui a fourni, pour l'éclairer, un si précieux secours.

Puisque *Dieu même fait d'un prince le père de son peuple*, le Souverain doit avoir le cœur grand et large, et prier Dieu de le lui élargir de plus en plus. Ainsi, il lui sera possible de servir Dieu en faisant du bien, le seul titre de la véritable grandeur. *La grande leçon qu'il doit enseigner, c'est servir Dieu.*

Mais le culte de Dieu (ou de la religion) ne suffit pas. Il faut plus pour devenir toujours meilleur. Car chacun naissant bon, *il faut pourtant éclairer l'humanité pour lui apprendre comment se perfectionner.* Plus les sujets d'un prince seront ainsi éclairés, plus ils seront heureux, et mieux le prince aura compris la raison qui préside à la distribution des sceptres et des couronnes.

Pour le Prince, ce problème de l'éducation est essentiel, il doit en faire le principal de ses devoirs et examiner avec le plus grand soin comment s'acquitter de cette charge.

Ici, il a un précieux secours dans *le passé*, qui lui *fournit d'utiles indications.* L'Histoire lui apprend que, si les Sciences ne doivent pas faire défaut à une bonne éducation, il y a des choses infiniment plus importantes encore; c'est

qu'on soit instruit de ses devoirs, de ses véritables intérêts, qu'on ait des principes et de la vertu.

Le Prince a pour devoir le plus sacré d'appliquer son peuple à cette recherche; pour y arriver, il lui faut des guides qui doivent l'éduquer. *Le dévoiement des masses est presque toujours la faute des conducteurs*, qui manquent de vrai talent ou d'amour pour leurs sujets. Ceux-ci doivent être formés au moment opportun; de là, *pour le Prince, le devoir de se tourner de préférence vers la jeunesse*, l'espérance et le renouvellement de l'Etat. « Que la jeunesse soit le premier et le dernier objet de vos soins paternels, c'est en elle que vous devez former la race à venir »; c'est là le grand avertissement au Prince.

L'expérience apprend, cependant, qu'il est difficile de trouver de vrais éducateurs. Trop peu possèdent les qualités requises pour former des hommes véritables. Ensuite, c'est le système d'éducation actuellement en vogue qui se révèle insuffisant. C'est au Prince d'y porter maintenant remède, en profitant de ce que les Sages (philosophes), et le passé (l'Histoire) lui apprennent.

On donne au premier âge des notions ou inutiles ou moins nécessaires, et on élève par là des hommes d'un type uniforme. Un petit enfant est réceptif, ouvert. *Il faut profiter de la docilité de la jeunesse pour en faire des personnalités*, en leur donnant une éducation personnelle. Agir autrement est criminel.

Le premier devoir et le grand mérite du Prince est donc de s'occuper de l'éducation. Aujourd'hui, un Prince éclairé doit être bienfaisant et philanthrope. Son peuple n'est pas un instrument de son bon plaisir; le Prince doit lui assurer le bonheur.

En quoi consiste-t-il ? Ni dans les arts et les richesses, qui réussiront à ne rendre que quelques personnes heureuses,

mais dans les valeurs immuables, la Religion naturelle et les mœurs, dont la possession rend la félicité à tous les hommes, et qu'il faut d'abord assurer à la jeunesse avide de vérité.

5. L'ORIENTALISME DANS LES ŒUVRES DE NELIS.

C'est pour différentes raisons que Nelis a donné à ses œuvres philosophiques leur cadre oriental. En agissant ainsi, Nelis s'est adapté au goût de son siècle, en quoi il imite des auteurs français, comme Montesquieu et Voltaire. En effet, en France, l'orientalisme est très en vogue depuis le xvii^e siècle (42). Ce n'est pas que l'Orient n'ait été découvert qu'au siècle de Louis XIV. Les Français le connaissaient depuis le moyen-âge. Le Levant et la Terre Sainte étaient pour le chrétien le théâtre où se déroulèrent les événements avec lesquels la Bible l'avait familiarisé. Soumis à la domination des Musulmans, ces pays lointains devinrent l'objet des revendications de plus d'un fidèle. Si étrange que cela semble, les Croisades n'arrivent pas à attirer d'une manière définitive l'attention sur l'Orient. Après l'échec des différentes expéditions, on s'est résigné à la perte d'un monde, pourtant si cher à la Chrétienté. C'est seulement au xvii^e siècle qu'il va réapparaître dans les préoccupations de l'Occident, pour se faire une place de plus en plus grande au xviii^e.

A cette réapparition, la curiosité humaniste, trait caractéristique de la Renaissance, n'est pas étrangère. Mais un littérateur, au début du xvii^e, aurait eu beau vouloir s'essayer

(42) Sur l'Orientalisme, voir P. MARTINO, *L'Orient dans la littérature française au xvii^e et au xviii^e siècle*. Sur l'Égypte plus spécialement, J.-M. CARRÉ, *Voyageurs et écrivains français en Égypte (1517-1870)*.

à l'orientalisme, il se serait trouvé fort embarrassé. Il lui manquait une documentation capable de lui procurer de vrais renseignements, des détails clairement exposés, ou même des idées générales en quantité suffisante. Les récits des commerçants, des voyageurs, des missionnaires surtout vont y remédier. Leur production littéraire constituera pour l'avenir un instrument capital d'information sur l'Orient, et un genre de lecture très apprécié. Le « Myriobiblon ou Journal de Lectures », recueil autographe de Nelis, que nous étudierons plus loin en détail, nous montre à quel point son auteur les goûtait. Voici des titres d'œuvres sur les voyages en général ou sur un pays lointain en particulier, que nous relevons au hasard à travers ce « Journal » : Voyages en Dalmatie, par l'abbé Fortis, 2 vol.; Voyages, par C. Lebrun, 2 vol.; Voyages, par P. Delavalle, 8 vol.; Histoire des Voyages, t. VII : Le Thibet; sur le même sujet : Lettres du Père Gruet, dans la Collection de Thévenot; La Chine illustrée, par le P. Kicker; L'Alphabetum thibetanum, t. I, par le P. du Halde, Rome; Chang-King, par de Guignes; Zendavesta, de M. Anquetil du Perron; Histoire des Scythes et des Gomerites; Nouvelles relations en forme de Journal de Voyage fait en Egypte, par le P. Vansleb; Les Lettres Edifiantes et Curieuses (tous les volumes qui ont parus); Nouveaux Mémoires des Missions du Levant, 10 vol., etc., etc.

Plutôt qu'un simple agrément, Nelis cherche dans chacune de ses lectures sur l'Orient une occasion de s'instruire sur les pays lointains et leurs habitants. Il est tout à fait intéressant de voir comment il s'y prend pour en retirer le plus de profit. Nelis avait pris l'habitude — c'est son « Myriobiblon » qui nous le révèle — de faire ses lectures la plume à la main. Tout ce qui a pour lui plus qu'un intérêt passager, Nelis en prend soigneusement note. Et si grande est la conscience qu'il apporte à cette besogne qu'on peut dire que l'étendue de ce travail reflète l'attraction que certains sujets exercent sur son esprit.

Ainsi, nombreuses sont les pages *in folio* que Nelis réserve dans son « Myriobiblon » pour les remplir des notes qu'il se propose de recueillir sur l'Orient. Nelis a bien soin de ne pas se contenter d'un certain nombre de généralités sur ce sujet. Son « Myriobiblon » contient au contraire une répartition, prévue d'avance, de cette abondante matière. Tous les problèmes agités sur l'Orient — aussi bien lointain que proche — y passent. A tour de rôle, il est question d'Orphée et des Grecs, d'Hermès et des Egyptiens, de Pythagore et des philosophes, des Brahmanes ou Bramines, des Druides, des Mages, des Guèbres et des Perses, de Zoroastre et des Tartares.

Avec la vaste documentation que Nelis avait recueillie sur l'Orient, on pourrait s'attendre à ce que le cadre oriental qu'il choisit pour ses opuscules, soit net et précis. Aussi a-t-on lieu de s'étonner, en le voyant plutôt vague et imprécis, parfois même d'une inexactitude évidente. Parmi les principales descriptions de l'Orient, en voici une, extraite du « Discours ».

Le vieux philosophe Anonyme, obligé de quitter son pays, renseigne son disciple Lysimaque sur les lieux où il a trouvé les principes du vrai bonheur et les a vu appliquer.

« Peut-être un seul endroit de la terre possède ce que nous cherchons. Cet endroit, peu éloigné des bords que vous regrettez, est habité par une nation que nous traitons de barbare, et qui connaît les vrais principes d'un bonheur sur lequel la nôtre ne fait que s'épuiser en stériles raisonnements. Sans remplir le monde du nom de ses sages et de ses disputes, ce peuple libre et peu avide de se répandre, parce qu'il craint les mœurs étrangères, conserve comme un dépôt sacré une philosophie aussi ancienne que lui. La multitude la respecte et obéit; ses magistrats lui ont appris à y chercher le repos, la joie du cœur, tout ce qui fait les vrais

biens de l'homme, et elle les y trouve. L'esprit humain, si incertain dans les principes qu'il pose, si extravagant dans les conséquences qu'il tire, n'y a aucune part. Cette philosophie est un présent du ciel (43). »

L'auteur de la paraphrase du « Discours » s'est trouvé embarrassé — le lecteur n'en sera pas surpris — pour identifier le pays d'origine de ce « Credo » du vrai bonheur. Cependant, il ne s'est pas trompé en pensant que ce devait être la Judée (44).

A peine plus clair, le tableau que Nelis brosse de l'Égypte. Aussi l'auteur de la paraphrase lui reproche-t-il d'avoir « haché de la paille et criblé les belles pensées de M. Rollin et du marquis de Caraccioli ». Qu'on en juge plutôt (45).

« ...Un rayon d'espérance me resta ; c'était de ses maximes que je le voiois reluire. Aujourd'hui, détaché de mes premiers concitoyens, dans cette seconde patrie, mais bien digne de ce nom. C'est à elle que je dois le bonheur tranquille et stable qu'en Grèce, je croiois banni absolument de la terre et dont je vous parle ici avec simplicité et sentiment, afin de vous faire partager, s'il est possible, la chose du monde la plus digne d'envie. J'aime beaucoup repenser à cette nation heureuse, qui a tant de droits sur mon estime. Mais je réprime ce désir ; je me contente au milieu de ma solitude, de me retrouver souvent en esprit avec ce peuple d'heureux (car ils le sont), j'assiste ainsi à leurs assemblées de religion. Si vous voulez savoir comment ils pensent de lui (Dieu), voyez l'hommage qu'ils lui rendent. Oh ! si vous entendiez les hymnes qu'ils chantent à l'Être suprême ! Ce

(43) Cf. *Discours à Lysimaque*, éd. Maswiens, Louvain, 1764, p. 23.

(44) Quelques-uns ont cru que c'était la lune, des autres que c'était l'endroit d'une contrée inconnue aux intelligences humaines. Pour nous, nous croyons hardiment que c'est la Judée. Cf. *Les deux Chrysippes*, p. 44.

(45) *Discours*, p. 27-32.

sont des traits de feu qui vous percent toutes les fois que je réfléchis sur leur conduite aimable, pleine de dignité et de sagesse. Je sens se renouveler pour eux mon admiration mêlée de respect et de tendresse. Je m'occupe avec plaisir à mettre tout cela en parallèle avec la morale inutile et pompeuse de vos Philosophes, avec la bassesse et la fourberie des prêtres de Memphis, qui n'ont pas rougi de m'initier dans leurs prétendus mystères. Sans elles, je me dirais leur disciple, leur enfant. Car j'aimais ces hommes qui m'aimaient. Mais je plains les provinces où ils donnent la loi, où ils sont respectés comme les interprètes de la Divinité. Je songeais à m'éloigner bientôt de ces lieux, où mille superstitions ridicules, mille coutumes absurdes se trouvaient jointes à quelques institutions salutaires. Des villes immenses, des campagnes riantes, dans lesquelles un vaste fleuve, qui s'élève deux fois chaque année au-dessus de ses rives, faisait couler l'abondance, n'étaient point des objets capables de me retenir. Bien moins ces masses informes qu'un orgueil insensé porta jusqu'aux nues par les mains d'un peuple innombrable et que je scai quoi de plus insensé encore s'obstine à admirer. Elles ne servaient qu'à exciter mon indignation (46). Voilà donc, m'écriois-je, voilà, sages Egyptiens, votre gloire et vos merveilles.

« J'ai eu tort d'insulter cette nation. Un moment de réflexion, un retour sur nos Grecs auroit dû m'en convaincre. Aujourd'hui, lorsque je pense à ces fameuses pyramides, je vois qu'elles sont l'image des occupations de la plupart des hommes. On travaille, on s'agite, on élève partout à grands frais des riens pompeux. on fait tout, excepté ce qu'on devrait faire. Quelle portion de la vie, même la plus longue, est employée à aimer ? »

Il est vrai qu'au moment des premiers essais d'orientalisme de Nelis (Discours à Lysimaque; Alexis, fragment sur

(46) Voir plus haut note n° 22 sur les pyramides.

l'éducation d'un Prince), sa documentation était fort incomplète.

Mais au lieu de mettre habilement en œuvre les données qu'il avait à sa disposition, n'a-t-il pas plutôt voulu simplement appliquer un procédé fort en vogue à cette époque, sans chercher à le perfectionner ? Il ne faisait ainsi qu'imiter les auteurs français. Car si Montesquieu et Voltaire cultivaient l'orientalisme, ce n'était pas dans l'unique but de flatter le goût de leurs lecteurs ; ils s'en servaient plutôt pour grouper autour d'une idée actuelle les thèmes de leurs méditations philosophiques. Ainsi l'Orient leur permettait d'exposer, sous une forme fort inoffensive, leurs vues sur des problèmes d'une grande actualité pour l'époque, comme le despotisme éclairé des monarques, leur tolérance en matière de religion et tant d'autres choses dont l'Orient semblait le symbole.

Si les Chinois vivent heureux, raisonne Voltaire (47), qui invoque les Fils du Soleil pour se prémunir contre les attaques des théologiens, ce n'est pas qu'ils se soient faits les observateurs de la loi chrétienne ou des préceptes de l'Eglise ; ils ignorent l'une et l'autre. Ce qui conduit Voltaire à conclure que la source du bonheur, à laquelle puisent les Chinois, leur vient « de la raison universelle humaine qui contrebalance les passions et imprime cette loi dans tous les cœurs : ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit ». Quel censeur royal aurait cherché dans ce sophisme innocent et candide un réquisitoire en faveur de la tolérance religieuse dirigé contre l'intolérance des théologiens ?

Pareil procédé devait tenter les auteurs qui ne se sentaient pas dans la voie de la plus rigoureuse orthodoxie. Nelis s'est-il compté parmi eux ? Il est vrai, nous l'avons déjà dit, qu'il destinait ses traités philosophiques à un petit cercle d'amis.

(47) *Essai sur les mœurs*, chap. CLV.

Pour justifier le cadre exotique de ses exposés, Nelis prétend vouloir « semer des fleurs au long des chemins métaphysiques trop arides ».

Mais connaissant la timidité de notre philosophe, nous croyons volontiers qu'il ne cherche par ce procédé qu'à se protéger contre l'indiscrétion de ses nombreux adversaires. L'apparition des « deux Chrysippes » prouva que la précaution n'avait pas été inutile.

Ces deux premiers traités se ressentaient trop des idées de l'époque pour ne pas être une pierre d'achoppement pour les esprits plus conservateurs.

Si la doctrine du « Discours » avait le tort de s'écarter trop de l'enseignement traditionnel de Louvain, celle du « Fragment » prône l'absolutisme le plus éclairé. Aussi l'auteur n'a-t-il pas manqué de développer son enseignement autour de la figure d'un prince appartenant à une souche illustre. Celle-ci se distingue autant par ses traditions que par les soins éclairés dont elle entoure ses sujets. A quel pays appartient cette dynastie ? Rien de précis ne l'indique ; pourtant, le nom d'Alexis, que porte le prince, le situe plutôt en Orient. D'ailleurs peu importe ; ce qui compte, c'est que sa sagesse éclairée servira d'exemple à tous les princes du monde. Nelis, en composant son traité, a-t-il eu l'intention de s'adresser aux gouvernants contemporains ? Voilà ce qu'il est difficile de savoir. Toujours est-il que son « Fragment » rappelle les miroirs des Princes du Moyen-âge. En France nous avons Gilles Colonne, qui est encore connu grâce à un essai de ce genre. Ce religieux augustin est l'auteur d'une foule d'ouvrages de théologie et de philosophie, dans lesquels il se montre un fidèle disciple de St Thomas d'Aquin. Colonne fut un des précepteurs de Philippe le Bel, et c'est pour celui-ci qu'il composa en 1292 son « De Regimine Principis ». La traduction française qu'en fit Simon d'Hesdin (Rome, 1497) contribua à le faire connaître davantage.

Sans avoir eu la prétention de régenter les princes, Nelis, qui était en vue à la Cour, pouvait compter qu'on y lirait ses ouvrages (48). Et même, si la Cour devait ignorer son « Fragment », il contribuerait à répandre dans un cercle plus vaste les théories de l'« Aufklärung » sur le rôle et les devoirs des princes absolutistes. En quoi se résume la doctrine sur l'absolutisme éclairé, tel que l'« Aufklärung » le conçoit ? Il suffit, pour bien le comprendre, de faire le parallèle entre l'absolutisme classique qui, avec son premier triomphe en France sous François I^{er}, atteindra son apogée sous Louis XIV, et celui dont une Marie-Thérèse de Habsbourg fut l'incarnation. Pour ces « princes très catholiques », c'est une « vérité indiscutable et démontrée » que les souverains tiennent leur autorité de Dieu, dont ils sont « les lieutenants sur la terre ». Ils ne règnent pas seulement, mais ils gouvernent, et, si c'est nécessaire, en dépit des lois. Ce sont eux la loi, ce qui fait que leur pouvoir est illimité. Maîtres souverains de leur peuple, ils doivent lui apprendre par leur exemple comment servir Dieu. La religion du roi est, selon la tradition française, celle de toute la nation. Par contre, l'« Aufklärung » rend le souverain tolérant en matière de religion. Celle-ci, au lieu d'être une partie intégrale de l'Etat, y figure dans la mesure où elle lui est utile. Aussi l'« Aufklärung » a hâte d'enlever l'enseignement à l'Eglise, qui le considérait comme une de ses prérogatives. Désormais, c'est l'Etat qui, non seulement le surveille, mais le dirige du haut en bas. Son but doit être de mettre en marche la nation vers le progrès, idée chère à la philosophie du xviii^e siècle. Tandis qu'en France, sous l'influence de J.-J. Rousseau, la science sert à confirmer l'enfant dans le bien et à neutraliser les influences de la Société qui

(48) Nous avons la preuve dans ses lettres que Nelis présentait volontiers en hommage aux Gouverneurs les œuvres dont il était l'auteur.

risquent de le corrompre, l' « Aufklärung » envisage l'éducation d'un point de vue plus utilitaire. Son premier soin doit être de faire de la jeunesse des « citoyens utiles à l'Etat et à l'Eglise ».

De là son immixtion dans l'éducation qui s'étend jusqu'aux programmes scolaires. Si ces derniers, en France, tâchent de s'adapter, surtout au XVIII^e siècle, au goût de l'époque (fondement positif sur lequel s'est basée la science depuis Descartes), l' « Aufklärung » agit nettement par réaction. Cette réaction est dirigée contre l'enseignement de la Renaissance, dont l'Eglise s'était emparée pour le mettre au service de la pensée chrétienne. La Renaissance cultivait la forme, l' « Aufklärung » s'attache plutôt au fond. L' « Aufklärung » exige la réflexion personnelle plutôt qu'une confiance aveugle dans la preuve d'autorité. Elle se désintéresse du beau mot. Elle assigne le bien de la Société comme but aux apports individuels. Et parce que c'est le devoir le plus sacré du Prince de servir cet intérêt, il suit que le seul bon prince est celui qui, étant philanthrope, éclaire son peuple.

Aucun événement, si peu important soit-il, n'a marqué la publication du « Fragment ». Cela prouve qu'on ne se rendait pas compte de la portée des doctrines qui y étaient développées, ni de l'importance que leur application aurait un jour dans l'histoire des provinces belges. La forme si inoffensive d'un miroir des princes, légèrement teinté d'orientalisme, y fut-elle pour quelque chose ? Nous croyons que ce fut de la part de l'auteur du « Fragment » une sage précaution que de voiler, par un procédé fort goûté, des théories qui n'auraient sûrement pas été appréciées, si on en avait aperçu toute la portée.

6. PREMIÈRES ÉDITIONS HISTORIQUES.

Nelis, dès sa jeunesse, se passionne pour l'histoire (49). Conformément aux exemples donnés par les Bollandistes en Belgique, par Muratori en Italie, par Leibnitz en Allemagne et par les Bénédictins en France, il croyait à juste titre qu'elle doit s'étayer sur l'autorité des documents. Il se mit donc à rechercher ceux qu'il jugeait intéressant d'éditer.

Cette idée n'était pourtant pas neuve. Déjà Juste Lipse avait formé le projet de publier les monuments inédits, relatifs à l'histoire du pays, mais rien ne fut réalisé (50). L'abbé Paquot, un des savants les plus distingués de la Belgique du XVIII^e siècle, engagea le comte de Cobentzl à reprendre le projet du célèbre humaniste. Le ministre plénipotentiaire accueillit avec empressement cette proposition qui était d'ailleurs fort dans le goût du siècle. « Toutes les idées, tant chez les littérateurs que chez les personnages haut placés, écrit Goethals, se portaient vers l'histoire du pays; on ne

(49) Une des raisons pour laquelle Nelis aurait préféré l'histoire aux autres sciences serait la même qu'il donne en parlant de de Guise : « ...dégouté qu'il fut des vaines et ridicules questions qui occupaient les philosophes de son temps, il tourna toutes ses vues vers l'histoire ». Ce jugement explique au moins pourquoi Nelis ne manifesta aucun goût pour les études théologiques. *Belgicarum rerum prodromus*, Anvers, 1790, p. 33.

(50) Il consacrait sa vie à célébrer la gloire de son pays... Il s'était proposé, écrit Swertius, à parcourir sous les auspices du Souverain (Lipsius fut historiographe de Philippe II) les anciens monastères, parce que les moines furent portés, et les seuls qui se portèrent volontairement et sans autre espoir de récompense, à écrire l'histoire de leur siècle. Mais sa santé languissante succombant bientôt aux maux, il fut enlevé au monde et aux lettres, peu de temps après avoir formé son projet. » Cf. NELIS, *Belgicarum rerum prodromus*, Anvers, 1790, p. 21 et 23.

parlait qu'annales, on ne rêvait que chroniques (51). D'accord avec de Neny, Cobentzl adjoignit, en avril 1760, Nelis (âgé de 25 ans donc), aux deux personnages Verdussen et Van Heurck sur lesquels il avait jeté les yeux pour les charger de publier la collection chronologique des documents relatifs à l'histoire nationale. Il fit adresser aux établissements religieux les plus importants une circulaire par laquelle il demandait des renseignements au sujet des manuscrits qu'ils pouvaient posséder sur l'histoire ecclésiastique et civile des Pays-Bas. Les réponses devaient être envoyées à l'abbé Paquot, qui adresserait un rapport sur ces envois au ministre plénipotentiaire. La collection se diviserait en trois parties :

La première comprenant les écrits antérieurs à l'abdication de Charles-Quint;

La seconde, les documents relatifs aux troubles des Pays-Bas jusqu'à la mort de Philippe II;

La troisième, les écrits postérieurs à cette époque.

Les morceaux seraient imprimés dans leur texte original, avec traduction française pour ceux qui étaient écrits en flamand. Chaque ouvrage serait enrichi d'une notice historique sur l'auteur, l'ensemble serait précédé d'une introduction générale. » Le 7 mai 1760, Cobentzl approuva ce plan. Nelis qui, dans son « *Prodromus* » fait allusion à la circulaire que le Gouvernement envoya aux établissements ecclésiastiques, se garde de nous dire que les résultats de cette enquête furent très peu fructueux (52). Il dut bientôt avouer au ministre qu'il y avait peu de monuments curieux dans le pays. Le 29 avril 1761, il propose de faire

(51) GOETHALS, *Histoire des Lettres*, t. 3, p. 314.

(52) « On creusa toutes les mines dont on espérait tirer des secours nécessaires pour enrichir notre histoire; on envoya à toutes les communautés religieuses et à tous les chapitres des lettres par M. le comte de Neny... et écrite au nom de Cobentzl... » *Belgicarum rerum prodromus*, p. 30.

réimprimer les ouvrages des Chiflet (53) dont il envoie la liste au comte de Cobentzl. Fr. Varrentrapp, libraire à Francfort, qui ne jugeait pas le choix heureux, envoya cependant au comte de Cobentzl une liste des écrits des Chiflet beaucoup plus complète que celle de Nelis. Celui-ci continue, tout en combattant Varrentrapp, à plaider en faveur de la réédition des Chiflet. Ayant enfin obtenu l'autorisation de réimprimer lesdits ouvrages, Nelis fut réduit à courir de boutique en boutique, et à visiter les bibliothèques des particuliers (54). Il ne réalisa cependant rien de ce projet, et c'est seulement entre 1765 et 1769 qu'il édite pour son compte à lui deux volumes d'analectes qui n'ont rien de commun avec ce qu'il avait projeté. L'un était composé de lettres de Joachim Hopperus (55) en réponse à Viglius ab Aytta (56), l'autre de différentes pièces.

I. *Les lettres de Joachim Hopperus,
en réponse à Viglius ab Aytta.*

Des lettres de Joachim Hopperus, il est souvent fait mention dans la correspondance de Nelis avec de Neny. Pour autant qu'on peut en conclure, c'est Nelis lui-même qui apprit, en 1759, par l'archidiacre Foppens que le Chanoine Major avait dans sa bibliothèque des lettres manuscrites de Joachim Hopperus. M. Hoynck Van Papendrecht

(53) Jean-Jacques Chifflet qui, avec ses fils Jules et Jean, tira au xvii^e siècle un grand nombre de monuments historiques des plus anciens de l'oubli, et les préserva d'une perte certaine en les livrant à l'imprimerie.

(54) GOETHALS, *Histoire des Lettres*, t. 3, p. 275.

(55) Homme d'Etat et jurisconsulte, né à Sneek (Holl.) le 11 novembre 1523, mort à Madrid le 15 décembre 1576.

(56) Homme d'Etat, compatriote, contemporain et correspondant intime d'Hopperus.

n'avait jamais pu les obtenir pour ses *Analecta belgica* (57). Nelis réussit à mettre la main sur cette précieuse collection que de Neny se proposait, semble-t-il, de livrer à la publicité.

Mais les affaires d'Etat occupaient trop le chef président du conseil qui, d'accord avec Cobentzl, chargea Nelis de conduire l'entreprise à bonne fin. L'édition, interrompue à chaque instant, progressa lentement, ce qui n'empêchait pas Nelis de s'y intéresser avec son enthousiasme habituel. Le 23 janvier 1767, il envoie quatre pages de présentation des lettres d'Hopperus à Cobentzl en l'assurant qu'il apporterait toute son activité et tous ses soins pour que l'édition fût la plus complète et la plus intéressante possible. Deux jours plus tard, il adresse le même envoi au comte de Neny. Le 28 mars, Nelis communique à Cobentzl les premières feuilles achevées in-4°. Cette édition des lettres d'Hopperus ne fut jamais complètement terminée. Faisant l'éloge de Nelis, Te Water, dans un discours qu'il prononça dans une assemblée de la *Maatschappy van Nederlandsche Letterkunde* à Leyde, le 8 septembre 1803, donne quelques détails curieux sur l'édition (58). Selon lui, le comte de Cobentzl aurait pris l'initiative de la publication. Elle parut, dit-il, en 1769, mais il y manquait une introduction et des explications sur certains noms de lieux reproduits dans la langue des Frisons (le Boeren-vriesch). Te Water croit que le désaccord entre l'éditeur et l'Université de Louvain explique peut-être le caractère incomplet de cette édition. A titre de

(57) « Je viens d'apprendre par M. l'archidiacre Foppens (historiographe de Malines, mort en 1761) que M. le Chanoine Major a dans sa bibliothèque des lettres manuscrites de Joachim Hopperus, qui servent de réponses à celles de Viglius, et que M. Hoyneck n'a jamais pu obtenir. Il m'en dit le savoir très certainement. Je crois qu'elles ne laisseroient pas de répandre un certain jour sur les affaires de ce temps, et qu'elles éclaireroient davantage celles de ce grand ministre Viglius... » A. G. R. Mss. div., n° 2022. Lettres de NELIS à P.-F. DE NENY. Cf. C DE CLERCQ, *Cinq lettres de C.-F Nelis à P.-F. de Neny*, dans le *Bulletin de l'Institut. Hist. Belge de Rome*, fasc. XV, 1935, p. 137-138.

(58) Leyde, 6^e année, 1806, p. XXII, XXIII.

curiosité, il ajoute que pendant de longues années, il ne réussit pas à se procurer un exemplaire, qu'il en reçut enfin un de l'auteur (alors évêque d'Anvers), avec quelques notes écrites de sa propre main. C'est probablement de cette édition in-4° dont nous parle de Stassart dans sa Notice biographique sur Nelis (59). Selon ce biographe, elle porterait comme date d'édition Louvain, 1765. Deux libraires d'Utrecht (B. Wild et J.-A. Theer) auraient acheté les exemplaires non vendus, et les auraient lancés plus tard dans le public sous un autre titre. Ils prirent soin de faire disparaître le nom de Nelis, ainsi que les mots « Lovanii typ. acad., 1765 », qu'ils remplacèrent par « Traj. ad Rhenum, 1802 » (60).

L'édition in-4°, intitulée *Joachim Hopperi epistolæ ad Viglium ab Ayta, Zuichemum, sanctioris consilii præsidem, Edente nunc primum ex epistolis autographis Corn. Fr. Nelis, Lovanii 1765*, que nous avons eue entre les mains, et qui se trouve sous cote V. 10, 101², à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, correspond aux descriptions qu'en donne Te Water. Elle compte 264 pages, et finit brusquement au milieu de la lettre LXXXXI (61). Toujours selon cette même source, Nelis aurait, pendant son séjour à Leyde, cédé édition et manuscrits des lettres au professeur Bondam qui les aurait rééditées.

Tandis qu'il s'intéressait aux lettres d'Hopperus, l'idée vint au ministre plénipotentiaire d'en faire éditer ensuite quelques-unes de Viglius, et, notamment, celles qui avaient

(59) DE STASSART, *Notice biographique de C.-F. Nelis*, dans *l'Annuaire de l'Académie royale de Bruxelles*, 1853, p. 91.

(60) VAN HULTHEM, à la page 306 du T. II du Catalogue de sa bibliothèque (Gand 1837, en 5 volumes), donne au n° 26.309 le même détail; cependant, il écrit J. Alther.

(61) Il nous semble que les détails sur l'édition que nous venons de citer permettent de conclure que déjà en 1765, NELIS avait fait commencer l'impression du recueil et qu'il y travaillait encore en 1767.

été destinées à être réimprimées par Hoyneck Van Papendrecht. Celui-ci avait voulu en former un troisième volume de ses « *Analecta belgica* ». Mais son imprimeur, qui n'aimait pas à se mettre si fort en frais, opposa tant de difficultés que l'éditeur dut renoncer à son projet. Après sa mort, un bibliophile de Malines, nommé d'Ortho, hérita de ces lettres de Viglius et les céda pour deux pistoles au Chanoine Major, le même qui possédait dans sa bibliothèque les lettres manuscrites d'Hopperus. Etant donné que l'édition des *Analectes* que projetait Nelis n'a été qu'ébauchée, il n'est pas étonnant que l'édition des lettres de Viglius ne demeure qu'un projet. En revanche, Nelis publie quelques dissertations du même homme d'Etat dans un recueil dont nous avons à parler maintenant.

II. *La Collectio opusculorum.*

La Bibliothèque Royale de Bruxelles possède, sous le n° 26.239, un recueil intitulé *Collectio opusculorum, ad historiam litterariam belgicam pertinentium, cura et cum notis cornelii Francisci de Nelis, bibliothecæ publicæ Lovainiensis præfæcti. Lovanii typis. acad. circa a. 1767. in-8°* (pp. 192) (62).

Ce recueil se compose de deux parties; nous les examinerons ici successivement :

Première partie, composée de quatre fascicules.

1° *Oratio M. Dorpii, de laudibus sigellatim cujusque disciplinarum* (p. 3-66).

Ce discours, que Dorpius prononça devant l'Université à la rentrée de 1513, est un plaidoyer pour l'enseignement

(62) Les différents fascicules dont la *Collectio* se compose semblent avoir été édités séparément et réunis seulement plus tard.

des langues par l'usage, et que rendait nécessaire la complexité des manuels élémentaires. Nelis reproduit intégralement la première édition (à Louvain, chez Thiery Martens, 1513), et l'éclaircit à l'aide de notes.

2° *Martinii Dorpii, tomus Aululariæ Plautinæ adjectus cum prologis aliquot in Comædiarum actiones, et pauculis carminibus* (p. 69-94).

La première édition in-4° sortait aussi des presses de Thiery Martens en 1514. Elle était devenue presque introuvable.

Pour inspirer à ses élèves le goût des Lettres anciennes, Dorpius tâchait de les intéresser aux chefs-d'œuvre de l'antiquité. Il fit jouer des comédies classiques par les élèves les l' « *Aulularia* », au collège du Lys, où Dorpius enseignait l'éloquence et la dialectique. C'est à une représentation de l' « *Aulularia* », au collège du Lys, le 3 septembre 1508, à 9 heures du matin, que nous devons l'édition de la pièce.

Comme le titre de cette édition l'indique, Dorpius n'éclaircissait pas seulement le texte de Plaute, mais il y ajoutait quelques chœurs qu'il jugeait nécessaires, pour rendre la pièce plus compréhensible aux exécutants.

Ce n'est sûrement pas par hasard que Nelis se décida à rééditer les œuvres de Dorpius, le grand humaniste.

De bonne heure, le dégoût des méthodes scolastiques avait poussé cet esprit distingué vers l'étude de la philosophie et de la littérature grecque et latine. D'abord au collège du Lys, plus tard, comme professeur d'écriture sainte au collège du Saint-Esprit, Dorpius s'efforçait de donner comme base à son enseignement la culture des belles lettres et de la philologie classique. Bien que cette manière de procéder à l'humaniste lui procurât de la part des théologiens de graves tracasseries, il ne renonça jamais à ses méthodes. Il n'est guère étonnant que les sympathies de Nelis se soient portées vers ce fervent admirateur de l'antiquité. Il y voit

facilement un esprit professant les mêmes principes que lui. Il juge les œuvres de Dorpius, devenues fort rares, dignes d'être connues par ses contemporains.

3° *Petri Castellani ludus, sive convivium saturnale* p. 95-139).

Pierre Castellanus, de son vrai nom Castello, en forme flamandisée Van de Castele, né à Grammont en 1582, fut à Louvain professeur de philosophie grecque au Collège des Trois Langues depuis 1609 et de médecine depuis 1620. Il conserva ce double enseignement jusque peu avant sa mort, qui advint en 1632. Son *Ludus* est un dialogue à la manière des Saturnales de Macrobie, entre trois interlocuteurs dont un est Castellanus lui-même (première édition de Louvain, J. Masius, 1616, in-4°). Nelis fait précéder le texte d'une introduction très flatteuse.

4° *Erycii Puteani, Auspicia Bibliothecæ publicæ Lovaniensis* (p. 143-192, inachevé).

C'est en 1760 que l'attention de Nelis fut attirée sur cet opuscule. Bibliothécaire depuis un an, Nelis méditait de faire imprimer un petit mémoire *Sur l'origine et l'état présent de la Bibliothèque publique de Louvain*. Il veut en prendre l'occasion, comme il écrit à de Neny, de parler de quelques autres questions qui intéressent les bonnes lettres. Dans ce dessein il parcourt l'*Auspicia* de Puteanus que celui-ci avait composé en 1639, lors de la première fondation de la Bibliothèque universitaire. Il trouve chez l'excellent humaniste que fut Puteanus, le projet d'une typographie académique. Il se presse de copier ces pages, pour les envoyer à son protecteur et ami le comte de Neny. Il veut, comme il écrit, « faire parler un moment cet homme célèbre... sur un sujet, sur lequel il se reproche de l'avoir fait si souvent » (63).

(63) A. G. R. Un. de Louv. n° 229, lettre du 7 février 1760, publiée par C. DE CLERCQ dans le *Bulletin de l'Inst. Hist. belge de Rome*, fasc. XV, 1935, p. 141 et suiv. Voici le passage de Puteanus dont Nelis joint la copie

Deuxième partie, composée de deux fascicules.

1° *Viglii ab Aytta Zuichemi Dissertationes historico-pragmaticæ quinque de rebus lotharingicis, brabantis, luxemburgensibus, namurensibus et burgundicis.*

L'impression de ce fascicule n'a pas été achevée.

2° *Tabula publicæ lovaniensium, sive veteres chartæ, quibus concessa Lovaniensibus privilegia alia plurima continentur, ab anno MCCXXXVIII ad annum MCCCXLVIII.*

Ici on trouve le commencement de l'ancien cartulaire de la ville de Louvain, d'après l'original, compilé vers 1380, par un certain Lambertus de Insula. L'impression de ce recueil s'arrête à la page 176. La dernière pièce (de l'an 1332) n'a pas été terminée.

à la lettre : « Reliquum est, ut quemadmodum Academiae Bibliothecæ accessit, ita Bibliothecæ typographiam sociam demus. Quid enim ? ut Bibliotheca academicæ altera academia est, ita typographia Bibliotheca altera Bibliotheca. In ista dedicuntur libri, ut publici fiant. In singuli ab armaria, infinitem a prælo. Illi unius loci sunt hi omnium; illi a paucis admodum legi solent, hi ad universis; vos qui in libri estis, qui posteris vivitis, qui lucibranda fœcundi estis, cogitate quando honestius publico auspicio ingenii labores. Quam privato prodeant; quantoque facilius ad formam provehantur. Publica auctoritas pondus hic suum habebit : certissimumque bonitatis erit testimonium. Nomen academici legi. » *Auspicia*, Louvain, 1639, Puteanus, un des publicistes les plus féconds du xvi^e siècle, contribua plus que n'importe quel autre de ses contemporains au mouvement littéraire dans le Pays-Bas. Il naquit en 1574 à Venlo (Holl.), il étudia la philosophie au collège des Trois-Couronnes à Cologne, le droit à Louvain. Ensuite, il s'appliqua aux belles lettres, il séjourna pendant quelques années à Milan, où il organisa la bibliothèque ambrosienne. En 1606, il succéda à Juste Lipse, son maître comme professeur de littérature latine à Louvain. Pendant 40 ans, il occupa cette chaire avec la plus haute distinction. Le Cardinal Bona l'appelait « Vir eruditissimus et omni doctrina repertus ». En 1608, Puteanus fut nommé historiographe d'Albert et d'Isabelle. En 1614, on lui octroya la succession au poste de gouverneur du Château de Louvain. Il se fixa au Château en 1619. Ce fut Puteanus qui engagea Charles de Croy, duc d'Aerschot, de faire don à l'Université de Louvain d'une précieuse collection de médailles et de camées. Mais au dernier moment, celui-ci changea d'avis,

Comme jugement d'ensemble sur la collection, on peut dire qu'on s'en trouve en présence d'une ébauche de travail méritoire, mais dont la valeur est singulièrement diminuée du fait que des six pièces dont elle se compose, trois seulement sont achevées; on ne saurait en savoir gré à l'auteur.

Est restée également à l'état de projet, l'édition d'une collection de documents concernant le Concile de Trente. Pour la première fois, il est question de ce projet dans le journal de route du cardinal Garampi, qui, comme nous le savons, visita Louvain à la fin de novembre ou au début de décembre 1762. Voici ce que son compagnon de voyage, Callisto Marini note à propos du projet de Nelis : « Il médite de donner à l'impression une collection de journaux de voyages, et autres mémoires inédits des Pères du Concile de Trente, et il a déjà quelque chose de prêt » (64).

Garampi continua à s'intéresser au plan de Nelis, il lui envoya même une relation du Concile faite par deux théologiens, dont l'un avait été envoyé par le Gouvernement des Pays-Bas.

Moyennant l'agrément de Cobenzl, Nelis se proposait d'ajouter cette pièce à la seconde partie de ses *analectes*. Il se livra à de vastes recherches pour compléter ses matériaux : il copia, annota et travailla dans ce but tout ce qui se trouvait parmi les papiers du Chanoine Major, archiprêtre de Malines et grand bibliophile.

Une partie des matériaux collationnés sont insérés aux pages 315 à 388 d'un des recueils de manuscrits de Nelis (65). Mais aussi la publication de ces documents n'est

(64) Cf. C. DE CLERCQ, *Cinq lettres de C.-F. Nelis à Mgr. Joseph Garampi*, dans le *Bulletin de l'Inst. Hist. belge de Rome*, fasc. XIII, 1933, p. 194, note 3.

(65) Bibl. royale de Bruxelles, Mss. n° 17.750-80, fol. 315-388 (ancienne numérotation : *Catalogus Librorum ac monumentorum ad historiam controversiarum sæculi XVI spectantium præsertim vero ad ea quæ concilium Tridentinum attinent*).

restée qu'un projet, et cela toujours pour la même raison, la rupture entre l'éditeur et l'Université. Cette rupture a empêché l'exécution d'un autre projet de vieille date, dont Cobentzl fut le promoteur : l'édition d'une série de lettres du Cardinal Granvelle à Philippe II. Nous en trouvons les premières traces dans une correspondance entre Nelis et de Cobentzl (1764). Ce dernier avait su se procurer les recueils des lettres du Cardinal qu'on avait dessein de faire rééditer en France. En 1765, le ministre ordonna l'achat de différents portefeuilles de lettres de Granvelle à la vente publique de la bibliothèque des Jésuites à Paris. Nelis et Paquot furent chargés d'examiner les matériaux et de donner leur avis. Par lettre du 23 janvier 1767, Nelis proposa au ministre de faire imprimer un choix des dites lettres, suivies de quelques-unes de Philippe II.

Cette proposition plut à de Cobentzl ; il ordonna à Nelis, par lettre du 14 mai 1768, de procéder au triage des dites correspondances, qui compléteraient celle d'Hopperus. Cette même année, Cobentzl fit acheter encore d'autres lettres de Granvelle. L'exécution du projet était en bonne voie quand survint la mort du ministre (1770). Nelis se proposa de continuer l'édition en y ajoutant une correspondance de Granvelle avec Marguerite de Parme. Il destinait ces travaux à être insérés plus tard aux recueils des monuments historiques, dont il méditait la publication (66). Avant d'en voir la réalisation, Nelis devait pourtant encore connaître de graves déceptions qui retardèrent la publication de sa « Collection des Historiens des Pays-Bas ».

Enfin lassé des hésitations de l'Académie, il s'engagea à exécuter l'œuvre pour son propre compte. Le volume d'introduction, le « *Belgicarum Rerum Prodromus* », qui parut

(66) Cf. *Compte rendu des séances de la Commission royale d'Histoire*, 1853, 2^e série, t. II, p. 10 et suiv.

en 1790, est au fond le prospectus de l'édition qui devait compter 30 à 35 volumes, in-folio.

Au sujet de son prospectus, M. Carlo de Clercq, note que Nelis n'a point exagéré lorsqu'il décrit dans ce « *Prodromus* » le formidable travail de recherches auquel il s'était livré. « Les papiers qu'il a laissés, continue cet auteur, témoignent du véritable flair que Nelis possédait pour retrouver des textes intéressants et de la ténacité qu'il mettait pour entrer en leur possession, ou en avoir la copie. » (67).

Comme Nelis l'avoue à son savant ami, le chanoine S.-P. Ernst de Rolduc (68), c'est l'Histoire de France des Mauristes qui sert de modèle à son « *Prodromus* » ou « *Dissertation sur l'histoire et les principaux historiens des Pays-Bas* » (69).

La vaste besogne historique dans laquelle Nelis s'était engagé ne manquait pas de le mettre en contact avec ceux qui, dans les pays voisins, se trouvaient mêlés aux grandes entreprises scientifiques. Ces derniers ne sollicitaient jamais en vain ni sa collaboration, ni ses lumières. L'introduction des « *Germania Sacra* » à peine achevée, l'abbé Gerbert de St Blaise se hâte de la soumettre au jugement de Nelis.

Quant à l'Histoire de France, le fragment d'une lettre de Maromesnil, garde des Sceaux (70), montre à quel point

(67) C. DE CLERCQ, C.-F. de Nelis, dernier Evêque d'Anvers, homme d'Etat, philosophe et humaniste, dans les *Annales Prince de Ligne*, Bruxelles, 1936, p. 40.

(68) Archives de Rolduc. Lettres de C.-F. NELIS à S.-P. ERNST, du 13 octobre 1785 : « J'aurai sous peu de jours l'honneur de vous adresser... le commencement... de mon prospectus ou préface générale et raisonnée du grand Recueil de nos historiens des Pays-Bas, que je médite. J'ai écrit cette préface (qui fera un juste volume) en latin et en français, tout comme les Bénédictins de Paris ont fait... ».

(69) Sous-titre du prospectus.

(70) Compte rendu des séances de la Commission Royale d'Histoire, (1851), 2^e série, t. II, p. 111. La lettre porta comme date : Versailles, 21 juillet 1783.

on estimait l'aide efficace que Corneille-François Nelis apportait à l'œuvre des historiens français.

« J'ai voulu, Monsieur, vous remercier moi-même des secours que vous offrez à nos savants, et des témoignages personnels d'un attachement dont je suis sans doute redevable à mon zèle pour le progrès des Lettres et pour l'honneur de ceux qui les cultivent. Parmi ceux-ci, Monsieur, vous tenez un rang distingué, et c'est avec un vrai plaisir que je vous vois vous intéresser particulièrement aux progrès de votre histoire, qui, comme vous l'observez très bien, se confond et ne fait presque un même corps avec celle de la Monarchie française. »

L'activité historique de Nelis ne s'est pas bornée à son « *Prodromus* ». Fervent académicien, il suivra de près tous les travaux de cette Société. Nous aurons encore à faire allusion aux mémoires qu'il y présentait. Parmi les mémoires historiques, il y en a un qui mérite une attention spéciale. C'est celui qu'il a intitulé « *Vues sur les différents points de l'histoire de Belgique* », et que la critique a considéré comme un heureux présage pour le progrès de la réforme des études historiques. Dans la première partie, il traite de la constitution des provinces belges à travers les siècles, jusqu'au moment de la constitution municipale que l'auteur étudie dans les pages consacrées aux privilèges accordés aux villes.

La place que tient dans ce mémoire l'histoire de la civilisation, la vue d'ensemble que donne l'auteur sur les rapports secrets entre les faits, les institutions et les mœurs, les vastes tableaux qu'il trace de la civilisation, des mœurs, du commerce, des richesses des siècles précédents, tout cela montre que Nelis a subi profondément l'influence de Voltaire, dont les ouvrages historiques lui sont, comme nous aurons encore l'occasion de le voir, une lecture familière.

II

Le Chanoine de Tournai

(1764-1784)



CHAPITRE IV

Le Chanoine de Nelis

I. — UNE NOMINATION ET UN DÉPART.

Les événements auxquels nous venons de faire allusion avaient clairement montré à Nelis de quelle antipathie il était l'objet dans certains milieux universitaires. Sentant de jour en jour augmenter l'opposition contre lui, déjà le 15 décembre 1763 il avait prié le comte de Cobentzl de l'employer ailleurs qu'à Louvain « attendu que ses études n'avaient jamais été tournées vers l'école » (1). La bagarre autour du « Fragment » et l'affaire des « deux Chrysippes » devaient convaincre le Gouvernement du bien-fondé de cette demande. En attendant ce qu'il désirait, Nelis, plein de rancune contre l'Université, reprend un ancien projet, la fondation d'une Académie. Déjà en 1759, comme nous l'avons dit, il en avait plaidé l'opportunité. S'il était permis d'avoir encore des doutes à cette époque sur le rôle que

(1) Cf. *Procès-verbaux des séances de la Commission Royale d'Histoire*. T. I, p. 9.

cet établissement serait appelé à jouer vis-à-vis de l'Université, une lettre de Nelis du 24 octobre 1764 adressée à de Cobentzl les dissipe tous. L'Académie des philosophes, qu'il veut établir dans l'abbaye de Sainte-Gertrude, servira à contrebalancer à Louvain ce qu'il appelle les « *Vestigia Ruris* ». Elle devra faire « *renaître le goût, étouffé par la mauvaise et frivole philosophie de l'Université* » (2).

Bien qu'il partageât les sentiments de Nelis pour l'Université, Cobentzl refusait de donner suite à ses propositions, qui avaient pourtant son entière approbation; seulement, il fallait éviter, pour l'instant, de provoquer à Louvain, une scission éclatante et donc surseoir à leur réalisation.

En attendant, pour dédommager Nelis, Neny réussit à lui faire conférer un canonicat à la cathédrale de Tournai (17 juillet 1764) qui ne lui valait pas moins de 6.000 florins de Brabant. Il fut installé le 22 juillet et entra ainsi en possession de son nouveau bénéfice (3). Comme il n'était pas

(2) Cf. *Procès-verbaux des séances de la Commission Royale d'Histoire*. T. I, p. 9.

C'est à ce langage que l'auteur des *Deux Chrysippes* fait allusion dans les vers suivants, qui font partie de la satire qui se trouve à la page 122 dudit ouvrage.

« Consolerez-vous, Monsieur, si nous croions aux sages,
La fin qu'on se propose, couronne les Ouvrages.
Vous êtes dans ce cas, Ta fin, ta noble fin,
N'alloit qu'à rétablir la Gloire de Louvain.
On croiroit que l'amour de tant de savants Maîtres,
Manquoit de sentiments, manquoit de Gens de lettres.
Où sont, se disoit-on, tous ces fameux esprits
Que l'Europe admira, jadis dans leurs écrits.
Louvain n'est plus Louvain, ce n'est que Pédantisme;
Ses meilleurs arguments dérivent du Sophisme,
La Théologie, les Droits, la Médecine, et Arts,
Ne sont plus en vigueur. Les professeurs épars,
Pour cause d'intérêt négligent les Publiques,
Ils sont grossiers, Lourds, Fats, Bizarres et Gotiques,
Pour preuve que Louvain ne se conduit pas bien,
C'est qu'elle ne produit depuis longtemps plus rien. »

(3) Nelis fut nommé chanoine en remplacement de Jacques-François-René de la Tour de Pin, mort le 12 juillet 1764.

tenu de fréquenter le chœur de sa cathédrale, le nouveau dignitaire garda à Louvain ses différents emplois et bénéfices. Jusqu'en 1768 il se partagea entre une double résidence, essayant mais en vain de concilier ses obligations à Louvain avec celles de sa nouvelle charge. Tandis que le Gouvernement lui garantissait le maintien des premières, à Rome on se préoccupait des autres. Et lorsque, après son départ définitif de Louvain, Nelis ne put se résigner à se défaire du canonicat qu'il détenait en cette dernière ville, il eut recours aux influences de la Cour romaine pour obtenir les dispenses nécessaires (4). Cependant, au bout de deux ans, cette situation était devenue si insupportable pour la bibliothèque que « le Recteur et les autres » s'adressaient dans un mémoire au Gouvernement.

« Après les plaintes réitérées... sur les abus qui se sont glissés dans l'administration moderne de la bibliothèque publique, et qui pour la plupart prennent leur source dans l'absence du bibliothécaire Nelis », ils ont cru que c'était « leur devoir de présenter à ce sujet au Gouvernement les réflexions suivantes ».

L'exposé qui suit contient en termes résolus les griefs des supérieurs vis-à-vis de leur subordonné, et ne manque pas de netteté. L'Université croit qu'il est grand temps que le Gouvernement cherche une solution. Exigeant un nouveau bibliothécaire, elle use de son autorité pour solliciter la démission de Nelis (5).

Celui-ci a beau invoquer une série d'excuses pour se

(4) « ... Je voudrais bien conserver encore cette année-ci ce revenu du canonicat de Saint-Pierre à Louvain...; Je n'ai point envie de garder toujours le dit canonicat, je compte de l'abandonner dans peu; tout ce que je demande c'est de pouvoir jouir du petit revenu qui y est attaché, depuis que je ne réside pas, et jusqu'à cette année-ci inclusivement ». Cf. C. DE CLERCQ, *cinq lettres... à Mgr J. Garampi. Bulletin de l'institut hist belge de Rome*, fasc. XVIII, p. 203.

(5) A. G. R., Un. de Louv. n° 219, Mémoire sur l'état présent de la bibliothèque de l'Université.

justifier. C'est en vain. En face de tant d'arguments sérieux dressés par l'Université contre Nelis, le Gouvernement reconnaît sans mot dire le bien-fondé des plaintes. N'osant pas résister au comte de Neny, son protecteur, Nelis donna, le 26 novembre 1768, sa démission de bibliothécaire (6). Peu de temps après, il quitte Louvain pour aller faire, comme il l'écrit, « l'étroite résidence à Tournai » (7).

Dans ses « Lectures relatives à l'Histoire des sciences », Goethals dit à propos de Nelis que l'Université est inexcusable d'avoir eu tant d'aveuglement pour un enfant (8). Ce choix lui causa une véritable déception. Quelle que soit la reconnaissance qu'on lui doive pour les institutions qu'il réalisa, Nelis contribua par son agitation à miner l'existence de l'Université et à saper son œuvre. Celle-ci de son côté avait négligé de s'emparer de l'esprit du jeune homme : chose que firent de Neny et Cobentzl, tablant sur les dons d'exception qu'ils découvrirent bien vite en lui : esprit ouvert, riches talents, ambition même qu'ils stimulaient en ne lui ménageant pas leur confiance. Nelis répondit à cette confiance en faisant preuve d'un grand dévouement et d'une activité incomparable dans les entreprises auxquelles il se trouva mêlé. Mais cela ne lui donnait pas le droit de combattre l'Université, comme il le fit. Malgré sa décadence, celle-ci fut de tout temps un rempart de science, bien qu'au XVIII^e siècle elle valût à peine plus qu'un Athénée

(6) En donnant sa démission comme bibliothécaire de l'Université, Corneille-François voulait faire nommer à cette fonction son frère Dominique, professeur de droit. Le docteur en théologie Guyaux, s'adressant au Commissaire royal, fait allusion à ce projet dans des termes fort significatifs : « J'aime et j'estime, comme j'ai toujours aimé et estimé, les Mss. Nelis, et je pense qu'ils en sont persuadés
mais je doute fort, tout bien considéré, s'il (Dominique) seroit agréable à la plupart de ceux de l'Université ». A. G. R. Univ. de Louv., Lettre du 8 oct. 1768.

(7) A. G. R. Mss. div. n° 2122, lettre à Van Poucke, du 13 avril 1768.

(8) GOETHALS, *Histoire des Sciences*, t. III, p. 278.

de nos jours. Une sorte d'anémie spirituelle l'aveuglait sur la portée de la révolution intellectuelle au seuil de laquelle le monde d'alors se trouvait. Elle défendait encore trop d'idées caduques, titres dévalués avec lesquels elle risquait de perdre aussi les valeurs réelles et sûres qu'elle avait toujours tenu à défendre. Car, puisque l'institution était bonne, il fallait lui donner un nouveau souffle et ne pas vouloir la ruiner. C'est la faute de Nelis si cette distinction lui a échappé. Passionné par la lutte, lutte qui portait sur les principes plutôt que sur les faits, il suivait avec aveuglement de Neny et Cobentzl dont il avait la confiance, tandis que l'Université, une fois qu'elle eut deviné ses tendances libérales, se méfiait de lui.

Nelis aura le courage de changer ses vues, dès qu'il reconnaîtra les conséquences de son attitude. Il réparera le passé par une conduite franche et loyale, quitte à déplaire surtout au Gouvernement autrichien qui l'avait poussé dans l'autre sens. Mais d'ici là, le chemin est encore long. Suivons-le de près dans cette seconde partie de sa vie.

2. — UN CANONICAT POLITICO-INTELLECTUEL.

Le privilège de la double résidence dont Nelis profita dès sa nomination lui permit de se dépenser ailleurs qu'à Tournai. De 1769 à 1784, c'est surtout la capitale qui est le théâtre de son activité. Par là, Nelis représente admirablement le type de ces chanoines de cour d'avant la Révolution. En effet, il serait vain de comparer les dignitaires de cette époque à ceux de nos jours, dont les mérites attirent la confiance de leur évêque et leur valent d'être appelés près de lui pour lui servir de conseiller.

A l'époque où nous sommes, l'évêque est loin de pouvoir

conférer les canonicats à son gré. Au contraire, il devait le plus souvent se contenter du choix que faisait le collateur des bénéfices. Suivant le cas, c'était un prince, un noble, un gouverneur de pays ou de province, parfois l'Etat lui-même. Malgré ses efforts, le Concile de Trente (9) n'avait pas réussi à supprimer cette ingérence des laïcs dans une institution qui, à son début, était purement ecclésiastique.

Il n'était parvenu qu'à exclure ceux-ci des bénéfices destinés aux clercs, mais ne put enlever le droit de collation au pouvoir civil, pour qui ce privilège restait un moyen précieux de favoriser les ecclésiastiques qu'il jugeait, comme Nelis, dignes d'une récompense. Faut-il le dire ? Cet état de choses ouvrait la porte à des abus de toutes sortes. Jusqu'à la Révolution française, la majorité des bénéfices furent de véritables sinécures dont les heureux possesseurs avaient tous les avantages pécuniaires sans souffrir d'aucune des obligations attachées à leur charge. Le plus souvent, ils faisaient retomber celles-ci sur un suppléant fort mal payé.

En confiant à Nelis le canonikat de Tournai, le Gouvernement voulait récompenser les services qu'il avait rendus à la cause de l'« Aufklärung », et sans aucun doute, mettre ainsi davantage encore la main sur lui. Cela se voit surtout à partir du moment où Nelis a renoncé à sa double résidence (Louvain-Tournai), et tourné le dos à son Université. Mais avant ce moment, ses absences de plus en plus prolongées de Louvain prouvent qu'il se plaît parfaitement dans sa nouvelle sphère, partageant son temps entre Tournai et Bruxelles. En fait, malgré l'attrait de la capitale, Nelis n'est pas de ces dignitaires ecclésiastiques, si nombreux à cette époque, qui touchent des revenus fort appréciables

(9) Ouvert le 13 décembre 1545, terminé le 4 décembre 1563. Il s'occupa de la réforme générale de la discipline ecclésiastique. Des circonstances politiques amenèrent à deux reprises la suspension du concile. Celui-ci dura ainsi 18 ans et tint 25 sessions.

de leur mense épiscopale, sans avoir souci de leurs obligations.

De caractère scrupuleux, Nelis utilise les séjours auprès de son Chapitre pour s'initier aux devoirs de sa charge. Ne repoussant jamais les avantages pécuniaires que l'état ecclésiastique met à sa portée, il n'hésite pas à postuler, par l'intermédiaire de son ami Garampi (10), un bref d'éligibilité à toute autre dignité, en gardant son canonicat à Tournai (11).

Voyons maintenant ce que les rares pièces d'archives (12) suggèrent au sujet de l'activité canonique de Nelis à Tournai. Plein de zèle pour sa nouvelle charge, heureux de vivre ailleurs qu'à Louvain, où il possédait de nombreux ennemis, Nelis commençait dès 1765 à séjourner régulièrement à Tournai. Ses occupations (13), sa mau-

(10) Joseph Comte de Garampi occupait depuis 1751 la charge de Préfet des Archives Vaticanes. Terminant une longue mission que lui avait confié le St.-Siège, Garampi visita fin 1762 Louvain. Là, il fit la connaissance du jeune bibliothécaire et se lia d'amitié avec lui. Cinq lettres de Nelis au Prélat romain, auxquelles nous renvoyons notre lecteur, ont été publiées par C. DE CLERCQ, dans le *Bulletin de l'institut historique belge de Rome*, fasc. XIII (1933), p. 193-204.

(11) « ... Je vais... prendre la confiance de demander une plus grande grâce; c'est un Bref d'éligibilité pour un autre bénéfice, ou dignité quelconque, en gardant mon canonicat de Tournai ». Lettre du 5 octobre 1769. Cf. C. DE CLERCQ, *Cinq lettres... à Mgr. Joseph Garampi* dans le *Bulletin de l'institut hist. belge de Rome*, fasc. XVIII, p. 203.

(12) Les dossiers les plus importants sur l'activité canonique et politique de Nelis se trouvent aux Archives d'Etat de Mons : Fonds de l'Evêché de Tournai, Regist. Actorum n° 1911-1916.

Etats de Tournai, Tournaisis. Résolutions. Les tomes de 1781 à 1784.

Nous rendons un hommage reconnaissant à la façon aimable avec laquelle M. l'archiviste de Mons et ses collaborateurs nous ont reçu et nous ont facilité la consultation des sources.

(13) « L'examen des prêtres de notre diocèse, qui doit se faire vers la fin du mois, et quelques autres petits arrangements pour lesquels on a eu la bonté de souhaiter de m'avoir à Tournai... me font, Monseigneur..., de ne pas devoir partir d'ici avant le 1^{er} septembre. » Lettre à P.-F. de Neny du 21 août 1767, A. G. R. Mss. dvs. n° 2022, et C. DE CLERCQ, *Cinq lettres à P.-F. de Neny*, dans le *Bulletin de l'institut hist. belge de Rome*, fasc. XV (1935), p. 134-144. La lettre citée se trouve à la page 143.

vaïse santé, dont il se plaint dans ses lettres (14), le retiennent alors à l'ombre de sa cathédrale. D'un autre côté, la fondation de cette Société littéraire (1769), qui est en grande partie son œuvre, l'oblige à des séjours prolongés à Bruxelles. En 1770 survint la mort de l'évêque de Tournai, François-Ernest, comte de Salm-Reifferscheidt, dont le siège épiscopal reste vacant jusqu'en 1776.

Une légende assez répandue veut que Nelis, comme vicaire capitulaire, ait été à la tête de l'évêché. Nous rejetons, jusqu'à la preuve du contraire, cette prétention comme une pure hypothèse. Toutefois il est vrai que Nelis fut vicaire général pendant la vacance du Siège (1770-1776) (15), et il est certain qu'il garda cette dignité sous le nouvel évêque Guillaume-Florent, prince de Salm-Salm (16), ce qui prouve à la fois ses capacités et la confiance dont il jouissait de la part du chapitre et du nouvel élu. 1773 est l'année de la fondation de l'Académie des Sciences et des Belles Lettres qui se substituait à la Société littéraire. Appelé à jouer un rôle scientifique, l'Académie (ou au moins ses principaux membres) finira par être mêlée intimement à la vie politique du pays. C'est pourquoi, pendant ses séjours de plus en plus prolongés à Bruxelles, Nelis s'occupera et de science et de politique. En 1774, comme marque de son estime, Marie-Thérèse le charge d'enseigner à son fils cadet l'Archiduc Maximilien, l'histoire et

(14) « J'ai été assez continuellement incommodé cet hyver; cette raison a été la cause que je n'ai point fait le voyage de Louvain ». Lettre à Van Poucke du 13 avril 1768. A. G. R. Mss. divs. n° 2022.

(15) Malgré les instances des hommes d'Etat, Marie-Thérèse se refusait primitivement à nommer Guillaume-Florent de Salm-Salm, qui avait en 1770 seulement 25 ans. Grâce à la puissante protection dont il jouissait (Salm était le beau-frère du Prince de Starhemberg), il fallait ajourner cinq ans sa nomination avant d'obtenir le consentement de l'Impératrice.

(16) M. le Vicaire général Chevalier de Tournai a eu l'obligeance de nous dire que l'acte de nomination de Nelis comme Vicaire-général (1776) se trouve dans les archives de la cathédrale.

les lettres. En cette qualité, Nelis doit faire admirer au jeune Prince les monuments historiques du pays. Comme il s'acquitte de cette charge honorable à la plus grande satisfaction de la Cour et du Gouvernement, il voit, dans ces mêmes milieux, grandir encore le prestige dont il jouissait déjà.

Engagé en 1776, comme membre de la Commission Royale des Etudes dans la réforme de l'enseignement secondaire, sa présence à la capitale devient de plus en plus indispensable. Il est obligé d'y entretenir à grands frais une maison (17), un équipage. Fort occupé par sa vaste besogne politique, Nelis, à partir de ce moment, ne siège donc que rarement au sein de son chapitre. Mais de son absence le diocèse et la province de Tournai vont tirer le plus large profit.

Représentant attiré de son évêque aux Etats, c'est en cette qualité qu'il prête serment, le 14 septembre 1776. Nous citons à l'appui de cette thèse le procès-verbal du 3 septembre, qui rapporte que « Messire C.-F. de Nelis, prêtre « chanoine de l'église cathédrale, remplacera, en cas d'absence, l'évêque aux assemblées ordinaires et même extraordinaires des Etats du bailliage de Tournai et de Tournais. »

Par le fait, Nelis devient en somme le représentant permanent du diocèse et des Etats auprès du Gouvernement. Ce dernier recherche ses avis à chaque instant, tandis que la Cour fait de plus en plus grand cas de ses conseils éclairés au sujet des réformes qu'elle projette.

Désireux de lui prouver son estime, elle l'avait désigné en 1765 pour glorifier la mémoire de l'Empereur François I^{er}, lors des obsèques qui furent célébrées le 9 novembre, dans l'église Ste-Gudule, à Bruxelles. On fut unanime pour reconnaître son talent d'orateur dans ce panégyrique, qui.

(17) La maison de Nelis était située rue des Minimes.

chose curieuse, fut composé en latin. Pour le récompenser de ce morceau d'éloquence, l'impératrice Marie-Thérèse lui fit don d'une médaille d'or. Ainsi mis en vedette, personnage fort remarqué, Nelis est contraint de sacrifier un peu aux exigences du monde. Depuis qu'il fréquente les hautes sphères, le chanoine Nelis fait précéder son nom de famille de la particule aristocratique et affiche des prétentions nobiliaires !

Mais c'est surtout son titre de représentant des Etats qui doit retenir notre attention et qui bientôt, au cours de l'année 1781, va provoquer une polémique entre Nelis et les dits Etats. Sur ce différend, les « Recueils des Résolutions des Etats de Tournai » donnent assez de détails pour permettre d'en reconstituer le récit. Le point de départ fut peut-être l'oraison funèbre que prononça Nelis aux obsèques solennelles de Marie-Thérèse, célébrées en l'église Sainte-Gudule, à Bruxelles, le 3 décembre 1780. Peu de temps après, le discours fut imprimé, et en tête on lisait le nom de l'auteur avec tous ses titres et notamment celui de « Président des Etats de Tournaisis ». Les Etats déclarant que le délégué de l'évêque n'avait aucun droit à ce titre honorifique, s'adressèrent, par lettre du 16 janvier 1781 (18) au chanoine de Nelis, le sommant de veiller à ce que pareille chose, qu'ils attribuaient à une simple inadvertance de l'imprimeur, ne se répâtât plus dans l'avenir.

« L'usage constant, dit textuellement leur lettre, consiste dans le pouvoir que possèdent les évêques de nommer et de députer quelqu'un pour y assister pendant leur absence aux Assemblées des Etats et y prendre les mêmes rang et séance qu'ils feroient s'ils y assistoient en personne » (19).

Après avoir rappelé comment cette prérogative avait

(18) Mons, Arch. d'Etat, Et. T. Résol. 1780-1781, assemblée extraord., 16 janvier 1781.

(19) Mons, Arch. d'Etat, Et. T. Résol. 1780-1781, assemblée extraord., 16 janvier 1781.

été accordée à Maximilien de Gand, en vertu d'un accord en date du 25 novembre 1644, accord que les Etats du bailliage de Tournai et de Tournaisis, en raison de l'usage constant qui s'en était suivi, avaient promulgué, la lettre ajoute que jamais les évêques ni leurs remplaçants ne s'étaient nommés « Présidents », « ce qui n'est ni reconnu ni en usage » (20).

La réponse que Nelis adresse aux Etats, par lettre du 15 février 1781, est tout à fait intéressante. Après avoir dit qu'il ignore l'accord mentionné par les Etats, Nelis cite en sa faveur deux documents prouvant « qu'il appartient aux droits des évêques de convoquer les assemblées extraordinaires, droit qui ne leur a jamais été discuté, ni à eux, ni à leurs représentants, qui est bien celui qui dénote la fonction principale du président » (21).

A l'appui de ce premier témoignage, Nelis en apporte un second dans lequel un ancien évêque de Tournai, Mgr de Choiseul, parlant de la qualité et des fonctions de président des Etats, ajoute ces mots bien décisifs : « dont l'évêque est en possession immémorable ».

« Depuis plus de 13 ans, ajoute Nelis, j'entends peut-être deux mille fois parler depuis ce temps-là, de président et de présidence des Etats, et toujours dans le sens que l'on voudrait contester aujourd'hui » (22).

L'incident, semble-t-il, fut clos à l'amiable et c'est Nelis lui-même qui trouva la formule de conciliation. Désormais, lettres et pièces officielles l'appellent : « Vicaire général de S. A. le Prince de Salm-Salm, évêque de Tournai et son Représentant aux Etats de Tournaisis ».

(20) Mons, Arch. d'Etat, Et. T. Résol., 1780-1781, assemblée extraord., 16 janvier 1781.

(21) La réponse de Nelis est dans son entier enregistrée sous la date du 15 février 1781 (session extraord.). Cf. Mons, Arch. d'Etat Et. T. Résol., 1780-1781.

(22) Mons, Arch. d'Etat T. Résol., 1780-1781, assemblée extraordinaire, 16 janvier 1781.

Ceci dit, il faut convenir que le canonikat de Tournai fut pour Nelis l'occasion d'arriver à l'épiscopat. Cependant, avant d'y parvenir il essuie plusieurs échecs. Ainsi il avoue à son ami Mgr Joseph Garampi, qu'il était sur le point d'obtenir la dignité de prévôt de Louvain, à laquelle est annexée celle de chancelier de l'Université (23). En 1770, il tâche d'obtenir la prévôté de Soignies et en 1775, une pension ecclésiastique du Prince Charles de Lorraine. En 1784, Nelis est sur les rangs pour être élu doyen du chapitre de Tournai. Enfin, depuis 1775, il figure sur la liste des candidats à l'épiscopat (à Anvers 1775, à Bruges 1776, à Gand 1778).

Voici une appréciation significative à ce sujet, qui montre ce que les autorités pensent des aptitudes de leur candidat. Elle est empruntée à un « Consulte » du Conseil privé en date du 11 juillet 1775.

« Le sujet, y est-il dit, connaît le flamand, il est originaire de Malines, mais il est peut-être le seul des candidats qui ait la lumière nécessaire pour discerner les bornes qui séparent le vrai zèle du fanatisme, et qui ne donne point avec cet aveuglement ordinaire à tous nos évêques, dans l'attachement servile du clergé aux principes ultramontains » (24).

Si l'on se rappelle qu'au XVIII^e siècle, le recrutement de l'épiscopat belge relevait du Gouvernement autrichien, ce passage est singulièrement instructif en ce qui concerne les exigences du pouvoir civil à l'égard des sujets capables de

(23) « J'ai des amis et des protecteurs à la Cour de Bruxelles, ainsi qu'à celle de Vienne. Avant d'être chanoine de Tournai, j'ai été sur le point d'obtenir la dignité de Prévost de Louvain, à laquelle est annexée celle de Chancelier de l'Université de Louvain. Il n'y a eu que le crédit de l'électeur de Mayence qui l'a fait obtenir, contre toute attente, au baron de Breidlach..... La même occasion, ou une occasion semblable peut revenir encore. » Cf. C. DE CLERCQ, *Cinq lettres à Mgr. J. Garampi*, dans le *Bulletin de l'institut hist. belge de Rome*, fasc XVIII, p. 203.

(24) A. G. R. Chanc. A. P. B. dossier C, 19, n° 5, liasse 755.

gouverner un diocèse. Il nous montre une fois de plus que Nelis fut un candidat tout à fait dans les goûts du Gouvernement. Mais si, d'une part, ses manières, son opportunisme lui ont assuré progressivement les bonnes grâces des dirigeants, il reste non moins vrai qu'il a su mériter leurs faveurs, grâce à une activité politico-intellectuelle inlassable qu'il a déployée pendant les années de son canonicat.

Les pages qui suivent vont nous préciser la double activité de Nelis, d'abord comme fondateur de l'Académie Royale de Bruxelles, à laquelle se rattache son dévouement à la cause des Bollandistes; ensuite comme l'un des principaux réorganiseurs de l'enseignement secondaire en Belgique.

3. LA SOCIÉTÉ DES LETTRES (1769-1772).

Le 27 août 1767, le comte de Cobentzl reçut chez lui, à Bruxelles, la visite de Schoepflin, célèbre professeur à l'Université de Strasbourg. Celui-ci, un des plus grands savants de l'époque, ramenait lui-même dans la capitale belge le fils du ministre plénipotentiaire qui venait d'être son élève.

Attaché depuis presque un demi-siècle à l'Université protestante de la libre République de Strasbourg, dont il était l'une des gloires, Schoepflin était cependant originaire d'outre-Rhin (25). Il fit ses études à Durlach, puis à Bâle et vint à Strasbourg en 1711. Là, il s'appliqua à l'étude des langues grecque et latine, de l'éloquence, des antiquités et de l'histoire. Déjà, en 1720, il se vit nommer à une chaire

(25) Jean-Daniel Schoepflin naquit à Sulzbouurg (margraviat de Bade-Durlach), le 6 décembre 1694. Cf. *Biographie Univers.*, tome XLI, col. 215.

d'éloquence et d'histoire et cela grâce à l'érudition extraordinaire dont il fit preuve.

Ses études historiques l'amènèrent à celles du Droit public allemand, dont il finit par être l'un des meilleurs connaisseurs de son temps. Cette réputation, ainsi que les études de l'histoire du Bas-Empire, dans lesquelles le savant professeur strasbourgeois s'engageait, avaient eu comme conséquence d'attirer à l'Université une clientèle fort aristocratique. Les maisons les plus illustres d'Allemagne envoyaient leurs fils suivre les cours de Schoepflin. Bientôt la renommée de sa science s'étendit jusqu'aux pays lointains.

En 1725, Catherine I^{re}, Impératrice de Russie, en 1738, l'Empereur François I^{er} du St Empire, lui faisaient des propositions les plus flatteuses pour l'attirer à eux. Mais si séduisantes que fussent les offres jamais elles n'arrivèrent à ébranler son attachement à Strasbourg. Et celle-ci, du reste, ne manquait pas de lui en témoigner sa reconnaissance. Un voyage aux frais de la ville fait en France et un séjour en Italie, fournirent à Schoepflin l'occasion d'entrer en relations avec les hommes les plus distingués de l'époque.

A peine était-il rentré à Paris, que le Maréchal d'Huxelles, président des affaires étrangères, l'envoya à Londres. Son retour par la Hollande lui permit d'augmenter les relations qu'il avait déjà dans ce pays, avec des savants tels que Boerhave, Drakenborg, Musschenbroeck, etc.

Après la reprise de ses fonctions académiques, en 1728, les honneurs furent de plus en plus son partage. Membre de la Société Royale de Londres depuis 1728, il est nommé en 1729, par faveur spéciale du Roi, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, avec droit de voter dans ses assemblées chaque fois qu'il viendrait à Paris (26). Ses profondes connaissances du Droit public

(26) Des dissertations de Schoepflin sont insérées dans les tomes IX, X, XV, XVII, XVIII et XXIII des *Mémoires de l'Académie française*.

de l'Allemagne faisaient de lui une autorité qu'on aimait à consulter. C'est ainsi qu'il répondit au mémoire composé par son ami Bartenstein, référendaire du Conseil intime de François I^{er}, qui repoussait les prétentions françaises dans la guerre de succession de Pologne.

En 1738, après la paix de Vienne, Schoepflin fit un séjour dans la capitale. Il y reçut les hommages mérités par son brillant exposé qui avait pu satisfaire les deux partis, et l'Empereur, en témoignage de son admiration, lui fit don de son portrait enrichi de diamants. Ce fut au nom de son Université que, deux ans après, Schoepflin fit célébrer à Strasbourg la fête séculaire de l'invention de l'imprimerie (27). A la même époque, Louis XV le nomma conseiller et historiographe de France. Enfin, soucieux de ne pas se laisser distancer par ses rivaux, l'Académie de Pétersbourg inscrivait le savant strasbourgeois au nombre de ses associés. Doué d'une intelligence aiguë et d'une grande expérience, Schoepflin était convaincu de l'influence prépondérante jouée par les Académies sur la vie scientifique de l'époque. Fort de cette idée, il incita, en 1763, l'électeur palatin Charles-Théodore à fonder l'Académie de Mannheim. Lui-même il en accepta la présidence honoraire et s'y rendit chaque année pour présider une séance. Une allusion très nette à cette fondation est faite dans une lettre de Nelis à de Neny. Le premier profite d'une invitation du chef président du Conseil, qui le prie de venir faire la connaissance de Schoepflin lors de sa prochaine visite à la capitale (28), pour atti-

(27) Dix ans après Schoepflin fit paraître à Strasbourg son *Vindiciæ Typographiquæ* (1750). Là, il développa sa thèse que la découverte des caractères mobiles en bois aurait été faite à Strasbourg et que la primauté de cette découverte, à laquelle le nom de Gutenberg est le plus intimement lié, revient ainsi à cette ville. Plus tard, Fournier réfutait cette opinion de Schoepflin dans ses *Observations critiques* (Paris, 1760).

(28) « J'ai écrit Monseigneur, à Varentrapp, libraire à Francfort, pour avoir généralement tous les ouvrages de M. Schoepflin, qui manquaient à la bibliothèque de Louvain. J'espère qu'ils arrivent assez à temps pour

rer l'attention de son protecteur sur un projet de vieille date, la fondation à Bruxelles d'une Académie des Sciences et des Belles Lettres (29).

Ce projet, vieux de près de dix ans (30), s'était jadis heurté à une double résistance : l'une pécuniaire, l'autre intellectuelle, car on se trouvait en face d'une pénurie de talents susceptibles de donner de l'essor à cet établissement.

Nelis s'était flatté, comme nous l'avons dit, de trouver des ressources dans les bénéfices qu'il comptait tirer de la typographie universitaire, dont il proposa la fondation en 1759 à de Neny. Restait encore à trouver ceux qui, par leur science et par leurs talents, pourraient diriger l'académie. Faisant allusion à l'exemple de la France, Nelis rappelle à de Neny comment par sa libéralité Louis XIV sut attirer dans sa capitale des hommes de mérite, au grand profit du développement de la vie scientifique et artistique du pays. Cependant, il ne cache pas « que ceux qui viendront ainsi à Louvain y exciteront d'abord la jalousie et les murmures ». « Mais, » ajoute-t-il, « on se lassera enfin

en pouvoir conférer avec cet écrivain célèbre. » Lettre à P.-F. de Neny, A. G. R. Mss. dvs., n° 2022 et C. DE CLERCQ, *Cinq lettres... à P.-F. de Neny*, *Bul. Inst. hist. Rome*, fasc XV (1925), la dite lettre se trouve à la page 134.

(29) « Me seroit-il permis, Monseigneur, de renouveler à cette occasion le désir d'une chose dont plus d'une fois j'ai pris la liberté d'entretenir votre Excellence : ce seroit de trouver les moyens de répandre dans les Pays-Bas, et surtout à Louvain, un peu plus le goût de l'histoire de la philosophie et des Belles-Lettres, et de profiter pour cela, des lumières d'un homme aussi instruit que l'est M. Schoepflin, qui a exécuté heureusement beaucoup de choses dans ce goût-là dans sa province, chez l'Electeur Palatin et ailleurs. ». Lettre à P.-F. de Neny, A. G. R. Mss. dvs. n° 2022 et C. DE CLERCQ, *Cinq lettres... à P.-F. de Neny*, *Bul. Inst. Hist. Rome*, fasc. XV (1935), page 143.

(30) Au n° 229 des Arch. Gén. du Roy (Fonds de l'Université de Louvain), se trouve un mémoire sur la fondation de l'Académie, que Nelis adressa à de Neny. Bien qu'il ne porte pas de date, le mémoire a été composé avant 1760, date de la fondation de l'imprimerie. C'est ce mémoire que le Gouvernement a pris comme ligne de conduite dans la fondation de la Société des Lettres en 1769.

de murmurer inutilement et bientôt, on n'aura plus que l'émulation » (31).

Nous savons qu'au lieu de fleurir, l'imprimerie avait végété durant de longues années. Pendant ce temps la tension entre l'Université et le Gouvernement, qui désirait se servir de l'Académie comme d'un instrument pour réformer l'« Alma Mater », et pour lui imposer ses doctrines, s'accrut de plus en plus. Nous savons que Nelis, en 1764, avait sollicité auprès de Cobentzl la permission d'établir une petite académie de philosophie à Louvain. Ce projet avait été repoussé, mais Nelis ne se décourageait pas pour autant et nous devinons sa joie de découvrir en Schoepflin la personne qui, pour plusieurs raisons, saurait plaire au Gouvernement éclairé de Bruxelles.

Fondateur d'une académie florissante, Schoepflin avait acquis une célébrité universelle par sa connaissance du Droit public, et cette gloire avait rejailli sur son Université. Le Gouvernement, qui prenait volontiers Leyde et Strasbourg comme modèles pour les réformes qu'il désirait introduire à Louvain, y avait déjà institué une chaire de Droit public : « C'est la Science... qui est la plus nécessaire pour le maintien de l'Etat, qui conserve les prérogatives du Souverain, et, en même temps, les devoirs des sujets... », jugeait une commission spéciale, qui fut instituée en mai 1753 pour étudier l'opportunité de la chaire (32). Si depuis 1756, en effet, la leçon de Droit public n'était plus donnée, sous prétexte qu'on manquait d'un titulaire, rien ne prouve que les sentiments du Gouvernement à l'égard de celui qui l'incarnait, avaient changé. La visite de Schoepflin à Bruxelles pouvait donc devenir un événement de grande importance pour la vie intellectuelle de la Belgique.

Schoepflin y arriva le 27 août 1767. « Pendant son sé-

(31) A. G. R., Mss dvs., n° 2022. Lettre du 20 décembre 1760.

(32) Cf. *L'Annuaire de l'Université de Louvain*, 1852, p. 209 et svtes.

jour en Belgique (qui se prolongea jusqu'au 9 octobre), il fut avec moi à Louvain », note le comte de Cobentzl, « et prit inspection de tout » (33).

« Une décadence des Lettres... événement auquel on ne
« devait jamais s'attendre dans une si belle région de l'Eu-
« rope, où elles avaient brillé depuis qu'on les a vues re-
« naître. Les génies belgiques, ainsi constate Schoepflin,
« n'ont pas dégénérer, mais on les a dérouter et mal con-
« duites. Les talents subsistent, il faut les ramener à la
« bonne voie et aux études, qui répandent sur toutes les
« sciences de la lumière et des grâces. Mais il ne suffit
« pas de rendre aux muses belges leur ancien lustre, il faut
« penser aussi à y établir les disciplines neuves qui ne
« brillent actuellement que dans leur pays d'origine :
« l'Allemagne; telles sont : le Droit public universel, ap-
« pelé Droit de la nature et des gens, l'Histoire politique
« de tous les Etats de l'Europe et leur constitution, l'his-
« toire d'Allemagne en particulier et son droit public.

« Pour parvenir à la formation de tous ces établisse-
« ments, il est nécessaire de créer une Académie Impériale
« ou Royale Belgique des Sciences et des Belles Lettres
« dans la capitale même, sous les yeux du Gouverne-
« ment » (34).

Poursuivant ses « Réflexions ». Schoepflin indique à grands traits comment il faudrait exécuter ce projet.

Composée simplement de quelques membres au début, l'Académie proposerait à toute la Belgique et même aux étrangers des questions à traiter et donnerait des prix. Jugeant d'après les réponses qui lui seraient adressées, elle admettrait comme membres les concurrents qu'elle jugerait

(33) A. G. R., Chanc. A. P. B. n° 664, Reg. de l'Académie de Bruxelles, 1769-1777, n° V, f. 36.

(34) A. G. R., Chanc. A. P. B. n° 664, registre de l'Ac. de Brux., 1769-1777 n° V, f. 21.

dignes d'elle. Ceux-là, ne se bornant pas à l'examen des travaux d'autrui, feraient eux-mêmes des dissertations qu'ils liraient dans les assemblées publiques. Selon leur choix, ils pourraient se servir du latin, du français et du flamand. De plus, on pourrait admettre à l'Académie des associés externes. A côté des membres ordinaires et extraordinaires, on pourrait former une classe d'honoraires.

En ce qui concerne les sujets à traiter, les académiciens auront la plus grande liberté.

Les historiens en particulier seront très favorisés, ayant un champ des plus vastes, vu que ces disciplines peuvent être envisagées sous les angles les plus variés. Mais l'étude de l'histoire politique et du droit public de chaque Etat de l'Europe demande un guide expérimenté qui dirige les recherches de ses élèves.

Ce travail doit se faire dans les Facultés de l'Université de Louvain à qui manquent cependant les professeurs compétents dans ces matières. D'où nécessité d'une réforme radicale de celle-ci (35).

C'est en parcourant ces « *Réflexions* » de Schoepflin et des correspondances officielles à propos de la fondation de l'Académie, que nous nous apercevons de quel vaste rôle les hommes d'Etat rêvaient d'investir cette institution. Selon eux, l'Université avait besoin d'une refonte entière, et voici la raison qu'en donne Charles de Lorraine, le 28 janvier 1768 : « ...Il y manque, dit-il, un point fort essentiel, savoir, le goût pour la littérature, qui est à peine connu dans cette Université et l'amour des Belles Lettres » (36).

Par ce goût pour la littérature et l'amour des Belles Lettres, il faut entendre ici la philosophie, telle que les hommes de la Cour la comprenaient, c'est-à-dire celle qui régnait en France. Cependant, l'introduire à Louvain serait chose

(35) Voir le texte intégral des « *Réflexions* » (Cf. Appendice, p. 25).

(36) *Ann. de l'Ac. Roy. de Belgique*; 1838, p. 159.

fort difficile. à cause « des préjugés nationaux qui y règnent » d'après Kaunitz. C'est pourquoi on songeait à engager l'Académie dans une besogne que le Gouvernement lui-même ne jugeait pas opportun d'entreprendre. Il n'y a d'ailleurs personne qui se soit prononcé plus clairement que Nelis sur le vrai but de l'Académie. Il y a quatre ans à peine, il avait voulu se servir d'elle pour faire la leçon à l' « Alma Mater » et « la mettre à la hauteur du siècle ». Depuis, la tension entre le Gouvernement et l'Université s'était de plus en plus accentuée, et rien ne permet de croire qu'au moment de sa fondation le Gouvernement voulait confier à l'Académie une autre mission que celle de se mettre au service de sa politique. Preuve en est que les deux professeurs (37) qui sont jugés aptes à y siéger sont des esprits éclairés, ce qui semble affirmer notre thèse. En se rendant compte de cet ensemble de circonstances, on comprend mieux l'empressement que le Gouvernement manifestait pour exécuter les vues de Schoepflin. Tout permettait de conclure que la naissance de l'Académie à Bruxelles s'accomplirait dans un avenir fort proche. « Cependant », lisons-nous dans l'observation préliminaire du tome I^{er} des Mémoires de l'ancienne Académie. « une maladie qui survint à Schoepflin l'obligea à quitter un climat auquel il n'était pas accoutumé et l'empêcha d'assister à la première séance, dont il aurait dû faire l'ouverture par un discours qu'il méditait et que le comte de Cobentzl l'avait prié de prononcer à cette occasion » (38).

Schoepflin quitta Bruxelles le 9 octobre 1767. Si, dans la suite, la fondation de l'Académie ne se fit pas selon ses vues, il eut néanmoins le mérite d'avoir convaincu le Gouvernement de la nécessité de cette fondation, prouvée déjà

(37) Ce sont van Rossum, professeur de médecine et Vounck, professeur de chimie et d'histoire naturelle.

(38) Cf. p. 10.

dix ans auparavant par Nelis. C'est ce dernier qui sera maintenant appelé à l'exécuter selon ses vues personnelles.

« Cet homme, recommandable pour ses talents et ses connaissances », comme le désigne Kaunitz dans son rapport du 24 octobre 1768 à Marie-Thérèse (39), jugeait les vues du savant strasbourgeois inexécutables, car, non seulement les indispensables talents manquaient pour cultiver des disciplines comme Schoepflin les indiquait dans ses « Réflexions », mais encore irréalisable était la forme sous laquelle il désirait voir naître la nouvelle institution, à savoir, une académie avec différentes sortes de membres et munie de lettres patentes. Toutes ces choses dépassaient de trop loin les moyens modestes de la vie scientifique belge à la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Tout en rendant hommage aux sages lumières de Schoepflin et ne voyant guère la possibilité de réaliser ses vues, le Gouvernement opta pour le plan de Nelis. Les circonstances ne permettant pas de songer dès lors à une entreprise brillante, Nelis préféra commencer par une société particulière de savants, sans lettres patentes, sans annonce publique, sans forme fixe et établie, sans règlement stable et formel. On devrait plutôt, selon lui, « laisser agir en maître le temps et l'expérience ». En attendant, il toléra au début la plus grande liberté : « Il suffit qu'on exhorte tout le monde à s'exercer dans l'histoire naturelle ou civile de la patrie et à statuer que tous les trois mois chaque académicien fournisse un mémoire » (40).

Les futurs académiciens seraient invités à y siéger par simple lettre ministérielle à laquelle s'ajouterait un petit règlement provisoire.

Tant de prudence évitait de mettre en jeu l'amour-propre

(39) A. G. R., Chanc. A. P. B. n° 664, Reg. de l'Ac. de Brux., 1769-1777, n° 1, fol. 1.

(40) A. G. R., Chanc. A. P. B. n° 664, Reg. de l'Ac. de Brux., 1769-1777, n° 2, fol. 25 et svt.

du Gouvernement, lié de si près à l'entreprise, au cas où elle échouerait ou ne répondrait pas à l'attente générale. On le verra, c'était chose à prendre en considération. Car, il s'en fallut de bien peu qu'on ne vît ruinées assez vite les plus belles espérances que Nelis et le Gouvernement avaient fondées sur la nouvelle compagnie.

Malheureusement ce dernier négligea de lui donner avec la liberté que Nelis jugeait nécessaire à la prospérité, les indispensables directeurs. D'accord, en principe, pour l'établissement d'une société littéraire à Bruxelles, Kaunitz en confia la présidence au ministre plénipotentiaire de Cobentzl qui, à son tour, désigna comme vice-président le comte de Neny. C'est à lui qu'un membre à qui l'on donnait le titre de « Directeur » devrait rendre compte de l'administration. C'est lui, aussi, qui devrait recueillir et classer ce que les membres auraient écrit, rédiger les informations des correspondants. En plus, il aurait la présidence des assemblées et dirigerait les discussions. Une réunion annuelle le lendemain de la fête de Ste Thérèse, à l'Hôtel de son président, décernerait des prix aux meilleurs travaux et distribuerait des émoluments.

Le Gouvernement confia le rôle de directeur au prêtre anglais Needham. On se souvient qu'il avait été question de lui lorsqu'on projetait de créer une chaire de physique expérimentale à Louvain. Si l'on eut raison d'attacher ce savant à cause de sa science à la nouvelle société, en le dotant d'un bon canonicat, il n'en fut pas de même de la direction qu'on lui confia, et pour laquelle il n'était pas fait le moins du monde. Il lui manquait les talents de directeur et d'administrateur. La vie de la nouvelle association devait en souffrir. Il aurait fallu, à ses débuts surtout, pour la conduire, un homme à la main vigoureuse, tout autre que le premier directeur. Quant aux membres que Nelis désignait à de Neny, celui-ci les jugeait « assez bien choisis ». Il y ajouta le professeur Vounck, chimiste, et plus tard un mé-

decin du nom de Michaux. L'Université y comptait donc quatre représentants (41).

Nous nous sommes déjà prononcés sur une des raisons de leur choix : leur bienveillance et leur sympathie pour le Gouvernement.

Enfin, le 5 mai 1769, les huit membres élus se réunirent dans l'hôtel et sous la haute présidence du chef du Conseil privé. La Société Littéraire était constituée.

Appréciant l'action de Nelis dans la fondation de l'Académie, Thonissen estime qu'elle était en partie son œuvre. La plupart des biographes ne vont pas si loin. Pour les raisons citées, nous croyons pouvoir attribuer à Nelis, avec Cobentzl et Neny, le titre de cofondateurs. S'il eut le mérite de l'initiative, c'est encore lui qui, grâce à ses connaissances parfaites des besoins du moment, a su tracer à l'Académie un programme adapté aux possibilités existant dans le pays.

Tout en garantissant aux membres le libre choix des matières à traiter, Nelis, connaissant le goût traditionnel de ses compatriotes pour l'histoire nationale, ne manque pas de les orienter vers les travaux de ce genre. Ce sont, en effet, des recherches dans le domaine de la petite histoire qui correspondaient le mieux au niveau intellectuel peu élevé de la Nation, et qui, par elles-mêmes, s'imposaient le plus et le mieux comme l'objet de l'activité scientifique des premiers académiciens. Aussi, les concours annuels que l'Académie organisait et dont elle jugeait les résultats, représentent un excellent travail dans ce sens. Si modestes qu'ils aient été, ces essais n'ont pas manqué de faire revivre dans un cercle plus vaste de mi-intellectuels, mi-amateurs, une curiosité presque complètement éteinte. Aussi ont-ils provoqué une connaissance plus parfaite du passé glorieux du

(41) A la première séance de la Société Littéraire participaient comme membres : L.-J. van der Vynckt, membre du Conseil de Flandre, les professeurs van Rossum et Vounck, Seumoy, opticien, Verdussen, échevin d'Anvers, Paquot, Nelis et Needham (comme directeur).

pays, facteur indispensable au développement du patriotisme. Quant à Nelis lui-même, comme à un nombre restreint de ses collaborateurs qui se sont tournés plus sérieusement vers l'étude de l'histoire nationale, l'Académie les amenait à profiter des lumières de leur siècle en leur faisant suivre dans leurs recherches les méthodes modernes en vogue qu'appliquaient depuis longtemps les Bollandistes et les Bénédictins de Saint-Maur.

Quand, après de sérieux efforts, on voit périliter la nouvelle société, qui, réorganisée sur des bases plus larges, n'arriva jamais à une prospérité remarquable, on est amené à conclure que des obstacles fort importants ont paralysé son épanouissement. Ces obstacles consistaient avant tout dans le manque d'une direction supérieure. Needham, bien que savant illustre, était loin d'être le directeur dont cette entreprise naissante aurait eu besoin. Aussi, ni Cobentzl, qui s'était déclaré président, « ce qui ne paraissait pas trop compatible avec sa qualité de ministre », ni de Neny : « que ce ministre avait désigné comme vice-président » (42), ne semblaient avoir compris que la jeune Société profitait peu de l'intérêt secondaire qu'ils lui témoignaient. Elle languit vite. Le décès de son président, en 1770, sembla lui porter le coup mortel. Faute d'un chef permanent, les séances, où personne ne présidait, eurent lieu sans ordre et sans émulation. Comment en eut-il été autrement ? Sauf pour l'assemblée annuelle, il n'y avait même pas de local attitré. Aussi, des membres tels Van Rossum et Semoy se retirèrent. Des étrangers, désireux au contraire d'y siéger, durent rebrousser chemin faute de connaître le lieu de rendez-vous (43).

(42) A. G. R., Chanc. A. P. B. n° 564, Reg. de l'Ac. de Bruxelles 1769-1777, fol. 88. P. S. du Prince de Starhemberg aux dépêches du 3 août 1771 au Chancelier de la Cour et d'Etat, ad. n° 85.

(43) Cf. *Mémoires de l'Académie imp. et roy. des Sciences et des Belles Lettres*, Bruxelles, 1777, tome I, Discours préliminaire, p. X et svtes.

Dans *L'Annuaire de l'Académie* (Bruxelles 1840), on expose les motifs

Que fit alors Nelis pour défendre une institution dont il avait rêvé de si longues années ? Avec quelques-uns de ses confrères, il étudia une réorganisation radicale (44). Mais Vienne ne cachait pas son peu de satisfaction d'une œuvre dont on avait tout espéré (45). Les chances de survie semblaient être fort minces. A ce moment critique, le nouveau ministre plénipotentiaire, le prince de Starhemberg réalisa ce que Nelis avait prévu pour le moment où la société aurait vaincu les difficultés du début; époque qui maintenant semblait ne devoir jamais arriver pour elle.

Il proposa à la Cour de Vienne de la réformer sur de larges bases, c'est-à-dire de la transformer en pure académie, avec une présidence stable, une existence établie par lettres patentes qui la feraient jouir de la protection royale et augmenterait son prestige.

Malgré une répugnance visible de Vienne, le nouveau président H. Van Crumpipen put informer la Société des intentions du Gouvernement en vue d'une réorganisation meilleure. Ce fut fait le 16 octobre 1772, lors de la septième séance de la société, sous la direction de son futur chef, le dit président du Conseil de Brabant (46). A peine six mois plus tard, la réorganisation définitive était un fait accompli.

de la désertion dont il est question, disant que le peu de considération que la société, abandonnée à elle-même dès sa naissance, s'était attirée, jointe à l'idée que le public avait eu lieu de se former, que cet établissement ne tarderait pas à crouler, a été en grande partie cause que... les membres ont été découragés.

(44) Cf. *Ac. Roy. de Belgique. Centième anniversaire de la fondation (1772-1872)*. Bruxelles 1872, 2 vol., in-8°. vol. I, p. 5. « Quelques membres, écrit Quetelet, ne laissèrent pas de travailler souvent en comité, pour concerter les arrangements à prendre et préparer les principes constitutifs de la nouvelle Académie ».

(45) « Je me conforme à vos réflexions, mais on ne peut avoir grande opinion de la société, si on voit ses écrits. » C'est en ces termes que Marie-Thérèse apostillait les arrangements concernant la réorganisation de la Société littéraire en Académie que lui proposait Kaunitz. A. G. R., Chanc. A. P. B. n° 664, Reg. 1769-1777, fol. 214.

(46) A. G. R., Chanc. A. P. B. n° 664, Ac. de Bruxelles, Reg. 1769-1777, f° 214, Extrait du reg. de la Soc. lit., n° 1, fol: 153.

§ 4. — A L'ACADÉMIE ROYALE DES LETTRES
ET DES SCIENCES (1773-1798).

Le 13 avril 1773, dans la Bibliothèque de Bourgogne, devenue publique depuis quelque temps (47), l'ancienne Société littéraire, transformée en Académie royale des Lettres et des Sciences, tint une assemblée.

Le Prince de Starhemberg devait y représenter l'Impératrice Marie-Thérèse, en qualité de protecteur. Sur proposition de ce dernier, la présidence échet au chancelier de Brabant, H. Van Crumpipen. Délivé des liens qui le rattachaient à la mission anglaise et gratifié d'un bon canonicat, Needham continue à diriger la marche quotidienne des affaires. Nelis est l'un des premiers membres. Malgré le passé peu glorieux de la Société littéraire, l'Académie préféra rester dans la tradition. La preuve, c'est que sa première réunion qui occupa trois séances prit le titre de « huitième assemblée ».

Nous ne pouvons retenir ici de son histoire que l'activité de Nelis dans son sein. Si l'on est d'accord que pendant la dernière partie du XVIII^e siècle, l'histoire des Sciences et des Belles Lettres en Belgique se confond, pour ainsi dire, avec l'histoire des travaux de l'ancienne Académie de Bruxelles (48), Nelis mérite déjà une place parmi ceux qui ont écrit cette histoire, en raison des savantes produc-

(47) Dans son rapport du 23 juin 1772, Kaunitz proposait à Marie-Thérèse « de rendre la Bibliothèque Royale publique, et, en même temps, propre à l'usage et aux séances de la Société Littéraire ». Nelis et Gérard semblent avoir formulé cette proposition que ce premier développait dans une note, qui se trouve à la page 171 du registre n° 664, A. G. R., Chanc. A. P. B. Ac. de Bruxelles.

(48) Cf. *Ac. Roy. d. Belg., Centième anniversaire de fondation*, Bruxelles, 1872, t. I, p. 35.

tions qu'il a laissées comme académicien. Sans être aussi nombreuses que le ferait souhaiter le talent de leur auteur, elles offrent cependant un intérêt indéniable, étant donné qu'elles reflètent admirablement le niveau intellectuel et le goût de l'époque. Elles sont au nombre de sept, dont trois ont été insérées dans les cinq recueils de *Mémoires de l'ancienne Académie*. En voici les titres :

I. — « Mémoire sur la Vigogne et sur l'amélioration des laines » (Tome I^{er}, p. 43-59). Voir Appendice, II, n° I.

Nelis en a donné lecture dans la séance du 24 juin 1775.

II. — « Réflexions sur un ancien monument tournaïsis, désigné sous le nom vulgaire de « pierre de Brunehaut » (Tome I^{er}, p. 467-485).

Nelis en a donné lecture dans la séance du 5 novembre 1773.

III. — Vues sur différents points de l'Histoire Belgique et suite des vues.

L'auteur donna lecture de ces deux mémoires dans les séances du 18 janvier et du 31 mai 1776.

(Tome 2, p. 587-597; tome 2, p. 661-673).

Les « Vues » sont d'un intérêt certain; nous en avons parlé à la fin du chapitre II de ce volume.

Trois autres mémoires manuscrits se trouvent à la Bibliothèque Royale de Bruxelles (Cabinet des Manuscrits, recueil n° 17750-17780). Leur contenu étant moins connu, nous en rendrons compte plus loin à notre lecteur.

I. — Remarques sur quelques abus anciens, sur quelques institutions, crues nouvelles, et sur l'origine de certains usages, mœurs et coutumes aux Pays-Bas (f. 34 et s.).

L'auteur donne lecture de ces remarques durant la

troisième séance de la première assemblée de l'Académie réorganisée (13 avril 1773). Voir Appendice II, n° IV.

II. — Mémoires sur l'ancien Brabant, où l'on recherche l'origine de cette province et l'étymologie de son nom (p. 67 et suiv.). Voir Appendice II, n° V.

Nelis en donna lecture à la séance du 25 mai 1773.

III. — Mémoire sur les Ecoles et les Humanités, contenant des réflexions tirées de l'histoire et suite des Réflexions (f. 83 et suiv., f. III et suiv.) (49). Ce mémoire est le plus intéressant et le plus original de tous. Nous avons des raisons de croire que Nelis l'a composé en 1776 (50). Nous l'étudierons au chapitre V de ce volume.

Voici ce que nous savons d'un quatrième mémoire non imprimé dont nous n'avons pas réussi à retrouver le manuscrit. Il fut intitulé « Mémoire sur les rapports de la langue flamande avec celle des habitants de la Crimée ». L'auteur en donna lecture dans la séance du 9 décembre 1779, mais il reprit son manuscrit pour le compléter après de nouvelles recherches.

Dans les Mémoires de l'ancienne Académie (journal des séances, t. III, p. XLV), nous lisons à ce sujet que l'auteur avait conçu l'idée d'obtenir de M. le Prince de Gallitzin des informations sur la Crimée. Ainsi, il espérait être à même de juger le récit de l'ambassadeur Busbecq, dont il fut question dans le Mémoire, et qui prétendait dans une de ses lettres être frappé par la conformité étonnante entre les deux langues.

Si appréciés qu'ils fussent des confrères, les Mémoires

(49) Nous citerons désormais ce mémoire sous le titre de « Réflexions ».

(50) Nous ne partageons pas l'opinion de van Hulst, qui écrit que les « Réflexions » ont été composées deux ou même trois ans avant la réforme des études, introduite dans les collèges des Pays-Bas autrichiens (1777).

de Nelis ne constituent au fond qu'une toute petite partie de son travail d'académicien (51).

Etant donné le nombre restreint d'intellectuels belges au XVIII^e siècle, le Gouvernement se vit obligé de faire appel aux talents et au zèle des académiciens, à la suite des difficultés provenant de la suppression de la Compagnie de Jésus. La disparition de cette dernière posait en effet le problème de la réorganisation de l'enseignement secondaire et celui de la continuation de l'œuvre des Bollandistes. Le rôle que Nelis va jouer est de premier plan et son activité fera le sujet des deux paragraphes suivants.

Terminons celui-ci, en disant un mot de l'intérêt que Nelis prit à la vie quotidienne de la savante société dont il fut un des fondateurs. C'est dans les Archives de celle-ci et dans les correspondances privées que nous trouvons de précieux renseignements sur ce sujet. Elles nous apprennent, entre autres choses, que Nelis fut l'auteur des rapports sur les concours annuels de 1771, 1776 et 1780. Il y portait un intérêt tout particulier; la vaste correspondance échangée avec son ami, le chanoine S. P. Ernst de Rolduc en fait foi (52). Dans leurs nombreuses lettres, mémoires et concours

(51) Ses adversaires n'ont pas manqué de reprocher violemment à Nelis son activité scientifique au sein de l'Académie. « ... Votre Révérence connaît parfaitement ses précieux intérêts, le premier mobile de ses actions qui ont fait qu'au lieu de vous occuper de théologie, ou de quelque science digne d'un ecclésiastique, vous avez écrit sur la Vigogne, sur une pierre informe près de Tournai, etc... ». Cf. *Lettres aux Evêques*; François-Corneille Rosenberg à sa révérence C.-F. Nelis, p. 12.

(52) Simon-Pierre Ernst, né à Aubel (Belg.), le 2 août 1744, chanoine régulier de Saint-Augustin de l'Abbaye de Kloosterade-Rolduc (Limb. holl.), savant distingué et auteur de nombreuses publications scientifiques. Certaines parties de son « *Histoire de Limbourg* » ont, même à notre époque, encore une valeur réelle. Ernst participait régulièrement aux concours annuels de l'Académie, plusieurs de ses mémoires furent couronnés. Il appartient aux correspondants les plus assidus de Nelis. Ce dernier voulait l'engager à publier, en collaboration avec lui, les recueils des historiens des Pays-Bas méridionaux. Ernst fut nommé curé d'Aefden (près de Herzogenrath, en Westphalie), en 1783. Il y mourut le 11 décembre 1817. Cf. *Biographie Nationale*, t. V, col. 667 et sv.

constituent des sujets fréquemment entamés et vivement discutés. Par là, nous pouvons nous rendre compte de quelle autorité d'arbitre Nelis jouissait au sein de l'Académie, autorité dont il n'hésite pas à faire usage en faveur des productions de son savant ami.

C'est cette autorité qui lui donnait une supériorité que l'Académie ne manqua jamais de reconnaître.

Quand elle discute les inscriptions qu'elle veut graver sur ses médailles, c'est presque toujours au projet de Nelis qu'elle se rallie. Nombreuses sont les études de jetons et de médailles, gisant dans les cartons des Archives de l'Académie, qui ont Nelis pour auteur. Réunies ensemble, elles forment un dossier numismatique varié et intéressant (53). Il n'y a pas de doute que ses vastes connaissances des antiquités, jointes à une connaissance des classiques peu commune, prédisposaient singulièrement Nelis à ce travail. Elles le rendaient aussi l'ingénieux inventeur de plusieurs inscriptions décorant les façades de maints bâtiments publics (54). « Je ne sache personne dans ce pays-ci, avoue

(53) Plusieurs de ces projets de médailles et de jetons se trouvent aux Arch du Roy; S. E. G. n° 2129 et 2134.

(54) A. G. R. S. E. G. n° 2129. En voici deux specimens : 1° L'inscription, pour le magasin d'entrepôts publics, dont Remy Nivay fut l'architecte.

« Mercatorum — Commodo — et — securitatis — aedes — a Maria Theresia Aug ex structæ ». M. D. CCLXXX.

2° Dans la façade du Collège Theresianum, à Bruxelles.

Amor — ac — deliciæ — Belgarum

Maria — Teresia — Augusta

Hoc — Athenæum — juventuti — instituendæ.

Ex-voto — patrac — ædificari — jussit.

Et — ut — perenne — adfectus — sui — extorret — monumentum

Ex — nomine — suo — Teresianum — adpellari — voluit

Carolo — Alexandro — Lotharingico

Provinciis — Belgii — Prefecto

Georgio S. R. Principe a Starhemberg.

Regni — per — eisdem — Provincias administro.

M. D. CC. LXXIX.

« de Neny dans une lettre du 30 juin 1779 à Van Crum-
« pipen, qui connaisse le style lapidaire aussi bien que
« M. l'abbé Nelis. Son latin, aussi bien que l'orthographe,
« sent le langage des Romains du siècle d'Auguste » (55).

Nelis, dont l'Académie n'hésitait pas à reconnaître les beaux talents, les dépensait largement en sa faveur. Nommé évêque en 1784, il ne cesse pas de s'intéresser à son sort et à sa prospérité. Quand ses occupations le lui permettent, il tient à prendre part à ses réunions.

Les troubles politiques de la dernière décade du siècle ne manquèrent pas de menacer sérieusement l'existence de l'Académie. Son secrétaire, l'abbé Mann, fait alors appel à Nelis, doyen des membres, et celui-ci désigne un comité provisoire chargé de la direction des affaires. Ainsi, il témoigne une fois de plus son attachement à une institution qui avait pu rendre au pays des services appréciables mais qui était loin d'accomplir la mission que souhaitait Nelis en assurant sa fondation et en se dévouant à son développement.

CHAPITRE V

L'Académicien

1. LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE EN BELGIQUE.

Avec l'immixtion de l'Etat dans l'enseignement secondaire, l'histoire de l'enseignement belge d'avant la Révolution française entre dans une nouvelle phase.

Jusqu'en 1776, il n'y avait pas de collège qui appartint à l'Etat. Les religieux, Jésuites, Oratoriens, Augustins, Récollets, et les prêtres séculiers ne dirigeaient pas moins de quarante maisons d'éducation. Parmi ces établissements, il y avait seulement deux ou trois écoles, où la bonne manière d'enseigner s'était conservée dans sa pureté : « Toutes les autres, écrit Les Broussart, étaient tellement avilies, qu'on y daignait à peine désigner les titres de quelques-uns des meilleurs ouvrages latins » (1). Ce jugement est sans doute exagéré; il n'en reste pas moins vrai que la piètre situation

(1) *De l'éducation Belgique*, Bruxelles, 1783, p. 3.

dans laquelle se trouvait l'enseignement secondaire justifiait l'intervention de l'Etat. Dans ses « Réflexions sur les écoles et les études », Nelis ne manque pas d'énumérer les principales raisons de cette décadence. La plus importante était l'absence complète de sélection dans le recrutement du personnel enseignant. Celui-ci, nous venons de le dire, se composait des membres du clergé régulier et du clergé séculier. Chez les uns et chez les autres, l'intérêt propre dominait. Si une communauté religieuse a la direction d'un établissement enseignant, les intérêts des élèves sont sacrifiés trop facilement au bien-être de la maison. C'est en fonction des commodités de la congrégation qu'est choisi le corps enseignant. Chez les prêtres séculiers, ce n'est guère mieux. Bien souvent, la protection d'un maître, la vague réputation d'un cours fait avec un certain succès donne accès à une place de professeur. Une fois arrivé à ce but, le nouveau professeur se repose sur ses talents.

Le résultat de tout cela est qu'on fait passer aux jeunes gens les meilleures années de la vie à apprendre à ne rien faire ou à faire de misérables riens.

Comment sortir de ce marasme ? Nelis conseille le retour aux pratiques du xvi^e siècle. En effet, à cette époque, l'enseignement dans les Pays-Bas se trouvait à une hauteur qu'il n'avait jamais atteinte auparavant. Il possédait dans la personne de Rudolf Agricola et Alexius Hegius et nombre d'autres, des maîtres à qui, comme plus tard à Érasme, « le latin et le grec furent aussi familiers que le peuvent être quelques tirades de La Fontaine... à notre brillante jeunesse d'aujourd'hui ». Ces maîtres se donnaient comme première tâche d'enseigner la jeunesse du pays. C'est ainsi que des écoles particulières s'ouvrirent à Louvain, Bois-le-Duc, Comines, etc. Mais aussi des lieux d'une moindre importance n'étaient guère déshérités. Les maîtres de Vilvorde, d'Enghien, d'Herenthals, de Tirlemont furent à la hauteur de leur tâche et en état d'apprendre aux autres. Alors on en-

seignait véritablement ce qu'on ne fait que mine de savoir et d'enseigner à présent. L'émulation régna^{it} entre les maîtres et cela fut la cause de leur grand succès. Des malheurs de toutes sortes rendirent dans nos Provinces un changement dans l'instruction publique inévitable. La Réforme et les guerres qu'elle enfanta arrachèrent au pays sept de ses plus belles provinces. Contre l'infection venant de la France et de l'Allemagne, il était nécessaire d'opposer une instruction publique solide, capable de préserver au moins l'esprit de la jeunesse. La fondation rapide d'innombrables collèges en résulta. L'instruction littéraire passa alors des mains des particuliers entre celles de l'Eglise. Les nouvelles écoles donnaient toutes les garanties pour l'orthodoxie des sentiments de ceux qui y enseignaient, l'instruction y était gratuite. Ce fut la mort de l'initiative privée. La religion triomphait, l'ancienne piété reprenait et c'est peut-être grâce à cela que des provinces entières furent conservées à leurs légitimes maîtres. Mais aussi, dès lors, les études commencèrent à baisser, la barbarie à siéger avec gravité dans les écoles. Des maîtres, peu capables d'enseigner, n'avaient plus le même intérêt qu'auparavant à instruire leurs élèves. Jadis, quand ils étaient payés, la concurrence était la mère de l'émulation; dans les nouveaux collèges, la subsistance des maîtres se trouvait assurée. Malgré leur décadence, ces collèges réussirent à se maintenir. Et cela par le grand appât de l'instruction gratuite et par une politique habile. Dans tous les corps, il existe toujours des compétences qui couvrent par leur réputation ceux qui ne valent rien. Ce sont les premiers qu'on montre aux parents et au peuple, et c'est ainsi que beaucoup de maisons d'éducation conservent une réputation non méritée.

Nous laissons au compte de leur auteur le contenu de cette première partie des « Réflexions ». Celui-ci s'occupe dans la « Suite des Réflexions », où il se fait connaître comme partisan acharné de l'instruction payée, des moyens

pratiques, aptes à opérer une amélioration dans l'enseignement des collèges.

Démontrant la nécessité d'une sélection rigoureuse à faire dans le corps enseignant, Nelis insiste sur la diminution du nombre des établissements. Selon lui, quelques écoles publiques bien établies, quelques collèges bien composés, sont nécessaires pour contribuer à la gloire des Lettres. Mais pour ce travail, Nelis exige l'intervention de l'Etat qui, après avoir donné ses directives, doit tenir l'enseignement sous sa surveillance moyennant un contrôle poursuivi et minutieux.

L'idée que Nelis propage ici ouvertement lui est visiblement inspirée par Vienne, où, depuis 1755, l'ensemble de l'enseignement fonctionne sous le contrôle de l'Etat. Dans son « Alexis ou Fragment sur l'éducation d'un Prince », publié à Louvain en 1763, Nelis l'avait exposée pour la première fois.

Voici quelques-uns des moyens qu'il juge fort efficaces pour assurer la surveillance de l'enseignement : « Faire produire les canevas des leçons des maîtres et les devoirs des écoliers; assister quelquefois à leurs leçons; faire rendre compte par chaque professeur du plan qu'il s'est formé et de la manière dont il l'exécute; faire la visite des collèges; dresser des notices exactes de tout, et des procès-verbaux qui seraient mis sous les yeux du Souverain ou de ceux qui tiennent sa place; ce pourrait être là l'occupation ou le devoir d'une ou de plusieurs personnes préposées... Ce n'est qu'au moyen de ces attentions continuelles. », conclut Nelis, « que la matière ira passablement bien, et qu'on pourra l'empêcher de se détraquer bien vite ».

Nous verrons bientôt comment le Gouvernement, au moment où il prit en main la réorganisation de l'enseignement secondaire, adopta les « Réflexions » de Nelis comme guide pour l'immense travail qui l'attendait.

Le 21 juillet 1773, le Pape Clément XIV supprimait, par la bulle *Dominus ac Redemptor*, la Compagnie de Jésus.

Un édit de Marie-Thérèse, en date du 13 septembre 1773, promulgua la suppression à l'exécution de laquelle on procéda en Belgique le 20 septembre suivant, au petit matin. Il en résulta la fermeture de toutes les maisons des Jésuites, des 17 collèges d'humanités dirigés par les membres de la Compagnie, ainsi que de 4 pensionnats, deux tenus par les Jésuites belges, deux autres par leurs confrères britanniques.

Un comité établi pour les affaires résultant de la suppression des Jésuites au pays, couramment appelé « Comité Jésuitique », devait prendre des arrangements convenables pour le remplacement des « ci-devant Jésuites » dans l'instruction de la jeunesse. Grâce à la large collaboration de l'épiscopat belge et de l'Université, auxquels Marie-Thérèse avait fait appel pour assurer la continuité de l'enseignement, on arriva à former un corps enseignant de fortune. Celui-ci eut tout d'abord à assurer l'instruction de la jeunesse dans les villes où les Jésuites seuls avaient enseigné. Après cela, on préparerait la rédaction d'un projet de réforme générale de l'enseignement public pour tous les Pays-Bas, selon l'exemple de Vienne.

Quelques académiciens furent invités à prêter leurs lumières « par de bons mémoires sur l'introduction de bonnes études » (2). Cette note de Kaunitz semble justifier notre hypothèse, que les « Réflexions » de Nelis furent une réponse à cette invitation et que par conséquent elles datent de 1776 ou 1777, et non de 1774, comme le dit Van Hulthem. En effet, à ce moment, la question de la réorganisation de l'enseignement était loin d'être aussi actuelle.

(2) Cf. GOETHALS, *Histoire des Lettres, des Sciences et des Arts*. Bruxelles, 1842, t. III, p. 315. Kaunitz n'avait primitivement pas l'intention de faire appel à la collaboration effective de l'Académie : « ... Je ne vois aucune nécessité, nulle convenance même, écrit-il le 11 décembre 1776, de donner à la Compagnie encore une influence quelconque dans la direction de cette partie ».

Les résultats auxquels tendait le Comité jésuitique ne se réaliseront qu'en partie. Fonder non moins de 29 collèges, cela dépassait les moyens du trésor qui devait les doter. Il ne s'en ouvrit que 13, le 10 octobre 1776, sous le nom de Collèges Royaux, établis pour la plupart, dans les bâtiments confisqués aux ci-devant Jésuites (3).

Peu de temps avant leur ouverture, Kaunitz avait pris comme prétexte une divergence de vues au sujet de la réforme de l'enseignement, pour supprimer le Comité Jésuitique (septembre 1776). Par un décret du 20 octobre 1776, Marie-Thérèse confia la direction supérieure de l'enseignement public au ministre plénipotentiaire. Celui-ci s'entoura d'une série de collaborateurs. La Commission Royale des Etudes, créée ainsi, aurait tout d'abord à s'occuper de la rédaction d'un plan d'études. Pour ce faire, on désignait trois académiciens : Nelis, l'abbé Jean-François Marci, prévôt de St-Pierre à Louvain, et Jean des Roches, qui fut nommé « actuaire » (secrétaire).

Au sein de la commission, établie définitivement par décret de Charles de Lorraine, en date du 9 mars 1777, siégeaient, à côté des trois académiciens que nous venons de citer, trois autres membres qui sortaient de l'administration gouvernementale : les frères Gaspard et Ange-Charles de Limpens, Pierre Englebert Van der Delft. Tandis que ceux-ci s'occupaient des questions de police supérieure et de finances, les membres de l'Académie furent chargés de l'examen des problèmes proprement scolaires. L'indispen-

(3) Voyant le Trésor dans l'impossibilité de fournir des subsides à une entreprise onéreuse comme celle que le Comité Jésuitique avait voulu mettre sur pied, Marie-Thérèse adopta la solution que le Prince de Starhemberg lui suggéra dans son rapport du 20 avril 1776, où il proposa de faire remplacer les collèges supprimés, et encore seulement là où leur remplacement était justifié. Quant aux établissements existants, on se décidait de les perfectionner plutôt que de les faire disparaître pour en créer d'autres à leur place. Cf. A. G. R., S. E. G., n° 2128. Résolution du 20 avril 1776, en réponse au rapport du Comité Jésuitique.

sable de Neny surveillait en qualité de président l'activité de la commission. L'énumération des plus importantes affaires qu'elle avait à régler nous donnera quelque idée de la tâche considérable qui lui incombait :

1° Création d'un grand collège-pensionnat à Bruxelles sur le modèle du « Theresianum » de Vienne.

2° Création d'autres pensionnats de moindre importance dans quelques villes des Pays-Bas.

3° Etablissement de collèges sans pensionnats dans les villes où autrefois les Jésuites en possédaient.

4° Question des subventions (pensions et gratifications) au personnel des collèges déjà aux mains de religieux ou de prêtres séculiers. Subvention et entretien des établissements de l'Etat, à prélever sur les revenus des biens des ci-devant Jésuites.

5° Organisation d'un concours pour recruter les candidats ecclésiastiques ou laïcs, régnicoles ou étrangers, aptes à une carrière d'enseignement.

6° Organisation d'une surveillance permanente du Gouvernement sur le fonctionnement de tous les établissements d'instruction.

7° Suppression totale de la gratuité de l'enseignement dans les collèges, tant anciens que nouveaux.

8° Etude des méthodes d'enseignement à prescrire aux professeurs; rédaction et choix de bons ouvrages élémentaires et classiques.

N'esquissant que sommairement le rôle de Nelis dans toute cette réforme scolaire, nous donnerons de préférence notre attention à ce qui permettra de mieux connaître sa pensée. Emprersons-nous pourtant de dire que ses contemporains et biographes sont unanimes à reconnaître la haute valeur du travail qu'il fournit comme commissaire. Esprit

ouvert à tout ce qui était actuel, les problèmes d'éducation ne pouvaient manquer de l'intéresser vivement. Son contact avec la jeunesse étudiante comme bibliothécaire, et surtout comme président de collège, avait orienté davantage encore son esprit dans cette direction.

Ses correspondances avec des hommes d'Etat comme de Neny et Cobentzl manifestent son profond mépris pour les méthodes en vogue, tant dans l'Université que dans les écoles d'humanités. Mais il ne se borne pas à des critiques. Ses lettres parlent des sérieux efforts qu'il fit pour trouver mieux. Dix-sept ans avant que le Gouvernement prenne en main la réforme de l'enseignement secondaire, Nelis suggère des méthodes en usage dans les pays germaniques, qu'on pourrait, pense-t-il, appliquer avec profit en Belgique aussi. Rappelons-nous seulement sa proposition de faire éditer une série de manuels, dont le Gouvernement rendra l'usage obligatoire dans toutes les écoles et collèges d'humanités des Pays-Bas. Ce n'est pas la seule mesure qu'il souhaite voir emprunter à l'étranger. Bien des citations de ses lettres pourraient indiquer que le mouvement de réorganisation scolaire qui fonctionnait dans les pays voisins avait toute son attention, son admiration même, et il ne cachait ni l'une ni l'autre.

En s'occupant de ces problèmes, Nelis était certain de ne pas déplaire au Gouvernement dont il avait la confiance. Longtemps avant de s'engager dans la pratique, il s'y était initié discrètement par observations et études. Ses « Réflexions » lues à une des assemblées de l'Académie en 1776, en sont la meilleure preuve.

Bien que vieilles d'un siècle et demi, il y a certaines de ces « Réflexions » qui n'ont rien perdu de leur actualité ni de leur valeur.

Cela permet de conclure que les services qu'elles ont rendus aux réformateurs de l'enseignement ne furent guère moins remarquables que le génie du pédagogue.

2. NELIS ET LA COMMISSION ROYALE DES ETUDES.

Le Gouvernement avait à peine fait appel au concours de l'Académie, que deux des trois membres qu'elle avait délégués, Nelis et des Roches, commencèrent leurs travaux.

C'est d'eux qu'émanent le « Plan provisionnel » et le « Règlement de discipline et de police » qu'on a appelés les chartes de la réforme scolaire en Belgique. Plan et Règlement parurent le même jour (22 septembre 1777). Ils furent « obligatoires pour tous les établissements, sans distinction des collèges anciens ou nouveaux, de fondation royale ou non royale, desservis par des séculiers ou des réguliers » (4).

La plupart des biographes de Nelis signalent celui-ci comme l'auteur du « Plan » et du « Règlement ». Quelques-uns, parmi lesquels Goethals, sont moins positifs au sujet du premier document; ils y voient de préférence un travail de collaboration entre Nelis et des Roches. Sans rejeter tout à fait cette dernière hypothèse, nous croyons pouvoir fournir la preuve que le « Plan provisionnel » émane plutôt de des Roches. Le « Règlement de discipline » au contraire doit demeurer attribué à Nelis. Bien que ce dernier ait été chargé aussi de la rédaction du « Plan », à la première séance de la commission, en date du 9 mai 1777, ce fut l'« actuaire » (des Roches) qui en fit lecture à l'assemblée (5). Or, nous savons que l'usage à l'Académie voulait que ceux qui rédigeaient des communications en assurent eux-mêmes la lecture. Dans le rapport général de l'année, des Roches faisant allusion au « Plan provision-

(4) A. G. R., S. E. G., n° 2128.

(5) Le fait nous est attesté par le rapport de la séance du 14 juillet 1777. A. G. R., C. R. E., Reg. du Protocole, fol. 29.

nel » note en marge « Rédigé par l'actuaire » (6), ce qui, nous semble-t-il, tranche le problème (7).

Le « Plan » qui sert d'instruction à l'usage des professeurs et qui leur indique tout, jusqu'aux auteurs à employer, est divisé en six chapitres, un pour chaque classe. Il est, comme le « Règlement », a dit Hubert, « l'œuvre d'hommes éclairés; chaque page abonde en remarques pleines de bon sens, et en conseils excellents » (8).

L'ensemble de ces documents nous permet de discerner l'intention des réformateurs qui désiraient, sans négliger la culture littéraire ou classique, assurer un enseignement dont la société serait le but principal. Les nouvelles écoles auraient à enrégimenter la jeunesse, dont on se proposait de former « de bons citoyens, utiles à l'Eglise et à l'Etat ». Dans le nouvel enseignement dont le fond dominerait sur la forme, on s'efforcerait de laisser penser d'abord, pour faire parler ensuite. Cette pensée devrait être personnelle plutôt que basée sur l'autorité d'autrui.

Au changement de conception sur le but de l'enseignement, correspondait un changement radical des matières à enseigner. Une des principales préoccupations des réformateurs était de rendre aux études si négligées du latin et du grec, la place qui leur revient dans un cycle d'humanités. Ainsi, le latin, dont l'enseignement avait été défectueux, fut remis en honneur. Phèdre, Corn. Népos, César, Quinte Curce, Cicéron, Virgile, Ovide et même Horace figurent désormais aux programmes. Bien que la Commission n'ait jamais réussi à donner au grec l'importance que

(6) Note empruntée au compte rendu de la séance du 21 juin 1777. A. G. R., C. R. E., Reg. des Protocoles, 1, fol. 70. Ce jour-là, Nelis commença la lecture de son rapport sur le choix des livres.

(7) A. G. R., C. R. E., Reg. des Protoc., 3, fol. 146.

(8) *Les réformes de Marie-Thérèse dans l'enseignement moyen aux Pays-Bas*, dans *Revue de l'Instruction publique*, 1883, tome XXVI, p. 197 et suiv.

Nelis et des Roches voulaient lui donner, Libianus, Démocrite, et même Plutarque et Homère en rhétorique, retrouvent, bien que modestement, leurs droits dans la formation de la jeunesse belge.

A propos de l'enseignement de l'histoire et de la géographie, on peut dire que la commission eut le mérite de l'avoir inscrit au programme des collèges. Elle aurait aimé en faire autant pour la physique et l'histoire naturelle, et cela malgré la révolution qu'elle était sûre de déclancher, en appelant, si peu que ce fût, les sciences exactes dans la formation d'un humaniste. Malheureusement les indispensables talents pour enseigner ces matières firent défaut.

Le plan qui tendait visiblement à une révolution dans les programmes n'était pas moins révolutionnaire pour la méthode selon laquelle on désirait les voir enseigner.

Nelis, dans ses « Réflexions » avait condamné l'enseignement de l'époque comme étant superficiel, n'existant que dans les mots et dans les phrases, alors qu'il aurait dû être plein d'idées et de faits capables de développer le goût et le génie de la jeunesse. « Si dans notre institution littéraire, écrit-il dans la « Suite des Réflexions », au lieu de parler toujours de Quinte-Curce et d'Alexandre, d'Annibal, ou du cheval de Troie, on prenoit quelquefois les endroits des auteurs classiques, qui nous parlent des Edifices publics des Romains et des Grecs, de leurs chefs-d'œuvre en architecture ou dans la statuaire; si on parloit de leurs Zeuxis, de leurs Phidias ou de Praxitèle; si en expliquant par exemple les endroits de Pline où il en est question, on frappoit en même temps les yeux de quelques démonstrations sensibles, les esprits se frapperoient en même tems... ces différentes idées y germeroient; et une seule de ces leçons nous reproduiroit quelques fois des Rubens, des Palladio, des Quesnoy ou des Delvaux ».

Le désir de rompre avec une routine usée, ainsi que

le soin de rendre l'enseignement le plus actuel et le plus pédagogique possible, est une des plus grandes préoccupations des réformateurs.

Les professeurs doivent connaître les dispositions, les aptitudes et le caractère de leurs élèves, science qui seule puisse leur permettre d'influencer à fond la jeunesse.

A l'insouciance du « traditionalisme » (le mot est de Nelis), les réformateurs opposent « les lumières du siècle ». Leur réforme s'efforce, en effet, de ne rien laisser subsister de ce que, au siècle antérieur, on avait plus ou moins fidèlement copié sur le système d'éducation que pratiquaient avec un si grand succès les Jésuites dans leurs nombreuses écoles. Le nouveau système d'éducation revêtait tout l'optimisme de la doctrine de Rousseau, dont le système d'éducation, malgré son manque de profondeur et d'expérience, avait trouvé bon accueil auprès de la société de son époque. Tout à fait dans la pensée de l'auteur d'*Emile*, nos réformateurs basent leur système d'éducation sur les idées naturelles que Dieu a déposées dans l'âme de chaque jeune homme pour le conduire à la perfection. Il ne s'agit que de les solliciter habilement, pour les mener au bien et au vrai, et cela sans grand effort, à condition qu'on sache bien agir dans le choix des moyens. Quant à ces derniers, ils doivent être utiles et raisonnables. Désormais, plus de ces exercices dont le but premier était de former la volonté, élément précieux pourtant, et que les éducateurs de tout temps avaient considéré sinon comme pierre angulaire, du moins comme moyen indispensable à une bonne éducation. Mais l'optimisme du XVIII^e siècle est utilitariste et favorable à la liberté en tout. S'il ne va pas jusqu'à la suppression des sanctions, il oblige l'éducateur à avoir recours à des punitions utiles et humanitaires, capables de mener le coupable au vrai progrès. Les châtimens corporels, jugés incompatibles avec cet esprit humanitaire et le progrès du

siècle, sont interdits, mesure qui ferait conclure à tort que les réformateurs ne redoutent pas les conséquences de la faiblesse humaine. Quand ils suppriment les célèbres représentations de théâtre, si cultivées par les Jésuites, ils justifient leur mesure en jugeant pareils spectacles « dangereux pour la modestie et le sérieux des jeunes gens ».

Passons maintenant au nombre des pensionnats et des collèges qui furent bientôt montés par les soins de la commission. Ces pensionnats furent au nombre de six, à savoir : Anvers, Gand, Bruges, Namur, Luxembourg et Ruremonde. De simples collèges furent ouverts à Tournai, Mons, Ypres, Alost, Audenarde, Courtrai, Nivelles, Marche, et plus tard à Herve. On se réservait pour l'avenir d'ouvrir à Bruxelles un grand collège-pensionnat qui serait la copie fidèle du *Theresianum* de Vienne (9).

Nous venons de citer le collège de Herve. Etant donné les soins dont il fut l'objet de la part de Nelis, nous devons y insister particulièrement. En 1777 ce collège est fondé et confié à des prêtres séculiers (10). Il s'ouvre le 1^{er} octobre sous l'inspection de l'abbé Lys, curé de Herve, dans la maison des Récollets. Bientôt le nombre des élèves qui a augmenté depuis la fondation, diminue rapidement. On se plaint des professeurs, de l'inspecteur. La commission des études cherche à remédier à cet état de choses et s'adresse aux chanoines réguliers de Rolduc pour leur remettre la direction du collège. Il en est déjà question à la fin de l'année scolaire 1782-1783. Nelis, qui prend volontiers ses vacances dans une bonne abbaye, séjourne précisément à Rolduc pendant l'été de 1783. Et à sa demande, dans sa réunion du 6 septembre, la commission discute des propositions de l'abbé de Rolduc, P.-J. Chaineux. Celui-ci avait offert de construire

(9) Il s'ouvrit le 1^{er} octobre 1781.

(10) Cf. J. KREULS, *Liber memorialis du Collège Marie-Thérèse à Herve*, 1914.

à ses frais un pensionnat à côté du collège, et de le pourvoir d'un principal et des préposés nécessaires, d'entretenir ceux-ci et tous les pensionnaires à ses frais; de fournir gratis le logement et la table aux professeurs, pourvu que Sa Majesté continue à se charger du simple traitement des cinq professeurs, qui seront toujours à la nomination de Sa Majesté. La commission, malgré les chaudes recommandations de Nelis en faveur de l'abbaye, trouva qu'elle ne pouvait accepter ces propositions.

Pour l'année 1784-1785 le nombre des élèves tombe à 86, et le déficit accusé pour les quatre dernières années, en 1785, est de 10.679 florins. Finalement, la Commission tombe d'accord avec l'abbé de Rolduc pour l'année scolaire 1785-86 : l'Abbaye prend pour un an et à titre d'essai le pensionnat à sa charge, et y enverra un principal et un sous-principal, tandis que le corps professoral restera le même.

Quelques collèges existant déjà, comme celui des Oratoriens à Malines, et ceux d'Ostende, de Turnhout, de Soignies et de Tamise, durent à Nelis de recevoir des subsides du Gouvernement. Ce fut de sa part, pour Malines, le geste de reconnaissance du disciple à l'égard de ses anciens maîtres. Mais, en même temps, il donnait satisfaction aux désirs de l'Impératrice, qui n'envisageait nullement de voir détruire les collèges subsistants, mais qui ne cherchait qu'à encourager et à perfectionner davantage l'enseignement, à nourrir l'esprit d'émulation et à faire naître une utile rivalité entre les différents établissements.

Ici une grande tâche fut réservée au corps enseignant, dont nous désirons dire aussi quelques mots. Dans chaque maison, celui-ci fut composé selon le même schéma. Le « Plan » spécifiait qu'un Principal devait être nommé à la tête de chaque collège, un Sous-Principal lui était adjoint, dans sa tâche, et le remplaçait en cas d'absence ou de mala-

die. Tout ce qui concerne la bonne marche des études incombait au Préfet. L'Econome, au contraire, était responsable de l'organisation matérielle de la maison. Le nombre des professeurs variait avec l'importance de l'établissement, comme ce fut le cas des Préfets de quartiers ou surveillants, qui avaient à assurer la discipline.

Selon les nécessités et les circonstances, chaque collège avait le droit de réunir dans une personne, par voie de cumul, différentes charges.

Cependant celles de Principal et de Sous-Principal ne pouvaient être confiées qu'à un prêtre séculier. Quant aux professeurs, ils furent recrutés parmi ceux qui avaient pris part au concours annuel. Ils furent prêtres ou laïcs. séculiers ou réguliers, mariés ou célibataires.

Le fait que désormais un prêtre se trouvait à la tête de chaque maison d'enseignement secondaire, ne pouvait pas empêcher le public de se méfier d'une organisation qui, du haut en bas, était imbue de l'esprit d'un régime dont on commençait à connaître la tendance anticléricale. Une note provenant de Nelis et servant à familiariser le public avec l'œuvre des réformateurs est remarquable par le souci qu'y met l'auteur de faire ressortir le caractère religieux du nouvel enseignement officiel. « Le premier soin des maîtres devra toujours avoir pour objet la religion et la conservation des mœurs, sources principales de la félicité publique; ils ne négligeront pas l'urbanité, l'aménité d'esprit, ni aucune des vertus sociales, et S. M. veut expressément que l'enseignement soit monté de façon qu'à l'étude des Belles Lettres latines et grecques on associe les langues vivantes, les éléments de l'histoire, de la géographie, des mathématiques, etc..., en un mot, qu'on emploie aussi utilement qu'il se propose, le temps précieux que la jeunesse passe dans les collèges » (11).

(11) A. G. R., C. R. E., n° 2128.

Ce rapprochement de la Religion et de la morale naturelle, dont abondent à chaque page les documents qui ont rapport à la réforme, est typiquement du XVIII^e siècle. C'est dans l'enseignement que l'Etat réalise en Belgique un rêve de prédominance de grande portée. L'Etat dirige, mais il prend l'Eglise, convaincu qu'il est de sa valeur, à son service. Car l'« Aufklärung » comme Vienne la comprend donne volontiers une place à la Religion : messe quotidienne, enseignement religieux, fréquentation des offices du dimanche en commun, tout cela ne figure-t-il pas dans l'un ou l'autre article du « Règlement » ? D'ailleurs, ce « Règlement » est l'œuvre d'un des prêtres que l'Etat a désignés pour collaborer à la réforme, de même qu'il en confie la surveillance immédiate aux Evêques. Mais ces précautions n'ont pas pu empêcher que, malgré les sérieux efforts de ceux qui en avaient la direction, la réforme aboutit à un échec. L'immense œuvre portait en elle, dès son début, les germes qui la condamnaient à l'insuccès. Le personnel défectueux qu'elle eut à son service en fut une des principales raisons. Ce personnel était recruté par voie de concours ; le premier avait eu lieu à Bruxelles, du 15 au 30 juillet 1777, sous les auspices de Nelis, des Roches et de Marci. Cent quatre-vingts candidats furent examinés. D'après les rapports, les résultats furent en général « très satisfaisants et même brillants ». Mais ceci était dû à l'extrême indulgence des examinateurs. C'était, en vérité, avec la plus grande peine que la Commission réussissait à doter quatre ou cinq collèges d'une équipe de bons professeurs, tout à fait à la hauteur de leur tâche. D'autres l'étaient plus ou moins, beaucoup n'étaient ni professeurs, ni pédagogues. C'est au moins l'impression qu'on reçoit quand on feuillette les vastes comptes rendus des tournées d'inspection qu'entreprenaient les commissaires dans leurs districts respectifs.

Quand Nelis et de Marci font, en présence de l'Evêque

de Namur, l'inspection à Nivelles, ils y constatent « beaucoup de choses à louer, d'autres à reprendre ». Pour remédier à la malpropreté qui y règne, faute du nombre suffisant de domestiques, les inspecteurs suggèrent au Principal de faire seconder le personnel dans ses travaux par les pensionnaires qui méritent une punition. Quant aux membres du corps professoral, il y en a qui sont dignes d'éloges, comme le Père Pouchet, professeur de première et de seconde. D'autres méritent les conseils et réprimandes des inspecteurs; c'est le cas du professeur de grammaire, qui est en même temps Préfet des Etudes. Les inspecteurs lui prescrivent la modération en matière de punitions. Le professeur de troisième et de quatrième était malade et alité, a échappé au contrôle des inspecteurs. Il n'en est pas de même de son collègue de cinquième et de sixième, Malerne. « Sentant quelquefois un peu l'eau-de-vie le matin », il doit promettre de s'en abstenir « sévèrement et scrupuleusement » (12). Pareille promesse est exigée du Principal du collège de Luxembourg, dont les professeurs sont « des espèces de muguets » qui se font coquettement friser et ne songent qu'à leur toilette (13). A Anvers, l'état médiocre dans lequel Nelis trouve le collège est dû à la mésentente parfaite qui y règne entre le Principal et ses professeurs. Il y en a parmi ces derniers qui dînent avec leurs élèves, le chapeau sur la tête, les coudes sur la table (14). A Bruges, Nelis se voit obligé de congédier la cuisinière à cause de l'attrait qu'elle exerce sur le Préfet des études, qui passe presque tout son temps à la cuisine. Les professeurs ne valent guère mieux. Souvent absents le soir, ils rentrent tard, s'ils rentrent encore. Ils manquent de tous égards envers leur Principal qu'ils traitent devant les élèves de « hibou » et de « loup-garou » (15).

(12) A. G. R., C. R. E., Reg. des Protoc., fol. 117.

(13) A. G. R., C. R. E., Reg. des Protoc., fol. 126.

(14) A. G. R., C. R. E., Reg. des Protoc., fol. 151.

(15) A. G. R., C. R. E., Reg. des Protoc., fol. 1.

Médiocre parmi les professeurs, on ne pouvait pas s'attendre à une bonne discipline de la part des élèves. Au contraire, l'indiscipline faisait partout de si effrayants progrès, que Nelis y dut faire allusion dans un rapport.

« Il serait dangereux de dissimuler plus longtemps un abus universel qui a commencé à régner, avec plus ou moins de force, dans les différents collèges des Pays-Bas, depuis les Edits du mois de septembre 1777. Non que ces Edits aient enfanter l'abus; à l'astuce des écoliers, et de l'autre à la sottise, puisqu'il faut dire le mot, d'un grand nombre de pères et de mères, on a défendu d'user des châtimens corporels à l'égard des enfants, et on a bien fait. Mais les enfants le savent et voilà où est le mal. Les enfants en ont appris à braver l'autorité des maîtres, et lorsque ces maîtres se trouvent dans le cas d'employer ensuite les seuls châtimens permis, telle que la fréquentation extraordinaire de la classe, la prison, le pain et l'eau. etc..., ces jeunes gens s'y refusent tout net, se colorent dans les yeux de leurs parents, disant tout le mal qu'ils peuvent de leurs maîtres et du collège » (16).

Comment s'étonner encore que l'amélioration voulue par Nelis et ses collègues ne se réalisât qu'à moitié, et que surtout l'enseignement de quelques branches, bien qu'elles eussent la préférence des réformateurs, restât lamentable ?

De Limpens, ayant visité le collège de Herve, se plaint de l'enseignement du grec, qui y laisse beaucoup à désirer. C'est aussi le cas pour l'histoire et la géographie. A Mons, que visite Nelis, c'est pire. Là l'enseignement du grec est si détestable que l'inspecteur juge qu'il vaudrait trente fois mieux proscrire entièrement la langue grecque que de l'enseigner si mal. A Luxembourg, l'abbé de Marci constate qu'on n'a pas expliqué un seul morceau de littérature grecque, dans aucune classe... « Et cela, dans un collège si

(16) A. G. R., C. R. E., Reg. des Protoc., fol. 20.

voisin de ceux d'Allemagne où l'on s'appliquait très sérieusement... aux auteurs grecs » (17).

Certes, il y aurait des extraits de rapports à citer qui laissent entendre un son plus encourageant. Mais, en général, et cela est aussi la pensée intime des plus sages parmi les réformateurs, la laborieuse réforme aboutit à un échec. Cela ne signifie guère qu'elle n'ait pas été de tout premier ordre pour l'enseignement secondaire en Belgique. Au contraire, nous n'exagérons pas en disant que les améliorations furent considérables. Pour n'en citer que quelques-unes, l'étude du grec, presque complètement tombée en désuétude, retenait de nouveau l'intérêt des professeurs et des élèves, bien que la manière dont on entend traiter cet enseignement arrache des plaintes réitérées aux plumes des commissaires. Quant à l'enseignement du flamand — la langue maternelle de la plus grande partie du pays — le « Plan » de des Roches a rendu de réels services à cette matière fort négligée. Il en est de même des mathématiques et de la géographie. Des Roches exige qu'on en fasse un enseignement qui parle aux yeux, autant qu'à l'esprit des élèves. Pour l'histoire, malgré la préférence que lui témoignent les dirigeants de la réforme, on s'étonne que les programmes ne lui réservent pas une place beaucoup plus importante. L'histoire grecque et moderne en sont absentes, le moyen âge y est à peine traité. On partage l'histoire en chapitres et en sections; aucune révision de la matière étudiée n'est prévue. Les Broussart, qui a critiqué sévèrement cette partie du programme, écrit que l'administration avait seulement en vue d'inspirer aux jeunes gens le désir d'augmenter un jour cette connaissance, lorsque, livrés à eux-mêmes, ils sentiraient le besoin de s'instruire davantage (18). Ce but pratique n'était pourtant pas le seul que les réfor-

(17) A. G. R., C. R. E., carton 19.

(18) *De l'éducation Belge*, p. 89.

mateurs envisageaient. Pour eux, l'histoire n'est pas comme pour les humanistes une introduction à l'antiquité, mais une science sur l'évolution de l'humanité et de l'Etat; et l'« Aufklärung » juge indispensable cette connaissance à chaque citoyen.

Pour réaliser ce qu'elle se proposait, la Commission avait à sa disposition des moyens qui lui permettaient de stimuler l'émulation des maîtres et de leurs élèves. Pour les premiers, nous connaissons l'institution des concours annuels auxquels furent assujettis tous ceux qui rêvaient d'une carrière dans l'enseignement. Une fois leur place désignée, place qui correspondait à leurs talents, il y avait en plus des honoraires fixes, un certain nombre de pensions à mériter, et qu'on menaçait de retirer si le zèle se ralentissait. Cette suggestion de Nelis amenait à l'institution des Minervaux (19), dont il est si souvent question dans les dossiers de la Commission.

C'est aussi Nelis qui réussit à substituer aux représentations du théâtre, les fameux exercices publics, sortes d'examens, qui avaient lieu à la fin de l'année scolaire. Les exercices s'ouvraient par une harangue latine prononcée par un rhétoricien. Des élèves de poésie récitaient des vers latins ou français. Chacun des auditeurs avait ensuite le droit de poser des questions aux élèves qui, par leurs réponses, pouvaient montrer leur science à la nombreuse assistance. Une distribution solennelle des prix (médailles et livres) faite par « une personne distinguée », terminait cette cérémonie, rehaussée par une belle musique militaire (20).

S'il faut croire les rapports des commissaires, cette cérémonie avait les plus heureux effets sur l'application

(19) Contributions de la part des parents, qui, versées dans une bourse commune, sont réparties entre les professeurs selon leurs capacités. Cette répartition donna lieu à des rivalités et à des contestations.

(20) A. G. R., C. R. E., Reg. des Protoc., fol. 10.

et le zèle de la jeunesse : « Les enfants, sachant qu'ils auront à paraître devant une assemblée respectueuse où ils seront interrogés sur tous les points par des gens habiles, brûlent de se distinguer, ils font les plus grands efforts, pour soutenir avec le plus grand honneur, les regards du public » (21). Aussi, la commission finit par être si convaincue de la valeur éducative de cet exercice, qu'à partir de 1781 elle délégua Nelis, de Marci et des Roches dans le collège-pensionnat de Bruxelles, pour y présider à des interrogatoires hebdomadaires.

Notre compte rendu sur le rôle que Nelis joua dans la réforme scolaire serait incomplet si nous ne faisons pas une allusion à l'exécution d'un de ses grands projets, l'édition d'une série de manuels à l'usage des collèges. Des Roches qui, par ses intrigues, avait su en prendre la direction en mains, fut secondé dans la composition entre autres par Paquot, de Marci et Nelis (22). L'assistance de ces trois prêtres éclairés obligeait des Roches à atténuer les sentiments hostiles à l'égard de la Religion et de ses ministres, que lui inspirait son anticléricalisme voltairien. « Presque partout, Monsieur, lui reproche Nelis, vos réflexions tendent à faire croire que l'établissement de la Religion chrétienne dans la Belgique n'a, pour ainsi dire, été que l'ouvrage de la force et de la politique. On ne quitte enfin, cette lecture qu'un peu moins édifié qu'on l'était auparavant... J'ose croire que cela n'est pas le but que vous avez eu... Quand les faits et les réflexions que vous en tirez seroient

(21) A. G. R., C. R. E, Reg. des protoc. 8 : Tableau historique des opérations du Gouvernement général des P. B. pour la réforme des études. Voir *Exercices publics*. Ce tableau historique est un vaste rapport inséré dans les registres de la Commission. Des Roches en est l'auteur.

(22) Dès les premières séances de la Commission, celle-ci désigna quelques érudits pour rédiger une série de manuels à l'usage des écoles. Ces livres furent de trois genres différents : élémentaires, classiques, et enfin des livres de doctrines. Des Roches, grâce à la position dominante qu'il occupait parmi ses collaborateurs, tâchait d'écarter ceux-ci. Ce fut surtout contre Paquot et Verhaegen qu'il dirigea ses intrigues.

vrais, encore seraient-ils déplacés, et la loi de l'histoire, *ut nihil veri non audeat*, n'est pas faite pour l'occasion qui vous a mis la plume à la main » (23).

Cette sage modération exercée par les commissaires prêtres, était ignorée par le public. Celui-ci n'avait pas la confiance indispensable à la réforme, dont les tendances éclairées étaient au contraire trop connues. Le clergé régulier surtout, et en tête les Augustins, y trouvaient un prétexte pour les dénigrements qu'ils lançaient sans cesse contre la besogne de la commission.

Des Roches, dans ses rapports généraux, vantait pourtant les succès de la réforme. Mais ceux qui, comme Nelis, étaient plus réalistes, y voyaient plus clair. Ils finirent par comprendre qu'un enseignement ne se laisse pas réformer par les vœux de ceux qui s'en chargent, et que la précipitation doit être néfaste là où tout devrait se baser sur la réflexion mûrie et l'expérience raisonnée.

Pour comble de malheur, les événements politiques vinrent précipiter l'écroulement d'une laborieuse entreprise. A Marie-Thérèse, qui mourut en 1781, succéda Joseph II, qui devait étonner le monde par sa témérité sans égale. Jugeant la réforme scolaire suffisamment développée pour ne plus nécessiter le maintien des commissaires, Kaunitz sollicita de l'Empereur la dissolution de la Commission des Etudes. Celle-ci, en vérité, constituait une institution trop onéreuse pour le trésor, à cause des frais notables exigés par les inspections des collèges (24). Il fallait donc simplifier l'appareil constitué par la Commission. Appréciant les précieux services que Nelis avait rendus à l'enseignement belge, le Gouvernement tenait à le voir continuer sa tâche moyennant quelque arrangement. Nous avons à ce sujet

(23) Bibliothèque royale de Bruxelles, C. Mss. n° 17769, lettre du 6 octobre 1781.

(24) A. G. R., Chanc. P. B., n° 100.

une correspondance inédite fort intéressante (25). Dans une première lettre, le ministre plénipotentiaire, le prince de Starhemberg y annonce au comte de Neny que le chancelier de la Cour et d'Etat lui a fait savoir que la suppression de la Commission est fort prochaine. Kaunitz désire cependant en conserver deux membres, des Roches et Nelis, pour surveiller les études. Ce dernier cependant ne serait pas rétribué. On le nommerait à la dignité vacante de prévôt du chapitre de Harlebeke-lès-Courtrai. Starhemberg charge de Neny de tâter le terrain auprès de Nelis : il voudrait savoir comment procéder pour faire réussir la chose. Avant de prendre position, Nelis demande conseil à l'évêque de Tournai, le prince de Salm-Salm, et à celui d'Anvers, Mgr Wellens (26). Ceux-ci l'encouragent dans son intention

(25) A. G. R., S. E. G. : les quatre lettres se trouvent dans le portefeuille n° 2130.

(26) Fragment de la réponse de la lettre de l'Evêque d'Anvers, du 28 octobre 1782 : « Je suis édifié de l'attitude que vous portez à l'Eglise de Tournay; donc, si j'étais en votre place, et que les choses ne pourraient s'arranger sans vous laisser quelques remords, je prendrais le parti de retourner en ma résidence. Nous avons parlé déjà du bonum Ecclesiæ, pensez-vous, que le bien qu'un chanoine de votre mérite peut faire dans un diocèse quand il travaille de cœur et d'âme, ne puisse être mis en balance avec celui que vous faites dans la capitale en vous abstenant de votre église, à laquelle vous pourrez, dans les circonstances de votre lettre, retourner avec honneur ? ». A son tour, le Prince de Salm-Salm, évêque de Tournai, envoie, le 14 novembre 1782, sa réponse à son Vicaire général et chanoine de sa cathédrale : « J'ai donc, cette fois-ci, Monsieur, des remerciements à vous prodiguer pour toutes les peines que vous ne cessez de vous donner pour moi, et des reproches à me faire d'être peut-être la cause qui vous fait manquer une des plus belles places du pays. Vos sentimens à ce sujet m'édifieront d'autant plus, et m'étonneront vu qu'ils sont rares; si je n'étais déjà persuadé par l'expérience que j'ai de votre façon de penser que vous ne connaissez d'autre règle de vie et d'action que le quid prodest homini si, etc..., etc... D'autres auroient, probablement, trouvé avec le ciel des accommodemens, mais la double résidence à négliger, le canonikat à votre charge, ainsi que la charge d'âmes, me frappent cependant encore, et je serai charmé de trouver l'occasion favorable de vous en témoigner mon estime. Je désirerois que vous me permettiez un jour de dire le tort que je vous fais; et si j'ai parlé de jaloux, c'est qu'il est beau souvent d'en avoir et, d'ailleurs, je n'en sais pas en particulier, mais qui n'en n'a pas... » ,

de refuser l'offre afin de ne point manquer aux devoirs qu'en-
traîne son canoncat à Tournai.

Le 24 novembre 1782, Nelis transmet sa décision, accompagnée des deux réponses que nous venons de mentionner, à son protecteur, comte de Neny. Elle est tout à fait intéressante. Nelis décline, si séduisante qu'elle soit, la prévôté d'Harlebeke, malgré l'accès qu'elle lui ouvre aux bénéfices les plus riches du pays, et l'espoir d'être un jour député aux Etats de Flandre. Car il y a une voix qui parle plus haut : celle du devoir. Nelis raconte comment, pour ne pas se tromper, il a profité de l'autorisation que le Ministre lui a donnée, et a consulté : « des personnes qu'il avait tout lieu de croire qui joignaient la connaissance des affaires de ce monde à celles des bonnes règles ». Leurs décisions sont nettes. L'évêque de Tournai souhaite son retour à sa cathédrale. Il lui promet d'embellir sa situation. Nelis espère que de son côté le Gouvernement n'oubliera pas les appréciables services qu'il lui a rendus. Il est persuadé que ni le Ministre, ni de Neny n'en perdront le souvenir, ce qui ne l'empêche pas de les rappeler à celui-ci.

« Il est certain, que ni le Conseil Privé, ni aucun Conseil d'Etat collatéral ou dicasteré quelconque, chargé des affaires générales, ne sauroit donner seul l'attention continue et particulière qu'il faut aux affaires des 56 collèges qu'il y a aux Pays-Bas, et de l'éducation. Ces affaires, outre qu'elles sont d'une trempe toute particulière, sont trop continues, trop nombreuses, et souvent trop minutieuses. Ce n'est rien, ou presque rien, ce que vous en voyez, Monsieur, dans nos Rapports au Prince. Ce qui est l'objet de ces Rapports, ce sont des choses qui n'étant pas à décider par les règles déjà données, doivent recevoir nécessairement la sanction de S. A. Ce qu'il y a de plus embarrassant, c'est ce revirement et administration intérieure, c'est la surveillance continue, les informations sans nombre, qu'il est question de prendre; les réponses aussi multiples qu'il faut

donner. M. Mario, secrétaire du Conseil privé, par les mains de qui une grande partie des paquets qui sont adressés journellement à la Commission des Etudes, a coutume de passer, pourra dire combien le nombre de ces pièces est effrayant en certains momens; et encore, ne sait-il rien des lettres adressées en particulier. Je peux dire, Monsieur, quant à moi, et sans compter ce que j'expédie par le canal et le bureau de la Commission, que j'ai régulièrement 30 ou 40 lettres particulières à écrire par mois. Je ne demanderai pas, Monsieur, où est le Conseiller Privé de S. M. qui veuille faire cela, mais où est aussi celui qui puisse le faire ? On sait combien les dicastères se plaignent d'être chargés aujourd'hui; et ils le sont, en effet.

« En un mot, il faut annuler toute la surveillance des pensionnats et collèges, et les trois quarts du plan agréé par S. M. ainsi que les points arrêtés, si l'on transmet la direction purement et simplement à un Conseil collatéral, où il n'y auroit pas de commissaire particulier chargé de la besogne... et qui connut, comme on a dit, avec raison, que cela était nécessaire, à l'égard des pasteurs et des évêques *Vultum pecoris sui*...

« Vous savez mieux que personne, ou plutôt il n'y a que S. A., le Ministre et vous, qui savez la part que j'ai eue à l'ouvrage, ouvrage qui subsiste et qui va bien, malgré tant d'obstacles qui se sont réunis et qu'il a fallu combattre. »

Il se passera encore deux ans avant que, sur la proposition de Kaunitz, Joseph II ne se décide à dissoudre la Commission; il le fit par décret du Conseil privé, le 3 septembre 1785.

Trois mois auparavant, par faveur impériale, Nelis avait été installé sur le siège épiscopal d'Anvers. A cette occasion, en souvenir de l'œuvre qu'il avait accomplie, la Commission lui offrit « cinq différentes pièces de ver[re] » (27).

(27) A. G. R., C. R. E., Protocoles du département scolaire (1785-1786), t. 1, fol. 12.

3. NELIS ET L'ŒUVRE DES BOLLANDISTES.

Lorsqu'en 1603, le Père Manare S. J., parcourut en qualité de Visiteur général de la Compagnie, les maisons de la province en Belgique, il eut un entretien remarquable avec un des jeunes religieux, le Père Héribert Roswey (ou Rosweyde), préfet des études au Collège d'Anvers, qui lui proposa d'entreprendre une étude critique sur des documents concernant la vie des Saints.

La proposition plut au Visiteur. Deux mémoires furent rédigés; l'un pour servir aux consultants de la Province, l'autre pour être communiqué au Père Général, Claude Aquaviva (29).

Ce dernier, avant de prendre une décision, voulut avoir l'avis de son éminent confrère, le Cardinal Bellarmin. « Qu'on fasse faire plutôt des thèmes grecs au jeune Père », aurait-il répondu. Heureusement, les supérieurs de ce dernier furent d'un autre avis, et malgré le jugement peu favorable du savant Cardinal, le Père Rosweyde reçut en principe la permission désirée. En principe, disons-nous, car après avoir exploré les bibliothèques de Liège, le Père Rosweyde dut interrompre ses travaux jusqu'à son retour de Saint-Omer à Anvers, en 1606. L'année suivante, il publia le plan de la future édition dans un petit volume intitulé : « *Fasti sanctorum quorum vitae in belgicis bibliothecis manuscriptae* » (29).

(28) Né à Utrecht en 1569. Cf. H. DELEHAY S. J., *L'œuvre des Bollandistes*, Bruxelles, 1920, p. 7.

(29) A Anvers, chez Plantin, Rosweyde connaissait 1.300 manuscrits dans les bibliothèques belges. De la plupart il s'était procuré des copies. L'œuvre complète comprendrait 18 volumes in-folio. Trois seraient préliminaires, le premier traiterait de la vie du Christ et de ses fêtes. Le second de la Vierge et de ses fêtes, et de troisième aurait pour titre : *De*

Une collation minutieuse sur les manuscrits de ce qui avait été imprimé déjà, une comparaison des textes entre eux, formerait la base de toute l'œuvre. Ce qui aurait l'air d'être apocryphe serait soigneusement écarté. Pour les pièces dont on ne retrouverait pas de manuscrits, on les admettrait si l'on avait l'assurance qu'elles n'avaient pas été retouchées. Au fur et à mesure qu'on rencontrerait des Vies inédites, elles seraient insérées à leur place parmi les autres.

Des empêchements de toutes sortes surgirent. Ce n'est qu'en 1616 que Rosweyde édita à Anvers ses « *Vitae Patrum* » (30), la pierre fondamentale des « *Acta sanctorum* ». Dans ce travail, le savant distingué et travailleur inlassable qu'il était fournit toutes les preuves de sa perspicacité scientifique. Quelles promesses dans cet essai d'hagiographie moderne pour ce qui devait devenir un jour l'œuvre capitale dont rêvait Rosweyde, à savoir les « *Acta sanctorum* ». Hélas, il était réservé à d'autres de réaliser ses rêves audacieux. Rosweyde mourut le 5 octobre 1629, d'une maladie contagieuse.

Son successeur Jean Bollandus allait donner son nom à l'entreprise hagiographique des Jésuites. Il commença par retoucher et élargir le plan de Rosweyde. On avait terminé l'impression des feuilles du début, comprenant les quatre premiers jours de janvier et rédigées par Bollandus, lorsqu'il résolut de modifier encore la mise en œuvre, s'asso-

sanctorum festis diebus publice solemnibus. Les douze volumes suivants (un par mois), consacrés aux saints suivant l'ordre du calendrier, ne renfermeraient que des textes. Un volume serait consacré aux martyrologes. Un autre s'intitulerait : « *Illustrationes in vitas sanctorum* » et renfermerait divers éclaircissements; un dernier volume contiendrait les tables et les index.

(30) Pour rétablir le texte dans son intégrité, Rosweyde comparait entre eux et classait 23 textes qu'il avait à sa disposition; puis il examinait une vingtaine d'éditions de l'ouvrage pour en tirer enfin son texte qu'il divisa en dix livres. Le volume se termine par un lexique, *Onomasticom rerum verborum difficiliorum*, et différentes tables.

ciaut aux vues de son jeune collaborateur, Godefroy Henschenius (31).

La confiance que Bollandus avait en son adjoint et ancien élève, fut telle qu'il lui laissa suivre sa propre initiative et le résultat fut pour le maître une révélation. La manière de Bollandus de faire précéder les textes d'une introduction et de les éclaircir par quelques notes indispensables, ne satisfaisait pas Henschenius.

Celui-ci s'était mis à faire un commentaire où aucune difficulté du texte n'était esquivée. En commençant par les questions chronologiques, une véritable étude fut faite ensuite des auteurs et des personnages qui étaient replacés dans leur époque et dans leur milieu. Bollandus fut si enchanté des commentaires de son disciple, qu'il se mit à refondre avec lui ce qui peu de temps avant avait été jugé prêt pour être livré à la presse.

Après huit ans de cette collaboration intime, parurent en 1643 les deux énormes volumes des « *Acta Sanctorum Januarii* ». Ils soulevèrent dans le monde savant l'éloge et l'admiration que tant d'érudition méritait. Mais ce n'est pas seulement une vague d'enthousiasme que provoqua cette savante publication, elle exerça aussi une influence salutaire sur l'œuvre des historiographes de l'époque. Au manque de critique de Baronius (32) et de ses maîtres italiens,

(31) Godefroy Henschenius, né à Venray (Lim. Holl.), en 1601, mort à Anvers en 1681, avait eu pendant ses années d'études Bollandus comme professeur. Ses vastes connaissances du latin et du grec jointes à des dispositions physiques fort heureuses, amenèrent ses supérieurs à associer Henschenius à l'âge de 34 ans à l'œuvre des Hagiographes, à laquelle il consacrerait toute le reste de sa vie laborieuse. Avec Bollandus et Papenbroch, Henschenius mérite le titre de « fondateur du Bollandisme ».

(32) Prêtre de l'Oratoire de Rome, Philippe Neri, son supérieur, lui ordonna de réfuter les Centuries de Magdebourg. Baronius publia les *Annales Ecclesiastici* (12 volumes in-fol. Rome 1588 à 1607), qu'il continuait même une fois qu'il était devenu cardinal. Les Annales, qui vont de Jésus-Christ jusqu'à l'an 1198, ont pour leur époque une valeur incontestable, qui, cependant, est diminuée par l'insuffisance d'esprit de critique dont l'œuvre de Baronius fait preuve.

les jésuites belges opposent une objectivité radicale dans l'interprétation des documents. Comment Bollandus désire-t-il voir se faire la critique des sources ? Sans négliger pour une source la valeur que lui donne son ancienneté, il se rend compte que celle-ci diminue singulièrement, si on n'arrive pas à établir le rapport entre la source et l'événement qu'elle relate. Aussi, une tradition vénérable peut être dénuée de toute valeur historique. Donc, ce rapport, il n'est possible de le fixer qu'à l'aide d'un examen approfondi sur la valeur des premiers témoins oculaires. Le même examen doit s'étendre ensuite à tout témoin qui n'a pris connaissance de l'événement que par l'intermédiaire d'un troisième. Pour juger à leur juste valeur les témoignages, il faut pénétrer dans les caractères des témoins, se faire un jugement exact sur le degré de leur crédulité. Ces maximes, qui ne sont que les grands principes de la critique historique, actuellement à la base de tout travail scientifique, étaient à ce moment neuves pour la plupart.

Si ce n'est pas à Rosweyde et à ses successeurs que revient l'honneur de les avoir découverts, eux, du moins, les ont appliqués avec rigueur et sur une vaste échelle (33).

Par le fait que les « *Acta sanctorum* » étaient une œuvre appelée à être continuée par des générations travaillant

(33) En France, les Bénédictins de Saint-Maur entreprirent de leur côté une œuvre importante. A la manière des Bollandistes, ils recherchèrent les ouvrages des Pères grecs et latins dans les anciens manuscrits conservés dans les monastères et les bibliothèques. Ils entreprirent une longue série de travaux de théologie, de droit canon, d'écriture sainte, de patrologie, d'ascétisme chrétien et monastique, et même d'histoire profane. Le chanoine Ernst de Rolduc, sachant quelle riche documentation son ami détenait lui demande pour dom Clément de Paris, communication de la chronique de Saint-Bavon. Nelis lui répond « Vous pouvez assurer dom Clément que je suis prêt à lui donner tous les extraits qu'il voudra de mon *Chronicon Sancti Bavonis*, ou de collationner les siens sur l'original. Au fait de communications littéraires, je me piquerai toujours de ne pas me laisser vaincre en générosité ». Lettre du 1^{er} octobre 1787, citée par C. DE CLERCQ, C.-F. Nelis, dans la *Revue catholique des idées et des faits*, Bruxelles, n° 5, janvier 1934.

dans un même esprit et selon les mêmes méthodes, celle-ci pouvait facilement se perfectionner de plus en plus. C'est ainsi qu'un des collaborateurs de Bollandus, le Père Daniel Papenbroch essaye, en 1668, de fixer les règles de la critique diplomatique (34).

Il existait, chez les jésuites de Malines, un établissement fort analogue à celui de Bollandus, mais d'un objet tout différent. Le corps d'écrivains qui le constituait disposait d'une riche bibliothèque et avait été chargé précédemment, à une époque où la polémique religieuse était fort en vogue d'éditer contre les hérétiques, surtout contre les jansénistes, des œuvres de controverse. Le procédé était tombé en désuétude avec le progrès du siècle, et le « Musée Bellarmin » risquait de perdre sa raison d'être. Depuis longtemps on songeait à lui donner une autre destination, lorsque le Gouvernement résolut de confier aux Jésuites de la province flandro-belge la publication d'une série de travaux sur l'histoire du pays. Cette collection porterait le titre « *Analecta Belgica* ». Un des Bollandistes, le Père Ghesquière (35), fut détaché en 1771 des « *Acta Sanctorum* » et chargé de la direction de la nouvelle entreprise. Trois collaborateurs : les Pères Dujardin, Cornet et Lenssens lui furent adjoints. D'après un prospectus (36) que les membres du Musée Bellarmin éditérent peu après, voici comment ils pensaient

(34) Papenbroch inséra son travail, qu'il intitulait *Propylaeum antiquarium circa veri et falsi discrimen in vetustis membranis*, au T. II des *Acta Sanctorum* d'avril. Cet essai sur les règles de la critique diplomatique amena Mabillon, le savant Mauriste, à composer son *De re diplomaticæ* (Paris, 1681). Mabillon explique tout ce qui regarde l'écriture, le style, l'origine des chartes et des diplômes et fixe définitivement la doctrine de la critique.

(35) Joseph Hippolyte Chesquière, né à Courtrai le 27 février 1731, mort à Essen, en Prusse, le 23 janvier 1802. Chesquière introduisit dans l'œuvre des Bollandistes l'élément archéologique, peu cultivé jusqu'alors.

(36) *Prospectus quod inscribitur analecta Belgica ad. XVII, Provinciarum belgie; ac dictionum interjacentium historim dilucidendam pertinentia.*

procéder. Leur publication comprendrait trois sections. La première, les recherches sur les provinces et sur les peuples des Pays-Bas, à l'époque celtique, romaine et franque, durant la période féodale, et ainsi de suite.

La seconde, à caractère hagiographique et nationale, recevrait le nom d' « Acta Sanctorum Belgii ».

La troisième serait une collection formée de chroniques belges inédites ou imprimées, mais devenues rares, en latin, français et flamand, auxquelles s'ajouteraient des chartes, des diplômes, des décrets de synodes célébrés dans les 17 provinces.

En plein épanouissement, la nouvelle organisation des historiographes se vit, tout comme l'œuvre des Bollandistes, menacée de périr et cela par le décret qui rendit exécutoire la Bulle supprimant en Belgique la Compagnie de Jésus (septembre 1773). Les deux organisations ne tombaient cependant pas tout de suite sous le coup de cette mesure.

Le conseiller Van der Cruyce fit savoir aux hagiographes et à leurs confrères historiographes « que le Gouvernement satisfait de leurs travaux... pourrait être disposé à avoir pour eux des égards particuliers » (37). Mais cette déclaration n'avait qu'une valeur transitoire. En attendant ils pouvaient continuer leur travail à la maison professe d'Anvers.

En 1775, un arrêté d'expulsion les obligea à quitter leur logement, dévolu à une Académie militaire. Les Musées Bollandien et Bellarmin, avec tout ce qu'ils renfermaient de livres et de manuscrits, devraient être abandonnés. Une double entreprise scientifique de haute valeur semblait avoir pris fin.

A ce moment, Nelis lança l'idée d'associer les Bollandistes à l'Académie. Celle-ci n'avait guère la confiance de

(37) GACHARD, *Mémoire historique sur les Bollandistes et sur leurs travaux*, Gand, 1935, p. 14.

Vienne, qui, au moment opportun, ne cacha pas son mécontentement de ce « clan de littérateurs ».

Marie-Thérèse, esprit plutôt incliné à tout ce qui est d'utilité pratique, goûtait peu ce qui sortait de l'Académie de Bruxelles. Il lui fut évidemment facile de faire partager ses griefs à son entourage. Fut-ce avec l'intention d'écarter cette prévention de la Cour contre l'Académie, que Nelis dans les mémoires que le ministre plénipotentiaire, le comte de Starhemberg, le chargea de rédiger, proposa d'agréger les Bollandistes à cette société (38) ? Goethals, du moins, le prétend (39). Nous croyons que d'autres motifs aussi ont inspiré à Nelis sa proposition. Il y avait beaucoup d'analogie entre le projet des historiographes et des rêves antérieurs de Nelis, concernant l'édition des monuments historiques. En élevant au rang d'académiciens les Bollandistes et les Historiographes leurs confrères, le Gouvernement pouvait assurer à l'Académie le privilège de publier les monuments. « Celle-ci », nous assure Goethals, aurait bien voulu s'emparer de la double dotation des hagiographes et des historiographes, mais on redoutait de les avoir pour collègues » (40). Malgré un premier échec, Nelis n'abandonne pas son projet, et ne se lasse pas de rechercher le moyen de pouvoir utiliser les documents relatifs à l'histoire du pays et détenus par les Jésuites. Un des adversaires les plus acharnés du projet fut des Roches. D'accord avec

(38) « Son Altesse souhaite... que se forme, le plus tôt qu'il se pourra, un mémoire sur les circonstances essentielles qui concernent les Bollandistes et historiographes, leur ouvrage, leur fonds, ou leur dotation, etc. Son Altesse se proposant d'entendre en ce mémoire le chanoine de la Cathédrale de Tournay, de Nelis, afin qu'il s'explique dans un autre mémoire sur les dispositions et moyens quelconques qu'il croira les plus convenables de prendre, pour attacher quelques-uns des Bollandistes ou Historiographes à l'Académie et pour assurer sur un pied convenable avantageux et utile la continuation des ouvrages, dont il était chargé... » A. G. R., C. P. Reg. 1742, fol. 62, Billet de Crumpipen date du 25 septembre 1775, au Comité Jésuitique.

(39) *Histoire des Lettres, des Sciences et des Arts*, t. III, p. 247.

(40) T. III, p. 310.

Crumpipen, il exposa au Gouvernement l'avis qu'il conviendrait de n'admettre aucun des Bollandistes dans un corps où il n'y avait déjà que trop d'ecclésiastiques.

Le Comité chargé des affaires des ci-devant Jésuites entra dans les vues de des Roches et Crumpipen. Comme eux, il fut d'avis « que le jour où les Bollandistes y seraient admis marquerait la décadence de cette Compagnie qu'ils rempliraient de tracasseries et d'intrigues » (41). Ces raisons ne manquèrent pas de faire impression sur Kaunitz. Il estimait, pourtant, « qu'on ne pouvait laisser imparfaite une œuvre aussi avancée, même si on ne voulait pas charger l'Académie d'en assurer la suite. On devait la reprendre dans le même esprit et avec les mêmes classes de collaborateurs. La Vie des Saints tient à la Religion, il n'appartient qu'aux gens d'Eglise de l'écrire, les recherches à entreprendre ne peuvent être que l'affaire d'une société monacale, telle qu'étaient les Bollandistes » (42). Ces réflexions tranchèrent la question. Cependant, une société pareille manquait dans les Pays-Bas, Kaunitz est le premier qui s'en rend compte; en France on ne serait pas embarrassé pour en former une dans quelque couvent de Bénédictins, mais il n'en est pas de même aux Pays-Bas. C'est dans cette lumière qu'il faut considérer les démarches que les cercles gouvernementaux entamèrent à l'étranger auprès de différents supérieurs de couvents. Leur prétexte était d'y trouver les talents qui faisaient défaut dans le pays, nécessaires pour assurer la continuation de l'œuvre des hagiographes. En réalité, ils voulaient hâter la fin des Bollandistes, pour pouvoir ensuite se partager leurs biens et les modestes ressour-

(41) A. G. R., C. P. Reg. 742, fol. 76, extrait de l'avis du Comité Jésuitique en date du 19 octobre 1775, donné à S. A. le Ministre, le Prince Starhemberg sur l'opportunité de faire entrer les Bollandistes à l'Académie.

(42) A. G. R., C. P., Reg. 742, Lettre du Chancelier Kaunitz du 8 juin 1776.

ces de leurs publications. Il ne s'agissait que de trouver celui qui voudrait le mieux payer leur héritage.

C'est ainsi qu'à une même époque, on commença des sondages dans différentes directions. Nous en avons connaissance par quelques lettres qui nous sont restées. L'une d'entre elles, datée du 25 janvier 1777, est due au savant abbé Gerbert de St-Blaise, dans la Forêt-Noire, et écrite de Vienne où il séjournait à ce moment, à un moine de son abbaye, Paul Kettenacher.

Gerbert y relate qu'il a été sondé à plusieurs reprises sur la possibilité de recevoir pour son compte les Bollandistes, tout en achetant leurs collections, leurs bibliothèques, etc... Quelques moines de son abbaye pourraient être formés par les ex-Jésuites, pour pouvoir assurer un jour la continuation du travail (43).

Pareille offre fut faite par le Secrétaire d'Académie Gérard, à un Bénédictin de l'obédience mauriste, Dom Berthod, bibliothécaire de l'Abbaye de St-Vincent, à Besançon. Celui-ci s'adressait par lettre du 19 mars 1777 à son ami le chanoine Nelis. Il lui confie que la manière dont Gérard (44) lui parle des Bollandistes le fait désespérer de les voir continuer longtemps les « *Acta sanctorum* » : c'est pourquoi il lance la proposition de les abriter dans quelque abbaye des Mauristes.

« Quelle perte pour la littérature, écrit-il, si cet ouvrage est interrompu. J'ai un secret pressentiment que vous ne perdez pas de vue et que votre génie trouvera des ressources

(43) « Man hat mir schon einigemal sondiert, ob man Lust hatte, die Bollandisten in Skt. Blasien zu übernehmen, dass einige noch übrige von den Exjesuiten, mit denen dazu gehörigen Sammlungen, Bibliothek, etc., in Skt. Blasien einige von denen unsigren instruirten und anweisen den dass in Zukunft die Continuation von Skt Blasianisten besorget wurde, welke Sach reif doch schleunig zu überlegen. G. PFEILSCHIFFER, *Korrespondenz des Fürstbises Martin II Gerbert v. St. Blasien*, Karlsruhe, 1934, t. II, p. 237.

(44) Secrétaire de S. M., auditeur de la Chambre des Comptes, attaché au Département des Archives, membre et plus tard, secrétaire de l'Académie.

pour que l'Eglise ne soit point privée de ce qui reste à faire de ce précieux recueil. Je voudrais bien que notre Congrégation en fût chargée : elle ne manque pas de bons ouvriers, mais, malheureusement, nous sommes français, et dans ces temps, cette différence de domination peut entrer pour quelque chose dans le choix des ouvriers » (45).

Pendant une huitaine d'années, ces démarches en restèrent là, d'autant plus qu'un belge, G. Warnots, abbé de Caudenberg, à Bruxelles, s'était prêté aux vues du Gouvernement et s'était déclaré disposé à recevoir les Bollandistes. Au mois d'octobre 1778, ceux-ci commençaient à s'y installer (46). En même temps qu'ils y reprenaient leur besogne, ils auraient à recruter et à former un nombre restreint de successeurs, choisis parmi les chanoines de l'Abbaye. Mais deux historiographes s'y installaient aussi, et cela sur l'ordre de Marie-Thérèse même, qui, dans un décret du 19 juin 1778, avait exprimé le désir de voir les historiographes reprendre les *Analectes*.

Une partie restreinte de leurs riches bibliothèques fut mise à la disposition de la double équipe de travailleurs. Trois académiciens, et, parmi eux, Nelis, firent le triage de ce qui avait été enlevé aux Musées Bollandien et Belarmin et qui, leur besogne faite, fut ajouté à la Bibliothèque publique de Bruxelles.

Cependant l'installation de l'historiographe, l'ex-Bollan-

(45) E. POULLET, *Compte rendu des séances de la Commission Royale d'Histoire*, 4^e série, t. 3, p. 445 : Lettre de dom Anselme Berthod à Mgr. Nelis, évêque d'Anvers.

(46) Avant de prendre une décision, Gerbert prit conseil de différents côtés et reçut des réponses les plus disparates. Tandis que J.-C. Schlaeger, bibliothécaire à Gotha, conseille à l'Abbaye d'accepter l'offre, d'autres, comme le Nonce de Vienne, Mgr. Joseph Garampi, et l'ex-jésuite Kerens, évêque de Roermond, sont d'un avis nettement opposé. Gerbert, qui méditait de faire entreprendre l'édition de la *Germania Sacra* par les moines de son abbaye, penchait pour un refus, quand lui parvint la nouvelle des arrangements récents pris par le Gouvernement de Bruxelles. Cf. PFEILSCHIFTER, *Korrespondenz des Fürstbistums Martin II*, t. II, p. 242, 284, et *Die St. Blasianische Germania Sacra*, Kempen, 1931, p. 61-63.

diste Ghesquière (à qui plus tard un ancien collaborateur le P. Lenssens fut adjoint), avait fort indisposé l'Académie. Se croyant privée du privilège d'éditer les monuments historiques, celle-ci se prétendait lésée dans ses droits, d'autant plus qu'en 1777, dans la même séance du 5 février où des Roches avait lu une dissertation sur l'histoire diplomatique de Thymo, l'assemblée avait renouvelé son vœu au sujet de la publication de cette histoire. Maintenant, les événements incitaient à l'action, si l'Académie voulait encore gagner sa cause. Cela n'était pas impossible, étant donné que Ghesquière n'avait qu'à s'occuper du travail préparatoire.

Dans ce but, il avait été chargé d'extraire des « *Acta sanctorum* » et des collections du Musée Bellarmin, les matériaux pouvant servir à la publication des « *Analectes belges* ». En plus, il devait mettre en ordre, dans un catalogue raisonné, les mémoires et les notices, demandés aux chapitres et aux maisons religieuses, ainsi que les documents déposés dans les archives et bibliothèques et qui pouvaient servir de matériaux aux « *Analectes* ». Entre temps un comité serait établi, qui, après avoir pris connaissance des résultats acquis, proposerait au Gouvernement les personnes à employer et les arrangements à prendre pour une rédaction définitive et pour l'édition des « *Analectes* ».

Le conseiller de Kulberg, qui avait été établi commissaire du Gouvernement dans l'entreprise, surveillait les Bollandistes et les historiographes de Caudenberg, et les travaux préparatoires relatifs aux « *Analectes* », pour lesquelles il s'agissait de tracer par la suite des directives nettes.

Poussé par Nelis, il souligne dans les rapports qu'il adresse au Gouvernement, la nécessité de faire seconder par quelques collaborateurs l'historiographe Ghesquière, vu l'impossibilité qu'un seul homme assurât l'entreprise avec succès. D'ailleurs Ghesquière avait environ 50 ans,

ce qui rendait probable qu'il ne pût terminer seul le travail. Et encore, dans le projet qui devait servir de base à l'établissement de Caudenberg, ne fut-il pas question d'une « association de personnes chargées ci-après de rédiger l'ouvrage des *Analectes*, dans lequel l'abbé Ghesquière interviendrait comme membre, et où il ferait les fonctions de secrétaire et de préposé à l'édition ». Pourquoi ne pas former tout de suite cette association, et pourquoi attendre le moment où Ghesquière aurait rassemblé tous les matériaux? Aussitôt que cette association serait devenue un fait, elle pourrait préparer dans les premiers moments des productions littéraires utiles. Plus tard, elle pourrait faire entreprendre par des écrivains, formés entre temps par Ghesquière et ses collaborateurs, l'édition d'une *Histoire littéraire des Pays-Bas*, dont les travaux historiques précédents auraient fourni la matière.

Pour le travail à entreprendre, on s'inspirerait de l'œuvre dont s'occupaient depuis vingt ans les Bénédictins de St-Maur : l'« *Histoire littéraire de la France* ».

Quant à la matière, on la diviserait en périodes d'un siècle. Dans les dissertations qu'on y consacrerait, on traiterait des progrès ou de la décadence de la littérature et des sciences dans les provinces belges (47).

Le Gouvernement fit bon accueil à ces propositions, que Nelis, comme nous le savons, avait inspirées à de Kulberg. Celui-ci ne manquait pas de rendre hommage aux initiatives du chanoine académicien et proposa au Gouvernement de le faire siéger, avec le baron Fraula et le prévôt de Lierre, Heylen, dans l'association des gens de lettres qui se constitua peu après, pour renforcer le Musée Bellarmin.

L'Académie ne fut pas plus tôt instruite du succès

(47) A. G. R., C. P., Reg. 742, fol. 210 et svnt. Rapport de Kulberg au Prince de Starhemberg, 10 mai 1779.

(48) A. G. R., C. P., Reg. 743, fol. et svnt. Rapport de Külberg au Prince de Starhemberg, 15 septembre 1779.

qu'avait rencontré le projet de Nelis, qu'elle donnait ouvertement cours à son mécontentement. Inquiétée par les plaintes et les murmures des membres, son président, Crumpien, s'adressa à des Roches pour en connaître les raisons.

« Ce qui blesse l'Académie, c'est la rivalité des Jésuites », répondit-il; et rappelant ce que l'Académie avait fait pour s'assurer la publication des documents concernant l'histoire du pays, il ajoute : « Qu'est-ce qui a pu arrêter cette entreprise poussée vivement en 1776 et, en partie, l'année suivante ? L'Etablissement de Monsieur Ghesquière à Caudenberg ! Ce fatal établissement a éteint tout le zèle de l'Académie; elle n'a pu voir d'un œil indifférent qu'on lui ôtât ainsi tout moyen de se distinguer; elle n'a pu se résoudre à courir une même carrière avec M. Ghesquière: encore moins, voudra-t-elle travailler en second et s'évertuer dans une entreprise dont celui-ci emportera l'honneur et le profit ».

S'indignant ensuite contre « le rédacteur des Mémoires », c'est-à-dire Nelis, il lui reproche de ne pas avoir proposé au Gouvernement de concilier les dispositions de S. M. avec le projet de l'Académie et même avec l'établissement de M. Ghesquière. Se disant l'interprète fidèle des vues du prince de Kaunitz, des Roches désire voir confier à l'Académie, la publication des *Rerum Belgicarum Scriptores* avec défense à Ghesquière de s'occuper de cet ouvrage. Il fallait charger ce dernier de publier les extraits des « *Acta sanctorum* » et d'y joindre toutes les notes qu'il voulait donner : « Il ne s'agissait point d'empêcher l'établissement de Monsieur Ghesquière ni de lui refuser des aides, des collègues, gens de lettres ou non; il ne fallait que lui prescrire les bornes et séparer à jamais ses entreprises de celles de l'Académie ».

Le fait que l'Académie fut représentée dans la nouvelle entreprise par trois de ses membres, des Roches le considère

comme « une dorure autour la pilule qu'on veut faire avaler » (49).

En effet, Nelis avait suggéré à de Kulberg cette réception d'un triumvirat d'académiciens dont il ferait partie, pour empêcher l'Académie de se plaindre d'être exclue d'une entreprise qu'elle estimait comme étant entièrement de son ressort. Mais la précaution de Nelis n'arrivait pas à imposer silence à l'Académie : « On devait avouer, écrit Gœthals, que ces trois membres ne faisaient pas la pluralité des académiciens, en ne comptant même que ceux qui s'occupaient de l'histoire. D'ailleurs ni l'abbé Ghesquière ni son collègue, l'abbé Lenssens... n'étant pas de l'Académie, et le dépôt des documents et des actes étant établi à l'Abbaye, tout cela avait assez, en effet, un petit air de schisme (50). »

Quoi qu'il en soit, la chose se termina par une double victoire pour Nelis. Malgré leur profonde antipathie contre les Jésuites en général, et Ghesquière en particulier, Gérard, du Chasteler, et des Roches, se concertant dans un intérêt commun, s'engagèrent pour former au sein de l'Académie un « Comité historique ». Ghesquière fut invité d'y siéger; l'Académie le reçut parmi ses membres le 12 octobre 1780. Et malgré l'affront que Nelis avait fait à ses confrères, ceux-ci l'invitèrent à s'associer à eux comme cinquième membre du Comité, et cela, aussi bien à cause de son autorité scientifique que de son influence auprès de la Cour. Ensuite les deux corps de travailleurs, Musée Bellarmin et Comité historique de l'Académie, s'entendirent sur la répartition des travaux à exécuter.

Maintenant que leur ambition était satisfaite, la plupart des membres du Comité historique perdirent l'empressement qu'ils avaient montré pour la cause des Belles Lettres.

(49) GOETHALS, *Histoire des Lettres, des Sciences et des Arts*, t. III, p. 331 et suiv.

(50) GOETHALS, *Histoire des Lettres*, t. III, p. 329.

Quant à Ghesquière, il publia entre 1783 et 1794, six volumes des « *Acta sanctorum Belgii* ».

De son côté Nelis prit à son propre compte l'exécution du projet que l'Académie avait fait sien. Mais son dessein de publier en trente à trente-cinq volumes in-4° les sources de l'Histoire Nationale, devait se limiter à quelque chose de bien plus modeste, à savoir, la publication de son *Rerum Belgicarum Prodromus*. En 1781, il demandait la protection de l'Empereur et un privilège exclusif pour l'Empire. Ce dernier lui fut refusé, mais l'approbation impériale lui fut transmise par voie du ministre plénipotentiaire, le comte de Belgiojoso, qui, mandaté par Kaunitz, fit certaines observations à l'auteur au sujet du plan de son œuvre. Bien que déjà achevé au moment de la nomination de Nelis au siège épiscopal d'Anvers, en 1784, le *Prodromus* ne parut qu'en 1790 (51). Avec sa scrupulosité habituelle, Nelis ne voulait pas qu'on puisse le soupçonner d'avoir sacrifié à des travaux scientifiques, les premières années de son épiscopat.

Pendant cet épiscopat, Nelis aura encore une fois l'occasion de faire preuve de ses sentiments bienveillants pour les Bollandistes et leur œuvre. Quand en 1788, le caprice d'un souverain despotique menace de les chasser de leur sol natal, Nelis, bien que d'une façon éphémère, réussit à détourner le coup. Par ce geste, Nelis s'est mérité la gratitude de ceux qui, reconnaissant la valeur des œuvres des anciens Bollandistes (52), y ont vu un titre de gloire pour la science.

(51) Chez Grangé, Anvers, imprimeur de Mgr. l'Evêque d'Anvers.

(52) Pour les renseignements sur les origines et l'œuvre des Bollandistes, j'ai trouvé tout le secours voulu chez leurs savants confrères, qui continuent dignement et avec un si grand talent l'œuvre remarquable de leurs devanciers. Je tiens à remercier spécialement le T.-R. Père M. Coens d'avoir mis à ma disposition tout son savoir et de m'avoir donné accès aux riches collections de livres et de manuscrits qui constituent la bibliothèque des Bollandistes à Bruxelles.

CHAPITRE VI

L'humaniste moderne

I. NELIS ET LA CULTURE CLASSIQUE.

Malgré la profonde léthargie intellectuelle, où les provinces belges furent plongées pendant des siècles (ceci explique que la Renaissance y eut peu d'influence) il ne manqua jamais de beaux esprits pour s'intéresser aux « *bonae literae* ».

Ils puisaient avec profit à la source intarissable que fut de tout temps l'antiquité grecque et latine. Nelis représente pour les provinces belges le type de l'humaniste du XVIII^e siècle. Chez lui, on retrouve en même temps et cette vaste curiosité intellectuelle, et ce scepticisme à l'égard de tout ce qui a vieilli.

Qu'on se rappelle ses violentes attaques contre l'Université de Louvain. Ce qu'il reproche à cette vénérable institution, ce sont ses méthodes qui, peu à peu, sont devenues de simples disputes verbales, où l'on s'épuise à trouver des

distinctions subtiles, plutôt qu'à découvrir par des raisonnements la solution de grands problèmes. Mais le mépris de Nelis ne s'arrête pas là. Bel esprit, formé à la prose d'un Cicéron et d'un Platon, Nelis déteste, dans le langage de l'« Ahla Mater », la phrase lourde et barbare qu'elle a héritée des docteurs scolastiques. Lui, au contraire, grand admirateur de l'antiquité, il s'applique, par des lectures fécondes à se former à l'école des maîtres classiques. Ce contact journalier avec Aristote, Platon, Plutarque, Hérodote, Virgile, Cicéron, Pline et Horace, amène Nelis à imiter ces modèles de l'antiquité gréco-latine.

Ses commentaires sur Pline L'Ancien surtout sont tout à fait remarquables; cependant il ne les a jamais livrés à l'impression, les jugeant insuffisamment travaillés.

Au sujet des commentaires, le Hollandais J. W. Te Water, contemporain et ami de Nelis, nous donne un renseignement intéressant (1).

Pendant son séjour à Leyde, automne 1794, Nelis entra en relations avec quelques grands savants, professeurs à l'Université de cette ville, et, entre autres, avec le grand helléniste Ruhnkenius. Fort impressionné par la vaste érudition de Nelis, Ruhnkenius échangea un jour avec lui ses idées sur l'Histoire naturelle de Pline, que Harduivers et combien d'autres n'avaient pas réussi à bien éclaircir.

Enchanté des lumières que Nelis lui donnait sur différents points, il insista pour que l'auteur éditât ce qu'il avait composé sur Pline et sur d'autres auteurs classiques. On peut regretter que Nelis n'ait jamais pu se décider à donner suite à cette proposition, et qu'aucun de ses commentaires ne nous soit resté parmi ses papiers. Nombreux sont au contraire les morceaux de circonstances, oraisons funèbres, mémoires, notes, mais surtout des lettres rédigées

(1) Cf. *Verhandelingam Van de My. der Nederlansche Letterkunde te Leyden*, 6^e année, t. I, p. XI et p. XV.

en latin. Elles montrent avec quelle facilité et avec quelle élégance Nelis se servait de « la belle langue de Cicéron » (2).

Parmi les nombreuses lettres latines que nous avons retrouvées dans différents dépôts d'archives, il y en a qui sont adressées aux Bénédictins de Saint-Maur, à Garampi, Lavater, Te Water, van Wyn, Kluyt, Ruhnkenius et nombreux autres savants et hommes de lettres de la plupart des pays de l'Europe, avec qui Nelis fut en relations épistolaires continuelles.

Comment Nelis a-t-il pu arriver à une si parfaite connaissance du latin, voilà ce que nous montre son « Journal de lectures » ou « Myriobiblon », ce vaste recueil de ses autographes, auquel nous donnerons encore amplement notre attention.

En marge des lectures qu'il faisait, la plume à la main, Nelis notait soigneusement les expressions choisies et subtiles qu'il rencontrait dans ses auteurs, et il en émaille ensuite ses propres écrits en latin ou en français.

Il n'est que d'ouvrir le « Myriobiblon » pour trouver à la page 241 toute une chrestomathie d'idiomes que nous retrouvons ensuite dans sa correspondance. En voici quelques exemples.

En tête de la première « Lettre Etymologique » (3) que Nelis adresse au Hollandais Van Wyn, il écrit : « Si M. Van Wyn veut bien *Meas exse aliquid putare nugas*. Dans une autre, au même : « Mais *Majoris otii* est de donner de tout cela des preuves; et un peu plus loin : « Je serai ravi, de faire de l'illustre M. Van Wyn mon héritier universel, *mo-riens lampada tradens* ».

(2) Expression familière à Nelis, et qui revient souvent dans ses lettres. Nelis montre pour cet auteur une prédilection toute particulière et imite volontiers ce grand génie de Rome.

(3) C. DE CLERCQ, *Quatre lettres... à Henri Van Wijn*, dans le *Bulletin de l'Inst. hist. Belg. de Rome*, fasc XVIII (1937), p. 59-72.

Fréquemment Nelis indique ses sources : Cicéron l'a bien dit, *Consensus omnium gentium naturæ vox putanda est* ». « *Non equisdem tanto me dignor honore* », comme disait le « Pius Aeneas »; ou « Je dirai de tout mon cœur avec Enée : « *mihi jussa capescere fas est* ».

Quelques indications disséminées dans ses lettres nous permettent de penser que Nelis connaissait aussi bien la langue de Platon que celle de Cicéron. Nous avons le droit de supposer qu'en humaniste convaincu qu'il était, Nelis prit contact avec les auteurs grecs dans leur propre langue et non dans les traductions, comme c'était alors l'usage.

Quoi qu'il en soit, Nelis subit fortement l'influence de ses auteurs. Si sa philosophie apparut trop mystique à l'époque des Encyclopédistes, c'est qu'elle s'inspirait des spéculations métaphysiques gréco-latines de Platon, d'Aristote, de Zénon et de Cicéron.

Qu'un homme, formé comme Nelis à l'école des Anciens, désirât voir la jeunesse de son pays puiser aux mêmes sources que lui, on ne peut s'en étonner. La torpeur intellectuelle, qui engourdissait au XVIII^e siècle les provinces belges avait nui grandement à la culture classique. Il suffit de fouiller les vastes dossiers de la Commission Royale des Etudes, pour se rendre compte à quel niveau était tombée l'étude des langues, auxquelles un Juste Lipse devait sa gloire immortelle.

Les meilleurs élèves n'avaient à leur disposition qu'un latin barbare, un latin de bréviaire. Pour le grec, c'était pis encore, on l'ignorait presque complètement. Fait d'ailleurs assez significatif, comme le note E. Mailly dans son « Histoire de l'Académie », le Marquis de Chasteler, dans un mémoire qu'il publia, proposa la suppression de l'étude du grec dans les collèges. La campagne que Nelis et des Roches entreprirent en sa faveur n'en était que plus méritoire, Et bien que leur action fût moins efficace qu'ils ne l'avaient

espéré, elle eut au moins ce résultat d'attirer l'attention du monde enseignant sur l'utilité des études grecques dans un cycle d'humanités où on avait le droit d'exiger que les langues classiques soient à la base de l'enseignement (4).

Et parce qu'au xvi^e siècle il en était ainsi, Nelis plaide dans ses « Réflexions » le retour aux méthodes de cette époque et aux principes des grands maîtres qui avaient pris la direction de ce mouvement. Car le xviii^e siècle n'imité pas les Anciens; il copie plutôt avec une grande fidélité ceux qui les ont imités à l'époque de la Renaissance. Voilà pourquoi Nelis, dans ses « Reflexions » brosse un spectacle si attrayant du grand siècle de l'humanisme belge :

« Une émulation universelle pour tout ce qui a rapport
« aux études, des écoles ouvertes en tout lieu, gouvernées
« partout avec réputation et avec éclat; des collections
« immenses de médailles et de livres; l'imprimerie en hon-
« neur, et donnant sans cesse, non des pamphlets ou des
« brochures, ouvrages de l'existence la plus éphémère,
« mais les chefs-d'œuvre des anciens auteurs grecs et latins
« ou les travaux de longue haleine des modernes » (5).

Nous avons suffisamment noté, dans les pages que nous avons consacrées à l'œuvre de la Commission Royale des Etudes, les efforts que fit Nelis pour la réforme de l'enseignement secondaire dans son pays.

Cette réforme n'est cependant qu'un aspect de la grande renaissance intellectuelle que Nelis ambitionne pour la Belgique de son temps et dont nous trouvons le projet dans les

(4) A ce sujet Les Broussart note qu'un cri général s'était élevé contre l'introduction de la langue grecque dans l'enseignement et rendait nécessaire la précaution de n'y point donner trop de temps... Cf. *De l'Education belge*, op. cit., p. 64. L'opinion de NELIS et DES ROCHES était tout autre. « Cent ans d'expérience avaient démontré, écrit ce dernier, que bannir cette étude du Cours d'humanités, c'était la proscrire totalement ». Cf. A. G. R., C. R. E. Reg. d. Pr. n° VIII. Tableau p. 172 sqq.

(5) A. G. R.; C. Mss 17750-17780, n° 17783, *Suite des Réflexions*, f. 2 sqq.

mémoires, notes et lettres adressées aux hommes d'Etat et à différents savants contemporains. Ce plan d'ensemble prévoyait outre la réforme de l'Université de Louvain et de sa bibliothèque, la fondation d'une Académie. Mais selon Nelis, tout cela ne servirait à rien, sans la résurrection de l'imprimerie et la publication des monuments historiques et littéraires de l'antiquité.

Pour l'une et l'autre, Nelis a fait de son mieux. Pour ce qui est de l'imprimerie, Nelis, comme nous l'avons vu, voulait la faire servir à une double fin. Elle devait fournir au gouvernement les ressources nécessaires pour financer la fondation de l'Académie. Pour cela, elle imprimerait toutes les thèses et éditerait une série de manuels, éditions classiques et autres, dont l'usage serait obligatoire dans tous les collèges d'humanités (6). Mais sa tâche principale serait d'éditer les textes et les livres devenus rares. C'est à la réalisation de cet idéal humaniste que Nelis a consacré la plus grande partie de son activité intellectuelle.

Mais bien qu'il soit grand admirateur des œuvres immortelles de l'antiquité classique, Nelis est aussi profondément l'homme de son siècle.

(6) Après sa rupture avec Louvain, Nelis réussissait à établir une seconde imprimerie. S. M. avait agréé l'établissement pour subvenir aux frais considérables que l'Académie exigeait. Elle y avait attaché l'octroi exclusif d'imprimer des livres classiques et élémentaires que la Commission Royale des Etudes devait faire publier à l'usage des Collèges des Pays-Bas. Cf. *Mémoires de l'ancienne Académie*, t. 2, MDCCLXXX *Journal des séances* du 13 et 14 octobre 1777. Le succès qu'a connu cet établissement, fut, comme de celui de Louvain autrefois, médiocre.

2. LE « MYRIOBIBLON OU JOURNAL DE LECTURES »
DE NELIS.

Au sujet de Nelis humaniste, Carlo de Clercq écrit .
« C'est l'homme qui reprend à son compte la parole de
Térence : « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger » (7). En feuilletant son « Myriobiblon » ou « Journal
de lectures », on constate l'exactitude de ce jugement. Le
vaste recueil in-folio, dont le « Journal » fait partie, se
trouve aux Archives Générales du Royaume (Cabinet des
Manuscrits, n° 17333-17348).

Pour autant que nous avons pu le contrôler, ce volume
de 664 pages environ n'a été étudié que superficiellement.
Voici la description qu'en donne le grand bibliophile belge
du xix^e siècle Van Hulthem : « Manuscrits de diverses
mains... Provenant de la vente de M. Nelis du 9 juin 1808,
n° 18 (8). »

Le recueil est, en effet, une collection de 16 manuscrits
aussi différents par les sujets traités que par la manière
dont ils sont traités. Que le lecteur en juge par l'énuméra-
tion qui suit :

- 17333 1) Index Van de Charters van de Stad van Loven
1230-1693.
17334 2) Tafel, f° 1-25.
17335 3) Notice et extraits d'un Mss. de Jean Gevaerts,
documents, lettres du duché de Brabant.
f° 26-73.

(7) Cf. dans les *Annales du Prince de Ligne, Bruxelles*; 1936, C.-F. Nelis,
p. 38.

(8) *Catalogue*, t. II, p. 232, n° 1790.

- 17336 4) Weergave van ould geld, f° 74.
- 17337 5) Correcties of bedevaerden ven Loven.
- 17338 6) Conditions auxquelles Nicolas Corneille de Wit
et ses associés d'Alcmar en Hollande, sont
admis à habiter l'Etat Ecclésiastique du pape.
1630 (en italien), f° 75-81.
- 17339 7) Copia Epistola St Augustini, ex editione ope-
rum Pariesiensi (1617).
- 17339 7) Différents extraits de Chartes et d'anciens mss.
concernant les Etats de Brabant. f° 82-86.
- 17340 8) Courte description de quelques villes des Pays-
Bas, p. 87-103.
- 17341 9) Oratio dicta Lovanii. f° 106-117.
- 17342 10) Différents extraits de Chartes et d'anciens mss.
concernant les Etats de Brabant, f° 120-121.
- 17343 11) Table des matières des voyages de Philippe le
Bel, duc de Brabant. en Espagne, f° 133-143.
- 17344 12) Mémoire : plan pour établir la bibliothèque
royale de Bruxelles à l'Eglise des Jésuites,
f° 144-152.
- 17345 13) Lettres à M. le comte de Neny sur l'introduction
des Ecoles Normales dans les Pays-Bas (1782),
f° 154-156.
- 17346 14) Sur un livre de morale. proposé par un parti-
culier (158-160).
- 17347 15) Geesteelijke juridictie, f° 162.
- 17348 16) Myriobiblon, f° 163-332.

La variété des sujets, qui se succèdent sans aucun lien, justifie peut-être notre hypothèse. que le volume en question provient de la réunion sous une même couverture d'un certain nombre de fascicules ou de feuilles de notes in-folio,

primitivement indépendants et destinés à la reliure. L'énumération ci-dessus date probablement de ce moment. De tout cet ensemble de manuscrits, le seul qui nous intéresse, c'est le dernier, celui qui porte le n° 17348 et qui s'intitule « Myriobiblon » ou « Journal de lectures ». En voici l'index :

Journal de lectures, f° 164-173.

Mémoires de Trévoux (Extraits).

Recueil des « Lettres édifiantes et curieuses » (extraits),
f° 173-177.

Extraits et notes inédites d'un recueil de Chartes et d'autres
pièces, mss. en 12 vol. in-folio, qu'on trouve au Secrétariat
de l'Eglise de Tournai, f° 177-184.

Nihil, f° 184-188.

Nouveaux mémoires des Missions du Levant, dix volumes.
f° 188-189.

Mémoires de Trévoux et suite de mes extraits de 1702 jusqu'à
1753, f° 190-209.

Suite, f° 209-232.

Titres et Extraits de journaux de voyages, notices littéraires,
etc..., f° 232-234.

Notes et extraits du premier et second volumes du Recueil
des historiens des Gaules et de la France de Don Boquet,
pour servir à un semblable recueil pour l'histoire des
Pays-Bas, par M. Nelis, f° 234-272.

Collectanea varia (Ethnologica, f° 272-285; Etymologica,
f° 285-306), f° 272-306.

Tornacensia, notata ex epistolis Stephani Tornacensis, ed.
Parisiensis, 1679, f° 306-319.

Questions sur l'Encyclopédie, 9 volumes in-8°. Londres
(1771), f° 319-324.

Les deux voyages littéraires de deux Bénédictins de St-Maur.
in-4°, Paris (1724). f° 324-326.

Extraits de l'histoire naturelle de M. Buffon, Paris (1769-1770), 13 vol. in-12°, f° 326-331.

Histoire philosophique et politique des Etats des Européens
dans les Indes, tome 3, f° 331.

Ex Anselmi Boetii (de Boot), Brugensis, semarum et lapidem.

Historia. ed. Adr. Folli. Lugd. Batav., 1636, in-8°, f° 332.

Le double titre Myrion (10-000), Biblos (livre) ou « Journal de lectures » indique, comme l'index le montre bien, le contenu du recueil.

Si le premier terme fait allusion à la diversité (on pourrait diviser le journal en 16 différents chapitres), le deuxième est non moins exact, car le volume contient de la page 164 jusqu'à la page 322 un compte rendu des lectures de Nelis. Ajoutons ici que celui-ci a emprunté le premier titre à Photius, fameux patriarche schismatique de Constantinople, et grand écrivain byzantin (9). Politicien intrigant et savant remarquable, Photius occupa une place éminente dans l'histoire de la politique, de la religion et des sciences de son pays. Ses œuvres comprennent plusieurs sections; au nombre de celles qui intéressent l'Histoire, on compte ses Lettres et sa « Bibliothèque ou Myriobiblon ». Ce dernier contient un jugement personnel sur les ouvrages qu'il a lus, avec une analyse de ces mêmes ouvrages, 269 et non 10.000, comme il l'annonce avec quelque fatuité dans le titre. Tel quel, ce recueil offre cependant une mine précieuse pour toutes sortes de renseignements. Nelis a parfois suivi le procédé de Photius, en voici quelques exemples :

(9) Né en 820, mort exilé en 891.

F° 164. 31 janvier 1772. J'ai lu la relation en forme de Journal d'un voyage fait en Egypte par le P. Van Sleb, en 1672 et 1673, Paris, 1677, in-12°.

L'ouvrage ne m'a plu autant qu'il aurait pu le faire.

F° 166. Legi coepta Bibliotheca Photii, edit. A. Schotte, in-fol. achevé.

F° 168. Voyage de P. della Valle. 8 volumes en assez mauvais français. Rouen, 1745.

F° 169. A la page 99 du « Recueil des Lettres édifiantes et curieuses ». « Extraits d'un livre chinois ». « Le Parfait bonheur des peuples ». Ces extraits sont du P. D. Entrecolles, ils sont fort beaux.

F° 195. Mémoires de Trévoux.

Année 1718. Mai, page 408, le baron de Hulthen, doyen de la Cathédrale de Wurtzbourg, trouva sous le toit de cette église, une ancienne bibliothèque... (que ne retrouverait-on peut-être pas, si l'on cherchait bien dans l'église de Tournai, ville qui a été exposée à tous revers et à tant de siècles). N.

Grâce à son « Myriobiblon », nous pouvons nous faire non seulement une idée exacte des principales lectures de Nelis à partir de 1772, date où, semble-t-il, commence le « Journal », mais même des livres qu'il a le désir d'aborder un jour.

Car en effet le « Myriobiblon » contient à la page 260 une liste des livres qu'il faut avoir ou du moins consulter.

Mais il contient aussi bien d'autres renseignements qui nous permettent de pénétrer plus profondément dans cet

esprit dont la curiosité intellectuelle ne peut manquer de nous frapper. Car Nelis a beau être humaniste, se plonger dans les Anciens au point de faire siens même leur épicurisme et leur stoïcisme; il n'en est par moins le fils de son siècle : cet esprit indéfinissable de l'époque des lumières, profondément encyclopédique dans son objet, passionnément rationaliste dans ses inspirations, jamais satisfait, toujours sceptique, anime mainte page du « Myriobiblon ».

Nous constatons que Nelis, si familiarisé avec un Platon et un Aristote, satisfait son insatiable curiosité scientifique par la lecture quasi quotidienne des Encyclopédistes. Il est vrai que nulle part ailleurs que dans l'Encyclopédie, dictionnaire universel, et selon les propres termes du prospectus, « tableau général des efforts de l'esprit humain dans tous les genres et dans tous les siècles », Nelis ne pouvait mieux chercher la solution des nombreux problèmes qui hantaient son esprit avide de s'instruire.

Il n'est pas rare de voir au XVIII^e siècle des prêtres manifester du goût pour les auteurs, qui, comme d'Alembert, Diderot, Voltaire et leurs collaborateurs, enseignent « la révolte envers Dieu et l'autorité royale ». A quel point avaient-ils conscience d'enfreindre les directives des autorités ecclésiastiques et civiles, qui étaient pourtant formelles ? Nelis laisse percer une réponse dans les impressions qu'il note à la page 319 de son « Journal ». Voici ce qu'il écrit après lecture des « Questions sur l'Encyclopédie » :

« J'ai lu, ou plutôt parcouru cette rapsodie de Voltaire qui se ressemble toujours, c'est-à-dire, qui est toujours un écrivain brillant et depuis longtemps un écrivain impie. Au reste, il est permis, en abeille, de tirer le miel, même des plantes venimeuses. »

Le libertinage d'esprit chez l'auteur de ces lignes est trop évident pour y rien ajouter. Sans doute Nelis n'est pas aussi imbu des idées de son époque qu'un abbé Ray-

nal (10), dont les sentiments violemment révolutionnaires obligèrent le gouvernement à interdire ses œuvres en France. Et même si Nelis avait possédé la vigueur d'esprit de ce prêtre partisan de la philosophie des lumières, des scrupules de conscience l'auraient préservé de pareilles aberrations. Mais il n'est pas moins vrai que Nelis se classe parmi les adhérents les plus convaincus des idées rationalistes dont l'influence sur certaines classes de la société belge au xvm^e siècle ne saurait être méconnue. Bien que les manifestations de cet esprit nouveau chez différents membres du clergé lettré comme Paquot, de Marci, Needham, Nelis, pour ne citer que les plus suspects, soient très diverses, chez tous cependant on reconnaît quelques traits du rationalisme éclairé, caractéristique de l'époque.

A des degrés divers, on retrouve en eux cette tendance à considérer l'intelligence pure, séparée du sentiment, la connaissance claire et distincte, la science, comme moyens suffisants pour assurer le perfectionnement et le bonheur de l'humanité.

Tous exaltent avec passion le progrès des sciences, auxquelles ils se consacrent en dépit même de leur ministère sacerdotal. Ils propagent une sorte de foi quasi religieuse dans le progrès moral et politique, qu'ils considèrent d'ailleurs comme la conséquence naturelle et inévitable du progrès scientifique et intellectuel.

(10) L'abbé Guillaume, historien et philosophe, grand ami d'Helvétius et d'Holbach. Auteur de différents ouvrages; aucun n'est mieux connu que *l'Histoire Philosophique et politique des Etablissements et du Commerce des Européens dans les deux Indes*. Ses violentes attaques contre la politique des peuples civilisateurs, contre le clergé, contre l'inquisition en firent interdire l'introduction en France.

Le parlement fit brûler l'ouvrage par la main du bourreau (1781). L'auteur fut arrêté et ses biens séquestrés. Il chercha du secours auprès de Frédéric II et Catherine II. Ce fut seulement en 1787 que Raynal obtint l'autorisation de retourner en France. Retiré à Toulon, il fut élu député aux Etats Généraux. Sa lettre du 31 mai 1791, adressée à l'Assemblée Générale et dans laquelle il rétractait les principes qu'il avait défendus dans son *Histoire Philosophique* est restée célèbre. Le Directoire le nomma membre de l'Institut pour la classe d'histoire.

Quant à Nelis, ses adversaires n'ont pas manqué de lui reprocher violemment son activité scientifique, qui faisait de lui, plutôt qu'un homme d'église, un politicien et un érudit : « ...Votre Révérence connaît parfaitement ses précieux intérêts, le premier mobile de ses actions qui ont fait qu'au lieu de vous occuper de théologie, ou de quelque science digne d'un ecclésiastique, vous avez écrit sur la Vigogne, sur une pierre informe près de Tournai, etc... » (11).

L'extrait du « Myriobiblon » que nous insérons à la fin de ce volume permettra au lecteur de se former une idée de la multitude des sujets qui intéressent Nelis, et des auteurs où il puise sa documentation.

Quant aux auteurs classiques de l'Antiquité gréco-latine, nous avons dit ailleurs quel profit Nelis comptait tirer des lectures fréquentes qu'il en faisait. L'étude des maîtres de la civilisation antique amène Nelis à celle des grands esprits qui font avec Erasme la gloire du siècle humaniste belge. Nelis s'efforce de bien les connaître lui-même et pour les remettre en honneur, il ne manque pas une occasion d'attirer l'attention sur eux, il va jusqu'à rééditer les parties de leurs ouvrages qui méritent d'être connues dans le pays. Dans ce but il s'est engagé dans de formidables recherches de documents dont il rend compte dans son *! Rerum Belgicarum Prodromus* » ou « Prospectus ». Ce volume, dans la pensée de Nelis, devait servir d'introduction à 30 ou 35 recueils des « Historiens des Provinces belges », œuvre analogue à l'« Histoire des Gaules et de la France », entreprise par les savants bénédictins de la Congrégation de Van.

Préparant pendant de longues années ce formidable travail de recherches par la lecture des historiens des Pays-Bas et des historiens français antérieurs à cette époque, en outre,

(11) Lettre aux évêques, *Fr. C. Rosenberg, vicaire... à Mgr. C.-F. Nelis*, 4 avril 1792, p. 12, note 3.

Nelis puise abondamment aux sources intarissables que sont les « Acta Sanctorum » des savants Bollandistes.

Des feuilles entières de son « Journal » sont remplies de notes empruntées à leurs recueils, et les ébauches de travaux que contient le « Myriobiblon » fournissent la preuve que Nelis ne manquait pas d'en faire largement usage.

Appelant à son aide les plus grandes publications de l'histoire de son époque, tant ecclésiastique que profane (Mauristes et Bollandistes), Nelis ne dédaigne pas de profiter des innovations qu'un Voltaire, à l'exemple des Anglais, introduisit dans la manière d'écrire l'Histoire. Très significative à ce point de vue est la note suivante de son Journal :

F° 256. « Pour mes « Origines » (12), il faut relire le chapitre XLI (tome 9, des Œuvres de Voltaire), touchant les mœurs, usages, commerces, richesses, vers le XIII^e et XIV^e siècle ».

« Quand il s'agira, s'il s'en agit, de faire une préface historique aux lettres de Hopperus. il faut voir, mais non suivre Voltaire, tome 10, p. 90, et seq. jusqu'à 220 (édit. in-4°).

« Robertson. Histoire de Charles-Quint, etc... »

D'autre part, l'exotisme étant à la mode, Nelis en profite, nous l'avons vu, pour donner un cadre exotique à ses opuscules philosophiques. Le « Myriobiblon » nous révèle donc bon nombre de sources dont Nelis s'est servi pour construire le décor de son « Aveugle de la Montagne » (13). Mais il n'y a pas de doute que, dans ses lectures, qui ont

(12) Allusions au « *Mémoire sur l'ancien Brabant, où l'on recherche l'origine de cette province et l'éthymologie de son nom* », que Nelis lut devant l'Académie le 25 mai 1773 (voir ch. IV, p. 18).

(13) Ouvrage philosophique, publié en 1789 et contenant cinq entretiens intitulés « *De la nature créée* ».

trait aux pays lointains, Nelis a voulu aussi satisfaire sa passion des voyages et son goût pour l'inconnu.

Les voyages sont, avec les livres, la grande passion de sa vie. Personne ne s'étonnera que, parmi les pays qu'il désire visiter, l'Italie soit au premier rang.

« J'ai souvent eu la pensée d'aller voir votre « Bellissima Italia », écrit-il en 1769 à son ami Garampi, « et j'espère bien me satisfaire un jour là-dessus » (14).

Comment aurait-il pu soupçonner, en écrivant ces lignes, que le pays de ses rêves serait un jour et pendant de longues années celui de son exil ! (15).

Les discussions stériles où se perdaient les philosophes du moyen âge avaient puissamment contribué à l'essor des sciences positives à l'époque de la Renaissance. Celles-ci atteignent au XVIII^e siècle un développement inconnu. Jusqu'alors, les savants qui les cultivent ne sont pas en général des spécialistes, et il n'y a pas encore de séparations nettes, comme de nos jours, entre les différentes branches de la science. Celles-ci sont plutôt des disciplines de la science par excellence : la philosophie. La plupart des philosophes furent des naturalistes. L'histoire naturelle était à la mode comme la physique et la chimie. Comme on avait sa bibliothèque, on avait son cabinet de physique ou d'histoire naturelle. Nelis ne fait pas exception à la règle. Célèbre bibliophile, le plus grand de son époque, a-t-on dit. Nelis se composa une bibliothèque qui finit par être des plus riches de tout le pays. Du moins sa renommée dépassait de loin les frontières belges. Une grande partie de la vaste correspondance que Nelis entretenait avec les principaux libraires

(14) C. DE CLERCQ, *Cinq lettres*, dans le *Bull. d. l'Ins. hist. belge de Rome*, fasc. XIII, 1933, p. 194, note 3.

(15) Lors de la seconde occupation française de la Belgique, Nelis dut quitter Anvers en 1794; il se rendit à Leide; en 1795, on le trouve à Bologne; il va à Rome, et enfin il se retire chez les Camaldules, près de Florence, pour y mourir, en 1798.

et collectionneurs des pays voisins roule sur des sujets de bibliophilie. Nelis n'hésite pas à avouer dans ses lettres que ses livres font ses délices; c'est devenu une passion chez lui. Il tient à se procurer des volumes par des échanges avec de nombreux savants hollandais, avec des abbayes étrangères comme celle de Rolduc (Hollande), celles des Bénédictins de St-Maur en France, avec Lavater à Zurich et Garampi à Rome. Dans ses correspondances, il tâche de se renseigner sur les ouvrages qu'il ne connaît pas, et à son tour il donne ses appréciations sur ceux dont il a pris connaissance. Les correspondances, les fragments de catalogue de sa bibliothèque et de sa collection de manuscrits qui nous ont été conservés et surtout les notes de son « Myriobiblon » permettent de se faire une idée de l'importante collection de livres que Nelis possédait. En ce qui concerne l'histoire naturelle, le « Myriobiblon » nous fournit mainte preuve que Nelis en est un grand amateur. Mais il y a plus. Nelis est aussi un collectionneur passionné de pierres et de fossiles, si nous en croyons une lettre du professeur Koch, bibliothécaire de l'Université de Strasbourg. Elle est adressée au prince abbé Martin Gerbert (16) de St-Blaise, dans la Forêt

(16) Baron de Hornau, prince abbé de Saint-Blaise, né à Horb en 1720, mort à Saint-Blaise en 1793. Gerbert fut un des esprits les plus cultivés de son siècle. Auteur d'un grand nombre d'ouvrages de théologie (c'est lui qui conçut le plan de la *Germania Sacra* et choisissait les moines les plus aptes de son abbaye pour en assurer l'exécution), Gerbert s'occupait de préférence de l'étude de la musique religieuse. En vue de son ouvrage « *De cantu et musica sacra* » (1774), il faisait demander, par l'intermédiaire du bibliothécaire Koch, de Strasbourg, des renseignements concernant des manuscrits de musique sacrée à Tournai.

Voici la réponse de Nelis, adressée à Koch. Elle date du 9 octobre 1773.

« La cathédrale ne possède aucun manuscrit qui puisse convenir à ces desseins. Mais si ce prélat, dans le cours de son ouvrage, se proposait de parler nommément de l'église de Tournay et de sa musique, ou de son chant dans l'antiquité, qui n'est guère inférieure à celle d'aucune autre église de Gaule ou de Germanie... nous pourrions facilement lui être de quelque secours, au moins ferions-nous gloire de le seconder selon notre pouvoir. » Cf. G. PFEILSCHIFTER *Korresp. des Fürstbtes M. Gerbert*; op. cit., t. II, p. 636.

Noire. L'abbé Gerbert, recherchant pour la publication de sa « *Germania Sacra* » la chronique de St-Blaise, s'était adressé au bibliothécaire strasbourgeois en le priant de lui faire connaître les collectionneurs de manuscrits de ses relations.

La réputation de Nelis, en contact depuis 1769 avec Strasbourg dans la personne du célèbre Schoepflin, n'avait pas tardé à pénétrer jusqu'aux bords du Rhin, et Koch s'empresse de signaler à Gerbert les précieux services que le chanoine de Tournai pourrait lui rendre. Voici la partie de sa réponse qui nous intéresse :

« Monsieur Nelis est un grand amateur d'histoire naturelle, je lui ait fait espérer que V. A. pourrait bien lui accorder gracieusement quelques échantillons de ses mines et fossiles. Par là j'ai encouragé singulièrement son zèle pour le service de V. A., et il emploiera aussi grand cœur pour déterrer la chronique de St Blaise, après la note de M. Dioz » (17).

Parmi les naturalistes de son temps, deux ont eu sa préférence. Nous connaissons déjà Needham. En 1769 Nelis insiste auprès de son protecteur C.-P. de Neny pour le faire titulariser comme professeur de physique expérimentale. Needham, de son côté, se propose de former Nelis en cette matière, ainsi qu'en histoire naturelle, pour qu'il puisse lui succéder lorsqu'il retournera en Angleterre.

L'échec du projet n'empêcha pas les deux amis de garder les relations les plus amicales. Nelis ne manqua pas de s'intéresser aux savantes publications de son confrère. La note de son « *Myriobiblon* » qui suit en est la preuve :

F^o 165. 6 fébr. « J'ai lu les « *Observations Microscopiques* » de Needham. Paris, Ganeau, 1750, in-12°. Il me paraît détruire absolument le système si accrédité des genres préexistants, et vérifier l'axiome longtemps discrédité

(17) Ibid., p. 83,

dité des anciens de la « corruptio unius et generatio alterius ». Son système : il existe une face productrice (plastique) dans la nature que tout corps organise, depuis le plus composé jusqu'au plus simple, elle est formée par végétation.

« Je voudrais demander que sont ces globules qui se meuvent sans fin dans le vin de champagne mousseux, en quoi ils diffèrent des globules mus aussi sans cesse, mais d'une autre espèce de mouvement, dans les infusions de matière animale ou végétale. Demander s'il n'a jamais fait expérience sur la matière gélatineuse des œufs de notre volaille ? » (Voir p. 67).

C'est à Buffon que Nelis a emprunté le plus grand nombre des données qui lui ont servi à composer son « Mémoire sur la Vigogne et l'Amélioration des laines ».

Le grand naturaliste français lui-même avait insisté auprès des économistes pour qu'on fit venir du Pérou en France cette espèce de moutons. Mais l'exécution du projet n'aboutit pas en raison de l'opposition d'un inspecteur général du commerce. Needham, ami et collaborateur de Buffon, a pu signaler le projet du naturaliste français à son ami Nelis. Toujours est-il que celui-ci reprit l'idée de Buffon, étant d'avis que le Paco ou Vigogne vivrait, produirait et réussirait à merveille dans la partie la plus élevée du duché de Luxembourg. « N'y aura-t-il pas, se demandait Nelis, une grande abbaye de ce pays pour tenter l'expérience ? »

Aussi Nelis se propose-t-il de recueillir des notes sur la possibilité et les avantages de l'acclimatation en Belgique de la Vigogne et de différentes espèces d'animaux exotiques.

Cependant rien n'indique dans le « Myriobiblon » où la plupart des projets de Nelis sont ébauchés, qu'il ait donné suite à son idée. En revanche, nous retrouvons dans ce volume un grand nombre de notes qui ont servi à la rédaction des Mémoires de Nelis, que celui-ci lut devant l'Acadé-

mie, ou qui sont devenues matières des traités et opuscules qu'il nous a laissés.

Quand, en marge de ses lectures, Nelis trouve un sujet qui l'intéresse, il le note dans son « Journal » et ne manque jamais d'ajouter tout ce qui s'y rapporte au fur et à mesure qu'il découvre de nouveaux renseignements. En voici un exemple entre beaucoup d'autres :

A la page 240 du « Myriobiblon » Nelis note :

« Quiesce » (conseil d'un philosophe à l'empereur Marc Aurèle).

Page 242, Nelis revient au sujet et note en passant :

« Quiesce » (titre d'un petit ouvrage philosophique à faire).

P. 288. Le même sujet revient encore; c'est maintenant le plan sommaire d'un petit opuscule, devenu très rare, que Nelis fit paraître en 1787.

A travers les notes du « Myriobiblon » nous avons essayé de trouver la réponse à cette question : à quelles années de la vie de Nelis ce journal correspond-il ? En tête du volume, celui-ci a pris soin de préciser qu'il a commencé son « Journal » en janvier 1772. Mais n'y a-t-il pas des parties antérieures à cette époque ? Voici ce qui nous semble admissible, en nous appuyant sur des notes comme celles qui suivent :

A propos d'une lecture de Chiflet, Nelis note à la page 235 : « Il s'agit donc de faire des recherches de ce côté-là, « tant pour ce manuscrit de la vie de Viglius que pour ses « lettres ad Ludov. Schovanum et ad Card. Gravellum. » Le même argument vaut pour la note concernant la préface aux lettres d'Hopperus (cf. p. 125). Ces lettres, nous l'avons dit (cf. p. 127), furent éditées par Nelis entre 1765 et 1769. La note dont il est ici question a bien rapport à la première

édition et non à la seconde, que Nelis destinait plus tard à l'un des volumes de son « Prodrômus » (éd. 1790).

Preuve en est la première partie de la même note, où il est question des « Origines », sujet d'un mémoire que Nelis avait l'intention de composer, et qu'il lut, comme nous l'avons dit, à la page 166, devant l'Académie, le 25 mai 1773.

Les ouvrages et les manuscrits de Chifflet et de Viglius occupaient Nelis, comme nous l'avons dit, surtout entre 1764 et 1769, quand il voulait les rééditer. La note que nous venons de citer correspond tout à fait aux préoccupations scientifiques de Nelis, antérieures à 1772.

Voici quelques autres indications qui semblent plaider en faveur de notre hypothèse.

A la page 238 du « Myriobiblon » on lit :

« La question sur laquelle la société de Harlem ATTEND les dissertations avant le 1^{er} mars 1765 est : », il transcrit ici la question, et complète la notice en indiquant comme sources : La « Gazette d'Amsterdam », juin 1764, la « Gazette de Bruxelles, du 11 juin 1764.

Deux autres exemples du même genre :

A la page 242 Nelis écrit :

« Le sujet des prix de poésie de l'Académie française pour 1770 SERA : « Les inconvénients du luxe ».

A la page 273 le sujet du prix d'éloquence pour l'année 1773 SERA : « L'éloge de François de Salignac de la Mothe Fénelon, archevêque de Cambrai ».

Si nous admettons l'hypothèse que le « Myriobiblon » contiendrait des feuilles de notes ou des fascicules hétéroclites réunis par la suite et reliés ensemble, nous sommes autorisés à dire que, contrairement à l'indication de l'auteur, nous nous trouvons devant un ensemble dont au moins quelques parties sont antérieures de plusieurs années à janvier 1772.

Et même si cette hypothèse n'est pas exacte, il n'en reste pas moins vrai que le « Myriobiblon », tel que nous le connaissons aujourd'hui, a servi à Nelis pendant de nombreuses années, peut-être jusqu'en 1790. Au moins nous y trouvons jusqu'aux ébauches et essais de publications, que Nelis faisait éditer à cette époque.

Il y a là par exemple le plan du « Quiesce », édité en 1787; à la page 244 des allusions à l'« Aveugle de la Montagne » (première édition en 1789). Enfin à la page 286, sous le nom de « Collectanea Ethymologica » les matériaux que Nelis a utilisés en 1792 pour la première lettre de ce nom au savant hollandais H. van Wyn.

Il ne reste plus au lecteur qu'à se faire une idée du genre d'érudition vraiment typique du xviii^e siècle, à l'aide des quelques extraits du « Myriobiblon » de Nelis, publiés dans l'appendice de ce volume.

CHAPITRE VII

Nelis et la Culture française

I. L'INFLUENCE FRANÇAISE PENDANT LA SECONDE MOITIÉ DU XVIII^e SIÈCLE.

Marie-Thérèse mourut le 29 novembre 1780; Joseph II lui succéda. C'est sous le Gouvernement de ce dernier qu'en Autriche, où l'on avait vu maintes fois se heurter le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir séculier, l'absolutisme éclairé allait régner en maître.

Kaunitz et l'école janséniste de Van Swieten et de Haen, avaient pour ainsi dire préparé le terrain. Si l'absolutisme avait déjà fait, sous Marie-Thérèse, reine chrétienne et pieuse, des progrès sensibles, il allait triompher sous Joseph II (1). S'inspirant du fébronianisme, il n'hésita ce-

(1) Né le 13 mars 1741, empereur du Saint-Empire germanique en 1765. A sa mort (1790), il voulut qu'on mît sur son tombeau « Ci-gît Joseph II, qui fut malheureux dans toutes ses entreprises ». La grande cause de ses malheurs fut son manque de sagesse et de prudence; on l'a appelé « un révolutionnaire sur le trône ». Son gouvernement fut

pendant pas à le modifier au profit de son autorité. Il entendait exercer le pouvoir suprême au spirituel, comme au temporel. Il ne désirait nullement la destruction des religions, comme les philosophes français, qui s'attaquaient aussi violemment au trône qu'à la religion. Au contraire, aussi longtemps qu'une religion (et quelle autre le fait mieux que le catholicisme?) ne vise qu'au perfectionnement de l'humanité, en se restreignant à un ministère de moralisation, l'Etat, pensait-il, a le droit et même le devoir de la soutenir. En revanche, l'Eglise doit renoncer à cette autonomie qu'elle revendique volontiers au titre de son origine et de sa mission dans le monde.

Tout autre était l'opposition des philosophes français contre « l'intolérante Eglise romaine ». Impatient de la résistance qu'elle opposait comme une barrière infranchissable à leurs doctrines, Voltaire envisageait sa destruction. Parmi les absolutistes autrichiens, certains comme Von Kaunitz et de Cobenzl versèrent dans l'athéisme; d'autres au contraire, comme de Neny, furent, malgré l'apparence, plutôt anticléricaux qu'antireligieux. Mais l'anticléricisme des uns aussi bien que l'antireligiosité des autres avaient ceci de commun qu'ils adoptaient la formule française. C'est par

marqué par une manie malade d'imiter Frédéric II de Prusse, monarque absolutiste et éclairé. Mais au lieu de l'imiter, il le singea. Quoique Joseph II eut deux Jésuites pour précepteurs, il adopta les principes schismatiques de FÉBRONIUS dont le *De Statu Ecclesiæ* fut le manuel de théologie du Prince, qui appliquait la doctrine, la modifiant selon ses vues. Cette manière d'agir est une des raisons pour laquelle le Gouvernement de Joseph II sur les Pays-Bas autrichiens a été funeste. Il s'attaqua d'une manière despotique aux prérogatives de l'Eglise belge. Mais ce n'était pas tout. Les provinces belges étaient régies par une vénérable constitution, dite « Joyeuse entrée ». Elle avait été publiée l'an 1423, à la première entrée de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, à Bruxelles. L'Empereur changea brusquement et arbitrairement cette charte constitutionnelle. L'opposition énergique qu'il rencontrait partout ne réussit pas à le faire réfléchir, moins à le faire reculer. Joseph II, sur le point de perdre une de ses plus belles provinces, se rendait compte des malheurs que ses étourderies gouvernementales allaient lui attirer. Mais il était trop tard. Joseph II mourut chrétiennement, le 20 février 1790.

suite du développement que la culture française prit dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, que la pensée rationaliste de ses philosophes ne tarde pas à devenir partout une monnaie courante. On a beau constater des infiltrations d'idées étrangères dans les différents pays de l'Europe à la veille de la Révolution, leur succès ne fut assuré que du jour où elles revêtirent une forme française.

Ce sont en effet les idées françaises qui prédominaient, grâce à la clarté, à l'ingéniosité et à l'éloquence avec laquelle elles étaient présentées. Ce sont elles qui ont assuré le triomphe des philosophes comme Voltaire, Rousseau et les Encyclopédistes. Partout où on leur a fait bon accueil, elles ont été précédées par un épanouissement de la culture française.

La Belgique, nous le verrons, ne fait guère exception à cette règle. Il est vrai que le relâchement général dans la censure des livres y fut pour quelque chose. Jusque là, par une sévérité excessive, on avait découragé les libraires et fait de la capitale « un séjour de l'ignorance, de la pesanteur, de l'ennui », comme le chantait Voltaire en 1740 (2). Peu à peu, le privilège de censurer les ouvrages fut retiré à l'autorité ecclésiastique et la culture française en profita (3).

Toutes sortes de livres défendus pénétrèrent dans le pays. Pendant la guerre qui éclata en 1744 à propos de la Succession d'Autriche et dans laquelle la France et l'Angleterre entrèrent en lice, la Belgique devint une fois de plus un champ de bataille.

Après une série de victoires, l'armée française entra à Bruxelles (25 janvier 1746). Avant l'hiver, presque tout

(2) *Épître LXXXIV à Mme de Formont*, Bruxelles, 1^{er} avril 1740; dans les *Œuvres complètes de Voltaire*, éd. Werdet et Lequien, Paris, 1836, t. XV, p. 163.

(3) Cf. A. PUTTEMANS, *La Censure dans les Pays-Bas autrichiens*, Bruxelles, 1935, p. 49-62.

le pays fut occupé par les troupes victorieuses de Louis XV, qui, semble-t-il, n'ont pas rendu la vie trop dure aux Belges. L'occupation se prolongea jusqu'en automne 1748. Elle a puissamment contribué à renforcer les sympathies françaises, surtout dans les villes et dans la capitale.

Ajoutons à cela la proximité du pays de Liège, terre d'asile préférée de ceux qui, jugés indésirables à cause de leur plume, avaient dû prendre le chemin de l'exil (4), et nous connaissons au moins les facteurs les plus importants qui ont assuré à la culture française un triomphe rapide sur tout le territoire belge pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Bientôt un commerce clandestin de livres, alimenté par les libraires hollandais qui introduisaient tout ce qu'ils voulaient impunément, permit à tous ceux qui le désiraient d'acheter les éditions de Voltaire, de Rousseau, de Raynal et des Encyclopédistes. D'autres livres, autrefois prohibés, cessèrent peu à peu de l'être. On les imprimait dans le pays même. Les auteurs qui défendaient le droit du Souverain contre les empiètements de Rome, étaient à l'honneur. C'est ainsi qu'en 1744 le conseil de Brabant rendit un décret contre un libraire, dont le catalogue rangeait parmi les ouvrages défendus, ceux de Van Espen. Des décrets analogues furent rendus, le 16 octobre 1749, par le grand Conseil de Malines, le 12 avril et le 2 mai 1759, par le Gouvernement de Bruxelles. Ce dernier décret, adressé à tous les Conseils des Pays-Bas autrichiens, supprima l'« Index librorum prohibitorum » de 1757, parce que Benoît XIV proscrivait « les ouvrages du docteur Van Espen et autres, qui établissent les droits du souverain ainsi que les maximes fondamentales de ces pays ».

(4) A partir des environs de 1750, la cité (Liège), jusqu'alors « peu philosophique » s'ouvre à la propagande de Voltaire, Rousseau, des encyclopédistes. PIRENNE, *Hist. de Bel.*, t. V, p. 372.

En 1767 parut « La Vie de Van Espen », apologie du savant et de sa doctrine, à laquelle nous avons fait allusion à plusieurs reprises. Quant au *De statu ecclesiae* de Febro-nius, quelques années après son apparition il était si répandu que les évêques demandèrent instamment au Gouvernement d'intervenir (5). Loin de les écouter, ce dernier sembla plu-tôt encourager ces lectures, les jugeant profitables à la cause de l'Etat. D'autres auteurs, ennemis acharnés de l'Eglise, surent profiter de cette attitude libérale des dirigeants. Quand Pierre Rousseau, qui fonda à Liège le « Journal Encyclopédique », se vit retirer la permission de continuer sa publication, il trouva un puissant protecteur dans le comte de Cobentzl. C'est l'agitation de la Faculté de Théo-logie contre le coryphée des encyclopédistes, qui l'obligea plus tard à rejoindre sa patrie (6). En 1762, le comte de Neny faisait des démarches auprès de Cobentzl en faveur d'un autre encyclopédiste, l'abbé de Méhégan, auquel il dé-sirait confier la chaire de langue française à Louvain.

Pour se rendre compte de quelle faveur jouissaient les auteurs français de tout genre auprès des intellectuels belges de l'époque, on n'a qu'à examiner attentivement l'ex-trait du « Journal de lectures » de Nelis, que nous repro-duisons à la fin de ce volume : l'orientation française de certaines classes belges que nous y constatons, laisse deviner de quelle chaude sympathie la culture française était alors l'objet.

A cette francisation générale de la Belgique, le Gouver-nement viennois a puissamment contribué. Si certaines ten-tatives des souverains autrichiens, Marie-Thérèse et surtout Joseph II, tendent à une centralisation administrative, sou-vent mesquine, aucune indication ne prouve que Vienne ait

(5) BORMANS St., *Recueil des Ordonnances de la principauté de Liège*, 3^e série, t. II, p. 122.

(6) Cf. FRANÇOTTE, *La propagande des Encyclopédistes français dans la Principauté de Liège*, Bruxelles, 1880.

eu le désir de germaniser la Belgique. Seule, l'archiduchesse Marie-Elisabeth (1725-1741), pendant le second quart du siècle, aurait pu exercer une influence dans ce sens, si elle l'avait jugé opportun. Elle n'en fit rien. D'ailleurs, les représentants de la haute noblesse autrichienne, dont elle s'entourait, se montraient fort accessibles aux influences françaises. Comme la majorité des cours européennes, celle de Bruxelles se modelait sur Versailles. « Au lieu de germaniser l'aristocratie, et à travers elle, la nation, écrit Pirenne, la cour autrichienne de Bruxelles contribua à la franciser de plus en plus » (7). C'est donc pour une part grâce au libéralisme qui caractérisait la politique autrichienne, que le mouvement français a pu se développer en Belgique.

Ce mouvement n'atteint pas seulement une classe de la société; il est au contraire très général. Le peuple lui-même commence par franciser peu à peu sa langue. Car le français, comme l'allemand, était pour la majorité des Belges une langue étrangère.

Bien que nous ne possédions point de données très précises sur la répartition linguistique dans les Pays-Bas autrichiens d'alors, il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour se rendre compte que le flamand était la langue dominante (8). Parmi les Flamands, ceux qui aspiraient aux grades universitaires n'étaient pas primitivement obligés de savoir le français. Au XVIII^e siècle les cours se donnaient encore en latin. Cette coutume permettait aux jeunes gens de suivre, dans n'importe quelle université étrangère, tous les cours qui s'y donnaient.

(7) *Histoire de Belgique*, t. V, p. 206.

(8) Cf. J. DES CRESSONNIÈRES, *Essai sur la question des langues dans l'histoire de Belgique*, Bruxelles, 1919; G. KURTH, *La frontière linguistique en Belgique et dans le Nord de la France*, Bruxelles, 1896; *Réponses de divers archivistes à la question posée par le Gouvernement sur l'emploi de la langue flamande dans nos anciennes provinces*, dans les publ. de la « Vlaemsche Commissie », Bruxelles, 1859.

Cela explique aussi comment, à travers les siècles, Louvain, comme d'ailleurs toutes les villes universitaires, fut un véritable centre cosmopolite. En dehors de l'université, la langue courante de Louvain était le flamand. Aussi est-il intéressant de signaler qu'à partir de 1759, la chaire de langue française, qui était une création royale, n'avait même pas de titulaire. La désignation de celui-ci, entre 1759 et 1783, fut un objet de souci autant pour l'Université que pour le Gouvernement.

Cela incline à penser que le flamand n'était pas dans une position défavorable, surtout si l'on remarque qu'au moins en Brabant et en Flandre, il fut, jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e siècle, la langue parlée dans les meilleures familles. En revanche, la littérature flamande dans ces provinces fut insignifiante, on peut presque dire inexistante. Il y a à cela, croyons-nous, une double raison. D'abord, le flamand était trop peu fixé et manquait par conséquent d'unité; il comportait trop de différences de province à province, ce qui effrayait les publicistes. Mais surtout, il faut tenir compte de l'attitude du Gouvernement impérial qui finit par combattre « la lingua Belgica » (c'était le nom qu'on donnait à l'idiome des provinces flamandes) en faveur du français. Celui-ci ne continuait pas seulement, sous le régime autrichien, d'être en Belgique la langue officielle du Gouvernement, privilège qu'il détenait depuis l'époque bourguignonne; mais pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, il devait jouir d'un régime de faveur. Le Français n'est plus alors seulement à Bruxelles la langue de la cour; presque tous les actes officiels des conseils, comme de ceux de la Chancellerie, sont rédigés en français. Et dans la mesure où Vienne accélère la centralisation administrative, les sympathies pour le français s'accroissent dans tous les rangs des fonctionnaires.

Un sujet flamand qui se respectait, usait volontiers du français dans la conversation avec ses collègues et ses amis,

le français était aussi la langue de ses relations épistolaires. On n'a qu'à fouiller les vastes dossiers d'archives de l'Université de Louvain pour constater la préférence dont le français jouissait dans les milieux académiques. On a l'impression que les professeurs, tout au moins, n'utilisaient même pas le flamand dans la conversation. Ils partageaient, par simple convenance, semble-t-il, le dédain du Gouvernement Impérial à l'égard du flamand. Ainsi le temps n'est plus loin, où celui qui rêve d'une carrière administrative ou juridique, doit disposer d'une connaissance déjà approfondie du français.

C'est ce qu'enregistre déjà l'Université de Louvain, le 7 mai 1734, dans la protestation qu'elle adresse à S. A. S. l'Archiduchesse Marie-Elisabeth, quand le Gouvernement pense à supprimer le cours de langue française ou « bourguignonne » qui servait pour l'enseignement du droit public : « ...les soussignés ont l'honneur de faire observer que la langue française devenant de jour en jour plus nécessaire ou utile, tant pour la noblesse que pour les ecclésiastiques et gens de robe, ce serait priver d'un grand avantage ceux qui, n'entendant cette langue, viennent faire leurs études à Louvain où la langue vulgaire est flamande, et ce serait leur donner un nouveau sujet de se retirer ailleurs pour y apprendre la langue française... leçon dont nombre de seigneurs allemands ont profité pendant leurs études » (9).

Le français, mis à la mode dans les cours allemandes par Frédéric II, Marie-Thérèse et Charles de Lorraine, devait devenir forcément la langue courante dans les salons officiels, et aussi dans les réunions des aristocrates et des savants non français. « La langue française, écrit Nelis dans « son projet de fondation de l'Académie, devrait être celle « de l'Assemblée, du moins dans ses conférences pour ses

(9) Cf. A. VERHAEGEN, *Les 50 dernières années de l'Université de Louvain*, p. 110.

« membres. On pourrait permettre de se servir indifféremment de la latine et de la française... » (10). Il n'y a donc pas d'allusion faite au flamand. D'ailleurs Nelis ne s'avise-t-il pas que l'Académie doit suivre en tout les usages de Paris !

En effet, le facteur le plus décisif de la francisation de la langue et de l'esprit du peuple, fut l'influence de Paris et de la Cour de Versailles. C'est la même influence, qui poussait les classes supérieures, en Belgique, depuis des décades, à écrire en français. Cet usage ne se limitait pas à la capitale. La préférence du gouvernement pour cette langue obligeait les villes et les provinces à l'adopter peu à peu dans leurs relations. Pour un Flamand à l'esprit ouvert, la pratique du français devenait une nécessité imposée par les faits et par les circonstances. Comme toute la haute société se mettait à penser en français, le peuple se voyait dans l'obligation de s'exprimer dans cette langue. Il s'inclina devant cette nécessité. Il eut tort, cependant, d'abandonner insensiblement, avec son propre idiome, sa culture particulière. On préférait mal écrire en français et s'exprimer médiocrement, plutôt que de parler convenablement la langue nationale. Bien plus, celle-ci sera considérée, de plus en plus, comme une langue barbare.

On comprend facilement qu'en de telles conjonctures, aucune littérature nationale, ni française, ni flamande, ne pouvait s'épanouir en Belgique. Le Gouvernement essaya d'y remédier en favorisant la propagande des ouvrages français, en facilitant l'entrée d'écrivains français dans le pays. On ne risque pas d'exagérer en affirmant qu'à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, le flamand, en Belgique, fut exclu comme facteur de culture.

Nous venons de faire allusion à l'Académie de Bruxelles.

(10) A. G. R., Un. de Louv., n° 218. Projet de l'Ac. de Bruxelles (Mémoire non daté).

Le Gouvernement avait compté trouver en elle l'appui voulu, afin de convertir la Belgique aux vues éclairées de Vienne.

Si l'« Aufklärung » a connu quelques succès aux Pays-Bas autrichiens, ce n'est certainement pas à l'Académie qu'il faut en attribuer la responsabilité. En parcourant les volumineux dossiers d'archives, nous avons eu souvent l'impression que le Gouvernement de Vienne lui reproche de ne pas comprendre la mission dont il l'avait chargée. Mais, si elle ne peut pas se vanter d'avoir propagé la pensée viennoise, du moins a-t-elle été pour la culture française un véritable centre de propagande, où le flamand n'était toléré qu'en cas d'extrême nécessité (11).

2. NELIS ET SON ŒUVRE LITTÉRAIRE.

C'est dans cette lumière qu'il faut lire l'article que Nelis insère dans le règlement organique du 16 décembre 1772, qui spécifiait que « le flamand fût mis sur le même rang que le français et le latin, pour les réponses aux questions posées dans les concours annuels » (12).

Cette concession était nécessaire pour ne pas écarter

(11) Voici une note qui montre que l'Académie préférait que ses membres rédigeaient leurs mémoires dans un français même médiocre, plutôt qu'en flamand : « ... parmi les auteurs de ces mémoires, il en est quelques-uns à qui la langue française est étrangère. S'ils l'ont préférée, c'est dans la vue d'être utiles à plus d'une nation; cette langue étant généralement entendue en Europe, quoique fort usitée dans ces Provinces, elle n'est pas tout à fait celle du pays, et cette considération doit mériter quelque indulgence et écarter bien des critiques ». Cf. *Mémoires de l'Ancienne Académie*, tome I, année MDCCCLXXVII. Discours préliminaire, p. XV j.

(12) A. G. R., chanc. P. B., Reg. de l'Acad. (1769-1777), n° 2, fol. 25 et svnts.

certains talents, dont le pays déjà n'était pas si riche, et que l'Académie rêvait de voir réunis dans son sein.

Combien plus exactement, le Marquis de Chasteler traduit les véritables sentiments de l'Académie quand, dans un mémoire qu'il lut le 11 novembre 1779, il élimine le flamand, comme langue à employer dans la publication de l'« Histoire des Pays-Bas autrichiens ». La langue française est devenue, pense-t-il, tellement dominante dans nos provinces, qu'on ne peut guère lui refuser la préférence » (13).

Au milieu de cette défaveur, dont le flamand fut l'objet, il est bon de citer le nom d'un académicien, qui à plusieurs reprises, fit de nobles efforts pour rendre à sa langue maternelle les plus élémentaires de ses droits. « Cette langue riche et originale, comme toutes les langues du monde, écrit des Roches, ne demande en ce siècle qu'un homme de génie » (14).

Loin de faire quoi que ce soit en faveur de sa langue maternelle, Nelis, un des rares esprits (15) qui, au XVIII^e siècle, joignait à une vaste culture l'élégance du style, a contribué de son mieux à la francisation du pays. Mais Nelis fut « Aufklärer » et l'« Aufklärung » viennois prônait le libéralisme français aussi bien que la langue et la culture françaises. Certains de ses contemporains n'ont pas manqué de lui reprocher amèrement son attitude. Qu'on se rappelle la première partie de la satire de la fameuse phrase du « Discours », et l'on verra combien Louvain lui savait mauvais gré de ses tendances francophiles (16).

Ces vers ont le caractère d'un réquisitoire, et leur auteur y touche du doigt la plaie mortelle dont saignait la culture flamande : enthousiasme sans critique, ni réserve, pour tout

(13) *Mém. de l'Anc. Académie, année MDCCCLXXX*, p. 352.

(14) GOETHALS, *Hist. des Lettres*, t. III, p. 345.

(15) Ed. MAILLY, *Hist. de l'Ac. imp. et roy.*, t. I, p. 23.

(16) Pour ladite satire, voir l'appendice de ce volume.

ce qui était français. Francisation de la langue du peuple, puis de ses mœurs et de ses idées. La pensée française d'alors, loin d'être toujours recommandable, formait un danger très réel pour les « lourds Flamands ».

Heureusement, Nelis n'a pas poussé aussi loin que la majorité de ses contemporains francisants son admiration pour la culture française. Dans son « Myriobiblon », où la note critique ne fait pas défaut, on constate que Nelis n'a pas subi l'influence française sans réserve ni jugement. Cette même remarque s'applique à tous les genres littéraires que Nelis a cultivés et que nous allons, pour autant que cela n'a pas encore été fait, soumettre ici à un examen détaillé.

1) *Le genre épistolaire.*

Il mérite d'être signalé en premier lieu à cause de la vaste documentation qu'il représente. Des centaines de lettres de Nelis nous sont parvenues, les unes gardées dans les dépôts des archives publiques, les autres conservées par des particuliers. Ce nombre considérable laisse deviner la place importante que tenait la correspondance dans la vie de Nelis. A certains moments, le nombre des lettres qu'il écrivait chaque jour dépassait la vingtaine. Aussi, lui arrivait-il de se plaindre de l'ampleur de sa correspondance, et du temps qu'il y perdait.

« Voyez et excusez la grande précipitation de cette lettre, écrit-il à son ami le chanoine Ernst de Rolduc. C'est la dixième que j'écris malheureusement par cette poste, et c'est un métier qui me tue et me prend un temps que je pourrais, ce me semble, moins mal employer » (17).

En dehors de ses lettres latines, Nelis écrit la plus grande

(17) Archives de Rolduc, Kerkrade, (Hollande). Lettre du 4 mai 1784.

partie de sa correspondance en français. Il n'y a qu'une seule lettre flamande de sa main qui nous soit connue (18). Nelis écrit ses lettres lui-même. Il est rare qu'il recoure aux offices d'un secrétaire. En ce cas, il en donne la raison et s'en excuse. « C'est une fois, un petit mal à la main, une autre fois, un grand rhume qui lui fait abondamment cracher du sang » (19).

Il n'aime pas écrire des lettres d'affaires, qu'il qualifie *d'illiteratismas litteras*.

Celles qui nous restent sont bien moins nombreuses que ne le supposaient les vastes relations épistolaires scientifiques entretenues par Nelis avec un grand nombre de correspondants distingués de tous les pays.

Nous renvoyons notre lecteur aux intéressantes publications que l'abbé Carlo de Clercq a entreprises dans ce domaine (20). Elles lui permettront de se faire une idée de la valeur que représente cette ample correspondance pour la connaissance de la petite histoire et de la vie littéraire de la Belgique.

L'intérêt historique et scientifique que possèdent les lettres de Nelis est dû à la place importante que celui-ci occupait, ainsi qu'au rôle qu'il jouait dans la vie ecclésiastique, politique et littéraire de son pays.

C'est un témoin qui parle des affaires qui l'intéressent, auxquelles il se consacre et qu'il juge avec un bon sens clairvoyant. Nombre de détails qu'il nous donne sur la vie et les institutions du pays, font apparaître certains événements, certaines personnes, certaines choses dont il parle, sous un jour qu'on ne pouvait soupçonner auparavant. Par ailleurs, les lettres nous permettent de reconstituer le portrait fidèle

(18) C. DE CLERCQ l'a publiée dans *Verstagen en Mededeelingen der Koninkl. Vlaansche Academie*, janvier 1935, p. 58. La lettre est adressée au savant hollandais H. VAN WIJN.

19) Arch. de Rolduc, lettre du 13 oct. 1784 au chanoine S. P. ERNST.

(20) Dans le *Bulletin de l'Inst. hist. belge de Rome*.

de celui qui les a écrites. Il y parle de ses goûts, de ses intérêts, de ses projets, de ses désirs, de ses joies, de ses déceptions et de ses misères même. Si elles nous révèlent en Nelis une nature souple et ambitieuse, un homme qui aime ses semblables, qui aime les belles choses, elles nous montrent en lui en même temps qu'un homme du monde, un ami sûr, pour qui l'amitié est plus qu'un vain mot.

En outre, les lettres de Nelis prouvent un talent littéraire indéniable. Elles donnent souvent l'impression d'une conversation écrite. S'il y a parfois dans le style de Nelis une certaine lourdeur, due peut-être à l'influence du flamand, sa langue maternelle, il n'est cependant jamais incorrect. Chaque page est parsemée d'expressions que Nelis a empruntées à ses auteurs latins et qu'il sait appliquer avec une grande habileté et non moins d'élégance.

Selon la mode de l'époque, Nelis se complaît volontiers dans l'abondance des détails. Cela, joint à la richesse de son vocabulaire, fait que pour nous, son style a quelque chose de surchargé. Les déclarations d'amitié trop flatteuses, les expressions élogieuses que Nelis adresse volontiers à ses correspondants, lui donnant aussi un air de flatterie qui déplaît à maint lecteur. Mais, ici aussi, Nelis subit l'influence française qui considère la courtoisie comme une des qualités les plus appréciées.

2) *Les Mémoires.*

Ce genre fort courant en France aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles a été très cultivé par Nelis, et cela sous ses deux formes :

a) Le mémoire : « écrit sommaire qui contient, soit un exposé, soit des instructions ». Le mérite du style mis à part, le mémoire a encore l'avantage de nous faire connaître le

tempérament de l'auteur, à travers les vues et les opinions qu'il développe.

Le genre de mémoire dont il s'agit ici forme une documentation très utile à l'histoire et à la vie intellectuelle locales. Nombre de renseignements que nous possédons sur la fondation de l'imprimerie, de l'Académie, sur la réforme de l'Enseignement Secondaire en Belgique, sur l'installation de la Bibliothèque Publique de Bruxelles dans l'ancienne église des Jésuites, sur l'édition des historiens belges, ne nous sont connus que par les mémoires de Nelis sur ces différentes questions. Il nous dévoile souvent les causes qui motivent certaines actions ou les calculs qui font agir les hommes d'Etat dans telle et telle circonstance. Le nombre considérable de mémoires que Nelis nous a laissés prouve que c'est le genre auquel il avait volontiers recours.

b) Mémoire : « Dissertation sur quelque objet de science, d'érudition, de littérature. » Nous renvoyons notre lecteur aux différents endroits de ce volume, où il a été question de ce genre.

Les mémoires de Nelis, bien que fort appréciés de ses contemporains, sont d'une valeur scientifique assez inégale. Tous excellent pourtant par la perfection du style qui a fait placer Nelis parmi les meilleurs auteurs belges de son siècle.

3) *Œuvre historique.*

A part ses *Analectes* et ses mémoires historiques, Nelis a publié en latin, avec traduction française, son « *Belgicarum rerum Prodromus* ». Bien qu'achevé en 1784, le *prodromus* n'a pu paraître qu'en 1790. Nelis y a appliqué les méthodes de critique historique moderne qui, grâce à l'œuvre des Bollandistes et des Mauristes, avaient pris un déve-

loppement inattendu. Pour la composition de son ouvrage, Nelis s'inspire de l' « Histoire littéraire de la France » des Mauristes, avec qui il entretient des relations épistolaires très suivies, et auxquels il offre une collaboration fort appréciée d'ailleurs.

4) *L'Oraison funèbre.*

C'est Bossuet qui a donné toute son ampleur à ce genre que Nelis a cultivé avec un rare succès.

Nelis a prononcé deux oraisons funèbres, en l'église collégiale de Ste-Gudule et St-Michel de Bruxelles :

1° Celle de François I^{er}, empereur du St Empire germanique († 18 août 1765) ;

2° Celle de Marie-Thérèse, impératrice-reine († 29 novembre 1780).

La conception que Nelis se fait de l'Oraison funèbre est visiblement inspirée de Bossuet. Une Oraison funèbre est, pour lui, en même temps qu'un traité d'histoire, une leçon de morale.

Pour la partie historique, il faut observer que la liberté de l'orateur est restreinte par les circonstances dans lesquelles il parle : présence des proches du défunt, des autorités et des représentants du pouvoir.

Si l'objectivité ne disparaît pas complètement, elle en souffre évidemment, d'autant plus que l'orateur est tenu d'abord à faire l'éloge de son personnage. Le portrait qu'il trace du défunt ou de la défunte, doit contribuer à souligner la valeur de sa vie, jamais à la diminuer. De là, tendance à laisser dans l'ombre les côtés faibles ou désavantageux, à mettre au grand jour les qualités, ce qui conduit fatalement à une déformation de la réalité. Ce danger est plus

grand encore quand l'orateur entreprend de défendre certaines thèses, comme Nelis le fait dans ces deux oraisons funèbres, où il se déclare le défenseur de princes éclairés et vante les soins qu'ils donnent aux Lettres, aux Arts, à l'Education et à la Justice.

Cela n'a pas empêché l'orateur de se documenter avec le plus grand soin sur ses héros. Nous savons que Neny lui a procuré des renseignements fort précieux sur l'empereur François I^{er}, et même la matière est si abondante que le tableau qu'il brosse des événements auxquels se trouva mêlé l'empereur nous apparaît comme surchargé (21).

Si l'Oraison funèbre est nécessairement un discours élogieux, elle doit cependant, selon la conception de Bossuet, rester un sermon. Dans l'Oraison funèbre de François I^{er}, c'est la personne du défunt, ou plutôt les circonstances de sa mort qui servent d'instruction. « Même pour un Prince, il n'y a de véritable fortune que dans les valeurs impérissables. Voilà une des grandes leçons que nous donne la mort de François I^{er}. »

« Si on a bien vécu, on a le droit de sourire à la mort », ou bien encore « Une grande Chrétienne est une bienfaitrice de son peuple ». Telles sont les deux leçons que dégage Nelis dans l'Oraison funèbre de Marie-Thérèse.

Disons maintenant un mot sur la valeur littéraire de ces deux morceaux d'éloquence. Elle est assez inégale.

Le premier fut prononcé en latin. « Plusieurs passages de cette œuvre, dit de Stassart, ont été, pour ainsi dire, improvisés et respirent l'éloquence. Quelques expressions im-

(21) A la bibliothèque de l'Université de Louv. se trouvait un dossier concernant Nelis que M. le Chanoine L. Leclercq a mis à notre disposition avec une complaisance pour laquelle nous lui savons gré. Une lettre très intéressante est datée de Bruxelles, 11 oct. 1765. Elle est de la main de P.-F. de Neny, qui communique à son protégé ses observations au sujet de l'oraison funèbre de François I^{er} que Nelis prononcera, et dont Neny a censuré le texte.

propres, ajoute-t-il, et trop de lieux communs la déparent » (22).

La première édition du texte latin est sortie des presses de l'Université de Louvain en 1765 (23). Il en parut une autre, à Bruxelles, la même année, avec une traduction française assez libre, très probablement de Nelis lui-même (24). C'est de cette traduction française que nous nous sommes servis pour notre compte rendu.

L'oraison funèbre de Marie-Thérèse, que l'orateur prononça treize ans plus tard, en français cette fois, eut un succès plus retentissant et plus mérité. Le style est plus soigné, le ton d'une profonde gravité et d'une chaleur impressionnante; l'ensemble est moins chargé, mais ce qui le dépare un peu, ce sont les flatteries assez plates adressées aux représentants du Gouvernement, surtout à Joseph II, et au Prince Starhemberg, présents à la cérémonie. « Quoique la mémoire de la grande Impératrice eût inspiré un bon nombre d'auteurs, écrit de Stassart, pas même l'abbé Boisseмонт, de l'Académie française, ne l'emporta sur Nelis » (25).

Comme récompense, Joseph II envoya à l'auteur une bague en brillants de l'écrin de sa mère. Il y a eu plusieurs éditions de cette oraison funèbre, parmi lesquelles celle de Lemaire, à Bruxelles est la plus répandue (26). Nous n'avons pu découvrir la traduction flamande dont le catalogue de Van Hulthem fait pourtant mention.

(22) *Annuaire de l'Académie royale de Bruxelles*, p. 11 et synthes.

(23) *Oratio in funere Francisci I, Imp. Caes. Aug... habita a Cornelio Francisco Nelis... Bruxelles*, 5 Id. novembr. anno 1765... *Lovanii, Typographia academica*. In-8°, 36 pages.

(24) *Oratio in funere Francisci I, Imp. Caes. Aug... habita a Cornelio Francisco Nelis... Oraison funèbre de François I^{er}..., prononcée en latin... par Corneille-Franç. Nelis. Bruxelles*, J van den Berghe, 1765, in-8°, 53 p.

(25) *Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 1853, p. 11 et synthes.

(26) *Oraison funèbre de Marie-Thérèse, archiduchesse d'Autriche, impératrice douairière..., prononcée dans l'église collégiale des SS. Michel et Gudule, à Bruxelles, le 23 décembre 1780, par M. l'abbé de Nelis. Bruxelles*, Lemaire, 1781, in-4°, VI, 127 pages. Autres éditions à Mons, H. Hoyoïs 1781. In-8°, II, 27 pages, et à Bruxelles, J. Van den Berghen, s. d. in-8°, 20 pages.

3. NELIS ET LES INFLUENCES ÉTRANGÈRES.

A la fin de ce chapitre consacré aux rapports de Nelis avec la culture française, on peut se demander quelle est la part exacte des influences qu'il a subies pendant la première période de sa vie.

Voici, nous semble-t-il, ce que nous pourrions répondre.

La pensée scientifique de Nelis et la forme dans laquelle il l'exprime s'inspirent beaucoup des auteurs (littéraires et philosophiques) tant latins que grecs.

Ne voulant pas utiliser le flamand, sa langue maternelle, Nelis qui suit d'ailleurs la mode universellement répandue, se sert habituellement du français. D'autre part, déplorant le marasme scientifique dans lequel se trouve la Belgique, à son époque, Nelis s'impose la tâche de stimuler la renaissance intellectuelle, ardemment voulue par le Gouvernement autrichien. Cette Renaissance est plutôt orientée vers la France. En se mettant au service du Gouvernement, Nelis sert, en même temps que celui-ci, la pensée française.

Mais le même Gouvernement dont nous connaissons les sympathies françaises, impose en matière politique, à la Belgique, l'absolutisme viennois : politique césaro-papiste, antiultramontaine plutôt qu'antireligieuse.

De bonne heure déjà le jeune de Nelis avait manifesté de l'inclination pour les idées nouvelles. Il leur a fait de larges concessions, au détriment même des principes inaltérables que l'Eglise défend vaillamment par la voix de son Chef suprême et des évêques. Le sort a voulu que celui qui, par la souplesse de sa conscience, avait su plaire aux princes absolus, fût destiné par eux à la charge de *pastor animarum* et dût prendre en mains la défense de ces privilèges séculaires que l'Etat disputait alors à l'Eglise. Par des confi-

dences qu'il a faites à ses amis, nous savons que Nelis, malgré son ambition bien connue, aurait refusé l'épiscopat auquel le destinait en 1784 la volonté de Joseph II (27).

Ce fait est significatif, mais ne peut guère nous étonner. Voyant à quoi va l'obliger la confiance du Gouvernement, et, sous le coup des désillusions, se rendant mieux compte des dangers qu'il n'eût pas soupçonnés naguère dans son enthousiasme juvénile, aveugle et prématuré, de Nelis est maintenant tenté de reculer.

Cette transformation n'a pas été une volte-face. Nous croyons en trouver les signes précurseurs dans une lettre adressée à l'un des « Aufklärer » belges les plus acharnés, le comte P.-F. de Neny. « J'ai été de nouveau frappé de la facilité qu'il y aurait de faire les meilleures institutions du monde à Louvain, sans qu'il en coûtât rien... Il n'y aurait qu'à rappeler les chaires de Louvain à leur première institution, et on trouverait... tout ce qu'on voudrait, sans dépenses nouvelles, puisque les fondations existent... L'Université qui serait ainsi censée se réformer elle-même, n'aurait presque pas d'objections à faire » (28).

On n'a qu'à se rappeler le langage arrogant que tenait autrefois Nelis à l'égard de Louvain, pour se rendre compte qu'il y a bien quelque chose de changé dans son attitude.

Cependant, l'ambitieux en lui n'est point mort : il transige encore avec sa conscience alarmée et il adhère sans

(27) « On m'a dit, écrit-il le 21-11-1788 à son ami le chanoine P. S. Ernst de Rolduc, que l'auteur des *Nouvelles Ecclésiastiques* a mis un article, plein de personnalités, à mon sujet : et qu'il m'y représente comme un homme parvenu de rien et ayant ambitionné un évêché, etc. Si je mérite quelque blâme, ce n'est pas, grâce à Dieu, de ce côté-là ; c'est la plus grossière calomnie possible, puisque non seulement je n'ai pas fait un seul pas pour y parvenir, mais j'en ai fait deux cens pour m'en éloigner, et le Secrétaire d'Etat a jeté au feu la lettre par laquelle je refusais tout net, adressée au prince de Kaunitz ». Arch. de Rolduc. Nelis gouverne son diocèse entre 1785-1794. De 1794 jusqu'à sa mort (21 août 1798), il vit en exil à l'étranger. ,

(28) Cité par A. VERHAEGEN, *Les 50 dernières années*, p. 299.

réserve, en principe du moins, semble-t-il, à la politique anticléricale que Joseph II inaugure à ce moment.

En autorisant les dissidents en matière de foi à résider aux Pays-Bas, l'Empereur et de Neny voulaient faire du mariage un contrat purement civil pour le soustraire aux tribunaux ecclésiastiques. Pendant que Louvain protestait dignement contre cette violation, en opposant à cette doctrine schismatique la conception orthodoxe du mariage, soutenue d'ailleurs en cela par Duvivier, vicaire général de Malines, « l'Alma Mater » eut la surprise de trouver parmi ses adversaires le chanoine de Tournai, Nelis.

D'après l'unanimité des biographes, les bonnes dispositions que Nelis a montrées à l'égard des premières réformes de l'Empereur, ont attiré sur lui le choix de Joseph II pour l'évêché d'Anvers. Quoi qu'il en soit, le 10 octobre, l'Empereur décidait cette nomination que, le 12 suivant, le Prince Chancelier mandait au Gouvernement (26).

C'est seulement sous le poids des responsabilités épiscopales que le prêtre en Nelis se réveille complètement. Et voilà la raison pour laquelle sa conduite épiscopale sera aussi digne d'éloge que sa vie antérieure a pu donner prise à la critique.

Par cette nomination, le gouvernement autrichien voulait récompenser Nelis des services signalés qu'il lui avait rendus dans le passé; il aurait bien voulu aussi se l'attacher définitivement. Ce fut le contraire qui arriva, et bientôt il y aura entre l'Empereur de Vienne et le nouvel évêque d'Anvers le désaccord le plus retentissant. Le courtisan a fait place à l'évêque.

Si l'attitude de Nelis a été souvent condamnable, on peut cependant lui pardonner. A cette époque, il était parfois

(29) A. G. R., Chanc. P. B., Répertoire des Arch., année 1784, Registre 308. Résolution de l'Empereur : « Je nomme à l'évêché d'Anvers l'abbé de Nelis ».

plus difficile de connaître son devoir que de le faire. Grâce à ses rares talents, Nelis était destiné à être un champion de l'Eglise et une lumière pour son temps. Il n'a été ni l'un ni l'autre. On dirait que l'Histoire s'est vengée de lui en l'oubliant.

Certes, Nelis a eu un tort, celui de ces précurseurs qui prennent volontiers leur rêve pour la réalité; cinquante ans plus tard, certaines de ses idées de jeunesse, qui lui ont valu les critiques de son temps, auraient enchanté le monde.

Le moment où il les prônait était prématuré, mais Nelis manquait aussi de la modération qui lui aurait fait éviter les faux-pas. Ce n'est pas une raison pour l'oublier : il y a en lui des valeurs qui méritent d'être soulignées.

Cela vaut pour la partie de sa vie dont nous finissons ici l'exposé. Cela vaudra plus encore pour la seconde, celle de son épiscopat, et celle de son exil.

Aussi nous semble-t-il que ce premier effort pour le réintégrer dans l'histoire de son pays, non seulement se justifie, mais s'impose. Ce faisant, nous n'avons voulu que combler quelques lacunes qu'il est permis de relever dans l'histoire ecclésiastique, littéraire et politique de la Belgique pour la seconde moitié du XVIII^e siècle.

APPENDICE I

I. *Réflexions sur le rétablissement des bonnes études dans les Pais-Bas (1767), par D. Schoepflin, Professeur à l'Université de Strasbourg (1).*

La décadence des Lettres, qui se manifeste dans les Pais-bas est un événement, auquel on ne devoit jamais s'attendre dans une si belle region de l'Europe, ou elles avoient brillées depuis qu'on les a vû renaitre.

Les genies Belghiques n'ont pas dégénérés, mais on les a deroutés et mal conduits. Les talens subsistent, il faut les ramener à la bonne voie et aux études; qui repandent sur toutes les sciences de la lumière et des graces.

Mais en cherchant les moyens, par lesquels on puisse rendre l'ancien lustre aux Muses Belghiques, il faut penser aussi a y établir les nouvelles, que les derniers tems ont produites et qui n'ont jamais brillées dans les Pais-bas.

Il faut placer dans ce nombre

1. Le Droit public universel, appelé Droit de la Nature et des Gens.

2. L'Histoire politique de tous les Etats de l'Europe et leur constitution.

3. L'Histoire d'Allemagne en particulier et son droit public; Doctrines qu'on n'a gueres enseignées dans les Ecoles des Pais-bas, ni dans celles de France, d'Angleterre et d'Italie. C'est aux Universités Protestantes d'Allemagne, qu'on doit ou la naissance ou la perfection de ces Etudes, qui n'ont commencées à fleurir que depuis cent ans; éclairées surtout par Grotius, Pufendorff, Conringius et Boeder.

(1) Pour les textes que nous reproduisons nous avons respecté l'orthographe.

Quelques Universités Catholiques d'Allemagne commencent à imiter ces exemples; mais l'on ne viendra jamais au point désiré sans préparer la jeunesse dès le bas âge à l'étude de la géographie et l'histoire ancienne et moderne, parties utiles et agréables, qu'on devoit joindre aux tristes études de la Grammaire, des Vocabulaires, phraséologies et d'autres minuties scholastiques. Les premiers adouciroient l'amertume des autres et prépareroient la jeunesse à la connoissance ultérieure et plus étendue de l'Histoire généalogique, héraldique, politique, qui conduit à celle des intérêts des Princes, des Traités d'alliance, de commerce et des Traités de Paix.

Pour enseigner toutes ces parties, il faut élever et former des jeunes aspirans, qui en apprenant les sciences doivent apprendre en même tems l'ordre et la méthode pour les enseigner en chaire avec clareté et netteté.

Pour parvenir à la formation de tous ces établissemens, il est nécessaire de créer une Académie Impériale ou Roiale Belgique des Sciences et des Belles Lettres dans la Capitale même, sous les yeux du Gouvernement.

Cette Académie dans les commencemens sera composée de peu de membres qui penseront et qui veilleront aux expédiens et à l'exécution des projets. Elle proposera à toute la Belgique et même aux étrangers des questions et des prix. Elle examinera les Dissertations, adressées au Secrétaire perpétuel de l'Académie; Elle déterminera le degré de leur valeur; Elle couronnera les meilleures dans une séance publique, annuelle et semestrale. L'émulation s'en mêlera et produira dans peu une pépinière, d'où l'Académie même pourra tirer des Membres qui, non seulement jugeront sur le travail des autres, mais auront aussi le loisir de travailler eux-mêmes et de lire dans les Assemblées particulières et publiques les Dissertations, tirées de leur propre fond.

Il sera permis aux Auteurs des Dissertations de se servir de la Langue latine, françoise et flamande.

On aggrégera par la suite à l'Académie des Associés externes.

Les Membres qu'on choisira seront ordinaires et extraordinaires. On pourra même former une classe d'Honoraires.

Les matières à traiter et à proposer sont sans nombre. Un grand pays, situé au milieu de l'Europe, orné de toutes les richesses de la nature et de l'art, habité par un peuple, né pour les arts et les sciences, abonde en matières et objets à rechercher et à examiner.

La partie physique sera une classe particulière de l'Académie,

qui aura pour objet les trois règnes de la nature, du végétal, minéral et animal.

Ceux qui s'occuperont de la partie historique auront un champ des plus vastes. La nature ne varie pas, mais les Royaumes et les États changent continuellement et varient. On recherchera les Belges dans la plus haute antiquité; on les conduira par toutes les révolutions avant et sous les Romains, sous les Francs et après le partage de la Monarchie des Francs.

La Géographie Belgique du moyen âge, lorsque les provinces furent généralement partagées *in Pagos et Comitatus* est un objet des plus riches, qui n'a jamais été traité. L'origine des Châteaux, des Bourgs, des Villes, des Duchés, Marquisats, Comtés, Baronies; leurs accroissements; leurs mœurs et coutumes; l'origine de la grande et de la petite noblesse, de leurs tournois, armoiries, guerres; l'art militaire des Belges sous les Francs; les anciennes loix ecclésiastiques, civiles, féodales; les plaids publics; la manière de rendre justice, fournissent d'amples matières à des Dissertations.

Les manufactures, le commerce, la navigation, les découvertes faites par les Belges; l'Architecture, sculpture, peinture, perfectionnées par eux, sont encore des objets importants à discuter. Un Scrutateur de l'histoire naturelle peut se former lui-même par son application et par le secours des livres. Mais l'étude de l'histoire politique et du droit public de chaque Etat de l'Europe demande un guide expérimenté qui dirige son élève par les vastes espaces, qu'il doit parcourir. Ces élèves, bien étoffés et méthodiques, distribués dans les Facultés, mettront l'Université de Louvain en honneur et réputation. Les Universités ont besoin d'une refonte tous les cent ans. François I voyant déjà de son tems l'accroissement des lettres et ne voulant pas toucher pour certaines raisons à l'Université de Paris, y a établi le Collège Roial; espèce de Supplément. L'Université de Louvain, fondée dans les tems obscurs, n'ayant subie que peu de changement depuis sa création, est susceptible d'une réforme. Dans le grand nombre de Professeurs il y a souvent des chaires à remplir; des vétérans se retirent; les autres se conformeront au Règlement qu'on leur proposera. — (A.G.R., S.E.G., N° 2134.)

II. *Vers pour servir de consolation à M. l'Auteur du « Fragment » avec le Repentir de l'Auteur de la Paraphrase (par l'Auteur des « Deux Chrysippes »).*

Consolez-vous, Monsieur, si non, croions aux sages,
La fin qu'on se propose couronne les ouvrages.
Vous êtes dans ce cas, la fin, la noble fin,
N'allant qu'à rétablir la gloire de Louvain.
On prétend que l'amour de tant de savants maîtres,
Manquoit de sentimens, manquoit des Gens de Lettres.
Où sont-ils, disait-on, tous ces fameux esprits
Que l'Europe admira, jadis dans leurs Ecrits.
Louvain n'est plus Louvain, ce n'est que pédantisme,
Les meilleurs arguments dérivent du sophisme,
La théologie, les Droits, la Médecine, et Arts,
Ne sont plus en vigueur. Les professeurs épars,
Pour cause d'intérêt négligent les publiques,
Ils sont grossiers, lourds, fats, bizarres et gothiques,
Pour preuve que Louvain ne se conduit pas bien,
C'est qu'elle ne produit depuis longtemps plus rien.
Les Ecrivains Français traitent à toute haleine
Tout objet, tout sujet, toute science humaine.
Les Lettres à Paris, sont traitées comme il faut;
Le premier de Louvain, n'est qu'un âne, un Badaut.
Voilà les argumens qu'on vous a fait entendre,
Et qui n'ont sçu que trop ta jeune ardeur surprendre.
L'ardeur d'un jeune esprit dégénère en transports,
Il ne connaît ni frains, ni crainte, ni remords.
Ton ardeur à ces noms galope à sa déroute,
Vous risquez, pour Louvain, espoirs et Louvain toute.
Vous montrez votre cœur en prêchant des Amours
Que, malgré qu'elle en a, Louvain prend à rebours.
Quoique vous échouez, vous êtes pardonnable :
La volonté suffit quand la fin est louable,
Mais pourquoi en François, écrire pour Louvain
Où l'Université ne parle que Latin ?
Pourquoi nous assurer, en langue étrangère,
Et qui mène avec foi les mœurs de son pais ?
Qui pour notre malheur, devient trop familière,
C'est pourquoi Léopold-le-Grand l'a-t-il interdit.

Si cet Empereur revenait sur la terre !
Qu'il feroit aux Français, pour leur Langue, la Guerre ?
Mais, ce grand Prince est mort et son siècle avec lui,
Car on suit des raisons contraires aujourd'hui.
Tout ce que de Paris nous vient, paraît merveille !
Vit-on jamais sotise à la nôtre pareille ?
Mais c'est la mode ainsi, ses principes sont vrais
On diroit qu'on s'efforce à nous rendre Français.
On siffle le Flamand, on distingue les hommes,
Pour scavoir le Français, voilà à quoi nous sommes !
On ne s'entendra plus, la Langue du pais,
Fait aujourd'hui, chez nous, l'objet de nos mépris.
Pourquoi tant admirer les Français et leurs phrases !
Comme si le Latin n'avait plus ses Emphases !
Et nos concitoyens manquent-ils de bon sens ?
S'ils ne sont pas fougueux, ils ont des sentimens.
Mais, pourquoi prêcher tant ? Ma peine est inutile,
Mon Esprit trop Flamand, ignore le vrai stile,
Le ton est au Français, qui parle toujours bien,
Qu'on admire toujours quoiqu'il ne dise rien.
S'il se mette à écrire, oh ! alors, cent merveilles
Chatouilleront bientôt nos Flamandes oreilles !
Mais après bien du temps, des attentes, des cris,
Après l'enfantement, on trouve... une souris !
On trouve de beaux mots, de belles Périodes,
Des vers, des Madrigaux, des Sonnets et des Odes,
Que tous effleurent tout, non pour chercher du miel,
Mais pour envenimer nos âmes de leur fiel.

Où êtes-vous, Flamands ? Où sont ces grands courages
Qui méprisaient jadis les mers et ses orages,
Les tempêtes du Ciel, la mort, le fer et le feu,
De tous ses ennemis, et qui portoient chez eux,
Une Fable, un Romain, quelques belles paroles,
Des Riens, des riens pompeux, de sottes Fariboles,
Enchainent ton esprit, amolissent ton cœur,
La bagatelle plaît, les bons Arts vous font peur.

Si, des Français, la langue attire ton estime,
Lisez leurs bons auteurs, cherchez y le sublime ;
Lisez leurs Théologiens, Thiers, Bossuet, Mabillon,
Trouvez-y le vrai beau, trouvez-y le vrai bon,
Si vous vous attachez à la Jurisprudence,
Lisez les bons Auteurs qui viennent de la France,

Charondas, d'Argentré, du Ferrière, Loyseau,
 Où ces Messieurs, peut-être n'ont-ils rien de beau !
 Oh ! que l'Esprit Flamand de nos Pères nous guide,
 Et ramène ton cœur du phantôme au solide !
 Laissez ces Romanciers, ces diseurs de grands mots,
 Ces faiseurs de Sonnets, Odes et Madrigaux ;
 Qui prennent le haut bout sur l'Echelle des Etres,
 Et traitent en Badauts, Cardinaux, Pape et prêtres ;
 Chez qui les Théologiens ne sont jamais savans,
 Mais, gens écervelés, des Bêtes, des Pédans.
 Ces esprits Créateurs, grands Maîtres sans réplique,
 Possèdent seuls les Arts, la Morale et Pratique,
 Au moins les croient, ils le prennent de haut ton,
 Et décident en Dieux sur la Religion ;
 Mais toujours à rebours, et quoique leur Doctrine,
 Menace tout Etat et Foi de sa ruine,
 Quoiqu'on n'y trouve rien du solide et réel,
 Mais tout, soit chimérique et superficiel,
 On la prouve pourtant : on la lit sans malice,
 Et sans s'apercevoir, on gobe le doux vice ;
 Au dehors bien paré de beaux Mots, de beaux Vers,
 Entraîne l'imprudent Lecteur dans les dangers.
 Ouvrez les yeux, Flamands, et craignez ces naufrages :
 Laissez aux Esprits forts leurs périlleux ouvrages :
 Suivons nos bons aïeux, soions de Lourds Flamands,
 Plutôt qu'avec danger être Auteurs et savans.

III. *Ode pour servir d'anti-ode à M. l'Auteur
 du « Fragment ».*

I

On vous a critiqué, Monsieur,
 Que mal ! quiconque fait le maître,
 Est critiqué pour ne plus l'être
 Ne soyez plus mauvais Auteur.

II

Ne vous rebutez pas pourtant,
Car Vous vous rendriez risible,
Si Vous vous montriez sensible,
A notre divertissement.

III

Tout est indifférent pour Vous,
Il ne faut pas se méconnaître,
Faites donc, aujourd'hui paraître,
Que Vous Vous souciez peu de nous.

IV

Montrez que tous Vos beaux sermons
Ne sont pas Phrases aphetiques,
Mais que Vous les rendez pratiques
Et, à la fin, nous Vous croirons.

V

Vous êtes sans crainte et besoin,
Vous êtes sage et à la place :
Moquez-vous donc de la grimace,
Que le public vous fait de loin.

VI

Riez, ne Vous méprenez pas,
Vous êtes plus haut que tout Etre,
Selon la volonté du Maître,
De tout ce qu'on dit ici-bas.

VII

Que votre Esprit sage et héros,
Sans faire voir jamais sa bile,
Soit toujours paisible et tranquille,
Comme la cime de l'Athos.

VIII

Qu'il méprise, bises et vents,
Et les plus horribles tempêtes,
Le sot, seul, a peur de ces bêtes,
Qui lui montrent en vain les dents.

IX

Que ton Cœur, toujours en repos
Nageant constamment dans la joie,
Ne soit jamais la triste proie
Du chagrin, qui ronge les os.

X

Qu'à soi-même, il plaise toujours,
Qu'il vive sans aucun vice,
Pour ne sentir aucun supplice,
Mais qu'il vive par ses Amours.

XI

Qu'il accomplisse ses désirs,
Qu'il monte et laisse notre Globe,
Afin que rien ne lui dérobe,
Le seul objet de vrai Plaisir.

IV

MADRIGAL

Pour faire mon esprit paraître,
Et passer pour Auteur et Maître,
Je fis ce Madrigal;
Mais quiconque croit par ma rime
Que je suis un Esprit sublime,
Si l'on me croit, le croit très mal.

V

SONNET

Si les Esprits de nos Docteurs,
Ne les portent pas à écrire,
C'est qu'on ne laisse pas dire,
Quand ils blâment certaines mœurs
Et confondent certains Auteurs.
Oui tournent à leur guise,
Et Dieu et son Eglise.
Les sciences, me croit, qui veut,
Ne manquent pas à la Patrie,
Mais elles manquent au beau génie,
Oui seul produire ne se peut,
Et nul homme, pour lui s'émeut :
Il montrera peut-être,
Au besoin, s'il est maître.

APPENDICE II

I. *Mémoire sur la Vigogne et sur l'amélioration des laines*

Rappelant des importations d'animaux étrangers faite aux temps les plus reculés sur nos terres, l'auteur relate comment à l'époque actuelle on a continué à imiter les Romains. Les faits que son propre temps lui fournit (l'éléphant de Versailles qui vécut 13 ans, l'acclimatation d'un rhinocéros importé de Bengale à Londres) sont pour lui des preuves qu'on pourrait entreprendre avec succès des expériences pareilles, mais dans le but d'en faire profiter l'économie rurale. Il propose de naturaliser plusieurs espèces d'animaux dans la grande province de Luxembourg et il commence par la vigogne.

« J'indique mes vues, écrit-il, pas dans le but d'aboutir à un entier effet, mais pour indiquer la route pour parvenir à améliorer le sort d'une grande province et pour y remplir les lacunes de la nature, comme le dit Buffon. »

Venant ensuite à la Vigogne ou Paco, l'auteur explique comment cette bête, par sa « dépouille » est plus utile que le lama (laine longue et fine aussi précieuse que la soie). S'arrêtant à une description de l'animal et de sa « couverture », Nelis donne des renseignements intéressants sur son utilisation.

Il regrette que, par la faute de son « commissionnaire », il n'ait pas l'occasion de montrer des échantillons qui auraient pu utilement illustrer ses paroles.

Etant donné que les vigognes sont des bêtes de somme qui se contentent d'un peu d'herbe, ne boivent même pas (facteur dont les Espagnols savaient profiter, eux qui importaient avec succès l'animal), Nelis envisage les possibilités d'importation pour nos pays. S'appuyant sur le jugement de Buffon qui croit au bon résultat des expériences, l'auteur entreprend de montrer d'après les indices les plus forts, d'après tout ce que nous savons des

goûts et des habitudes de notre animal, qu'il vivrait, produirait et réussirait à merveille dans la partie la plus élevée du duché de Luxembourg.

« C'est à l'Académie à qui j'ai l'honneur de soumettre mes vues, ainsi conclut l'auteur, de juger quelle suite on pourrait leur donner, soit en invitant des particuliers à s'en occuper, soit à y intéresser le Gouvernement. » En ce qui concerne les particuliers, les riches abbayes de Saint-Hubert, d'Orval et d'Echternacht seraient sans doute les plus à même de commencer et d'achever cette entreprise.

II. *Réflexions sur un ancien monument tournaisis, désigné sous le nom vulgaire de « Pierre de Brunehaut ».*

(C'est à la suite d'une communication du Secrétaire Gérard sur une visite de quelques membres de l'Académie à un monument qui se trouve à Igel (village du Luxembourg belge) que Nelis rédigea ses « Réflexions ».)

L'Auteur débute par une description du monument : pierre volumineuse, isolée au milieu des champs, qui ne porte aucune marque, aucun signe même effacé rappelant son origine. Le pays possédait autrefois des monuments pareils, des pierres d'un grès très dur. Celle de Binche, nommée vulgairement la pierre de Braye, fut démolie en 1753.

La nôtre, bien que soigneusement marquée par les géographes, ne fut jamais l'objet de leur attention.

Actuellement ce monument risque d'être brisé ou d'être enfoui sous terre. Des inconnus ont creusé une fosse tout le long du côté où il penchait déjà, ce qui fait que l'inclination s'accroît rapidement.

Ensuite Nelis continue la description détaillée de l'extérieur du monument. Il se trouve à une lieue et demie de Tournai, entre les villages de Hollain et de Rongy. Situé en pleine campagne, sous l'action des vents, il se serait affaissé. Des fouilles que Nelis a l'intention d'entreprendre doivent lui prouver que la partie qui est dans le sol est plus considérable que la partie qui est hors de terre. Quelle est l'origine et la signification de ce monument ? A l'origine, c'était peut-être un morceau de pierre de grès qui se trouvait là et une nation l'aura érigé en monument

commémoratif. Ce n'est pas la nature, mais les mains d'un peuple, moins cultivé que les Romains, qui l'aurait dressé au milieu des champs. Quant au nom du monument, Nelis adopte l'hypothèse que le curé d'Hollain lui a suggérée. Avant le ^{xiv}^e ou ^{xv}^e siècle cette pierre s'appelait « la brune pierre ». Elle servait de borne à quelques portions d'une dime. Plus tard les géographes pensant qu'il s'agissait là d'une abréviation, et ayant entendu parler des Chaussées de Brunehaut, changèrent le nom de « Brune pierre » en « Brunehaut-pierre ». Nelis se refuse à admettre qu'elle doit son origine à la reine dont elle porte le nom. Il croit plutôt être en présence d'un monument commémoratif : ce qu'il prouve par le raisonnement suivant. Dans le village d'Hollain, il y a un chemin qui aboutit à notre pierre. Son nom, la crête de Hurulus, rappellerait une victoire que les paysans remportèrent sur des barbares, venus pour piller leurs villages. Surpris par les habitants qui se tenaient en embuscade, et voyant leur défaite, les Barbares poussèrent des cris affreux, des hurlements : d'où leur nom de « Hurelus » que leur aurait donné les habitants. Selon l'auteur, la pierre Brunehaut serait donc un monument commémorant la victoire des habitants du Tournaisis sur les Hurelus ou d'autres Barbares. Après avoir chassé leurs terribles hôtes, ils firent ériger une masse extraordinaire de grès pour perpétuer le souvenir de cet événement.

Ceux qui ne partageaient pas cette opinion de l'auteur ne seraient pas moins obligés d'admettre que le monument appartient à un âge peut-être plus reculé encore, qu'il est en tout cas antérieur à tous les événements dont parle l'histoire, qu'il vient peut-être des Celtes, ou en tout cas de certaines peuplades qui, voulant faire passer une chose à la postérité la plus reculée, préféreraient dans ce but se servir d'une seule masse, plutôt que d'entasser de petits blocs de pierre les uns sur les autres, comme ce fut le cas pour les colonnes, les pyramides et les arcs de triomphe.

« Notre pierre, ainsi conclut l'auteur, nous rappelle l'origine des sociétés, l'enfance, la simplicité des arts et les premiers âges du monde. »

III. *Vues sur différents points de l'Histoire belge.*

Le premier mémoire traite de la constitution des provinces belges au cours des siècles jusqu'au moment de la constitution municipale dont l'auteur parle dans son second mémoire augmenté d'une étude sur les privilèges accordés aux villes.

« S'il y a quelque chose de véritablement instructif dans l'histoire d'un peuple ou d'une province, dit l'auteur dans une sorte de note d'introduction, c'est de savoir depuis quand et de quelle manière le pays a commencé à être cultivé, d'où lui viennent ses usages, ses lois et la plupart de ses institutions sociales; quel rapport enfin tout cela offre avec son état actuel, et s'il y aurait quelque chose à perdre ou à gagner, en troquant ses mœurs, ses usages et ses institutions contre des institutions nouvelles ou étrangères. »

« C'est dans cet esprit, ajoute-t-il, que nous allons examiner plusieurs points de l'histoire nationale. »

Commençant par une analyse du caractère et des mœurs des Belges, à l'époque de l'arrivée des légions romaines, Nelis compare ce peuple dans son état de nomade aux indigènes de l'Amérique au moment de la découverte du Nouveau monde. Cependant leurs mœurs furent, selon Tacite, plus douces. Ils ne cultivèrent que leurs terres et après qu'ils eurent épuisé le sol, ils se transplantèrent.

Au milieu de ces terres sauvages, les Romains s'établirent, mais ils n'en occupaient que la partie la plus méridionale. Cela les mettait à portée du reste de la Gaule et favorisait les vues qu'ils avaient sur la Grande-Bretagne. Dans les parties occupées, ils firent sentir leur influence tant au point de vue politique qu'au point de vue agricole.

Les invasions des barbares entravèrent ensuite le développement de l'agriculture. Leur séjour fut de courte durée. Un peuple errant, venu du fond de la Germanie, vint s'établir dans nos provinces et fit oublier le nom Romain. Peuple accoutumé à la lutte, il domine bientôt sur les Gaulois. Ceux-ci deviennent, d'une nation errante qu'ils étaient, une nation sédentaire et fixe : ce qui amène le partage des terres et la création des fiefs. C'est pendant la seconde période des défrichements qu'eut lieu la fondation des grandes abbayes des Pays-Bas (septième siècle). Celles-ci essayèrent d'éduquer un peuple aussi sauvage que le sol qu'il

habitait. Pour civiliser des sauvages et des brigands, les monastères leur offraient une religion, des vertus et des mœurs. C'est pour cette raison, dit l'auteur, que les rois et les particuliers leur firent tant de bien. Une augmentation rapide du nombre des couvents en fut le résultat auquel contribua également la vénération dont le peuple entourait ces centres de vraie civilisation. Celui-ci vient chercher un abri dans le voisinage des communautés contre les vexations de nombreux petits seigneurs. Voilà le début de plusieurs villes qui portent le nom des abbayes.

Les incursions des Normands vinrent mettre un terme à une ère de prospérité. Les ruines s'amoncelèrent, c'est seulement au XI^e siècle qu'on assiste à la renaissance de l'agriculture : ce qui amène l'auteur à faire remarquer que, dans l'histoire, les révolutions se succèdent après deux siècles d'intervalle.

Bien que les invasions des Normands fussent de courte durée, ils causèrent des maux affreux et presque incurables. Seulement au XII^e siècle les répercussions furent enlevées. Alors se produit un changement complet de régime : reconstruction des villes et leur repopulation, une servitude qui s'abolissait. Chaque commune tâche de se donner des magistrats pris dans son sein et des lois en rapport avec ses intérêts. Quant aux champs, Nelis cite plusieurs auteurs et documents d'où il appert que les seigneurs faisaient défricher leurs terres, comme en Artois, en Flandres et dans le Brabant. Ensuite l'auteur s'arrête aux efforts que faisait à peu près en même temps le peuple pour établir sa constitution. Ce point qu'il va développer ensuite lui fournit la matière pour un second mémoire, intitulé : « Constitution municipale et privilèges accordés aux villes », point qu'il traite avec un soin tout particulier.

IV. « *Remarques sur quelques abus anciens, sur quelques institutions crues nouvelles, et sur l'origine de certains usages, mœurs et coutumes aux Pays-Bas* » (Manuscrit).

C'est une série de notes ayant rapport à l'histoire ancienne des Pays-Bas, et empruntées à toutes sortes d'ouvrages. L'auteur les fait précéder d'une introduction dans laquelle il explique dans quel but et pour quelles raisons, il a ramassé les matériaux auxquels il emprunte ce qui va suivre.

S'étant engagé dans une étude sur les origines de la Flandre

et du Brabant, il a noté plusieurs remarques, qui, ne regardant pas précisément l'objet qu'il s'était proposé, lui ont semblé assez intéressantes pour les porter à la connaissance des membres de l'Académie.

Voici l'énumération des principales :

- 1° Sur les usages d'enterrer les morts dans les églises.
- 2° Sur les différentes modes pour les hommes et femmes. L'auteur constate qu'il y en a plusieurs que nous croyons neuves mais qui datent au moins du commencement du XII^e siècle.
- 3° Sur la connaissance de la langue française.
Dès la fin du XII^e siècle, la connaissance de la langue française était jugée nécessaire à quiconque voulait se mêler d'affaires.
Nos Brabançons allaient exprès en France pour l'apprendre. C'est ce qui est dit dans la vie, entre autre, de Guillaume l'Hermite, natif de Brabant et fondateur d'un petit couvent près de Marimont : « Galliam adiit *mancus*, quod si linguæ gallica uti sciret, commodus posset se saecularibus negatus implicare ! — Il vivait en 1300.
- 4° Même à la table du Roi, on se servait de la bière.
- 5° Sur l'origine des vins consommés dans ces pays. Ils venaient du Rhin et de la Moselle.
- 6° Certains délits chez nos pères furent plus sévèrement punis certains jours.
- 7° Nos princes ordonnaient en 1212 qu'un commis de douane qui aurait goûté du vin, serait privé de son héritage.
- 8° Charles-Quint se qualifiait de chanoine d'Aix-la-Chapelle.
- 9° La force, la puissance et le caractère entreprenant des Francs était exprimé par le proverbe qui courait parmi les Grecs du temps de Charlemagne : *Francum amicum habeas, vicinum me habens*.
- 10° Sur le changement dans la culture des terres depuis le VII^e siècle.
- 11° Sur des choses que nous croyons neuves, mais qui sont anciennes; l'art des navires, perfectionné par nos plus anciens ancêtres; la fabrication et l'usage de la bière.

Des petits chars ressemblant pas mal à nos cabriolets. Les Belges, bons chasseurs, sont les premiers qui ont aujourd'hui dressé à l'usage de la chasse les oiseaux de proie.

Le commerce, le change étaient connus et perfectionnés dans ces provinces.

12° Le Collège des Trois Langues, qui n'avait pas son égal n'importe où dans le monde; il servit d'exemple et modèle au Cardinal Ximenes, qui en fonda un semblable à Alcona, ainsi qu'à François I^{er}, qui établit sur les mêmes plans le Collège Royal de Paris.

13° Il est à constater qu'il y a d'autres peuples, plus avancés dans l'invention, dans les arts, purement d'agrément.

Nos Flamands ont eu toujours l'esprit porté à l'utile et au solide, et on leur doit la première idée dans bien des choses dans ce genre; aussi, dans les littératures et les beaux-arts. Il serait honteux pour nous qu'on eût à nous reprocher de dégénérer et c'est peut-être à quoi nous pouvons prendre garde.

V. *Mémoires sur l'ancien Brabant* (Manuscrit).

Rapportant d'abord l'interprétation singulière que différents auteurs ont donnée au nom Brabant, l'auteur du mémoire se déclare pour celle qu'on tire du pont que les Romains avaient fait sur l'Escaut. Il fonde cette hypothèse sur le fait que du temps des Romains, un des endroits les plus fréquentés de la Belgique portait le nom de Pons Scaldis. C'est le seul endroit mentionné à cette époque qui est sur la carte de Peutinger et dans l'Itinéraire d'Antoni, ce qui fait conclure l'auteur à son importance. C'est là où les grandes voies passaient et où s'installait dans la suite une population qui recevait le nom de Propontii (ce qui devenait, par corruption, pro pantii, c'est-à-dire pro ponte; ante pontem). Nelis cite ici Philippe de Harveng, abbé de Bonne-Espérance et ami de St Bernard, qui, écrivant en 1150, affirme que les Propontii avaient fourni leurs noms aux Brabançons.

En rappelant le changement de P et B, dans le dialecte franc ou teuton, Nelis accepte une transformation pareille que subit le mot propontii. Proponters d'abord, le mot devenait bien vite

Brobonders; ou ce qui est moins dur à prononcer « Brabanders ».

Cette évolution, selon Nelis, est si vraie que, si le mot était encore à créer, on le formerait de même. Après cette première partie étymologique du mémoire, qui n'est ni fort scientifique, ni fort original, l'auteur entame la question de l'habitation des Brabançons. Rapportant des diplômes du moyen âge qui indiquent la situation et l'étendue de l'ancien Brabant, il conclut que ce dernier se trouvait tout à fait hors du Brabant actuel. Vraisemblablement les premiers Propontii renfermés entre la Haine et l'Escaut, ne s'étendaient guère au delà d'Ath et de Rhenay. Ils occupaient cependant au delà de la Haine, où on parle encore aujourd'hui le wallon, et où on a parlé anciennement le latin. Plus tard, le nom se serait propagé et communiqué aux neuplades voisines, et cela surtout lorsque Lambert, épousant la Princesse Gerberge, recevait à titre de dot le comté de Bruxelles et peut-être celui de Louvain. Quoique le Prince eût cédé dans la suite à son frère Raginier l'apanage du côté de Mons, entre la Haine et l'Escaut, le nom Brabant, son premier domaine, persistait toujours, étant bien plus connu et bien plus ancien que ne fut celui de Louvain, résidence du Prince. Les successeurs de Lambert, tout en étendant leurs possessions, communiquaient l'ancien nom à leurs nouveaux Etats. Peu à peu, celui-ci se perd même dans le pays qui l'avait autrefois porté. Pour appuyer davantage cette supposition, Nelis invoque par analogie la France où seulement peu à peu, on a donné ce nom à toutes les parties des Gaules occupées par les Rois de France.

VI. - 10. *Analyse de l'oraison funèbre sur François I^{er}*
Empereur du Saint Empire germanique (9 novembre 1765).

EXORDE.

« Avec une voix aussi peu accoutumée à se faire entendre, il n'est pas facile d'attendrir les cœurs et de les rassasier du plaisir que peuvent causer les regrets et les larmes. La douleur n'a pas de plus fidèles interprètes que des soupirs, la consternation et les abattements. Ne conviendrait-il pas mieux d'emprunter leurs secours et de faire régner le silence le plus profond ?

Mais à cela, la nouvelle de la mort inattendue du Prince pour-

rait suffire. Quelle leçon cette mort nous donne-t-elle ? » L'orateur s'étend sur les détails tragiques de cette mort. « Qui aurait pensé, exclame-t-il, qu'au lieu des plaisirs et des fêtes, dût naître l'événement le plus douloureux ? »

Portrait du Prince.

Cet événement donne pourtant lieu à une leçon. Personne n'a le droit de compter ni sur son origine, ni sur sa brillante fortune, tout cela, la mort l'ignore. Ce qui vaut, c'est la piété, la justice, l'amour pour la paix, le zèle pour le bien public.

Tout cela a fait part des grandes vertus du Prince que le peuple pleure, et qui a été un Souverain de haute valeur, un bon père et époux, ami sincère et constant dont le souvenir ne s'oubliera pas. A l'exemple de Thérèse et de François, les superbes détracteurs de la piété chrétienne ne diraient plus que la piété n'est qu'un vain nom. L'exemple que l'auguste défunt a donné ne fait qu'affirmer celui que tous les princes de la maison autrichienne ont donné.

Qu'il n'est rien à quoi la Religion s'associe avec plus d'avantage qu'au Gouvernement des Empires, et que, dans les Palais des Princes, comme dans les cabanes des bergers, il sera toujours vrai de dire, d'après le Maître des Nations, que la piété est utile à tous.

Corps du discours

Récit du Gouvernement du Souverain. Il rêve de se sacrifier au salut de son peuple; des guerres qu'on lui inflige, entravent ce travail.

L'Empereur, dont l'orateur va broser le portrait, a été d'abord un prince régnant au sein de la paix, il s'est procuré une gloire immortelle, se faisant connaître comme un grand protecteur des Lettres et des Beaux-Arts. Seulement, des rêves ambitieux de la part d'autres monarques l'arrachent à cette œuvre paisible. Alors Nelis donne le récit des guerres dans lesquelles la couronne autrichienne a été mêlée, mais qui, grâce à l'aide de ses alliés, ont fini sans trop de pertes pour la maison de Habsbourg.

*Les armes déposées,
l'Empereur peut
se sacrifier entiè-
rement au salut
de son peuple.*

La paix permettait désormais à l'Empereur de se sacrifier à sa maison et à son peuple. Il se montre dans cette tâche le vrai Souverain éclairé qui ne se sert de son pouvoir absolu que pour le bonheur de ses sujets.

Pour les sciences et les arts, c'est un véritable Mécène. Il se voue à l'éducation de son peuple, travaille à l'amélioration de la justice, et assure le bien-être économique de ses sujets en exploitant partout où c'est possible, les richesses de l'Empire.

*Les sentiments de
ceux que sa mort
plonge en deuil.*

Quelle immense tristesse pour un pays de perdre un si bon Prince. Cette mort ne fait qu'augmenter le nombre d'illustres défunts de la maison de Habsbourg. Elle est la plus cruelle qui frappe Marie-Thérèse en lui arrachant un cher époux, qui faisait sa consolation dans ses peines, qui fut son conseiller dans ses doutes, et qui est maintenant l'objet de ses plus tendres regrets.

Si cruellement qu'elle soit frappée, sa grande vertu de chrétienne et de femme nous assure cependant d'avance qu'elle acceptera cette irréparable perte avec une résignation chrétienne, qui ne tardera pas à lui rendre l'empire de son âme en y ramenant le calme et la tranquillité.

*Conclusion. Cette
mort donne à
tous une grande
leçon.*

Cette mort, si imprévue qu'elle soit, a pour tous quelque chose d'instructif. Une fois de plus, elle nous avertit du but auquel, qui que nous soyons, nous devons aboutir. Cette vue nous apprend à ne pas mettre nos espoirs en la terre, mais à les placer si haut, que les coups de la mort ne puissent y atteindre.

PÉRORAISON.

Voilà ce que nous crient les cendres de cet Empereur, qui, dépouillé de tout, ne conserve plus rien que les fruits de sa piété et de sa vertu chrétienne. C'est cette pensée, qui fait notre consolation en ce jour et qui nous rassure sur le bonheur éternel d'un Prince, qui a toujours puisé à la source unique du vrai et du beau.

2° *Sur Marie-Thérèse, Reine d'Autriche* (23 décembre 1780, en présence de son Excellence le Ministre plénipotentiaire, le Prince de Starhemberg).

TEXTE.

Fortitudo et decor indumentum ejus et ridebit in die novissimo. Elle a été revêtue de force et de beauté, son dernier jour sera pour elle un jour d'allégresse (Prov. de Salomon, Ch. 31, v. 25).

EXORDE.

S'il pouvait y avoir quelque chose de permanent sur la terre, ce serait sans doute en faveur de la grandeur d'âme, du courage, de la bonté, de la justice, réunis pour faire le bien, qu'on pourrait souffrir quelque exception sur l'arrêt prononcé à l'origine du monde contre tous. Le ciel nous fournit de temps en temps d'illustres exemples de vertu. Mais ils disparaissent promptement : tout, ici-bas, ne fait que passer.

C'est l'apanage de l'homme juste de sourire à la mort, et de conserver au moment de l'effrayant passage de cette vie à l'existence d'une vie nouvelle ce gage de son bonheur futur, le repos et la joie de son âme, et l'inappréciable douceur de la plus ferme confiance.

Tel est, Messieurs, le grand spectacle qui nous rassemble ici. Marie-Thérèse n'est plus, le monde voit disparaître avec elle tout ce qui pourrait faire l'édification du genre humain. Elle a quitté sans regret un trône périssable, où elle laisse un fils des plus dignes d'elle. A la vue de ces couronnes immortelles qui

brillaient aux yeux de sa foi, modérons notre douleur, en faisant revivre devant notre esprit quelques-uns des grands exemples que notre Auguste Reine nous a donnés.

Corps du Discours

1° *Marie-Thérèse
est un exemple
unique d'un grand
héroïsme.*

L'héroïsme dont Marie-Thérèse a donné la preuve, surtout pendant les premières années de son règne, est unique dans l'histoire, tant dans l'antiquité, que dans l'histoire moderne.

Pour y arriver, elle a dû passer par l'école de la souffrance, où Dieu a voulu former son cœur. Au milieu des tribulations, Marie-Thérèse n'a jamais perdu sa confiance en Dieu. Après huit ans de guerre, qui n'ont servi qu'à faire éclater ses vertus, une paix universelle est accordée à l'Europe.

2° *Elle ne vit que
pour le bonheur
de son peuple.*

Elle s'appuie sur
l'aide de grands
hommes qu'elle
trouve autour
d'elle.

Alors, la Reine va se livrer, dans ses États, à tout le bien dont elle est capable. Exécuter des choses grandes et difficiles, n'être occupée que de faire le bien, voilà son aliment et sa vie.

Elle a le rare bonheur de trouver autour d'elle de grands esprits qui sont pour elle des amis. (L'orateur fait une allusion fort flatteuse à quelques assistants et désigne, notamment, le Prince de Starhemberg.) Grâce à leur aide, elle fait des merveilles dans le domaine de la justice et de l'enseignement.

3° *Le secret de sa
sagesse.*

Où a-t-elle pu puiser toute la sagesse et la force dont elle a fait preuve ? Marie-Thérèse fut une grande chrétienne, qui, vivant de sa foi, devint une véritable bienfaitrice de son peuple.

PÉRORAISON.

Maintenant, elle nous a quittés, mais sa mémoire et son souvenir nous restent. La mort la trouve préparée, elle a quitté ses dépouilles mortelles, comme on quitte un vêtement, dont on ne fait que changer. Mais, si elle nous a quittés, elle ne nous abandonne pas. Elle nous laisse son esprit, dans la personne de l'Héritier de son trône et de ses vertus. La mort de Marie-Thérèse, comme celle des justes et des héros, est son triomphe.

Celle qui sur la terre a montré aux hommes la plus belle image de la divinité, continuera du haut du trône immortel, où tout fait espérer que ses vertus l'ont élevée, de porter ses regards sur sa famille, et sur ses peuples et ainsi, elle sera encore le génie tutélaire de son Empire.

APPENDICE III

Extrait du « Myriobiblon »

- F. 164 3 fébr. — J'ai lu en bonne partie, et parcouru en entier le *Journal des savants*, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre et décembre 1771, et janvier 1772. Ce que j'en ai extrait se trouve ailleurs.
- 5 fébr. — *Evolvi coepta demonstratio Evangelica Huetii*. Paris, 1680, in-f°. Excepta et adnotata. Vid. alio. loco.
- F. 166 *Les Mercurus de France*. Janvier, février, 3 vol.
- Le *Journal encyclopédique*. Janvier, 1 vol., février, 2 vol.
- 3 fébr. — Commencé le *Chan-King* de M. DE GUIGNES, le *Zend Avesta* de M. ANQUETIL, 1 vol. in-4°. Voyez mes extraits ailleurs, à l'article Confusius et Zoroaster (achevé).
- 16 Fébr. — *Legi coepta Bibliotheca Photii en editne*. A. SCHOTTE, in-fol. achevé.
- 24 Fébr. — Commencé *la matière médicale* de M. GEOFFROY avec la suite, 14 vol. in-12°.
- F. 168 Au sujet de Pythagore et de ses maximes, on peut voir encore les *Réflexions sur les Allégories Philosophiques*, par M. FAMEY, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*.
- Notes et extraits d'après le chapitre XII (tome IV) de l'*Histoire Universelle*, traduite de l'anglais d'une Société de Gens de Lettres.
- Histoire des Scythes et des Gomerites.*

F. 169 *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des Missions étrangères* (les remarques que j'ai faites d'après les recueils 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, se trouvent ailleurs).

N. B. — *A la page 169, se trouve une série de remarques empruntées aux Recueils 11, 12, 13, 14 et 16.*

Recueil 15, page 99 et suiv. — Extraits d'un livre chinois, intitulé « le Parfait bonheur des Peuples ». Ces extraits sont du P. D'ENTRECOLLES, ils sont fort beaux.

Voyages de P. DELLA VALLE. 8 volumes en assez mauvais français (Rouen 1745).

F. 170 *L'essai de M. THOMAS (extraits) sur les femmes.*

F. 171 *L'Essai sur les Mœurs de VOLTAIRE. — De l'édition de 1769, in-4°. Tome I, qui est le tome 8° de la collection de ses œuvres, page 2, discours préliminaire.*

M. de Voltaire ne peut pas croire que les *glossopètres* puissent être des langues de chien marin. Je ne le crois pas plus que lui, mais qui est-ce qui l'a cru ? Ces chiens marins, à qui on attribue de si petites langues, doivent être bien petits et de la taille de nos brochetons. Au reste, j'ai bien ouï dire quelques fois, que les *glossopètres* étaient des dents de chiens de mer ou de requins. Cela serait plus vraisemblable.

P. 3. — Des archipels semés au milieu des eaux. Ces eaux au milieu desquelles il semble que les îles sont semées, ne sont donc point un archipel ? Pour moi, en considérant la nature du mot « Archipel, Archipelagus », je l'avais toujours cru ainsi, et je n'aurais pas osé parler comme M. de Voltaire.

P. 5. — « Qu'il est à craindre que cette espèce (celle des Albinos) ne subsiste pas encore long temps ». Cette phrase est nouvelle pour moi, ce qui sûrement n'est pas à dire qu'elle n'est pas bonne. Je la marque simplement comme nouvelle pour moi. J'aurais dit : des vieilllements ne subsistent plus longtemps.

P. 8. — Sur les arts de la main.

P. 13. — En parlant de ceux qui ont fait des recherches sur l'origine de la mythologie, M. DE VOLTAIRE dit qu'il faut se contenter de savoir que « le gros du genre humain a été très longtemps encensé et embecillé (*cela n'est pas vrai*) ; et que, peut-être, les plus insensés de tous

ont été ceux qui ont voulu trouver un sens à ces fables absurdes et mettre de la raison dans la folie ». Ceci peut être vrai, dans un sens.

P. 22. — VOLTAIRE observe que dans la langue tudesque et dans les idiomes du Nord, les choses communes ou nécessaires sont toutes exprimées par une seule articulation. Il en donne quelques exemples. GOR. BECCANUS (1) a dit et prouvé cela longtemps avant lui, il a dit une infinité de belles et bonnes choses. C'est dommage que son génie trop systématique l'a porté trop loin et dans ses minucies.

Tome 12, p. 398. — Un ancêtre plus important de ce Prince. — Je croirois sans doute très mal, qu'on ne dise qu'ancêtre, au pluriel; et je n'aurais pas osé placer là le mot « important ».

P. 79. — Les Grecs avaient tant d'esprit qu'ils en abusèrent.

P. 86. — VOLTAIRE dit : « que le mot idolâtre n'a point existé avant le second siècle de notre ère, et puis il raisonne là-dessus et diminue infiniment le nombre des idolâtres. Je ne crois pas absolument que tout ce qu'il dit là, soit mauvais.

P. 79. — On faisait comme ce patricien, à qui on produisait une fausse obligation; il ne s'amusa point à plaider, il produisoit sur le champ une fausse quittance.

P. 165. — Les détails de tant de petits intérêts qui ne subsistent plus aujourd'hui.

P. 279. — Les suffrages de tout un peuple sont le premier des droits.

P. 340. — Ceux qui sont assez puissants pour nous secourir, le sont assez pour nous nuire.

F. 172 17° *Recueil des Lettres Edifiantes et curieuses.*

P. 289 et p. 296, p. 374.

(1) Coropius Beccanus ou Van Gorp, médecin belge, né en 1518, mort à Maestricht en 1572. Après de grands voyages à travers l'Europe, il s'installa à Anvers, où il exerçait son art et cultivait les belles-lettres. Homme d'une vaste érudition, il se distinguait pour la faveur dont il lançait un certain nombre de thèses fort bizarres; entre autres, celle où il prétendait montrer l'identité du langage d'Adam avec l'idiome teutonique (flamand). Ses principales œuvres ont été éditées à Anvers, en 1570, sous le titre de *Opera Joannis Goropii Becani*.

Recueil XXI, XXII, 24, 26.

J'ai lu aussi les recueils 27 et 29 où finit l'ouvrage.

« Et rendre son repos à la triste grandeur. »

Dans la place même où Jules César déboucha son armée et traversa avec elle le Rubicon, il y a une table de marbre blanc, scellée par un mur à demi-ruiné avec ces mots : « parvum monumentum magna res », mots qui peuvent convenir à plus d'un sujet.

F. 173 Extraits et notes tirés d'un recueil des chartes et autres
184 pièces. Mss. en 12 volumes in-fol. reposant au secrétariat
de l'église de Tournay.

F. 188 *Nouveaux Mémoires des Missions du Levant*, 10 vo-
lumes.

1^{er} volume, p. 1 et sqq. Les Tartares de la Crimée et
autres, p. 111-114.

Tome 2. — P. 66.

Tome 3. — P. 106. — Le roi d'Arménie persuade, dans
le XIII^e siècle, au roi des Tartares de se faire chrétien.

P. 339, p. 350. — Les Turquemanes, bonnes gens, et
paisibles. Sur les Indiens, tome 6, p. 198. Naturel doux et
humain des (*yourbergs*). Ancêtres faisaient profession de
la foi catholique.

F. 190 *Année 1701-1702, Mémoires de Trévoux*.

1707, oct., p. 1760.

Ecrit italien contre la philosophie de Descartes. L'au-
teur veut faire voir que les sentiments cartésiens sont
dangereux par rapport à la foy. Il expose d'abord com-
ment ils ont été censurés à Rome par le Saint-Siège, et
en France, soit par les arrêts de S. M., soit par les décrets
de la Sorbonne et des Universités de Caen, d'Angers, etc.
Il ajoute que le fragment d'une lettre du Cardinal inter-
noncé en Flandre, écrite à Rome de Louvain, le 10 mai
1662, qui dit, que les erreurs de Descartes viennent d'une
grossière ignorance, et qu'elles conduisent à l'athéisme.

P. 1764. — On fait valoir que les Universités hérétiques
se sont accordées avec les catholiques pour condamner la
philosophie de Descartes, comme Leide, Groningue, Duis-
bourg.

M. TEMPLE dit de Descartes qu'il parut avec un nouveau système de philosophie, comme Nostradamus avec ses prophéties, seulement, pour s'amuser, sans que l'un ni l'autre crût ce qu'il disait.

F. 191 P. 1774. — Le P. MOURGUES établit que les nombres de Pythagore et les idées de Platon sont des choses sensées, solides, raisonnables, sublimes, etc.

Avril, p. 600. — Le P. BALTUS parle contre Pythagore dans son *Apologie des Pères* accusés de Platonisme. Quel mal en dit-il ?

F. 193 Année 1712.

Février, p. 223. — Il y a 12 volumes des *Essais de littérature*, depuis le mois de juillet 1702, jusqu'en 1704. Il n'y est parlé que de livres anciens, rares et peu connus.

Année 1713.

P. 921. — M. Berkley. Malbranchiste de bonne foi.

F. 194 Octobre, p. 1743. — Plantin ne gagna de son travail (l'édition des *Biblia regia*) que de la gloire et mourut accablé de dettes, et persécuté par ses créanciers.

F. 195 Année 1714.

P. 1015. — Quelques *Mandements de carême* de M. FÉNELON.

Année 1718.

Mai, p. 408. — Le Baron de Hulten, doyen de la cathédrale de Wurtzburg, trouva sous le toit de cette église, une ancienne bibliothèque... (« que ne trouverait-on peut-être pas, si l'on cherchait bien, dans l'église de Tour-nay, ville qui a été exposée à tous revers et à tant de « sièges »). N.

F. 198 Année 1717.

P. 548. — *Les poésies* de l'ABBÉ TESTA sont chrétiennes et élégantes.

P. 801. — Le *Télémaque* traduit en italien, en espagnol, en anglais, en flamand, en allemand, en arabe, dès l'an 1717. L'a-t-il été en latin ? C'est ce qu'il falloit.

Année 1719.

Janvier, p. 48. *Métaphysique*, de SPINOSA.

F. 199

Année 1722.

May, p. 845. — *Système du mouvement*, par M. DE GACHES, Paris, 1721, in-8°, p. 122. — Cet ouvrage est rempli d'une métaphysique hardie, lumineuse et nouvelle et très poliment écrite. Idées conformes aux miennes (celles de *l'Aveugle de la montagne*). Il faudra le lire, ou du moins l'analyse qu'en font les journalistes, lorsqu'il s'agira de donner mes idées, si tant est que je les donne jamais.

F. 200

Année 1723.

P. 2254. — M. DE NEUKIRK a mis en vers allemands le *Télémaque*.

Année 1725.

Avril, p. 631. — *Observations* de M. l'Abbé DE SAINT-PIERRE sur l'ouvrage de l'Abbé HOUTEVILLE; à consulter quand je travaillerai mon ouvrage, « *Christiana religionæ ad philosophos* ».

L'auteur croit, avec M. PASCAL, qu'il faut beaucoup mieux s'attacher à faire sentir aux hommes la beauté et la majesté de la Religion, qu'à leur en démontrer sèchement la vérité. Il veut avoir un style de sentiment (2).

Année 1732.

Février, p. 285. — Bon mot de Racine au sujet de M. Tourreil. Oh ! le bourreau ! je gage qu'il va donner de l'esprit à Démosthène.

Année 1734. — Le P. HANDONIN croioit... que le nom de Brunehaud n'avait jamais été celui d'une reine, mais d'une chaussée faite par quelque grand seigneur.

P. 443. — Ridicule exclamation du journaliste au sujet de la Langue flamande qu'il ignorait (3).

(2) Allusion au livre *Vérité de la religion chrétienne prouvée par les faits*. L'ouvrage fut vivement critiqué à son apparition; il fut retouché par son auteur, qui en donna, en 1740, une seconde édition, de beaucoup supérieure à la première.

(3) « ... Mais la seconde question souffre plus de difficultés; et nos auteurs, persuadés qu'on ne peut rien dire sur cela de certain se bornent à montrer la vanité des prétentions de ceux qui soutiennent que leur langue est cette langue primitive que tous les hommes depuis Adam parlaient avant la confusion de Babel. Outre les langues communément Orientales, divers sçavants (sic) ont pris parti pour la langue des Arméniens des Celtes, des Coptes, des Grecs, du Flamand même (qui le croi-

P. 526. — Fin du monde, en 2401.

Année 1734.

Avril, p. 648. LA NOUVELLE MER DES HISTORIENS, 4 vol. in-12°.

P. 658, livre singulier.

Année 1735.

P. 567, système de Spinosà.

Juillet, p. 1177, essais sur les honneurs accordés aux savants, par TITON DU LILLET.

Décembre, p. 2653. — Par exemple, le système de Descartes a été dans sa primeur, pendant vingt, trente et quarante ans, rejeté, critiqué, moqué, et bafoué, sifflé (et il est de nouveau aujourd'hui).

Année 1737.

Février, p. 208. — Optimisme, Monades, etc., de LEIBNITZ, bien discutés. L'univers tout d'une pièce. Suivant Leibnitz.

Août, p. 2139. — Heureux celui que chaque pays pourrait regarder comme son élève et qu'aucune nation ne rougiroit d'adopter.

Année 1738.

Janvier, p. 146. — *Mémoires pour l'histoire nat. du Languedoc*, par M. ASTRUC, in-4°. Ouvrage bien traité.

Juillet, p. 1684. — *Dieu et l'Espace*, chez NEWTON.

P. 1687. — Nous apprenons à voir comme nous apprenons à parler et à lire.

Année 1739.

Janvier, p. 44. — Les Grecs dans les plus beaux jours

rait). Jusque là qu'un écrivain Frison, *Goropius Becanus in origin, Ant-verpiæ* a prétendu faire dériver l'hébreu du flamand ou du *teutonique*.

« Pour ce qui regarde les prétentions des Chinois, elles sont appuyées non seulement sur la grande antiquité de cette nation, sur la connaissance qu'ils ont eue des arts et des sciences depuis plusieurs siècles et sur ce qu'ils n'ont été que peu ou point mêlés avec d'autres peuples; mais aussi sur la nature et la singularité de leur langue même, qui ne consiste qu'en peu de mots, presque tous monosyllabes, qui est très simple de ses constructions n'ayant aucune variété de déclinaisons ou de conjugaisons, et qui est si modeste qu'on assure qu'elle n'a point de termes pour exprimer ce que l'honnêteté défend de nommer. Toutes marques qui semblent désigner le premier langage du genre humain, pour ne rien dire de la présomption rapportée ci-dessus, sçavoir que Noé a été le fondateur de la nation chinoise... »

d'Athènes, suivant la remarque de M. ROLLIN, ont avoué que les Barbares les surpassaient en éloquence.

Choisir, tout n'est pas précieux. Beau mot, si simple, que M. DE LA MOTTE applique à l'imitation d'Homère, et qu'on peut appliquer encore mieux.

P. 1064. — *Epitome de la bibliotheca oriental y occidental, nautica y geographica* de D. ANTONIO DI LEON PINELLO, etc... Madrid, 3 vol. in-fol., 1737. Perses, Tartares, Ethiopes, tout y a sa place, et bien.

F. 209 Année 1740.

Janvier, p. 277. — *Histoire de la Poésie française*, de l'Abbé MASSIEU, Paris, 1739.

P. 444. — *Poésies* de Jean FROISSART, vues par Pasquier dans la bibliothèque de Fontainebleau.

P. 457. — Rob. GAJUN, natif de Douai, composa un poème qu'il intitula « *Le passetems de l'oisiveté* ».

Juin, p. 1026. — Ce qui regarde les chaussées de Brune-haut, bien traité par Bergier.

F. 210 Année 1742.

Juillet. — M. ST-AUBIN (*Cantiques de la nation et de la monarchie française*) dit qu'un ancien manuscrit de la bibliothèque du Palais-Bourbon nous apprend que Jaramond fut enterré sur une petite montagne située auprès de Rheims, du côté de Laon; sur quoi Chiflet conjecture que ce prince était maître de la seconde Belgique.

Année 1743. — Dans tout le Haut-Languedoc, on n'appelle le bas que le Pays-Bas.

F. 211 P. 681. — Notre siècle surtout imagine volontiers mille nouveaux moyens au détriment des anciens, qui pourroient souvent réussir; s'ils étaient suivis avec plus de confiance et d'un peu plus près.

P. 1056. — Plusieurs exemples de longue vie parmi les gens de lettres.

F. 212 Octobre, p. 2590. — Le Génie français, disoit le P. Castet, bâtit en hauteur, et l'anglais en profondeur.

P. 785. — St Charles Boromée regarda comme une partie de sa solitude pastorale, le soin de recueillir des antiquités de l'Eglise de Milan, et de composer l'histoire

de la vie et du Gouvernement de ses prédécesseurs, pour les exposer à la vénération de son clergé et de son peuple.

F. 213

Année 1746.

P. 698. — Berkley n'a peut-être point d'autre système sur le feu que celui de Boerhave; mais il l'a chargé de parures antiques.

P. 1281. — Si la religion est plus vivement attaquée dans un siècle éclairé, c'est aussi le tems où elle est mieux défendue.

F. 214

Année 1747.

P. 361. — Belle lettre sur l'étude et la décadence de la Langue grecque.

Avril, p. 659. — Erreurs de Descartes et de Spinoza.

Année 1748.

Avril, p. 639. — Un savant de profession n'est pas obligé de savoir tout, mais d'être à portée d'étudier et de savoir tout.

P. 648-649. — *Combien le Thibet est intéressant.*

F. 215

P. 1511. — *Eloges de l'Impératrice Reine* dans une ode latine de M. THOMAS.

P. 2115. — On peut voir dans les *Œuvres* de CALVIN (tome VIII, p. 374, éd. de 1667), quels étoient les dogmes de certains déistes et quiétistes, et les ravages qu'ils ont fait en Flandre dans le xvi^e siècle.

P. 2118. — Voyez, dans un roman de Mme LE PRINCE, tout plein d'idées, source où a puisé, en la gâtant, J.-J. Rousseau, qui passe pour si original (V. Alibi, d'autres remarques à ce sujet).

F. 216

Année 1749.

Avril 1105. — On a parodié avec beaucoup d'intensité l'*Ode* de ROUSSEAU sur les *misères de l'homme*. Voici le commencement de cette parodie :

Qu'un livre est bien durant sa vie,
Un parfait miroir de douleurs,
En naissant sous la presse, il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.
Paraît-il, combien de censeurs ?
Un pédant, porteur de tristesse,
Des goûts de toutes les couleurs,
Des jugements de toute espèce, etc...

P. 469. — Dire des riens en style réthorique.

P. 1851. — Leibnitz n'ayant traité les différentes parties de son système qu'à diverses reprises, il a été contraint de traiter son langage à mesure qu'il a développé ses idées, craignant aussi de choquer trop ouvertement les opinions reçues, il s'est enveloppé avec dessein.

F. 217 Année 1750. — Berkley soutient non seulement que la matière n'existe pas, mais qu'elle est même impossible.

F. 218 *Le Thibet*, tome VII, de *l'Histoire des Voyages*. Voyez aussi dans la collection de Therenot les *lettres* du P. GRUER, qui a parcouru le pays. Le P. KICKER les a aussi données dans sa *Chine Illustrée*. Voir le 1^{er} tome du P. DU HALDE et *l'alphabetum thibetanum*. Rome.

Année 1751.

P. 572. — Quelques endroits de la lettre (de M. DIDEROT) roulent sur la figure que les *Mémoires de Trévoux* font dans le monde. M. DIDEROT (disent les estimables journalistes) peut en être mieux instruit que nous-mêmes qui ne pensons pas à cela, mais seulement à travailler sans bruit, sans affection, sans espérance; et nous devons dire aussi, sans blesser ni les mœurs, ni la Religion, ce qui est notre capital et notre objet essentiel.

F. 219 P. 880. — Le goût de ces monuments (les Obélisques) est tout Egyptien d'origine.

Avril, D. 1398. — ST-EVREMONT dit (*Observations sur le goût et le discernement des François*) qu'il n'y a point de Pays où la raison soit plus rare qu'en France.

P. 1399. — Il est vrai qu'il ajoute que, quand la raison se trouve en France, il n'y en a pas de plus pure dans l'Univers.

P. 1402. — Examinez (ce que c'est) ces censures littéraires de Nancy qu'on compare avec les censeurs Romains.

F. 220 P. 1526. — Tout périra dans les Lettres, si le goût des anciens se perd; surtout, si la lecture de Cicéron est abandonnée.

F. 221 P. 2359. — Cependant la langue latine était née en France. Nous sommes sûrs qu'une *Histoire latine* écrite

du style de M. DE THOU DE SHADA, de MARIANA ou de MASSÉE y serait reçue tant aux mœurs, etc...

Année 1752.

Janvier, p. 9. — On ne devient pas un homme de lettres, sans avoir fait de bonnes études dès l'enfance, et sans s'être nourri de la lecture des bons auteurs.

F. 222 Avril.

P. 707. — *Les Mémoires Historiques*, critiques et littéraires, par feu M. BRUYS, 2 vol. in-12°, 1752, Paris.

F. 223

La ville de Strasbourg, qui jouit du droit de faire tirer, laver, et mettre en œuvre les paillettes d'or du Rhin, dans l'étendue de 4 mille gras, c'est-à-dire près de deux lieues, n'acquiert pas plus de cinq onces d'or par an, et les Seigneurs de Plobsheim, à trois lieues de Strasbourg, n'affirment leur droit que quatre florains de rente annuelle, quoiqu'ils en jouissent dans l'espace d'une lieue.

F. 224

P. 2665. *L'ombre du grand Colbert, le Louvre et la ville de Paris*. Dialogue. Nouvelle éd. Paris, Munier, 1752, p. 367, in-12°.

Octobre, p. 2666. L'auteur est un si bon citoyen, disent les Journalistes (de Trévoux) que son livre devrait être lu chaque année et réimprimé chaque lustre.

Année 1753.

Avril, n. 966. — Il y a cette différence entre les volumes de l'Académie Royale des Sciences de Paris et ceux de l'Académie des Inscriptions quant à l'insertion des Mémoires.

P. 1217. — M. DE SCHOEPFLIN nous apprend qu'au vi^e siècle, Strasbourg, capitale de l'Alsace, n'était qu'un bourg dont l'enceinte était fort petite. Mais Paris, dont Clovis fit la capitale de son empire, dès l'an 508, était renfermé dans une île de la Seine, qui n'avait qu'environ..... arpens de terre (Tournay était bien aussi grand).
N.

F. 225

Octobre, p. 2661. — Que nous n'ayons point désiré la guerre de l'Encyclopédie que nous ne voulions rien faire pour la perpétuité et qu'il nous est plus agréable de

nous asseoir dans le temple de la paix pour contempler de là le succès de ce grand ouvrage.

P. Eod. sur quoi nous observons qu'il n'y a pas de tarif réglé pour les annonces des livres.

P. 2953. — *Dissertation sur l'Etat du commerce en France sous les rois de la première et de la deuxième Roy.....* Amiens, Godart, 1753.

F. 226 Année 1754.

P. 161 — Le système des molécules organiques vivantes, indestructibles, proposé avec tant de force et de génie par M. DE BUFON est le système de la *métempsycose* appropriée à la matière.

P. 876. — Les Mœurs sont l'essentiel de l'histoire parce que c'en est la partie philosophique.

F. 227 Juillet, p. 1733. — *Histoire de la ville et du diocèse de Paris*, par M. LE BLUF.
Année 1756.

F. 228 Avril, p. 897. — *Plan d'un cabinet d'Histoire naturelle* tracé par M. LANCEAU dans ses *Amoenitales academicae*.
P. 898. — Méthode de dresser les herbiers.

F. 229 Année 1760.
Janvier. — *Dissertation sur différents sujets de l'histoire de la France* (par M. BULLET), vol. in-8°, p. 226, à Besançon.

P. 93. — Voyez dans cet auteur l'origine des pierres levées dont tant de restes se voient encore dans toutes les parties de l'Europe et par quoi l'auteur ne laisse rien à désirer.

F. 230 Juillet, p. 2153. — Michel Ange voit le beau où il est, dans l'ordre et l'accord des parties entre elles et dans l'unité de l'ensemble. Il m'est venu dans l'esprit qu'on pourroit établir une règle universelle et une forme touchant les proportions que doit avoir une chose quelconque qui doit plaire, telle qu'on en a établi, par exemple, pour les colonnes. La mesure de notre nature doit fournir ces proportions. C'est d'après semblables règles qu'on définiroit qu'une chambre quelconque, pour avoir ses

justes proportions, doit avoir une telle hauteur, une telle largeur, proportionnellement à sa longueur : qu'une façade ou frontispice doit être d'une telle hauteur, si sa longueur est telle, et ainsi du reste.

Je ne sais si ces règles ont été données. Je voudrais les étendre aux portes, fenêtres, tables, enfin à tout ce qui se voit et dont notre œil est juge.

Année 1761.

Janvier, p. 741. — Les lettres ont été appelées par nos ancêtres *amoeniores bonae, humanae*. Comment doit-on les nommer aujourd'hui ?

Avril, p. 776. — Le livre seroit peut-être moins piquant mais il auroit l'avantage de procurer à l'esprit des lecteurs ce repos honnête que l'image de la probité fait naître et entretient.

P. 1219. — Le bonheur qu'à eu Rome de trouver des historiens aussi fiers qu'elle, et de nous subjuguier tous, dès l'enfance par le plan même de notre éducation.

P. 1222. — L'impossibilité de traiter avec certitude des villes de la Belgique ultérieure, avant les conquêtes de Jules César.

F. 231

P. 2424. — La plupart des histoires anciennes et modernes, sont comme l'*Iliade* d'HOMÈRE où l'on se bat toujours.

P. 2427. — En recherchant la vie des ancêtres on use la sienne; on fait dans la construction d'un édifice littéraire, ce que La Bruyère dit de ceux qui bâtissent sur l'arrière. Raison ? On meurt quand on est aux peintres et aux vitriers.

Année 1762.

Avril, p. 1182. — Au temps des élections, les Prélats d'alors élevaient ces belles basiliques que nous admirons, et qui sont un des principaux ornemens du Royaume. Dans l'étendue des deux siècles, xvi^e et xvii^e, la France s'est remplie de ces grandes églises gothiques dont l'ensemble est plein de majesté, de grandeur, de solidité; et tout cela est le fruit des épargnes de nos Evêques, la plupart pauvres; l'ouvrage de quelques constructeurs qui n'étaient que des maçons. Aujourd'hui, avec les trésors des Souverains et les lumières de nos Académies, on n'oseroit presque entreprendre de pareilles constructions.

Juillet, p. 1733. — *Considérations sur les moyens de ré-*

tablier en France les bonnes espèces de bêtes à laine, Paris, chez Guillin, libraire, 1762, in-12°, p. 200.

P. 1790. — Descartes a fait une nouvelle édition, dit un Académicien, de l'esprit humain, mais le livre était fait avant lui.

F. 232 *Voyages en Dalmatie*, par l'Abbé FORTIS, 2 volumes in-8°. Berne, 1718, avec figures.

Voyages de C. LE BRUN, avec figures, 2 volumes in-fol. Amsterdam, Wetstein, 1718.

F. 235 Lectus et JOAN JAC. CHIFLETH liber : *Alsatia jure proprietatis et Protectionis Philippo IV. Regi Catholico vindicta*, a JOANNE JACOBES CHIFLETIS Equite et Regis Archiatrorum Comite. Antp. Balthas Moretus, 1630, in-fol.

P. 83. — Son épître dédicatoire à Philippe IV. La table, etc...

F. 236 HEUSSENIUS in *Hist. Episcopatus Leodiensis*, frustum vitæ Vigli a viglio Scriptæ dedit habuit eam certe ex collegio Lovaniensi, cum hinc caetera quoque habuerit, ut constat et cod. mess. O. ibus VIGLI; in collegio reliquis, quibus in lumine inscribitur Liber reddendus ab. Ampl. D. v. HEUSSEN coll. Viglii.

Il s'agit donc de faire des recherches de ce côté là, tant pour le Mss. de la vie de Viglius, que pour des lettres ad Ludov. Schovanum et ad Card Gravellanium.

De Moribus et ingenio Viglii Zuichemi frisii, libri tres.

Liber I. *Viglius Juris consultes* ed.

Liber II. *Viglius, homme d'Etat politique*.

Liber III. *Viglius*,.....

F. 237 J'aime bien ce trait de l'aumônier de Ximines, qui, n'osant demander à son maître un bénéfice qui était fort à sa bienséance, alloit le supplier seulement, de lui dire, comment il falloir faire pour l'obtenir.

F. 238 La liberté des peuples de la Belgique apparut toujours grandie. Le pouvoir des Souverains un peu restreint, est-ce une suite de la constitution de cet Etat ? Ont-ils eu de tout temps et d'origine ces privilèges si vantés ? Pour moi, je trouve que nos Princes nous les ont donnés; il faut

donc voir en quel temps, à quel sujet, à quelles conditions, pour raisonner sur cette matière.

Tels furent les scythes, dont on nous a laissé de si magnifiques éloges; tels les Germains dont une plume, lasse de tracer les crimes d'un peuple, instruit, opulent et voluptueux, se soulageoit à peindre la simplicité, l'innocence et les vertus. Telle avait été Rome même dans les temps de sa pauvreté, etc... (ROUSSEAU, *Rétablissement des sciences*, page 21).

« On ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage paré des seules mains de la Nature, vers laquelle on tourne incessamment les yeux, et dont on se sent éloigné à regret (ROUSSEAU, *ib.*, p. 45).

Heureux les peuples dont les Rois ont fait peu de bruit dans l'Histoire. Si jamais les hommes deviennent sages, leur histoire n'amusera guère (ROUSSEAU, *ib.*, p. 149).

F. 239

On ne peut pas ne pas aimer l'ordre. L'ordre est le résultat des rapports établis, celui qui garde ces rapports, observe l'ordre on l'appelle juste. Voilà donc trois mots exactement synonymes, observer l'ordre, garder les rapports établis, être juste. Celui donc qui prétendait que rien n'est essentiellement injuste, devrait prétendre conséquemment qu'il n'est point certains rapports nécessairement établis, dès qu'il y a être d'intelligent; et peut-on prétendre qu'il n'en est point ?

La question sur laquelle la société de Harlem attend des dissertations le premier mars 1756, est : *Comment doit-on gouverner l'esprit et le cœur d'un enfant pour le faire parvenir un jour à l'état d'homme heureux et utile?*

Voir : Touchant les missions des pays voisins du Paraguay, et l'admirable police qui y est établie. Le 8° *Recueil des Lettres édifiantes et curieuses*, p. 12 et sqq. Item recueil i. l. p... Partout où les Européens se sont établis, François Xavier trouvait de grands obstacles à la propagation de la foi. V. lettres de ce saint, lib. I, ep. 7.

F 240 *Quiesce, Conseils d'un philosophe à l'Empereur Marc-Aurèle.* Ce que j'ai appris de mon Gouverneur : ne point me charger de trop d'affaires. Voir le livre des réflexions de ce prince, et le *Journal des Savans* (Janvier 1769, p. 32).

Ce même Empereur remerciait les dieux, de ce que, parmi d'autres bienfaits, ils avaient permis que je n'aie pas perdu mon temps à toutes sortes d'auteurs.

« Corneille avait 30 ans, quand il donne la Médée. C'est « l'âge de la force de l'esprit » (VOLTAIRE).

Se promener dans les rues de Paris avec la robe de Platon (VOLT.).

« Les lettres humaines, comme le dit quelquefois « M. DE VOLTAIRE, sont devenues fort inhumaines. »

« Se conduire comme ce philosophe, qui pour toute réponse à un sophiste qui nioit le mouvement, se contenoit de marcher en sa présence. » (VOLTAIRE).

Si ceux qui se distinguent un peu n'étaient soutenus par quelque récompense honorable et par l'attrait le plus flatteur de la considération, tous les Beaux-Arts pourraient bien déplaire un jour au milieu des abris élevés pour eux. (VOLTAIRE, *Lettre I^e à M. Falkener*, à la tête de *Zaïre*.)

F. 241 *Cette page nous révèle la méthode de Nelis, qui, en marge de ses lectures, note ce qu'il trouve de saillant chez ses auteurs littéraires et philosophes, pour en enrichir sa pensée.*

An praemio sub dominis, poenas, sine arbitre es (Tacite). Quae casus obtulerat, in sapientiam vetenda ratus (Tacite).

Adien, Monsieur, vale et nagare, c.-à-d. : Vale et bibe.

Adieu, Monsieur,... aimez-moi toujours, et ne faites point de réponse si vous ne voulez.

Transporté d'une reconnaissance Glorissamme.

Le mérite a fait toujours les plus ardeurs désirs; la remplir feroit tout mon bonheur.

On trouve plus aisément vingt amans qu'un ami.

Bissula, jeune germaine, dont Acigone a chanté les grâces : « Vous aurez des adorateurs partout, où il y aura des hommes avec du goût », etc., etc.

L'Ecoissaise, de VOLTAIRE.

Quiesce (titre d'un petit ouvrage philosophique à faire).

- F. 242 Malines, lieu du mal, mallus d'assemblée de siège royal, presidial et ducature.
Dissertation sur le monument dans les campagnes de Tournaisis, la pierre de Brunchaut.
Le pont d'amour, le castrum Cesaris, la maison de Q. Cicéron.
- F. 243 Le sujet du prix de poésie de l'Académie françoise pour 1770, sera « *Les inconvéniens du luxe* ».
Sigismond, tragédie avec notes.
Voyage de la princesse babylonienne, l'enquête du faste et l'apparence des plaisirs.
Le sujet du prix d'éloquence, pour l'année 1771, sera : *l'Eloge de François de Salignac de la Motte Fénelon, archevêque de Cambrai*.
- F. 244 Le VII^e siècle était le siècle de grands saints personnages aux Pays-Bas. C'est alors que fleurissent St Amand, St Aubert, St Eloy, St Lambert, etc... C'est aussi le siècle des fondations et de grands nombres de maisons religieuses.
- F. 245 Changer ces Prieurés de nouveau en maladreries et hopitaux, on ne ferait que les ramener à leur première institution. Engager le chapitre de Tournay de faire un pareil hôtel, d'abord pour sa cathédrale, ensuite pour les églises de sa juridiction.
Henry L'Oiseleur était un grand Prince, voir VOLTAIRE, tome 8, p. 360. Il fait un portrait magnifique de cet Empereur.
Rien n'est plus beau que l'exorde des lois de Zaleucous, VOLTAIRE nous la donne en français, mais le donne-t-il fidèlement, v. T. 8, p. 80, in-4°.
Quels sont ces *écrits d'un Brame* que VOLTAIRE dit qui furent traduits par Pachymère dans le XIII^e siècle ? VOLTAIRE en donne le commencement, t. 8, p. 143.
VOLTAIRE, en combattant la donation de Pépin en faveur du Saint-Siège, fait un réflexe remarquable et qu'on peut avoir occasion d'appliquer à plus d'un cas.
« Le Saint-Siège, d'ailleurs, dit-il (p. 267 du t. 8, éd. in-4°), n'a pas besoin de ces titres équivoques, le temps lui a donné des droits aussi réels sur ses états que les autres souverains de l'Europe les ont eu sur les leurs. »

F. 246 *Acta Sanctorum Bollandii, etc...*

Ann. Meyeri ad. ann. 661.

Tomus II Aprilis.

Tomus 55 Aprilis.

Brabantes, tunc (medio ævo) hodierniae Hannoniae et Flandriae partem, continebant, et eorum limites fluvius Rupellae Senna, Haina et Scaldi, fere concludebantur (les mêmes bollandistes, p. 575). N. B. pons scaldis propontii, inde derivo brabantii, nota conversione P. in B. proponsters, Brabonders, Brabanders, etc...

Philippus abbas, en parlant de l'Abbaye de St-Amand : « locus est inquit, intra Sennapioreum positus fines, Propantius Nervii, finitium ».

F. 248 *De jure Principum Hassiae in Brabantiam, multa vide disputata à LEIBNITIO* (Tome 4, parte tertio, page 257 et sqq.).

F. 252 De façon que le berceau des Brabançons est le pays que j'ai dit; les propontii apparaissent l'apanage du comte Lambert, qui appartient aujourd'hui au Hainaut, etc...

De ceci, former une dissertation sur l'ancien Brabant, et l'origine étymologique de ce nom pour l'académie.

Vid. : MEYER ad. ann. M. L. XXII, page 28, recto.

MEYERUS et Ann. 1077, page 28 verso, extremae.

V. page 46, une réflexion intéressante et qui prouve absolument mon système.

V. page 75 c. recto, 1^{re} édition.

P. 98, verso (ad. ann. 1303), MEYERUS, ad. ann. 1302, p. 93, verso.

F. 256 Pour mes origines (projet d'une dissertation sur l'ancien Brabant) il faut relire le chapitre 81 (t. 9, des œuvres de VOLTAIRE, in-4°, p. 156) touchant les mœurs, usages, commerces, richesses, vers les XIII^e et XIV^e siècles.

Quand il s'agira (s'il s'en agit), de faire une préface historique aux lettres de Hopperus, il faut voir, mais non suivre VOLTAIRE (T. 10, p. 90 et ss., jusqu'à page 120, éd. in-4°).

ROBERSTON, *Histoire de Charles-Quint, etc...*

VOLTAIRE rappelle (T. 10, p. 511, éd. in-4°) les belles instructions que Louis XIV donna à son petit-fils Phi-

lippe V en partant pour l'Espagne. Il y est dit : « Ne quittez jamais vos affaires ». De petits esprits traiteront ces conseils de petitesse, ce sont ceux d'un grand roi et ils sont dignes de lui.

Tome 1^{er}. Voir p. 184, p. 233, p. 73, p. 281. Qu'est-ce que ce M. HOLWELL qui a habité 30 ans à Bénarès sur le Gange, pour enrichir notre Europe des connaissances sur des Brahmanes ? Qui ce M. SALE qui a été de même en Arabie, pour nous donner une traduction fidèle de l'*Alcoran* ?

Voir p. 315, 325.

Tome 6. — On cite la traduction de l'essai sur l'entendement humain (tome 4, p. 175), pour faire dire à LOCKE que, selon NEWTON, on pouvait expliquer la création en supposant que Dieu, par un acte de Sa Volonté et de Son Pouvoir, avait rendu l'espace impénétrable.

GOROP. BECANUS : Brabant et Brabanders, dérivation à brave Bander, et in testimonium adducet autorum Philippendos : quo saevior alter (de Brabanters) vix usquam est pop. bello, aut assuetior aurius.

De Vienne, le 4 ...bre 1779.

L'Impératrice a nommé conseiller actuel, avec pension, l'abbé Bénis, connu par l'élégance de ses poésies et l'aménité de son caractère, et qui a aussi l'expectative d'être employé dans les affaires politiques.

F. 259 LIVRES A VOIR, OU, DU MOINS, A CONSULTER.

C'est une espèce de catalogue, avec commentaires de la main de Nelis. Il commence à la page 259 et finit à la page 331. Cependant, les pages 272 jusqu'à 290 sont réservées à des collectania Ethnologica et Etymologica.

F. 272 COLLECTANIA ETHNOLOGICA.

Notes sur différents sujets ethnologiques. Au fur et à mesure que Nelis se procurait des renseignements sur certains sujets, ou qu'il reçut des lumières sur des lectures utiles à faire, il inscrivait ses renseignements dans son Myriobiblon.

F. 272 Zoroastre.

F. 274 Les Mages. Les Guèbres et les Perses.

F. 275 Les Brachmanes ou Bramines.

- F.276 Confucius et les Chinois.
- F.277 Les Druides.
- F.279 Hermès et les Egyptiens.
- F.280 Orphée et les Grecs.
- F.281 Pythagore et les philosophes.
- F.282 Zamolxis Anarchis, les Scythes.
- F.283 Les Mystères.
- F.284 Opinions des anciens sur l'unité de Dieu.
- F.285 Les Tartares.
- De la page 286-288, suivent une série de COLLECTANIA ETYMOLOGIA.
- F.286 Calant. Kerel.
Virey — vroë — wraue,
Etc., etc...
- F.288 *Quiesce, Conseil d'un philosophe à Marc-Aurèle.*
Marc-Aurèle était né avec une sensibilité et une activité de caractère des plus grandes, avec une âme de feu, beaucoup et heureux présents du ciel, lorsque la raison y est ajoutée par un présage, comme elle le fut pour notre Empereur. Il en fut principalement redevable aux sages instructions du philosophe. Il avait été choisi pour instruire la jeunesse de Mauretanie.
Philosophe comme il le fut, il méditait sans cesse sur les mobiles et les effets des actions des hommes et qu'une longue expérience avait instruits. Il était persuadé qu'on gâtait plus d'affaires en agissant à contre-temps, qu'en agissant pas du tout; de là, combien de peines, combien de travaux ne pourrait-on pas l'épargner, sans que les choses allassent plus mal.
- F.306 Suite de la page 259.
Tornacensia, notata ex *Epistolis* STEPHANI TORNACENSIS, éd. paris., 1697.
- F.324 *Les deux voyages littéraires de DEUX BÉNÉDICTINS DE ST-MAUR*, in-4°, 1^{er} voyage, 2^e voyage. Paris, 1787.

- F. 326 Extrait de l'*Histoire naturelle* de M. DE BUFFON, Paris,
1769-1770, 13 vol. in-12°.
Tome 1^{er}. — Lama et le Paco.
Les Lamas, p. 54.
Les Pacos ou Vigognes, p. 63, 64, 65, 66, 67, 68.
- F. 331 *Histoire philosophique et politique des Etablissements
européens dans les Indes*, tome 3.
Le Paco, p. 154, 155, 157, 158, p. 312, p. 156, p. 179.
- F. 332 Ex ANSELMII BOETHI (DE BOOT), Brugensis. *Sennarum et
lapidem historia*. Ed. Adr. Folle, Lugd. Batav., 1636,
in-8°.
-

Vu, le 2 février 1942 :

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

J. VENDRYES.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

G. GIDEL.

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES D'ARCHIVES ET TRAVAUX.

BRUXELLES, ARCHIVES GÉNÉRALES DU ROYAUME.

Chancellerie des Pays-Bas à Vienne (Ch. P. B.). 95; 100; 104; 105; 108.

Dépêches d'offices. Portef. 442. *Patentes :* port. 716; 748; 755; 758.

Répertoires génér. Reg. 287; 288; 292; 293; 297; 298; 299; 300; 301; 302; 303; 304; 307; 309.

Conseil Privé (C. P.). Nomination Vic. génér., Tournai n° 228, 230, Chapitre Cath. et Coll. Tourn. Tournaisis, n° 767, 770.

Lettres de Significamus (1727, 1791). N° 697, Registre n° 742, 753.

Imprimeurs et Libraires (1725-1794). N° 1055, 1064.

Enseignement, phys. exp., n° 1055, 1064, 1067.

Univ. d. Louvain. généralités (1775-1784), n° 1068.

Statuts, priv. visites royales, serments (1729-1791). N° 1072, 1078.

Biblioth. censure. thèses (1726-1786), n° 1082.

Dispense de résidence, licences n° 1083-1084.

Collèges et Ecoles. Comm. d'Etudes (1727-1794), n° 1097.

Commission royale des Etudes (C. R. E.).

Rég. d. Protoc. d. l. comm. des Etudes (177-1785), n° 1-14.

Prot. aux exhibés du Dép. scol. (1785-1786), n° 20.

Doc. sur l'Organisation de l'ens. (1777-1794), n° 23-24.

Plan d'Etudes, instruct. aux Prof. (1777-1779), n° 25-26.

Programmes pour exercices publ., examens, etc. (1777-1793), n° 27-28.

Exercices publ. distr. d. prix (1777-1784), n° 29.

Livres clas. et élém., bibl. (1777-1784), n° 32.

Manuscripts divers (Mss. dvs).

n° 1668; n° 2022; n° 2134.

Secrétairerie d'Etat et de Guerre (S. E. G.)

L'Archiduchesse Marie-Elisabeth, gouvernante générale, relat. adressées, n° 910-915.

Corresp. du Cte Charles de Cobentzl avec divers, n° 1753-1769.

Avec le Cte Fr. P. de Neny, n° 1747-1783.

Requêtes adressées à M.-Thér., 1740-1780.

Requêtes adressées à Ch. de Lorr., 1744-1780, n° 1496-1497.

Univ. de Louvain, Censure génér. (1749-1792), n° 2122-2127.

Etudes et Comm. des Et., n° 2128-2130.

Acad. des Sc. et Belles Lettres (Bruxelles), n° 2134-2135.

Comte Charles de Cobentzl, liquidation de sa maison mortuaire, n° 2641-2647.

Prince Charles de Lorraine, papiers concernant le gouvernement gén. des Pays-Bas, n° 2576-2583.

Université de Louvain (Un. de Louv.).

N° 44, 45, 83 (act. ann. 1759-1760, reg.); N° 85 (act. an. 1765-1766 reg.). N° 122; 123; 124; 125; 150; 215; 218; 219; 220; 225; 227; 228; 229; 230; 231; 232; 233; 234; 235; 236; 237; 238; 239; 240; 249; 250; 251; 385; 484; 486; 514.

BRUXELLES, BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

Section des Manuscrits (Fonds Nelis, Lettre II, 3682).

N° 14375. Notes à l'ouvrage du marquis de Saint-Simon, intitulé *Nyctologus de Platon*.

N° 14543. De qqs. mss. de l'abbaye de Saint-Vincent de Besançon.

N° 17348. *Myriobiblon*.

N° 17725-17749. Notices sur les Mss. des P. B. dans les diff. Bibl.

N° 17749. Note sur les Mss. d. l. Bibl. Belg. de Foppens.

N° 17755. Remarques historiques concernant les P. B.

N° 17756. Remarques sur qq. abus anciens, etc...

- N° 17757. Mémoire sur l'ancien Brabant.
N° 17759. Des Ecoles et des Etudes d'Humanités aux P. B.
N° 17761. Id. (suite).
N° 17763. Analyse de l'histoire de Brabant de Havermans.
N° 17765. Extraits de l'Hist. de Brabant d'A. Thymo.
N° 17768. Mémoire sur les Mss. de l'histoire des P. B.
N° 17770. Recherches sur les Mémoires de Philippe de Clèves.
N° 17774. Note sur l'ouvrage de Wendelin intitulé *Legis Salix*.
N° 17776. Projet d'un cours de Philosophie à établir à Tournai.
N° 17793. Mss. de l'Histoire des Pays-Bas chez les Jésuites.
N° 17801. Livre des Bollandistes.
N° 19048. Note concernant les Maisons de charité.
N° 20732 736. Correspondances et autres pièces.

ARCHIVES DE L'ETAT A MONS.

Evêché de Tournai. Reg. act. a 25 junii 1776 ad 29 aprilis 1780.
Reg. act : 1780-1784.
Etats de Tournai, Tournaisis. Résolutions 1730-1781; 1781-1782.

ARCHIVES DE L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN.

Dossier concernant NELIS, formé par un particulier qui semblait s'intéresser au personnage. Il comprend :

- 1° Deux importants agendas de NELIS, publiés par C. DE CLERCQ sous le titre *Twee dagboeken van Bisschop Nelis* dans *Bildragen tot de Geschiedenis*, T. 18, 1937, p. 60-113.
- 2° Divers extraits de ses œuvres imprimées et d'autres brochures.
- 3° Des notes de la main du Collectionneur.
- 4° Une importante liasse de lettres adressées à NELIS et quatre originaux de NELIS lui-même à H. VAN WIJN, publiés par C. DE CLERCQ dans le *Bulletin de l'institut historique belge de Rome*. Fasc. XVIII (1937, p. 59-72).

ARCHIVES DE LA VILLE DE MALINES.

Chroques XXII, n° 5.

Wijkboeken, n° 10.

Actes Scabinaux de 1736.

N. D. au delà d. l. Dyle. Mariages, vol. 7. Décès, vol. 9.

St-Rombaut. Naissances, vol. 14. Décès, vol. 11. Mariages, vol. 6.
Protocoles du Notaire J.-J. Wijndrickn.
Magistr. Résol., n° 30; n° 18.

ARCHIVES DE L'ARCHIDIOCÈSE DE MALINES.

Mechl. Ord., Reg. d'ordinat. (C. 68), des années 1739-1764.

Abbaye de Rolduc (Limb. Holl.).

77 lettres écrites par Nelis lui-même ou par un secrétaire (6), entre
le 13 oct. 1783 et le 21 mai 1794.

Archives Vaticanes.

Fondo Garampi.

N° 283. Cinq lettres de Corneille François Nelis à Mgr. Joseph
Garampi (1763-1769) (4 en français, une en latin).

Archief My. der Nederlandsche Letterkunde à Leyde (Hol-
lande).

N° 994. Letterkundige minuutbrieven Van H. Van Wijn, vol. 11 :
1780-1797 (janv. 1792, fév. 1792, 31 janvier 1793).

N° 1003. Lettre manuscrite de C. F. de Nelis.

Bibliothèque centrale de Zürich.

.....

F. A., Lav. Ms. 521, un volume de lettres adressées à Lavater; 20
sont de Nelis.

F. A., Lav. Ms. 576, un volume de minutes des lettres envoyées par
Lavater (11 minutes de lettres de Nelis).

Sémin. dioc. de Hoeven, dioc. de Breda (Noord. Brab., Holl.).

14 lettres de Lavater à Nelis (entre le 6 oct. 1790 et la fin août 1793).

II. ŒUVRES PUBLIÉES DE NELIS ÉTUDIÉES DANS CE VOLUME

1° ŒUVRES DE NELIS ÉTUDIÉES DANS CE VOLUME.

1763. — *Fragment sur les principes du vrai bonheur, Discours à Lysimaque*. Louvain, in-12° (sans nom d'auteur).
1764. — *Alexis, fragment sur l'Education d'un prince*. In-8°, Louvain, 1764.
1765. — *Oratio in funere Francis I imp. Caes. aug.* Bruxelles, 1765.
1765. — 1769. — *Joachim Hopperus. epistolæ ad Viglium ab Aytta*. Louvain (inachevé).
1767. — *Opuscula ad historiam Belgicam pertinentia collegit notisque illustravit*. Fr. C. de Nelis, Louvain, 1767, in-8°.
Mémoires de l'Académie impériale et Royale des Sciences et Belles Lettres de Bruxelles (Mém. d. l'ancienne Académie).
T. I. p. LXIV-LXVII. T. I, p. 45-59. T. I, p. 470-485; T. II, p. 587-596, p. 663-673. T. III, p. XLVI.
1777. — *Règlement de Discipline et de police pour les Pensionnats et les Collèges des Pays-Bas*. Bruxelles, in-folio.
1781. — *Oraison funèbre de Marie-Thérèse*. Bruxelles, in-4°.
1790. — *Combien l'histoire des Provinces Beligiques est intéressante* (*Belgicarum rerum prodromus*). Anvers, in-4°.

2° OPUSCULES ATTAQUANT NELIS.

1764. — *Les Deux Chrysippes ou le Stoïcien démasqué, roman comique pour servir d'introduction à l'essai de paraphrase de la nouvelle apocalypse du nouvel apôtre de l'amour, connu sous le nom de FRAGMENT*, in-12° (anonyme).
1788. — *Nouvelles ecclésiastiques*. Cf. le numéro d'octobre.
1792. — Une série de lettres anonymes, intitulées *Lettres aux évêques*. Nelis y est violemment attaqué.

III. BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

- AA VAN DER, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, Haarlem, 1868.
- Académie Royale de Belgique. *Centième Anniversaire de Fondation 1772-1872*, Bruxelles, 1872, 2 vol.
- Académie Royale de Belgique *depuis sa fondation 1772-1922*, Bruxelles, 1922.
- Académie Royale de Belgique, *Notices biographiques et bibliographiques*, publiées dans l'annuaire 1836-1929, Bruxelles, 1919.
- Allgemeine Deutsche Biographie*, Leipzig, 1882.
- Almanach de la Cour de Bruxelles*, Bruxelles, 1864.
- ALMÉRAS D'H. et ESTRÉES P. *Le théâtre libertin au XVIII^e siècle*, Paris, 1905.
- AMIEL E. *Un publiciste du XVI^e siècle, Juste Lipse*, Paris, 1884.
- Après un siècle. L'Œuvre des Bollandistes de 1837 à 1937. Analecta Bollandiana*, Bruxelles, 1937.
- Annalectes pour servir à l'Histoire Ecclésiastique de la Belgique*, Louvain, 1864-1914. Renferment, depuis le t. XVII, une foule de documents relatifs à l'ancienne Univ. de Louvain.
- Annuaire de l'Académie Royale de Belgique*, années 1838, 1840, 1853.
- Annuaire de l'Université de Louvain*, années 1834, 1840, 1841, 1842, 1848, 1852.
- ARENDT L. et RIDDER DE A. *Législation héraldique de la Belgique*, Bruxelles, 1896.
- ARNETH A VON. *Biographie des Fürsten Kaunitz*, Vienne, 1899.
- ARNETH A. VON. *Prinz Eugen von Savoyen* (Cf. t. III), Vienne, 1858.
- AUBERTIN. *L'esprit public au XVIII^e siècle*, Paris, 1889 (2^e édition).
- AUER K. *Die Theologie der Lessingzeit*, 1929.
- Aufklärung*. Art. dans : BROCKHAUS. *Konvers. Lexikon*, 1901. T. 2, c. 7. HERDERS, *Konvers. Lexikon*, 3^e Aufl., 1922. MEYERS, 8^e Aufl., T. I, c. 694.
- Encyclopædia Britannica*, 1894. T. XX, C. 288.
- BACKER DE. *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*. Cf. T. 1.

- BACH Victor. *Les doctrines politiques des philosophes classiques de l'Allemagne : Leibnitz, Kant, Fichte, Hegel*, Paris.
- BAUDOT J., art. *Mabillon* et art. *Mauristes* dans le *Dictionnaire de Théologie Catholique*, Paris.
- BEGEMANN W. *Vorgeschichte und Anfang der Freimaurerei*, 1909.
- BEIDTEL. *Geschichte der Oesterreichischen Staatsverwaltung* (1740-1741), Vienne, 1896.
- Belgique héraldique (La)*, Bruxelles, 1863-1864. 2 vol., Bruxelles, 1863-1867.
- BEMMEL VAN. *Patria Belgica*. Voir f. a. sur l'enseignement du droit public à l'Université de Louvain. T. III, p. 105, 106, 136.
- BERLIÈRE. *Nouveau supplément à l'histoire littéraire de la Congrégation Saint-Maur*, Paris, 1908.
- BERSOT. *Etudes sur les Philosophes du XVIII^e siècle*, Paris, 1878.
- BEYER-FROEHLICH. *Die deutsche Aufklärungsphilosophie*, 1926.
— *Die englische Aufklärungsphilosophie*, 1924.
- Biblioteca Academiæ Lugduno Batavæ*, Catal. T. XXII, pars II, 1. T. XXIV et XXXV, Leide 1932, 1935, 1936.
- Biblioteca Hulthemiana ou Catalogue Méthodique*. Gand, 1836. 5 vol. voir les n^{os} 4477, 22086, 22422, 22474, 22475, 22476, 22481, 22914, 22964, 22970, 24688, 26308, 26383, 27013, 27014, 27031, 27032, 27033, 27034, 27145, 27330, 30196, 31110.
- Biographie nationale de Belgique*, T. XV, Col. 568-583, art. NELIS.
- Biographie Universelle ancienne et moderne*, T. VII, p. 31. Paris, 1822.
- BLÖSS. *Die religiösen Grundlagen der Aufklärung*, 1933.
- BOEHM. Art. *Locke* dans le *Dict. Théol. Cath.*
- G. BONET-MAURY. *Gérard de Groot, un précurseur de la Réforme*, Paris, 1878.
- BONNEFANT. *La suppression de la Compagnie de Jésus dans les Pays-Bas Autrichiens. Mém. de l'Ac. de Belgique* (in-4°).
- BORNET Ad. *Histoire des Belges à la fin du XVIII^e siècle*.
- BOUILLE T. *Histoire de la ville et pays de Liège* (Cf. T. III), Liège, 1732.
- BOZIÈRE A. *Tournai ancien et moderne*. Tournai, 1864.
- BRÉHIER Emile. *Histoire de la philosophie allemande*, Paris, Payot.
- BRIAVOINNE N. *Sur l'état de la population, des manufactures et du commerce dans les Pays-Bas pendant le xv^e et xvi^e siècle*, Bruxelles, 1882. *Mém. de l'Ac. de Belgique* (in-4°).

- BROCKDORFF E. VON. *Die deutsche Aufklärungsphilosophie*, 1926.
— *Die englische Aufklärungsphilosophie*, 1924.
- BROCKHAUS, art. Cobentzl, éd. 1901. T. IV, col. 335.
- BROGLIE E. DE. *Mabillon et la Société de Saint-Germain-des-Prés*, 1888, 2 vol.
- BRUGGEMANN. *Das Weltbild der deutschen Aufklärung*, 1930.
- BRUNETIÈRE F. *Les origines de l'esprit encyclopédique* (voir aussi sur le même sujet plusieurs articles dans « *La Revue des Deux-Mondes* », 1878-1892).
- BRUNNER S. *Correspondances intimes de l'empereur Joseph II avec son ami le Comte de Cobentzl et son premier ministre le prince de Kaunitz*, Mayence, 1871.
- BRUNNER S. *Deutsche theologische Dienerschaft am Hofe Joseph II*, 1885.
- Bulletin de la Commission d'histoire*, 2^e série, T. I, II et VIII. Bruxelles.
- BUSSON H. *Les sources et le développement du Rationalisme dans la littérature française de la Révolution*, Paris, 1922.
- CARTHY MAC. *The lives of the principal writers of the congregation of Saint-Maur*, Londres, 1868.
- CARTON DE WIART H. P. F. de Neny « la meilleure tête » des Pays-Bas Autrichiens (1716-1704), dans la *Revue générale* du 15 mai 1939, p. 606-633. Bruxelles, 1939.
- CARRÉ J. M. *Voyageurs et écrivains français en Egypte*, Le Caire, 1933, 2 vol.
- CASSIRER. *Die Philosophie der Aufklärung*, Tübingen.
- Catalogue d'une belle collection de livres... délaissés par feu Monsieur le Chevalier J. Ch. de Nelis*. Malines, 1835.
- Catalogus ammium Primorum in generali et solemmi Philosiæ et Artium promotione*, Mechlinæ, 1824.
- Catholic Encyclopædia*. Art. Mauristes, T. X; p. 69-72.
- CAUCHIE A. *Le maréchal Antoniotto de Botta Adorno et ses papiers d'Etat*, Bruxelles, 1895.
- Cavalcade ende Truimhwagens met de welcke den Seer geleerden Heer. Mijn Heer C. F. Nelis, sal ingehaelt worden*. Mechelen, 1753.
- CHARRON P. SABRIÉ J. B. *De l'humanisme au rationalisme*, Paris, 1913.
- CHOTIN A. *Histoire de Tournai et Tournaisis*, Tournai, 1840, 2 vol.

- CHAVIN DE MALON M. *Histoire de D. Mabillon et de la Congrégation de Saint-Maur*, Paris, 1843.
- CLAESSENS P. *Histoire de l'Archidiocèse de Malines (1559-1881)*, Louvain, 1881. 2 vol.
- CLAVÉ. *Morts ou vivants ? Suppression et survivance de la Compagnie de Jésus*, Paris, 1902.
- CLERCQ C. DE. *Corneille François Nelis, dernier évêque d'Anvers (1784-1794)*, dans la *Revue Catholique des idées et des faits*, XIII^e année, n^{os} 40 et 41, janv. 1934, p. 11-13. *Cinq lettres à Mgr. Joseph Garampi*, dans le *B. I. H. R.*, fasc. XIII, 1933, p. 193-204. *Cinq lettres à Simon Pierre Ernst*, idem, fasc. XIV, 1934, p. 175-190. *Cinq lettres à Patrice François de Neny*, idem, fasc. XV, 1935, p. 133-144. *Cinq lettres à Jean Gaspard Lavater*, idem, fasc. XVII, 1936, p. 78-106. *Quatre lettres à Henri Van Wijn*, idem, fasc. XVIII, 1937, p. 59-72.
- CLERCQ C. DE. *Corneille François Nelis, dernier évêque d'Anvers, homme d'Etat, philosophe et humaniste* dans les *Annales Prince de Ligne*, Tome XVIII, 1936, p. 32-40.
- CLERCQ C. DE. *Een Vlaansche brief van Bisschop Nelis (1793)* dans les *Verslagen en Mededeelingen der Koninklijke Vlaansche Academie*, jan. 1935, p. 5-7.
- CLERCQ C. DE. *Twee Dagboeken Van Cornelius Franciscus Nelis, laatste Bisschop van Antwerpen (1790)* dans *Bijdragen tot de Geschiedenis*, Boekd. XXVIII, p. 60-114. Antwerpen 1937.
- COCHIN A. *La Révolution et la libre pensée*, 1924.
- COCHIN A. *La Société de Pensée et la Démocratie*, Paris, 1926.
- COHN T. *Die Aufklärungsperiode*, Potsdam, 1893.
- Compte rendu des séances de la Commission Royale d'Histoire.* Recueil de ses Bulletins, IV^e série, Tome 3, 1^{er} Bulletin, Bruxelles.
- CONSTANTIN C. *Christianisme rationnel ou Déisme anglais* dans le *Dict. Théol. Cathol.*
- CORDIER. *Bibliotheca Sinica*, Paris, 2 vol.
- CORNELISSEN J. D. M. *Briedwisseling van den Utrechtschen Boekhandelaar Cornelius Kribber met Mgr. G. Garampi* dans *Archief van het aartsbisdom Utrecht*, T. 53, 1928, p. 194-250.
- COXE William. *Histoire de la Maison d'Autriche*. T. V, Paris, 1810.
- COUSIN J. *Histoire de Tournay*, Tournai, 1848, 2 vol.
- CRESSONNIÈRES J. DES. *Essai sur la question des langues dans l'histoire de Belgique*, Bruxelles, 1919.

- DARIN J. *Histoire de l'Evêché et la principauté de Liège*, Liège, 1868-1890. 10 vol.
- DEWEZ L. *Histoire générale de la Belgique*, Bruxelles, 1805-1807. 2^e éd. (in-4°).
- DELEHAYE Hippol. *L'œuvre des Bollandistes 1615-1915*, Bruxelles, 1920.
- DESMAZIÈRES E. *Bibliographie tournaisienne*. Tournai, 1882.
- DELVIGNE Ad. *Les oraisons funèbres des Souverains des Pays-Bas aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles*, Bruxelles, 1886. 2 vol., tome II, 1691-1792.
- DENIFLE H. *Die Universitäten des Mittelalters*, 1885.
- DENZINGER BANNWART. *Enchiridion Symbolorum Definitionum et Declarationum*, Fribourg i. Breisgau, 1928, éd. XVI et XVII.
- DERIVAL. *Le Voyageur dans les Pays-Bas autrichiens, ou lettres sur l'état actuel de ce pays*, Amsterdam, 1782-1783, 2 vol.
- DESMONS G. F. *L'Episcopat de Gilbert de Choiseul, 1671-1609 dans les Annales de la Soc. Hist. et Archéolog. de Tournai*, nouv. série, T. XI, 1906, p. 4.
- MERS. *Ein Neuer Historiker der Aufklärung S. Merkle*, 1910.
- Dictionnaire des Ecrivains belges*, Bruges, 1930. T. I, col. 553.
- Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastique*. Paris, 1934. T. III, col. 643, 716, 893, 901, 906.
- DISCAILLES E. *Les Pays-Bas sous le règne de Marie-Thérèse*, Bruxelles, 1872.
- DORSCHER. *Maria Theresia Staats- und Lebensanschauung*, 1908.
- DUHR G. *Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge*. Fribourg i. Breisgau, 1907.
- DUNIN BORKOWSKI St. v. *Aus den Werkstätten zur Erforschung der neuern Geschichtschreibung*, dans *Stimmen aus Maria-laach*, n° 83, 1912, p. 296-311. Voir aussi dans : *Stimmen der Zeit*, n° 99, 1920, l'article sur les Bollandistes et leur œuvre, p. 517-531.
- EISLER R. *Handwörterbuch der Philosophie*. Berlin, 1922, art. *Rationalismus*, p. 521.
- EISLER R. *Philosophen Lexikon*, Berlin, 1912, p. 492.
- Enciclopedia Universal ilustrada*, Madrid, T. 38, p. 112, art. NELIS.
- ENDER A. *Die Geschichte der Katholische Kirche*, Einsiedeln, 1926.
- Episcopatus Antverpiensis Synopsis Actorum Ecclesiæ Antis et ejusdem Dioceseas status Hierarchicus*, Bruxelles, 1856. *Liber Prodromus Tomii tertii Synodici Belgici*. P. 93-131.

- ERMATINGER. *Deutsche Kultur im Zeitalter der Aufklärung*, 1936.
- ESSEN L. VAN DER. *Une institution d'Enseignement supérieur sous l'ancien régime. L'Université de Louvain 1425-1497*, Bruxelles, 1924.
- ESSEN L. VAN DER. *Un document inédit sur la décadence de l'Université au commencement du XVIII^e siècle*, Bruxelles, 1923.
- Esprit des Journaux*, sept. 1793. Extrait de M. l'Abbé DE FONTENAY *Sur les œuvres phil. de C. F. Nelis*.
- EVEN VAN. *Louvain dans le passé et dans le présent*, Louvain, 1895.
- EWALD A. *Französische Aufklärungsphilosophie*, 1924.
- FAGUET E. *Le XVIII^e siècle*, Paris, 1890, 20^e éd.
- FAIDER Ch. *Sur l'enseignement du droit public à l'ancienne Université de Louvain. Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, Bruxelles, T. XVI, n^o 1.
- FEBRONIUS JUSTIN OU HONTHEIM. *De Statu Ecclesiæ et de legitima potestate R. Pontificis liber singularis, ad reuniendos dissidente in religione christianos compositus*, 1763. ,
- FELLER DE. *Biographie Universelle ou Dictionnaire Historique*, Nouvelle édition, 1841.
- FELLER DE. *Recueil de représentations*.
- FEYE H. J. *L'Université de Louvain vis-à-vis du Gallicanisme*, dans la *Revue catholique de Louvain*, 1853-1854.
- FIERVILLE Ch. *Voyage anonyme et inédit d'un janséniste en Hollande et en Flandre*, Paris, 1889.
- FINDEL. *Geschichte der Freimaurerei* (trad. en français), Paris, 1866. 2 vol.
- FORSTER. *Voyage philosophique*.
- FRANCOTTE. *Essai historique sur la propagande des Encyclopédistes français dans la principauté de Liège*.
- FRANQUINET D. G. *Beredeneerde inventaris der Oorkonden en bescheiden van de Abdij Kloosterrade*, Maestricht, 1869.
- FUETER. *Geschichte der neueren Historiographie*, Munich, 1911.
- FUNK-BRENTANO FR. *Au déclin de l'ancienne Monarchie*, dans la *Revue hebdomadaire* du 29 oct. 1910.
- FUNK-BRENTANO FR. *L'Ancienne France, le Roi*, Paris.
- FUNK-BRENTANO FR. *Ce qu'était un Roi de France*, Paris, 1941.
- GACHARD M. *Documents sur le projet, formé par M. de Nelis, en 1783, de publier une collection d'historiens de la Belgique*, dans *Compte rendu des séances de la Commission royale d'Histoire*, 2^e série. T. D, 1851, p. 106 sq.

- GACHARD M. *Edits et Ordonnances des Pays-Bas autrichiens, 1700-1769.*
- GACHARD L. F. *Mémoires sur les Bollandistes, leurs travaux, spécialement depuis 1773, Gand, 1935.*
- GACHARD. *Lettres écrites par les Souverains des Pays-Bas aux Etats de ces provinces, Bruxelles, 1851.*
- GACHARD. *Histoire de la Belgique au commencement du XVIII^e siècle. Bruxelles, 1880.*
- GACHARD. *Rapport sur les travaux de la Commission royale d'Histoire.*
- GAILLARD A. *L'Introduction à l'inventaire sommaire des archives de la Commission Royale des Etudes, T. 10.*
- GAZIER A. *Abrégé de l'Histoire de Port Royal de Jean Racine, Paris, 1908.*
- GEHARDT. *Handbuch der Deutschen Geschichte, Band II, 1923.*
- Gedenkschrift van het Eeuwfeest der Maatschappij der Nederlandse Letterkunde te Leiden, Leide, 1867.*
- GEIER F. *Kaiser Joseph II und seine Kirchlichen Reformen, Stuttgart, 1905.*
- GEIER F. *Die Durchführung der Kirchenrechtlichen Reformen Josephs II, Stuttgart, 1905.*
- GERLACHE DE (Baron). *Histoire du Royaume des Pays-Bas, Bruxelles.*
- GINDERTAELEN P. VAN. *Catalogus omnium primorum etc. ab anno 1426 usque ad annum 1797. Promotiones générales Philosophiæ et Artium etc. Lovanii, 1798.*
- GODENNE Léop. *Malines jadis et aujourd'hui, Malines, 1808.*
- GOETHALS F. V. *Lectures relatives à l'Histoire des sciences en Belgique, T. III et IV. Bruxelles, 1838.*
- GOETHALS F. V. *Histoire des Lettres, des sciences et des Arts en Belgique et dans les pays limitrophes, T. III, Bruxelles, 1842.*
- GOETHALS F. V. *Dictionnaire généalogique et héraldique des familles nobles du Royaume de Belgique, Bruxelles, 1849-1852, 4 vol.*
- Göttingische Gelehrte Anzeigen. Göttingen, 1814. T. 1^{er}, 10 février 1914, p. 234-240.*
- GOYAU G. *L'Allemagne religieuse, le catholicisme. T. I, Paris, 1905.*
- Grande Encyclopédie, T. XXIV, p. 917. Paris, Art. NELIS.*
- GRUBE K. *Gerhard Groot und seine Stiftungen, Köln, 1883.*
- GRUBER Herm. *La Franc-Maçonnerie et la Révolution Universelle, Regensburg, 1901.*

- HÆGEN F. VAN DER. *Bibliotheca Belgica*, Gand, 1880.
- HAGENBACH K. R. *German rationalisme in its Rise, Progress and Decline*, Edimbourg, 1865.
- HALKIN L. E. *Contribution à l'histoire du « Journal encyclopédique » d'après les archives diplomatiques du St.-Siège* dans B. I. H. R., T. X, 1930, p. 232.
- Handelingen der Jaarliksche Vergadering van de Maatschappij der Nederlandsche te Leijden Letterkunde gehouden den 8 van Wijnmaand 1803, Leide, 1803.*
- HASKINS Ch. *The Life of the Mediæval Students*. 1848, dans *American historical review*, n° 111, p. 203-229.
- HEIMPEL-MICHEL E. *Die Aufklärung*, 1928.
- HETTNER H. *Das Zeitalter Friedrichs des Grossen*. Braunschweig, 1893 (4° éd.).
- HETTNER H. *Literaturgeschichte des 18. Jahrhunderts* (5° éd.), 1894.
- HOFFMANN H. *Die Aufklärung*, 1912.
- HOUTTE H. VAN. *Les occupations étrangères en Belgique sous l'Ancien Régime*, T. I, Gand, 1930.
- HOYNCK VAN PAPENDRECHT C. P. *Analecta belgica*, 6 vol. Hagae comitum, 1743.
- HUBERT E. *Etude sur la Condition des protestants en Belgique; depuis Charles-Quint jusqu'à Joseph II; Edit de tolérance de 1781*, Bruxelles, 1882.
- HUBERT E. *Le voyage de l'Empereur Joseph II dans les Pays-Bas* (31 mai 1781-27 juillet 1781). Bruxelles, 1900. *Mémoire de l'Académie de Belgique* (in-4°).
- HUBERT E. *Les garnisons de la Barrière dans les Pays-Bas autrichiens*, Bruxelles, 1902 .
- HUYTTENS J. *L'Art de vérifier les généalogie des familles belges et hollandaises*, Bruxelles, 1865.
- Jaarbok van Rolduc*. N° II, p. 75, XII, p. 114, Kerkrade, 1922, 1932.
- JADIN L. *Procès d'information pour la nomination des évêques et des abbés des Pays-Bas* dans le *Bulletin de l'institut historique belge de Rome*, T. XI, 1939, p. 11.
- JADIN L. *Procès d'information pour la nomination des évêques et abbés des Pays-Bas, de Liège et Franche-Comté d'après les Archives de la Congrégation Consistoriale*. (1713-1794) dans le *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, T. II, 1931, p. 290 sqb.

- JAGER. *Kaiser Joseph II und Kaiser Léopold II*, Vienne.
- JANSSENS R. *Le comte de Nény et le Conseil privé*, Bruxelles, 1904.
- JONGE M. DE J. C. *Hendrik van Wijn geleerde en Staatsman*, Gravenhage, 1833.
- JONGH H. DE *La faculté de théologie de l'Université de Louvain au xv^e siècle et au commencement du xvi^e siècle*.
- JUSTE Th. *Essai sur l'histoire de l'instruction publique*, Bruxelles, 1844.
- KALFF G. *Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde*, Groningen 1910. 6^e deel, p. 26 sq.
- KALKEN VAN *La fin du régime espagnol*, Bruxelles, 1907.
- KAMPEN VAN. *Beknopte Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde*, T. III, pp. 153-225-227.
- KANT Imm. *Was ist Aufklärung ?* dans *Berlinische Monatsschrift*, 1784, Potsdam, 1845.
- KERSTEN. *Journal historique et littéraire*.
- KLOPP. *Frédéric II roi de Prusse et la Nation allemande*, T. II.
- KOCH Ludw. S. J. Article *Bollandistes* dans *Jesuiten Lexikon*, col. 226-229.
- KORFF H. A. *Voltaire im literarischen Deutschland des 18. Jahrhunderts. Ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Geistes von Gottsched bis Gæthe*, I Halbband, Heidelberg, 1918.
- KORFF H. A. *Geist der Gæthezeit*, T. I, 1923.
- KÖSTER Alb. *Die deutsche Literatur der Aufklärungszeit*, Heidelberg, 1925.
- KREULS J. *Liber memorialis du Collège Marie-Thérèse à Herve*, Herve, 1914.
- KUNTZIGER. *Essai historique sur la propagande des Encyclopédistes français dans la principauté de Liège*, Bruxelles, 1827. (*Mém. de l'Académie de Belgique* (in-4°).
- KUNTZIGER. *Febronius et le Febronianisme; Etude historique sur l'origine des réformes religieuses de Joseph II*. Bruxelles, 1891. (*Mém. de l'Académie de Belgique* (in-8°).
- KURTH G. *La frontière linguistique en Belgique et dans le Nord de la France*, Bruxelles, 1896-1898. 2 vol. in-8° et une carte.
- LAENEN J. *Les Archives de l'Etat à Vienne*, Bruxelles, 1924.
- LAFITAU. *Histoire de la Constitution Unigenitus*.
- LALLEMAND Paul. *Histoire de l'éducation dans l'ancien Oratoire de France*, Paris, 1888.

- LANGLOIS. *Manuel de bibliographie historique*. Cf. p. 211. *Les Boïlandistes*.
- LECKY. *Geschichte des Ursprungs und Einflusses der Aufklärung in Europa*, 2^e éd., 1873. 2 vol., Berlin, 1873.
- LEFÈVRE Plac. Fern. *Le recrutement de l'épiscopat dans les Pays-Bas pendant le régime autrichien*, dans le *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, III, 3^e Bulletin, Bruxelles, 1938, p. 115-204.
- LEBROUSSART. *De l'éducation belge*. Bruxelles 1783.
- Levensbeschrijving Van Wagenaar, Te Water en Van Wijn*. Amsterdam, 1876.
- LONGCHAY H. *La principauté de Liège, la France et les Pays-Bas au XVII^e et au XVIII^e siècles*, Bruxelles, 1890.
- LONGCHAY H. *La rivalité de la France et de l'Espagne aux Pays-Bas, 1635-1700*, Bruxelles, 1896.
- Lijste Van alle de Heeren Licenciaten der Vermaarde Universiteit van Loven*, in *Théologie, Rechte, Médecijne getrocken uyt het Wekelijks Nieuws der gemelde Stadt, Loven*, 1773.
- MAELEN VAN DER. *Dictionnaire géographique des Provinces*, Anvers, 1935.
- MAQUINAY A. *Histoire du Collège Marie-Thérèse de Herve (1777-1907)*, Verviers, 1907.
- MAIGRY P. *Mémoires et documents pour servir à l'histoire des origines françaises des pays d'outre-mer*, Paris, Cf. T. I et II.
- MAILLY Ed. *Etudes pour servir à l'histoire des sciences et des lettres en Belgique, pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle*, Bruxelles, 1877.
- MAILLY Ed. *Histoire de l'Académie impériale et royale des Sciences et des Belles Lettres de Bruxelles, 1769-1884*, dans *Mémoires couronnés et autres Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, série in-8°. T. 34 et 35, Bruxelles, 1883-1884.
- MARITAIN J. *Trois réformateurs, Luther, Descartes, Rousseau*, Paris, 1925.
- MARTIN. *La Franc-Maçonnerie et la préparation de la Révolution*, 1927.
- MARTINO P. *L'Orient dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècles*, Paris, 1906.
- MAUGRAS. *Le duc et la duchesse de Choiseul*, Paris, 1902.
- MAYER. *Febronius*, Tübingen, 1880. (Cf. aussi le *Dictionnaire de Théologie Catholique*, art. *Fébronius*).

- MEYER A. *Febronius und seiner Widerruf*, 1885.
- MERGENTHEIM. *Die Wurzeln des deutschen Febronianismus* dans *Historisch politische Blätter*, CXXIX (1907), p. 180 sq.
- MEERSCH P. C. VAN DER. *Recherches sur la vie et les travaux des imprimeurs belges Néerlandais à l'étranger et sur la part qu'ils ont prise à la régénération littéraire de l'Europe au XVI^e siècle, précédées d'une introduction historique sur la découverte de l'imprimerie et sur la propagande de cet art en Belgique et en Hollande*, Gand, 1856.
- Mémoires de l'Académie Impériale et Royale des Sciences et Belles Lettres de Bruxelles*. Bruxelles, 1777-1782, T. I, IV (Nous citons ces volumes sous le titre de « *Mémoires de l'Ancienne Académie* »).
- MOLANUS J. *Les XIV livres sur l'histoire de la ville de Louvain*, publiés par le Chanoine DE RAM.
- MOLLAT G. Article *Joséphisme* dans le *Dictionnaire de Théologie Catholique*.
- MONCHAMP. *Histoire du Cartesianisme en Belgique*, dans les *Mémoires de l'Académie de Belgique*, T. XXXXI (in-8°).
- MOREAU E. DE. *La bibliothèque de l'Université de Louvain*. (1606-1914). Louvain, 1918.
- NAMUR P. *Bibliographie académique belge*. Liège, 1838 (voir Introduction, p. XVI).
- NAMUR P. *Histoire des bibliothèques publiques de la Belgique*. Bruxelles, 1840-1842. T. II.
- NENY DE. *Mémoires historiques et politiques sur les Pays-Bas autrichiens et sur la constitution tant interne qu'externe des provinces qui les composent*. Bruxelles, 1784, 2 volumes.
- NÈVE F. *Mémoire historique sur le Collège des Trois-Langues*, Bruxelles, 1856 *Mémoires de l'Académie de Belgique* (in-4°).
- NÈVE F. *La Renaissance des lettres et l'essor de l'érudition ancienne en Belgique*, Louvain, 1890.
- Nieuw Nederlandsch Biographisch Woorderboek*. Leide, T. IV.
- Nouvelle Biographie Générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. Paris, 1873, T. 37, Col. 625, Art. NELIS.
- PALSISTS V. H. *Contributions to the Bibliography of the Lettres Edifiantes*, Ohio, 1900.
- PAQUIER J. *Le jansénisme. Etude doctrinale d'après les Sources*, Paris, 1909.

- PAQUOT J. N. *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas et du Pays de Liège et de quelques contrées voisines*, Louvain, 1765-1770. 3 vol.
- PARC DE BELLEGARDE DU. *Vie de Van Espen*, Paris.
- PERRAUD A. *L'Oratoire de France*, Paris, 1866 .
- PFEILSCHIFTER. *Korrespondenz des Fürstbistes Martin II Gerbert von Skt Blasien*. Karlsruhe, 1931-1934. 2 vol.
- PIOT C. *Les limites et les subdivisions de l'ancien évêché de Tournai*, Bruges, 1870.
- PIOT Ch. *Le règne de Marie-Thérèse dans les Pays-Bas autrichiens*. Louvain, 1874.
- PIOT Ch. *Les Pays-Bas autrichiens en 1734*.
- PITRA O. S. B. *Etudes sur la collection des Actes des Saints*, Paris, 1880.
- PIRENNE H. *Histoire de la Belgique*. T. V et VI. Bruxelles, 1920.
- PIRON. *Levenbeschrijving Van Mannen en Vrouwen*.
- POLAIN L et BORMANS St. *Recueil des Ordonnances de la principauté de Liège (1774-1794)*. Bruxelles, 1860.
- PONCELET A. S. *Mabillon et Papebroch*, dans les *Mélanges Mabillon*, Paris, 1908, p. 171-175.
- POPLIMONT Ch. *La noblesse belge*, Bruxelles, 1896.
- POTVIN Ch. *Patria Belgica*, T. III. Bruxelles, 1875.
- POULET Ed. *Précis d'histoire interne de la Belgique*, Louvain, 1879. 3 fasc.
- PUTTEMANS A. *La Censure dans les Pays-Bas Autrichiens*, Bruxelles, 1935.
- RAHLENBECK Ch. *Joseph II en Belgique*, dans la *Revue Nationale de Belgique*, 15 février 1881.
- RAINGO. *Mémoire sur les changements opérés dans l'instruction publique depuis le règne de l'Impératrice Marie-Thérèse jusqu'à ce jour* (Mémoires couronnés, T. VI, p. 5-90).
- RAM P. DE. *Codex Veterum statutorum Actæ Lovanis*, Bruxelles, 1861 (in-4°).
- RAVIGNAU DE. *Clément XIII et Clément XIV*. 2 vol. 1854.
- REIFFENBERG DE. *Chronique rimée de Philippe Mouskes*. Bruxelles, 1836. Cf. *Introd.*, p. XLVII.
- REIFFENBERG DE. *De l'état de la population, des fabriques et des manufactures dans les Pays-Bas, pendant les xve et xvi^e siècles*. Bruxelles, 1882. *Mémoires de l'Académie de Belgique* (in-4°).

- REIFFENBERG DE. *Mémoires sur les deux premiers siècles de l'Université de Louvain*. Bruxelles, 1856. *Mémoire de l'Académie de Belgique* (in-1°).
- REINKENS J. H. *Lessing über Toleranz*, Leipzig, 1883.
- RENAUDET A. *Erasme*. Paris.
- REUMONT. *Ganganelli, Papst Clément XIV*, Berlin 1847.
- REUSSENS E. *Documents relatifs à l'Histoire de l'Université de Louvain* (1425-1797). Louvain, 1881-1892. *Analecta*. T. XVII et svnt.
- LANGLOIS V. *Les Universités au Moyen Age*, dans la *Revue de Paris*, N° du 15 févr. 1896, p. 788-820.
- RITTER. *Kaiser Joseph II und seine kirlichen Reformen*, Ratisbonne, 1867.
- ROCHES DES J. *Epitomes historiæ belgiæ. Libri septem in usum scholarum Belgicæ*. Bruxelles, 1782-1783. 2 vol. (in-12°).
- RÖSCH A. *Deutsches Kirchenrecht im Zeitalter der Aufklärung* (*Archiv für Kath. Kirchenrecht* LXXXIII), 1903.
- Rolduc in Woord en Beeld*. Utrécht, 1902.
- ROMEIN J. et A. *Desiderius Erasmus*, Amsterdam, 1938.
- ROOSES Max. *Christophe Plantin, imprimeur anversoïs*. Anvers, 1890. 2° éd.
- ROSENBERG FRANC. *Corn. vicaire de l'hospice pastoral, à M... prov. de Luxembourg. Lettres aux Evêques*, 1792.
- ROUSTAN M. *Les philosophes et la Société française au XVIII^e siècle*, Paris, 1911. 1 vol.
- ROSWEYDE H. *Fasti Sanctorum quorum vitæ in belgicis manuscriptæ*. Antverpiæ, 1607.
- ROY A. LE. *La France et Rome de 1700 à 1715. Histoire diplomatique de la Bulle « Unigenitus » jusqu'à la mort de Louis XIV*. Paris, 1892.
- RUCKELINGEN VAN. *Geschiedenis der Oostenryksche Nederlanden*. Cf. T. II. *Maria-Thérèsia*. T. III, *Joseph II*, Antwerpen, 1876-1880.
- SAYOUS. *Les déistes anglais et le Christianisme*, 1882.
- SCHULDEN B. VAN DER. *La Franc-Maçonnerie belge sous le Régime autrichien* (1721-1794). Louvain.
- SCHILL. *Die Konstitution Unigenitus*, Fribourg en Brisgau, 1876.
- SCHLITZER. *Die Regierung Joseph II in den Oesterreichischen Niederlanden*, Wien, 1900.
- SCHMIDT Julian. *Geschichte des geistigen Lebens in Deutschland von Leibniz bis auf Lessings Tod* (1681-1781), Leipzig, 1862.

- SCHMIDT Erich. *Lessing. Geschichte seines Lebens und seiner Schriften*, Berlin, 1899. 2° éd., 2 vol.
- SCHMITZ H. *Kunst und Kultur des 18. Jahrhunderts in Deutschland*, 1922.
- SCHÖNSTEINER. *Religion und Kirche im Josephistischen Staatswesens*, 1912.
- SCHNEIDER F. T. *Die deutsche Dichtung zwischen Barok und Klassizismus*, 1924.
- SEE H. *Les idées philosophiques au XVIII^e siècle*, 1922.
- SEE H. *L'évolution de la pensée politique au XVIII^e siècle*, 1925.
- SICARD. *Les études classiques avant la Révolution*. Paris, 1887.
- SWIFTHAUS VICAIRE DE. M..., curé du diocèse de Trèves, dans la province du Luxembourg, à SA RÉV. C. F. NELIS, évêque d'Anvers. 1792.
- SMET J. J. DE. *Recueil de mémoires et de Notices historiques*, T. II.
- SMEYERS JOS. E. *Econium virorum illustrium Mechelinensium* (Le Manuscrit repose dans les Archives de la ville de Malines).
- SOREL A. *L'Europe et la Révolution française*. Cf. T. I, p. 127. *Pourquoi les Souverains catholiques se laissèrent persuader de supprimer les jésuites*.
- SPENLÉ J. E. *La pensée allemande de Luther à Nietzsche*. 2° éd., n° 171, de la Collection Armand COLLIN, Paris, 1939.
- SPINNAEL. *Trésor national*, t. II. *Eloge de Gabriel Mudée ou la rénovation de l'étude de la jurisprudence en Belgique au XVI^e siècle*.
- SRBIK H. VON. *Oesterreichische Staatsverträge, Niederlande*, T. 1, Vienne, 1912.
- STASSART DE (Baron). *Catalogue de sa Bibliothèque, léguée à l'Académie Royale de Belgique*, Bruxelles, 1863.
- STEENAKKERS E. *La grande Ecole à Malines dans le Bulletin du cercle Archéologique de Malines*. T. 26, 1921, p. 21 sqq.
- STEIN D'ALTENSTEIN J. *Armorial du Royaume de Belgique*, Bruxelles, 1845.
- STEVAERT A. *Procès de Martin Etienne van Velden*, Bruxelles, 1871.
- STEUR Ch. *L'Administration des Pays-Bas Autrichiens sous le règne de Marie-Thérèse*, Bruxelles, 1827. *Mémoires de l'Académie de Belgique* (in-4°).
- STRYIENSKI. *Le dix-huitième siècle*, Paris, 1939.
- TAINE Hipp. *Les origines de la France contemporaine*, T. I. *L'Ancien régime*, Paris, 1900.

- THEINER A. J. H. *Comte de Frankenberg*.
- THEINER A. *Histoire du Pontificat de Clément XIV* (traduction GESLIN), 1852. 2 vol.
- ÜBERWEG F. *Grundriss der Geschichte der Philosophie der Neuzeit*, Berlin, 1883.
- Univers. Lovanis. *Disputationes et Repetitiones Juris utriusque*, Cf. 22 octobris 1768, 29 maii 1772, 20 martii 1770, 15 februii 1776.
- Univers. Lovanis. *Theses sabbatinales Facultatis Theologiæ*, Cf. 28 avr. 1759, 31 julii 1765.
- VALERIUS Andreas. *Biblitheca Belgica*, Lovanii, 1623.
- VELDE J. F. VAN DE. *Recherches historiques sur l'érection, la constitution, les droits et privilèges de l'Université de Louvain*, Louvain, 1788. 6 brch.
- VERHAEGEN A. *Le cardinal de Frankenberg*, 1891.
- VERHAEGEN A. *Les 50 dernières années de l'Université de Louvain*, Liège, 1884.
- VERHAEGEN P. *Projet d'une Société d'Archéologie à Bruxelles en 1779 dans Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles*, T. XXVII (1913), p. 107 sqq.
- Verhandelingen van de Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde te Leyden*, Leide, 1886. T. I, deel. p. VI-XXXI.
- VERNULAEUS N. *Academia Lovis, ejus origines, encrementum, viri illustres, res gestæ*, Lovanii, 1627.
- Vie de M. Van Espen, Docteur en droits et Professeur des Saints Canons dans l'Université de Louvain*, par M. (Licencié en droits), Louvain, 1767.
- VILLERMONT DE (Cmte). *Le Comte de Cobentzl*, 1925.
- VINCENT J. B. *Essai sur l'histoire de l'imprimerie en Belgique*, Bruxelles, 1867.
- VIVIEN DE ST.-MARTIN M. *Nouveau dictionnaire de Géographie Universelle*, Paris, 1895.
- Vlaemsche Commissie, Réponses de divers Archivistes à la question posée par le Gouvernement sur l'emploi de la langue flamande dans nos anciennes provinces*, Bruxelles, 1859 (in-8°).
- VOS J. *Les dignités et les fonctions de l'Ancien chapitre de N.-D. de Tournay*, Lille, 1898. 2 vol. (voir T. 1, p. 217 sqq.).
- WALZEL Oskar. *Die europäische Aufklärung. Propylaen Weltgeschichte*, éd. W. Goetz, T. VI.
- WAUTERS P. J. *Précis de l'histoire politique de la Belgique pendant les quatre derniers siècles*, Gand, 1883.

- WARZÉE A. *Essai historique et critique sur les journaux belges*, Gand, 1845.
- WATER TE J. *Berigt der letterkundige Verdiensten van C. F. de Nelis dans Handelingen van de Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde te Leyden* 1803, Leyde, 1806.
- WAUTERS A. *Histoire de Bruxelles*.
- WILTHEY. *Geschichtliche Schriften*, T. III, 1927.
- WEHOFFER P. *Das Lehrbuch der Metaphysik für Kaiser Joseph II.*
- WOLFF A. *Oesterreich unter Maria-Theresia*, 1855.
- WOLFSTEIG A. *Englischer und französischer Deismus und deutsche Aufklärung; Monatsheft der Comeniusgesellschaft XVIII*, 3, 1908, p. 137-147.
- WULF M. DE. *Histoire de la philosophie en Belgique*.
- WUTTKE. *Der Kampf der Freiheitsmänner und der Geistlichen in Belgien in der letzten jahrzehnten des Vorigen Jahrhunderts*, Leipzig, 1864.
- ZANTA I. *La Renaissance du Stoïcisme au xvi^e siècle*.
- ZART C. *Der Einfluss der englischen Philosophie seit Bacon auf die deutsche Philosophie des 18. Jahrhunderts*, Berlin, 1881.
- ZIEGELBAUER O. S. B. *Historiæ rei litterariæ ordinis Sancti Benedicti*, 1754, Augsburg, 4 vol.
- ZIEGLER Léopold. *Der abendländische Rationalismus und der Eros*. Leipzig, 1905.
- ZILLICH J. *Febronius*, 1906.
-

REGISTRE ALPHABÉTIQUE

A cadémie 53, 139, 151, 154, 155, 156, 157, 158, 162, 164, 168, 176, 179, 201, 202, 203, 206, 208, 209, 216, 230, 231, 240, 242, 243 247	Aquaviva Claude, S. J. . . 196
— des inscript. 152	Aristote, 19, 89, 97 ₁₈ , 212 222
— jardin d' 100	Arts fac., 17, 20, 36, 66 ₂₉ 80
Acta Sanctorum, 198, 199, 200, 204, 206, 208 225	Arnaud 10 ₅
— Belgii, 201 210	Assemblée d. Clergé de France 1682 48
Actes Scabinaux 13 ₁₅	Athènes 97
Agricola R. 171	Augustinus, 11 59
Albert archiduc 54 ₁₃	Aufklärung, 45, 48, 56, 57, 85, 110, 121, 144, 186, 191, 242 243
Alexandre le Grand, 104 . 181	Aulurariæ 129
Alexis, 110, 111, 112, 120 174	Auspicia 130
Alembert d' 222	Autriche 51, 111 235
Alsace d' Card., 11, 32 .. 46 ₃	Aveugle l' d. l. Monta- gne, 110 225
Allemagne, 111, 123, 152, 173, 188 189	B aecx A. 38
Amsterdam, 76 231	Bajus 28
Analecta belgica, 126, 128, 200, 205 206	Baronius 198
— 207	Bauwens A. 70
— 247	Beverlinck L. 59
Angleterre 235	Belgique, 52, 56, 57, 123, 155, 156, 175, 178, 179, 186, 189, 196, 215, 235, 237, 238, 239, 241, 242, 245 247
Anvers, 13, 15 ₃ , 34, 109, 127, 150, 187, 193, 195, 196, 197, 210 253	Bérulle de P. 10 ₃
Anquetil du Perron 115	Bessemers 22 ₂₇

Belgiojoso	210	Caudenbergq, 205, 206,	
Bénédictins (St - Maur)		207	208
123, 162, 200 ₃₄ , 204, 207,		Charles V, 27, 124	225
213, 220, 225, 227	247	Charles de Lorraine, 39,	
Benoit XIV	236	52, 53, 56, 66 ₂₉ , 83, 108,	
Bellarmin Card.	196	121, 150, 157, 176	240
— Musée, 200, 201, 205,		Charles le Téméraire, 92. 54 ₁₃	
206, 207	209	Chang-King	115
Berthod Dom O. S. B. . .	204	Chasteler de Marquis, 209	243
Billoen, 15 ₁	78 ₄₈	Chine, 115	119
Baerhave, 50	152	Chiflet, 125, 230	231
Bois-le-Duc	172	Choiseul de, 51	149
Bollandus J., 197, 198,		Chrysippes les deux, 93,	
199	200	94 ₁₀ , 96 ₂₇ , 102, 106,	
Bollandistes, 123, 151,		108, 110, 116, 120	139
162, 200, 201, 202, 203,		— le Jeune, 103	105
204, 205, 206, 210, 225	247	— le Vieux, 103, 104	105
Bollandien Musée, 201,		Cléanthe, 94 ₁₀ , 103	105
205	206	Clément XIV	174
Bondam	127	Cobentzl de Charles, 34,	
Bogardt v. d.	76	50, 52, 55, 57, 78, 83,	
Bossche v. d.	15	123, 124, 125, 126, 132,	
Bossuet, 98 ₂₂	248	133, 139, 140, 142, 143,	
Botta d. Marquis	52	151, 155, 156, 158, 160,	
Braband	239	162, 178, 234	237
Braems	73	Cologne	27
Brahmanes	116	Colonne Gilles	120
Bruges, 150	187	Commissaire Roy., 55, 68,	
Brun le C.	115	69, 70, 71, 73, 74, 82, 83,	
Brunehaut	165	85, 86, 88	91
Bruxelles, 52, 53, 55, 79,		Commission Roy. d'Etud.,	
146, 151, 156, 160, 186,		147, 176, 192, 195	215
191, 205, 231, 234, 235,		Coster H.	102
236, 238	247	Crimée	166
Buffon, 220, ...	229	Crumpipen van H., 79,	
Bulle, 27 ₃₄	201	163, 164, 169, 202, 203	203
Busley den Jév, 27 ₃₂ , 28 ₃₆ ,		Gruyce Van der	201
37	38	Cum Occasione	11 ₆
Cajetan	27₃₄	Dalmatie	115
Caraccio de Marquis . . .	117	De la Valle, 115	221
Castellanus P	130	Démocrite	181
Catherine I ^e	152	Descartes	122

Deventer	37	François I ^{er} d. France ..	121
Digeste, 15 ₁	71	— d'Autriche, 147, 152,	
Discours, 90, 91, 93, 95 ₂ ,		153, 248	249
101, 102, 106, 107, 108,		Frankenberg de	32
116, 117, 118, 120	243	Fraula	207
Dominus de Redemptor .	174	Frédéric II, 52	240
Dorpius, 128, 129	130	Frères d. l. vie commu-	
Drakenborg.	152	ne, 27 ₅₃	73
Druides	116		
Dupin	48		
Du Vivier	253		
		G allican, 49, 57	58
E ck	27 ₃₄	Gallitzin de Prince	66
Egypte, 98, 104, 115, 117	221	Gand	150
— ien, 116	118	Garampi Joseph Card.,	
Espen Van Z. B., 45, 46,		87, 132, 145, 150, 205 ₄₆ ,	
47, 56, 58, 70, 236	237	213, 226	227.
Encyclopédie	222	Gastel van J. Th.	18 ₂₃
— istes, 214, 222, 235,		Gérard, 204	209
236	237	Gerbert de St Blaise, 134,	
Entrecolles d'	221	204, 205 ₄₆ , 227	228
Epicure, 94 ₁₂	103	Gerlache de Baron	50
Erasmus, 28, 37	172	Gertrude Ste abbaye de	140
Ernst S. P., 13, 16, 134,		Germania Sacra, 134,	
167, 244	252 ₂₇	205 ₄₆	228
Eugène IV	27	Ghesquières S. J., 200,	
Eturge Domine	27	206, 207, 208, 209	210
Eybel-Valentin, 48	51	Goethal, 25, 57, 64 ₂₇ , 123,	
Febronius, 45 ₅₁ , 47, 48,		142, 178, 202	209
234	237	Gompele de G., 18	23
		Gomerites	115
F énelon, 96 ₁₇	231	Grèce, 98	117
Foppens	125	Grecs, 116	118
Fortin Abbé	115	Gudule Ste, 147, 148	248
Fragment sur les princi-		Gruet	115
pes du vrai bonheur,		Gucux	10
89, 102, 103, 105, 106,		Guèbres	116
118	139	Guignes	115
France, 121, 122, 123, 152,		Guise de	123
173, 235	246	Gutenberg	153
		Guyaux	78 ₄₈
		Guyon de M ^{me}	96 ₁₇

Habsbourg , 48	51	Kaunitz de , 48, 50, 51,	
Haen de , 51, 8	333	52, 55, 57, 69, 71, 84,	
Halde du P.	115	157, 159, 160, 175, 193,	
Halles , 59	80	195, 203, 208, 210 . . .	233
Harlebeke	193	Kerens S. J.	205 ₄₀
Harlem , 76	231	Kluyt	213
Heerstraeten de G. . . .	73	Koch	227
Hegius A.	172	Kulberg , 207	209
Henschenius G.	198		
Herenthals	172	Langues Collège d. Trois ,	
Hérodote	212	27, 28 ₂ , 36, 37, 37 ₂ , 38	130
Herve , 183	188	Lacédémone	97
Hesdin d' Simon	120	Langré	79
Heurck v.	124	Lavater J. G. , 215	227
Heylen	207	Les Broussart , 171, 189 .	215 ₄
Hollande , 79	152	Lettres édif. et curieu-	
Homère	181	ses , 115	219
Hontheim	47	Leibnitz	123
Hopperus Joach. , 125,		Lenssens , 200, 206	209
126, 127, 225	230	Léon X	27
Horace	180	Levant	114
Hoyneck v. Papendrecht ,		Leyde , 15 ₃ , 15 ₄ , 51 ₈ , 102,	
125	128	126, 127, 155	213
Hulthem van , 175, 217	250	Lubianus	181
		Liège , 196	236
Index libr. prohib . . .	236	Limpens de , 176	183
Innocent X	11 ₆	Lipse Juste , 26 ₃₂ , 30 ₃₉ , 37.	
— XI	97 ₁₇	38, 123	130 ₆₃
Italie , 123, 152	226	Londres , 67, 68, 76 . . .	152
		Loon van	60
Jansenius , 11 ₆ , 28	59	Louis XIV , 54 ₁₂ , 114 . . .	121
— isme , 10, 45	73	Louis XV , 54 ₁₂ , 153 . . .	237
— iste , 10 ₅ , 29, 48, 49, 50,		Louvain , 12, 15 ₁ , 17, 17 ₂₁ ,	
51, 58, 110, 111	200	18, 19, 21, 22, 24, 27,	
Jean St	95 ₁₆	28, 29, 30, 31, 34, 49,	
Jean IV duc , 17, 21 . . .	26	54, 56, 59, 66, 67, 73,	
Joseph II , 192, 195, 233,		80, 81, 87, 90, 105, 110,	
234, 250	253	120, 127, 132, 139, 140,	
Joyeuse Entrée , 21, 22 ₂ ,		141, 145, 150, 155, 157,	
23	26	172, 174, 216, 239, 243,	
Judée , 97 ₁₉ , 98	117	252	253
		Luther , 27	28
		Luxembourg 183	188

Lycée	97	Muratori	123
Lysimaque, 93, 94, 95,		Musschenbroeck	152
98, 99, 100, 103, 104 . .	116	Monlinos	96 ₁₇
Maatsch. Nederl Let-		Mons, 183	188
terk., 15 ₂ , , ...	126	Montesquieu, 114	118
Mabillon O. S. B.	199 ₃₃	Myriobiblon, 115, 116,	
Mages	116	213, 217, 218, 219, 220,	
Magermans G.	60	221, 224, 225, 227, 230,	
Major, 125, 128	132	231	244
Malebranche, 99 ₂₈	101	N assau de H.	73
Malines, 9, 10 ₃ , 10 ₄ , 11,		Needham J. T., 66, 67,	
12, 15 ₄ , 21, 22, 23, 36,		68, 69, 70, 77, 160, 162,	
38, 39, 128, 150, 184,		164, 229	223
200	253	Nelis Corneille, 12	14
— (Collège), 35, 38, 39,		— Jean Charles, 12, 14	15 ₄
67	90	— Dominique, 14, 15, 24,	
Manare S. J.	196	33 ₄₆ , 71, 85	90
Mann abbé	169	— Elisabeth	13
Marei J. F. abbé, 176, 186,		— Marie Jeanne	14
188, 191	223	— Veuve	16 ₂₀
Marguerite de Parme . .	133	Neny de F. P., 31, 33, 34,	
Marie-Elisabeth, 47 ₃ , 52,		44, 50, 55, 56, 66, 67, 68,	
239	240	70 ₃₆ , 71, 72, 75, 76, 77,	
Marie-Thérèse, 12, 48,		81, 83, 84, 87, 91, 124,	
49, 50, 53, 55, 110, 121,		125, 126, 130, 140, 142,	
146, 148, 159, 164, 175,		143, 153, 160, 161, 162,	
176, 192, 201, 205, 233,		169, 177, 178. 193. 218,	
237, 240, 248, 249	250	228, 234, 237, 248, 249 ₂ ,	
Maromesnil	135	252	253
Martin V, 17 ₂₁	26	Nepos Corn.	180
Martini	51 ₈	Nivelles, 183	187
Maswiens J. F.	90	Notre-Dame au delà d. l.	
Maximilien Archiduc . .	146	Dyle, 12	13 ₁₂
— de Gand Mgr.	149	Nouvelles Eccl., 25 ₂	27
Meerminne, 13	16 ₂₀	O ratoire, 16, 22	23
Méhégan de Abbé	237	Oratoriens, 10, 10 ₃ , 10 ₄ ,	
Mémoires de Trévoux,		10 ₅ , 11, 25, 58, 171 . .	184
219	221	Orient, 114, 115, 116, 119	120
— Nouvelles de Miss. d.		Orphée	116
Levant, 115	219	Ovide	180
Memphis, 98	118		
Muisen	36		

Phidias	181	Slabbeeck van Barb. , 14, 15 ₃ , 16	16 ₂₀
Quesnel , 10, 10 ₅ , 46	58	Sleb van , 115	221
Quiesce , 230	231	Société litt. , 146, 151, 161	164
Quétisme	96 ₁₇	Soli , 103	105
Quinte Curce	180	Starhemberg de prince , 50, 162 ₄₂ , 163, 164, 193	203
Rautenstrauch	518	Stassart de , 12 ₈ , 121 ₂₅ , 127	250
Raymal Abbé , 223	236	Statu eccl. de , 47, 234 . .	237
Rega , 60	90 ₂	Stock	518
Réflexions morales , 10 ₅ . .	46	Stockmans	70
Réforme	28	Streythagen , 70 ₃₆	83
Renaissance , 114, 122, 211, 215	251	Strasbourg , 151, 152, 153, 155, 227	250
Rescius Rutger	37	Swertius	123
Robert Christophe , 70 . .	71	Swieten van , 48, 50	232
Roches de J. , 176, 178, 181, 186, 189, 191, 192, 193, 202, 203	206	Swinden van J. H.	15 ₄
Rolduc , 13 ₆ , 183, 184 . .	226	Tartares	116
Rollin , 18 ₂₂	117	Terre Sainte	114
Romanus J.	60	Theresianum , 168 ₅₄	177
Rombaut St. , 13, 16, 17, 18, 19, 22	25	Thibet	115
Rome , 11, 26, 46, 120 . .	236	Thiery Martens , 27 ₃₃ , 73	129
Rossum van , 78 ₄₈ , 79	162	Thomas St.	120
Rousseau J. J. , 121, 151, 183, 235	236	Thymode	206
— P.	237	Tournai , 140, 142, 143, 144, 145, 147, 148, 149, 150, 193, 219, 224	228
Roswey (de) Héribert , 196, 197	199	Trente (Concile) , 132 . .	144
Ruhnkenius	212	Troste Arm. , 35	36
Salm-Salm de prince , 146, 149	193	Université , 17, 17 ₂₁ , 21, 25, 39, 44, 54, 55 58, 69, 73, 77, 78, 80, 84, 86, 90, 92, 108, 128, 140, 142, 143, 150, 155, 178, 211, 216, 239, 240, 250	252
Saturnales	130	Urbain VIII	11 ₆
Scheppers F.	39	Utrecht	127
Schoepflin D. , 151, 153, 155, 156, 157	158	Unigenitus bulle , 10 ₅ , 29	45
Scythes	115		
Siège St. , 46, 47, 48, 54 ₁₃	87		
Sixte IV	17 ₂₁		

V alère André	59	W ater Te, 15 ₃ , 126, 212	213
Varrentrapp	125	Walschaerts M. Th., 12 . .	14
Verberght J. T.	169	— Franc.	13
Verdussen	124	— Nic.	22
Venray	198	Warnots G. Abbé	205
Veldenaer de J.	73	Wellens Mgr.	193
Venlo	131	Wiekevorst	9
Verreyt Cl., 36, 37	38	Wijn v. d. H., 213, 232	245 ₁₈
Versailles	240	Wijndrickx, 15	16 ₂₀
Vienne, 49, 50, 51, 56, 69, 71, 110, 153, 163, 175, 177, 186, 204 237, 242	253	Wittenberg	27 ₃₄
Viglius ab Aytha, 125, 127, 128, 131	231	Z end-Avesta	115
Vigogne, 165, 224	229	Zegers	60
Vilvorde	172	Zenon, 94 ₁₂ , 95 ₁₄ , 97, 103	105
Vineam Domini bulle . .	29	Zeus	181
Virgile, 180	212	Zoroastre	116
Voltaire, 51, 98 ₂₂ , 101, 115, 118, 119, 135, 222, 225, 234, 235	236		



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Introduction	3
Liste des abréviations	6

I. — LA JEUNESSE CLÉRICALE (1736-1764).

CHAPITRE PREMIER

JEUNESSE ET ETUDES

1. Autour du foyer paternel	9
2. Etudes philosophiques	17
3. Une joyeuse entrée	21
4. Années de théologie	25
5. Le Président du Collège de Malines	35

CHAPITRE II

LE BIBLIOTHECAIRE DE LOUVAIN

1. Le milieu politique belge au temps de Nelis	43
2. Les débuts du Bibliothécaire	59
3. A la recherche de l'avancement	66
4. Une imprimerie universitaire	72
5. Les revers d'une carrière	81

CHAPITRE III

LES DERNIERES ANNEES DE LOUVAIN.

1. Une bagarre philosophique	89
2. Le « Discours à Lysimaque »	93
3. La réplique : « Les Deux Chrysippes »	102
4. Alexis, Fragment sur l'éducation d'un prince	110
5. L'orientalisme et l'œuvre philosophique de Nelis	114
6. Premières éditions historiques	123

II. — LE CHANOINE DE TOURNAI (1764-1784).

CHAPITRE IV

LE CHANOINE DE NELIS

1. Une nomination et un départ	139
2. Un canonicat politico-intellectuel	143
3. La Société des Lettres (1769-1772)	151
4. A l'Académie Royale des Lettres et des Sciences	164

CHAPITRE V

L'ACADEMICIEN

1. La Réforme de l'enseignement secondaire en Belgique .	171
2. Nelis et la Commission royale des Etudes	179
3. Nelis et l'œuvre des Bollandistes	196

CHAPITRE VI

L'HUMANISTE MODERNE

1. Nelis et la culture classique	211
2. Le Myriobiblon ou Journal de lectures de Nelis	217

CHAPITRE VII

NELIS ET LA CULTURE FRANÇAISE

1. L'influence française pendant la seconde moitié du xviii ^e siècle	233
2. Nelis et son œuvre littéraire	242
3. Nelis et les influences étrangères. Conclusion	251
Appendice I	255
Appendice II	264
Appendice III	277
Bibliographie	299
Table alphabétique	320

